Elmsley
è Coll. Trin.
Oxon

# LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT, *DIALOGUES;* NOUVELLE ÉDITION.

*A PARIS,*
Chez les Libraires Associés.

M. DCC. LXXI.
*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lamaniredebie00bouh

# *AVERTISSEMENT.*

L'OUVRAGE qu'on donne au Public n'a rien de commun, ni dans la matiere, ni dans la forme, avec celui qui a pour titre : *l'Art de penſer*, & qui eſt une Logique Françoiſe, dont tout le deſſein ſe réduit à régler les trois opérations de l'entendement ſelon la méthode d'Ariſtote, ou plutôt ſelon les principes de Deſcartes.

Le but que l'on ſe propoſe ici, n'eſt point d'apprendre à concevoir de ſimples idées, ou à former des raiſonnemens avec toute l'exactitude que demande la raiſon, aidée de réflexions & de préceptes. On ne s'attache pas même à rectifier les jugemens ordinaires qui ſe font dans le commerce de la vie & dans le diſcours familier, ſans nul rapport

à l'éloquence & au Belles-Lettres.

Il ne s'agit proprement que des jugemens ingénieux qui se rapportent à la seconde opération, & qui s'appellent Pensées en matiere d'ouvrages d'esprit ; & ce que prétend l'Auteur, est de démêler un peu les bonnes & les mauvaises qualités de ces jugemens ou de ces pensées, sans prétendre néanmoins prescrire des regles, ni donner des loix qui gênent personne ; il dit ce qu'il pense, & il laisse à chacun la liberté de juger autrement que lui.

Les ouvrages d'esprit dont il est question, & dans lesquels entrent les pensées que l'on examine, sont les Histoires, les Poëmes, les Pieces d'éloquence, comme les Harangues, les Panégyriques, les Oraisons funebres, enfin tout ce qui s'écrit avec soin, & où il faut une certaine justesse qui va encore plus aux choses qu'aux paroles.

Comme le Dialogue est propre

à éclaircir les queſtions les plus obſcures, & que les gens qui y parlent peuvent aiſément dire le pour & le contre ſur toutes ſortes de ſujets, on a jugé à propos de traiter la matiere des penſées en Dialogues, & de la réduire à quatre, ſelon l'étendue qu'on a cru qu'elle devoit avoir. Le ſecond eſt plus grand que les autres, parce que le ſujet le veut ainſi; mais les Lecteurs pourront l'abréger quand il leur plaira, en le quittant dès qu'ils trouveront de l'ennui. Ces quatre Dialogues contiennent peut-être ce qu'il y a de plus exquis dans les Auteurs anciens & modernes; ce qu'il y a même de vicieux en beau dans les meilleurs Ecrivains; de ſorte qu'ils peuvent ſervir, ſi j'oſe le dire, non-ſeulement à polir l'eſprit, mais à le former.

Au reſte, quoiqu'on ne traite pas les choſes dans la méthode de l'Ecole, ni qu'on ne faſſe pas profeſſion de rien enſeigner de l'art ora-

toire ; cet Ouvrage pourroit être appellé, au regard des penſées, une Logique ſans épines, qui n'eſt ni ſeche, ni abſtraite ; mais une Rhétorique courte & facile, qui inſtruit plus par les exemples que par les préceptes, & qui n'a guère d'autre regle que ce bon ſens vif & brillant, dont il eſt parlé dans les *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene.*

Je ne ſais même s'il n'y auroit point lieu de le nommer l'Hiſtoire des Penſées ; car il en repréſente ſouvent l'origine, le progrès, les changemens, la décadence & la vieilleſſe, s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte.

Les Paſſages Eſpagnols & Italiens qui ſe rencontrent de tems en tems, & qui fourniſſent des exemples de plus d'une maniere, tantôt bons & tantôt mauvais, ne doivent point effrayer les Lecteurs qui n'entendent pas ces Langues-là. On les traduit tous en François avant que de les citer, ou après les avoir cités :

on explique auſſi les Latins qui ſont à la marge, & qui auroient embarraſſé le diſcours ſi on les y avoit mêlés, ou du moins qui n'auroient pas plu aux perſonnes qui ne ſavent point le Latin. On n'a pas fait néanmoins de difficulté d'y laiſſer quelquefois un paſſage fort court, un bout de vers, ou un vers entier, quand on a cru que cela feroit un bon effet.

Pour ce qui regarde la Critique des Auteurs dont on rapporte les penſées, ſi elle n'eſt pas juſte, elle eſt pour le moins ſincere & ſans paſſion. Les deux Perſonnages que l'on fait parler louent ce qu'ils eſtiment, & cenſurent ce qu'ils mépriſent: ils ſont équitables & de bonne foi; mais ils ne ſont pas infaillibles, & ils peuvent ſe tromper.

# TABLE

*Des quatre Dialogues contenus en ce Livre.*

PREMIER DIALOGUE.

*Des penſées vraies & de celles qui n'en ont que l'apparence,* page 1.

SECOND DIALOGUE.

*Qu'outre la vérité, il doit y avoir dans les penſées de la grandeur, de l'agrément & de la délicateſſe,* 78

TROISIÉME DIALOGUE.

*Des penſées vicieuſes dans le genre noble, dans le genre agréable & dans le genre délicat,* 255.

QUATRIÉME DIALOGUE.

*Que les penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſprit, doivent être nettes, claires & intelligibles,* 361.

LA

# LA MANIERE DE *BIEN PENSER* DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

## *PREMIER DIALOGUE.*

EUDOXE & Philanthe qui parlent dans ces Dialogues, ſont deux hommes de lettres que la ſcience n'a point gâtés, & qui n'ont guère moins de politeſſe que d'érudition. Quoiqu'ils aient fait les mêmes études, & qu'ils ſachent à-peu-près les mêmes choſes, le caractere de leur eſprit eſt bien différent. Eudoxe a le goût très-bon, & rien ne lui plaît dans les ouvrages ingénieux qui ne ſoit raiſonnable & naturel. Il aime fort les anciens, ſur-tout

les auteurs du siecle d'Auguste, qui, selon lui, est le siecle du bon sens. Cicéron, Virgile, Tite-Live, Horace, sont ses héros.

Pour Philanthe, tout ce qui est fleuri, tout ce qui brille, le charme. Les Grecs & les Romains ne valent pas à son gré les Espagnols & les Italiens. Il admire entr'autres, Lope de Vegue & le Tasse; & il est si entêté de la *Gierusalemme liberata*, qu'il la préfere sans façon à l'Iliade & à l'Enéide. A cela près, il a de l'esprit, il est honnête homme, & il est même ami d'Eudoxe. Leur amitié ne les empêche pas de se faire souvent la guerre. Ils se reprochent leur goût à toute heure, & ils se querellent sur tous les ouvrages qui paroissent: mais quelques différends qu'ils aient, ils ne s'en aiment pas moins, & ils se trouvent si bien ensemble, qu'ils ne peuvent se passer l'un de l'autre.

Eudoxe a une maison de campagne fort jolie aux environs de Paris, où il va jouir des beaux jours & goûter les plaisirs de la solitude, dès que ses affaires lui permettent de quitter la ville.

Philanthe l'alla voir l'automne derniere, selon sa coutume. Il le trouva se promenant seul dans un petit bois, & lisant les *Doutes sur la Langue Françoise, proposés à Messieurs de l'Académie, par un Gentilhomme de Province.*

Philanthe, qui fait plus la langue par l'usage que par les regles, fit d'abord la guerre à Eudoxe sur sa lecture.

Que voulez-vous faire de ce Provincial, lui dit-il ? Un homme comme vous n'a qu'à suivre son génie, pour bien parler & pour bien écrire. Je vous assure, répondit Eudoxe, que le génie tout seul ne va pas loin, & qu'on est en danger de faire cent fautes contre l'usage, si on ne fait des réflexions sur l'usage même. Les doutes du Provincial sont raisonnables, & plus je les lis, plus ils me semblent nécessaires.

Pour moi, dit Philanthe, j'aimerois mieux ses réflexions sur les pensées des auteurs; car il est, ce me semble, encore plus nécessaire de bien penser que de bien parler; ou plutôt on ne peut parler, ni écrire correctement, à moins qu'on ne pense juste (*a*). Il nous les avoit promises ces réflexions, en disant à la fin de son livre, qu'il avoit bien d'autres doutes sur les pensées que sur le langage : mais il n'a pas tenu sa promesse; & je vois bien que ce Breton-là n'est pas trop homme de parole.

Comme Messieurs de l'Académie ne lui ont donné aucun éclaircissement de ses premiers doutes, reprit Eudoxe, il a cru

(*a*) Scribendi rectè, sapere est & principium & fons. *Hor. de Arte poët.*

peut-être qu'il ſeroit inutile de leur en propoſer de nouveaux. Mais ſavez-vous que l'endroit où le Bas-Breton ſemble promettre les réflexions dont vous parlez, m'en a fait faire à moi-même que je n'avois point encore faites; & qu'en examinant les choſes de près, il m'a paru que les penſées qui ont quelquefois le plus d'éclat dans les compoſitions ſpirituelles, ne ſont pas toujours fort ſolides.

Je meurs de peur, interrompit bruſquement Philanthe, qu'à force de lire le livre des *Doutes*, vous n'ayez appris à douter de tout, & que ce Provincial délicat juſqu'au ſcrupule, ne vous ait communiqué quelque choſe de ſon eſprit. Ce n'eſt pas ſur le Provincial que je me ſuis réglé, repartit Eudoxe, c'eſt ſur le bon ſens qu'il prend lui-même pour ſa regle, dans ce qui ne dépend pas préciſément de l'uſage : car il ne faut que conſulter la raiſon, pour n'approuver pas certaines penſées que tout le monde preſque admire ; par exemple, celle de Lucain qui eſt ſi fameuſe :

*Victrix cauſa Deis placuit ; ſed victa Catoni.*

Et que le traducteur de la Pharſale a rendue en notre langue, par ce vers :

Les Dieux ſervent Céſar; mais Caton ſuit Pompée.

Je voudrois bien pour la rareté du fait,

dit Philanthe en ſouriant, que cela ne vous plût pas. En vérité ce ſeroit tant pis pour vous, ajouta-t-il d'un air ſérieux.

Je vous proteſte, repliqua Eudoxe, que cela ne m'a jamais plu ; & quand les adorateurs de Lucain devroient m'en ſavoir mauvais gré, je ne changerai pas de ſentiment. Mais qu'y a-t-il de plus grand & de plus beau, reprit Philanthe, que de mettre les Dieux d'un côté, & Caton de l'autre ?

La penſée n'a par malheur qu'une belle apparence, dit Eudoxe ; & quand on vient à l'approfondir, on n'y trouve pas de bon ſens. Car enfin elle repréſente d'abord les Dieux attachés au parti injuſte, tel qu'étoit celui de Céſar, qui ſacrifioit ſa patrie à ſon ambition, & qui prétendoit opprimer la liberté publique que Pompée tâchoit de défendre : or, le bon ſens ne veut pas que les Dieux approuvent l'injuſtice d'un uſurpateur, qui viole les loix divines & humaines, pour ſe rendre le maître du monde ; & un eſprit droit auroit oublié les Dieux dans cette occaſion, bien loin de les mettre en jeu. D'ailleurs, Caton étant un homme de bien, ſelon la peinture que le poëte en fait lui-même, il n'y a pas de raiſon à l'oppoſer aux Dieux, & à le mettre dans d'autres intérêts que les leurs. C'eſt détruire ſon caractere, c'eſt lui ôter

ſa vertu : car, ſi nous en croyons Salluſte, c'étoit une partie de la probité Romaine, que d'être affectionné aux Dieux immortels ; & on ne commença à les négliger que quand les mœurs commencerent à ſe corrompre (*a*). Il eſt encore moins raiſonnable d'élever Caton au-deſſus des Dieux, pour faire valoir le parti de Pompée ; & c'eſt pourtant ce que ſignifie :

*Sed victa Catoni.*

Mais Caton ſuit Pompée.

Le *mais* eſt là une marque de diſtinction & de préférence.

A la vérité ce Romain étoit, au jugement des Romains mêmes, l'image vivante de la vertu, & en tout plus ſemblable aux Dieux qu'aux hommes (*b*) : c'étoit, ſi vous voulez, un homme divin, mais c'étoit un homme ; & le poëte, tout payen, tout poëte qu'il eſt, ne peut pas donner à un homme l'avantage ſur les Dieux, ſans bleſſer la religion dans laquelle il vit ; de ſorte que la penſée de Lucain eſt tout enſemble, & fauſſe & impie.

Je ne raiſonne pas tant, dit Philanthe, & tous vos raiſonnemens ne m'empêche-

(*a*) Avaritia fidem, proinde alios, cæteraſque artes bonas ſubvertit : pro his ſuperbiam, crudelitatem, Deos negligere edocuit *Bell. Catil.*

(*b*) Homo virtuti ſimillimus, & per omnia ingenio Diis, quàm hominibus propior. *Vellei Paterc. lib. II.*

ront pas de trouver la penſée de Lucain admirable. Vous en jugerez ce qu'il vous plaira, reprit Eudoxe; mais je ne puis admirer ce qui n'eſt point vrai.

Ne pourroit-on point, repartit Philanthe, expliquer la choſe de cette maniere? Il a plu aux Dieux que le méchant parti prévalût au bon, quoique Caton ſouhaitât le contraire. Cela choque-t-il la raiſon, & n'eſt-ce pas le ſens du vers? Tous les jours les gens de bien font des vœux pour la proſpérité de leurs ſemblables, pour le ſuccès d'une bonne cauſe : leurs vœux ne ſont pas toujours exaucés, & la Providence fait quelquefois tourner les choſes autrement.

Les Dieux ſe ſont déclarés pour Céſar par l'événement, quoique le parti de Pompée fût le plus juſte, & que Caton le ſoutînt : le *mais* du vers ne ſignifie peut-être que ce *quoique*, & n'offenſe pas les Dieux dont les deſſeins ſont impénétrables.

Si la penſée du poëte n'étoit que cela, repartit Eudoxe, ce ne ſeroit pas grand-choſe, & il n'y auroit pas lieu de ſe récrier : je ſuis ſûr du moins que ſes partiſans ne l'entendent pas de la ſorte, & que le ſens qui ne me plaît pas, eſt juſtement celui qu'ils admirent. Pour en être convaincu, vous n'avez qu'à vous ſouvenir de ce que dit un de ces admirateurs de Lu-

cain, dans ſes Réflexions ſur nos traducteurs. Selon lui, Brébeuf ſe relâche quelquefois; & quand Lucain rencontre heureuſement la véritable beauté d'une penſée, le traducteur demeure beaucoup au-deſſous. L'exemple qu'apporte le faiſeur de réflexions eſt le nôtre :

*Victrix cauſa Deis placuit; ſed victa Catoni.*
Les Dieux ſervent Céſar; mais Caton ſuit Pompée.

Il ſoutient que l'expreſſion françoiſe ne répond pas à la nobleſſe du latin, & que c'eſt mal prendre le ſens de l'auteur; par la raiſon que Lucain, qui a l'eſprit tout rempli de la vertu de Caton, veut l'élever au-deſſus des Dieux, dans l'oppoſition des ſentimens, ſur le mérite de la cauſe; & que Brébeuf tourne une image noble, de Caton élevé au-deſſus des Dieux, en celle de Caton aſſujetti à Pompée.

Je ne prétends pas juſtifier la traduction, pourſuivit Eudoxe, & je demeure d'accord qu'elle n'eſt pas exacte. Je dis ſeulement que la réflexion du cenſeur prouve ce que je diſois, que ceux qui ſont entêtés de la Pharſale latine conçoivent quelque choſe d'extraordinaire, par ce vers :

*Victrix cauſa Deis placuit; ſed victa Catoni.*

N'en faites pas le fin : vous en avez jugé ainſi vous-même juſqu'à cette heure, & le

nouveau ſens que vous venez d'imaginer, n'eſt qu'une défaite, pour mettre à couvert l'honneur de Lucain.

Quoi qu'il en ſoit, continua Eudoxe, je voudrois que les penſées ingénieuſes qui entrent dans les ouvrages de proſe ou de vers, fuſſent comme celles d'un grand orateur, dont Cicéron parle, lesqu'elles étoient ſi ſaines & ſi vraies, ſi ſurprenantes & ſi peu communes ; enfin ſi naturelles & ſi éloignées de tous ces brillants, qui n'ont rien que de frivole & de puérile (*a*). Car enfin, pour vous dire un peu, par ordre, ce que je penſe là-deſſus, la vérité eſt la premiere qualité, & comme le fondement des penſées : les plus belles ſont vicieuſes ; ou plutôt celles qui paſſent pour belles, & qui ſemblent l'être, ne le ſont pas en effet, ſi ce fond leur manque.

Mais dites-moi donc, repartit Philanthe, ce que c'eſt préciſément qu'une penſée vraie ; & en quoi conſiſte cette vérité, ſans laquelle tout ce que l'on penſe, eſt, ſelon vous, ſi imparfait & ſi monſtrueux.

Les penſées, reprit Eudoxe, ſont les images des choſes, comme les paroles ſont les images des penſées ; & penſer, à parler en général, c'eſt former en ſoi la peinture

(*a*) Sententiæ Craſſi tam integræ, tam veræ, tam novæ, tam ſine pigmentis fuco que puerili. *De Orat. lib. II.*

d'un objet, ou spirituel, ou sensible. Or, les images & les peintures ne sont véritables qu'autant qu'elles sont ressemblantes : ainsi une pensée est vraie, lorsqu'elle représente les choses fidélement ; & elle est fausse, quand elle les fait voir autrement qu'elles ne sont en elles-mêmes.

Je ne comprends point votre doctrine, repliqua Philanthe, & j'ai peine à me persuader qu'une pensée ingénieuse soit toujours fondée sur le vrai : je crois, au contraire, avec un fameux critique, que le faux en fait souvent toute la grace, & en est même comme l'ame (*a*). En effet, ne voyons-nous pas que ce qui pique davantage dans les épigrammes & dans d'autres pieces où brille l'esprit, roule d'ordinaire sur la fiction, sur l'équivoque & sur l'hyperbole, qui sont autant de mensonges ?

Ne confondons rien, s'il vous plaît, reprit Eudoxe, souffrez que je m'explique pour me faire entendre. Tout ce qui paroît faux, ne l'est pas, & il y a bien de la différence entre la fiction & la fausseté : l'une imite & perfectionne, en quelque façon, la nature ; l'autre la gâte & la détruit entiérement.

A la vérité le monde fabuleux, qui est

(*a*) Bella falsitas, plausibile mendacium, & ob eam causam gratissimum, quod excogitatum solerter & ingeniosè. *Vavass. lib. de Epigramm.*

le monde des poëtes, n'a rien en soi de réel : c'est l'ouvrage tout pur de l'imagination ; & le Parnasse, Apollon, les Muses avec le cheval Pégase, ne sont que d'agréables chimeres. Mais ce système étant une fois supposé, tout ce qu'on feint dans l'étendue du même système ne passe point pour faux parmi les savans, sur-tout quand la fiction est vraisemblable, & qu'elle cache quelque vérité.

Selon la fable, par exemple, les fleurs naissent sous les pas des Dieux & des héros, pour marquer peut-être que les grands doivent répandre l'abondance & la joie par-tout. Cela est plausible, & a de la vraisemblance, si bien qu'en lisant les vers de Racan, sur Marie de Médicis :

Paissez, cheres brebis, jouissez de la joie
Que le ciel vous envoie.
A la fin sa clémence a pitié de nos pleurs ;
Allez dans la campagne, allez dans la prairie ;
N'épargnez point les fleurs ;
Il en revient assez sous les pas de Marie.

En lisant, dis-je, ces vers, nous ne trouvons rien de choquant dans la pensée du poëte ; & si nous y reconnoissons du faux, c'est un faux établi qui a l'air de la vérité. Ainsi, quand nous lisons dans Homere que *Iliad. 1.* les Déesses de la priere sont boiteuses & toutes contrefaites, nous n'en sommes point blessés : cela nous fait concevoir que la

priere a d'elle-même quelque choſe de bas, & que quand on prie, on ne va pas ſi vîte que quand on commande : ce qui a fait dire que les commandemens ſont courts, & que les prieres ſont longues. On auroit pu ajouter que les uns ſont fiers & hautains, que les autres ſont humbles & rampantes.

Nous ne ſommes pas non plus choqués de ce qu'on a feint que les Graces étoient petites & d'une taille fort menue : on a voulu montrer par-là que les agrémens conſiſtent dans de petites choſes ; quelquefois dans un geſte ou dans un ſouris, quelquefois dans un air négligé & dans quelque choſe de moins. Je dis de même de toutes les autres fictions où il y a de l'eſprit ; telle qu'eſt la fable latine du Soleil & des Grenouilles, qui parut au commencement de la guerre de Hollande, & qui eut un ſi grand ſuccès dans le monde.

C'eſt-à-dire, interrompit Philanthe, que vous ne condamneriez pas une autre viſion du même poëte ; que les aſtres jaloux de la gloire du Soleil, ſe liguerent tous contre lui : mais qu'en ſe montrant, il diſſipa la conjuration, & fit diſparoître tous ſes ennemis. Non, ſans doute, repartit Eudoxe ; la penſée eſt trop heureuſe, & étant conçue ſur le Parnaſſe, ſelon les regles de la fiction, elle a toute la vérité qu'elle peut avoir. Le ſyſtême fabuleux

ſauve ce que ces ſortes de penſées ont de faux en elles-mêmes ; & il eſt permis, il eſt même glorieux à un poëte de mentir d'une maniere ſi ingénieuſe. Mais auſſi, à la fiction près, le vrai doit ſe rencontrer dans les vers comme dans la proſe. Par-là je ne prétends pas ôter à la poéſie le merveilleux, qui la diſtingue de la proſe la plus noble & la plus ſublime : j'entends ſeulement que les poëtes ne doivent jamais détruire l'eſſence des choſes, en voulant les élever & les embellir.

De l'humeur dont vous êtes, repliqua Philanthe, vous n'approuveriez pas ce que dit l'Arioſte d'un de ſes héros ; que dans la chaleur du combat, ne s'étant pas apperçu qu'on l'avoit tué, il combattit toujours vaillamment tout mort qu'il étoit :

*Il pover' huomo che non s'en era accorto,*
*Andava combattendo, & era morto.*

Je n'approuve pas même, repartit Eudoxe, ce que le Taſſe dit d'Argant :

*Minacciava morendo, e non languia.*

Je vous abandonne l'Arioſte, reprit Philanthe ; mais je vous demande quartier pour le Taſſe, & je vous prie de conſidérer qu'un Sarraſin robuſte & féroce, qui a été bleſſé dans le combat, & qui meurt de ſes bleſſures, peut bien menacer en mourant celui qui lui donne le coup de la mort. Je

consens qu'il le menace, répondit Eudoxe, & même que ses derniers gestes, que ses dernieres paroles aient quelque chose de fier, de superbe & de terrible :

*Superbi, formidabili, feroci.*
*Gli ultimi moti fur, l'ultime voci.*

Cela peut être, & cela convient au caractere d'Argant : à la mort on conserve les sentimens qu'on a eus pendant la vie ; on ramasse ce qui reste d'esprit & de forces, pour exprimer ce qu'on sent ; on jette quelquefois des cris effroyables, avant que de rendre le dernier soupir : mais de n'être point foible lorsqu'on se meurt ; *e non languia*, c'est ce qui n'a point de vraisemblance. Le Cannibale de Montaigne est bien plus dans la nature que le Sarrasin du Tasse. Car enfin si le Cannibale, prisonnier de ses ennemis, les brave jusques dans les fers, leur dit des injures, leur crache au visage ; si au milieu des tourmens & sur le point de mourir, n'ayant pas la force de parler, il leur fait la moue pour se moquer d'eux, & pour leur témoigner qu'il n'est pas vaincu ; il n'y a rien là qui ne soit conforme au génie d'un barbare fier & tout plein de cœur.

Mais qu'y a-t-il de plus convenable à la vertu héroïque, dit Philanthe, que de mourir sans nulle foiblesse ? Les héros, reprit Eudoxe, ont de la constance en mou-

rant; mais la fermeté de leur ame n'empêche pas que leur corps ne s'affoiblisse: ils n'ont de ce côté-là nul privilége: cependant le *non languia* qui va au corps, exempte Argant de la loi commune, & détruit l'homme en élevant le héros.

Je crains, repartit Philanthe, que votre délicatesse n'aille trop loin, & que vous n'outriez un peu la critique. Le Tasse veut dire, ce me semble, qu'à voir Argant irrité contre Tancrede, & le menaçant sur le point de mourir, on n'eût pas dit qu'il se mouroit; que sa fierté & sa colere effaçoient, en quelque sorte, sa langueur, & le faisoient paroître vigoureux.

C'est dommage, repliqua Eudoxe, que le Tasse ne se soit pas mieux expliqué. Pour moi, je m'attache à ce que dit un auteur; & je ne sais pas lui faire dire ce qu'il ne dit point.

Après tout, repartit Philanthe, au regard du vrai que vous voulez établir & que vous cherchez dans toutes les pensées ingénieuses, des auteurs très-graves ne sont pas de votre avis. (*a*) Sans parler de Macrobe, ni de Séneque, qui nomment sophismes plaisans, ce que nous appellons pointes d'esprit, ce que les Italiens appel-

(*a*) Cavillationes. *Macrob.* Vafræ & ludicræ conclusiones. *Senec.*

lent *vivezze d'ingegno*, & les Espagnols *agudezas ;* Aristote réduit presque tout l'art de penser spirituellement à la métaphore, qui est une espece de tromperie ; & le Comte Thesauro dit, selon les principes de ce philosophe, que les pensées les plus subtiles & les plus exquises ne sont que des enthymêmes figurés, qui plaisent & imposent également à l'esprit.

*Cannochiale Aristotelico.*

Tout cela doit s'entendre dans un bon sens, repartit Eudoxe. Le figuré n'est pas faux, & la métaphore a sa vérité aussi-bien que la fiction. Rappellons ici ce qu'Aristote enseignoit dans sa Rhétorique, & concevons un peu sa doctine.

*Liv. 3, c. 4.*

Quand Homere dit qu'Achille va comme un lion, c'est une comparaison : mais quand il dit du même héros, *ce lion s'élançoit*, c'est une métaphore. Dans la comparaison, le héros ressemble au lion ; dans la métaphore le héros est un lion. La métaphore, comme vous voyez, est plus vive & plus courte que la comparaison ; celle-là ne nous représente qu'un objet, au lieu que celle-ci nous en montre deux : la métaphore confond, pour ainsi dire, le lion avec Achille, ou Achille avec le lion ; mais il n'y a pas plus de fausseté dans l'une que dans l'autre. Ces idées métaphoriques ne trompent personne : on sait ce qu'elles signifient, pour peu que l'on ait d'intelligence ;

gence ; & il faudroit être bien groſſier, pour prendre les choſes à la lettre. En effet pouvons-nous douter, au regard d'Achille, que ce ne ſoit pour marquer ſa force, ſa fierté & ſon courage, qu'Homere le nomme un lion ? Et quand Voiture dit du grand Guſtave, *voici le lion du Nord*, qui ne découvre au travers de cette image étrangere un roi redoutable, par ſa valeur & par ſa puiſſance, dans tout le Septentrion?

Diſons donc que les métaphores ſont comme ces voiles tranſparens, qui laiſſent voir ce qu'ils couvrent ; ou comme des habits de maſque, ſous leſquels on reconnoît la perſonne qui eſt déguiſée.

Je ſuis ravi, dit Philanthe, pour l'amour des poëtes & des orateurs, que la fiction & la métaphore ne bleſſent point la vérité que vous demandez dans les ouvrages d'eſprit. Mais j'ai bien peur, ajouta-t-il, que l'équivoque & le vrai n'y puiſſent compatir enſemble, ſelon vos principes. Cependant ce ſeroit dommage que tant de penſées, dont tout l'agrément vient d'une équivoque, ne fuſſent point bonnes ; par exemple, celle de Voiture, ſur le cardinal Mazarin, que ſon cocher verſa un jour dans l'eau :

Prélat, paſſant tous les prélats paſſés ;
Car les préſents ſeroit un peu trop dire,

Pour Dieu, rendez les péchés effacés
De ce cocher qui vous fut mal conduire :
S'il fut peu caut à son chemin élire,
Votre renom le rendit téméraire.
Il ne crut pas, versant, pouvoir mal faire ;
Car chacun dit que quoi que vous fassiez,
En guerre, en paix, en voyage, en affaire,
Vous vous trouvez toujours dessus vos pieds.

Toutes les équivoques ne ressemblent pas à celle-là, répondit Eudoxe ; & ce placet en faveur du cocher qui versa le cardinal, me semble meilleur que l'autre dont je me souviens :

Plaise, Seigneur, plaise à votre Eminence,
Faire la paix de l'affligé cocher,
Qui par malheur, ou bien par imprudence,
Dessous les flots vous a fait trébucher :
On ne lui doit ce crime reprocher :
Le trop hardi meneur ne savoit pas
De Phaéton l'histoire & piteux cas :
Il ne lisoit métamorphose aucune,
Et ne croyoit qu'on dût craindre aucun pas,
En conduisant César & sa fortune.

Car si vous y prenez garde, ce cocher qui n'a point lu les métamorphoses, sait un endroit considérable de l'Histoire Romaine. Cependant, je ne vois pas qu'un homme qui n'a point entendu parler de Phaéton, dût être si bien informé des aventures de César. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit, & je viens à la pensée du placet que vous avez rapporté. Quoiqu'elle soit fausse en un sens, elle ne laisse pas

d'être vraie en un autre, selon le caractere des pensées qui sont conçues en paroles ambigues, & qui ont toujours un double sens, l'un propre qui est faux, l'autre figuré qui est vrai. Ici le sens propre & faux, est que le cardinal se trouve toujours sur ses pieds, en sorte qu'il ne puisse jamais tomber à terre; le sens figuré & vrai, est qu'il se trouve toujours sur ses pieds, en sorte que rien ne renverse ses desseins, ni sa fortune.

Au reste, le vrai est toujours vrai, bien qu'il soit mêlé avec le faux. Une bonne pistole ne se gâte pas auprès d'une fausse: on ne vous en doit qu'une, on vous en présente deux, l'une bonne, l'autre méchante; choisissez, on verra si vous êtes connoisseur, & vous aurez vous-même le plaisir d'éprouver la justesse de votre discernement. C'est à-peu-près ce qui se passe dans l'équivoque, qui proprement n'est qu'un jeu d'esprit. La vérité y est jointe à la fausseté, & ce qu'il y a de remarquable, le faux conduit au vrai; car du sens propre qui est le faux sens de l'équivoque, on passe au figuré qui est le vrai, & cela paroît visiblement dans l'exemple que vous avez apporté. En lisant ce que dit Voiture du cardinal Mazarin, je conçois deux choses, comme je vous ai déja dit; l'une fausse, que le pied ne lui manque jamais, & qu'il se tient toujours debout; l'autre vraie, que

ſon eſprit & ſa fortune ſont toujours dans la même ſituation. La premiere mene tout d'un coup à la ſeconde, en nous faiſant prendre le change agréablement. Ces équivoques ſe ſouffrent, & plaiſent même dans les épigrammes, dans les madrigaux, dans les récits de ballet, & dans d'autres ouvrages où l'eſprit ſe joue.

Mais à ne vous rien diſſimuler, il y a une ſorte d'équivoque qui eſt extrêmement fade, & que les gens de bon goût ne peuvent ſouffrir, parce que le faux y domine, & que le vrai n'y a nulle part. L'épigramme de Saint-Amand, ſur l'incendie du Palais, eſt dans ce genre.

Certes l'on vit un triſte jeu,
Quand à Paris Dame Juſtice
Se mit le Palais tout en feu,
Pour avoir mangé trop d'épice.

Ce quatrain a ébloui autrefois; & certaines gens le trouvent encore fort ſpirituel. Et qu'y a-t-il de plus heureux & de plus joli, interrompit Philanthe? Il ne peut ſe voir rien de plus creux, ni de plus frivole, reprit Eudoxe; ce ne ſont que des mots en l'air qui n'ont point de ſens; c'eſt du faux tout pur. Car enfin ce qu'on appelle épice au Palais n'a nul rapport à l'embraſement; & le Palais de la bouche qu'on a tout en feu, pour avoir mangé trop de poivre, ne

conduit point à l'incendie d'un bâtiment où la Juſtice s'exerce, & ſe vend ſi vous voulez.

Que penſez-vous, dit Philanthe, de l'équivoque qui fait la pointe d'une autre épigramme de Saint-Amand ?

Ci gît un fou nommé Paſquet,
Qui mourut d'un coup de mouſquet,
Lorſqu'il voulut lever la crête.
Quant à moi, je crois que le ſort
Lui mit du plomb dedans la tête,
Pour le rendre ſage en ſa mort.

Cela peut trouver ſa place dans le genre burleſque ou comique avec les turlupinades & les quolibets, repartit Eudoxe; ce ſont de faux diamans qu'on porte dans les maſcarades & dans les ballets; c'eſt une fauſſe monnoie qui ne gâte rien dans le commerce, quand on la donne pour ce qu'elle vaut; mais qui voudroit la faire paſſer pour bonne, ſe rendroit fort ridicule dans la ſociété des gens raiſonnables.

A parler en général, il n'y a point d'eſprit dans l'équivoque, ou il y en a fort peu. Rien ne coûte moins, & ne ſe trouve plus facilement. L'ambiguité, en quoi conſiſte ſon caractere, eſt moins un ornement du diſcours qu'un défaut; & c'eſt ce qui la rend inſipide, ſur-tout quand celui qui s'en ſert, y entend fineſſe, & s'en fait honneur. D'un autre côté, elle n'eſt pas toujours aiſée à entendre: l'apparence myſté-

rieuſe que lui donne ſon double ſens, fait ſouvent qu'on ne va pas au véritable, ſans quelque peine; & quand on y eſt parvenu, on a regret à ſa peine, on ſe croit joué; & je ne ſais ſi ce qu'on ſent alors, n'eſt pas une maniere de dépit, d'avoir cherché pour ne rien trouver.

Toutes ces raiſons décréditent fort les pures équivoques parmi les perſonnes de bon ſens. Je dis les pures équivoques; car toutes les figures qui renferment un double ſens, ont chacune en leur eſpece des beautés & des graces qui les font valoir, quoiqu'elles tiennent quelque choſe de l'équivoque. Un ſeul exemple vous fera concevoir ce que je veux dire. Martial dit à Domitien : *Les peuples de votre empire parlent divers langages : ils n'ont pourtant qu'un langage, lorſqu'ils diſent que vous êtes le véritable pere de la patrie* (a). Voilà deux ſens, comme vous voyez, & deux ſens qui ſont antitheſe : *parlent divers langages, n'ont qu'un langage.* Ils ſont tous deux vrais, ſelon leurs divers rapports, & l'un ne détruit point l'autre. Ils s'accordent au contraire enſemble, & de l'union de ces deux ſens oppoſés il réſulte je ne ſais quoi d'ingenieux, qui eſt fondé

(a) Vox diverſa ſonat, populorum eſt vox tamen una:
Cum verus patriæ diceris eſſe pater.
*In Amphit. Cæſar.*

sur le mot équivoque de *vox* en latin, & de *langage* en françois. Plusieurs pointes d'épigrammes & quantité de bons mots ou de reparties spirituelles, ne piquent que par le sens double qui s'y rencontre ; & ce sont là proprement les pensées que Macrobe & Sénèque nomment des sophismes agréables.

A ce que je vois, dit Philanthe, le vrai a plus d'étendue que je ne croyois, puisqu'il n'est pas incompatible avec l'équivoque dans les ouvrages d'esprit : il ne reste plus que de l'accorder avec l'hyperbole, & j'ai bien envie de savoir ce que vous pensez là-dessus.

L'origine seule du mot, repartit Eudoxe, décide la chose en général. Tout ce qui est excessif, est vicieux, jusqu'à la vertu, qui cesse d'être vertu, dès qu'elle va aux extrémités, & qu'elle ne garde point de mesures. Ainsi, les pensées qui roulent sur l'hyperbole sont toutes fausses d'elles-mêmes, & ne méritent point d'avoir place dans un ouvrage raisonnable, à moins que l'hyperbole ne soit d'une espece particuliere, ou qu'on n'y mette des adoucissemens qui en temperent l'excès : car il y a des hyperboles moins hardies, & qui ne vont pas au-delà des bornes, quoiqu'elles soient au-dessus de la croyance commune (*a*). Il y

(*a*) Ultrà fidem, non ultrà modum. *Quintil. lib. 8, cap. 6.*

en a que l'usage a naturalisées, pour ainsi dire, & qui sont si établies, qu'elles n'ont
*Iliad. 2.* rien qui choque. Homere dit que Nirée est la beauté même, & Martial que Zoile n'est pas vicieux, mais le vice même (*a*). Nous disons tous les jours, en parlant d'une personne très-sage & très-vertueuse : *C'est la sagesse, c'est la vertu même.* Nous disons encore avec les Grecs & avec les Latins : *Elle est plus blanche que la neige : il va plus vîte que le vent.* (b) Ces hyperboles, selon Quintilien, mentent sans tromper, &, selon Séneque, elles ramenent l'esprit à la vérité par le mensonge, en faisant concevoir ce qu'elles signifient, à force de l'exprimer d'une maniere qui semble le rendre incroyable (*c*).

Pour celles qu'on prépare & qu'on amene peu-à-peu, elles ne révoltent point l'esprit des lecteurs ou des auditeurs. Elles en gagnent même la croyance, je ne sais comment, au sentiment d'Hermogene ; & ce qu'elles proposent de plus faux, devient au moins vraisemblable. Nous en avons un exemple illustre dans Homere. Il ne dit pas tout d'un coup que Polyphême arracha le

(*a*) Mentitur qui te vitiosum, Zoile, dixit. Non vitiosus homo es, Zoile, sed vitium. *L. 11.*

(*b*) Monere satis est mentiri hyperbolen, nec ita ut mendacio fallere possit. *Lib. 8, cap. 6.*

(*c*) In hoc hyperbole extenditur, ut ad verum mendacio veniat. *De Ben. lib 7, cap. 23.*

sommet

sommet d'une montagne : cela auroit paru peu digne de foi. Il dispose le lecteur par la description du Cyclope, qu'il dépeint d'une taille énorme, & auquel il donne des forces égales à sa taille, en lui faisant porter le tronc d'un grand arbre pour massue, & fermer l'entrée de sa caverne avec une grosse roche. De plus, il lui fait manger plus de viandes en un repas, qu'il n'en faudroit à plusieurs hommes ; & enfin il ajoute que Neptune étoit son pere. Après toutes ces préparations, quand le poëte vient à dire que Polyphême arracha le sommet d'une montagne, on ne trouve point son action trop étrange. Rien n'est, ce semble, impossible à un homme qui est le fils du Dieu de la mer, & qui n'est pas fait comme les hommes ordinaires.

Il y a d'autres manieres qui adouciſſent ce que l'hyperbole a de dur, & qui même y donnent un air de vraisemblance. Virgile dit qu'à voir les flottes d'Antoine & d'Auguste dans la bataille d'Actium, on croiroit que ce soient les Cyclades qui flottent sur l'eau (a). Et Florus, en parlant de la promptitude avec laquelle les Romains firent bâtir un grand nombre de vaisseaux à la premiere guerre Punique, dit qu'il sembloit, non pas que les navires sus-

(a) Pelago credas innare revulsas Cycladas. *Æneid. l. 8.*

ſent conſtruits par des ouvriers, mais que des arbres fuſſent changés en navires par les Dieux (*a*). Ils ne diſent pas que les navires ſont des îles flottantes, ni que les arbres ſont changés en navires : ils diſent ſeulement qu'on croiroit que cela eſt, & qu'il ſemble que cela ſoit. Cette précaution ſert comme de paſſe-port à l'hyperbole, ſi j'oſe parler ainſi, & la fait recevoir juſques dans la proſe : car ce qui s'excuſe avant que d'être dit, eſt toujours écouté favorablement, quelque incroyable qu'il ſoit (*b*).

Voiture ne manque jamais de mettre ces ſortes d'adouciſſemens où il faut ; & nul écrivain ne ſait mieux que lui rendre vrai, en quelque façon, ce qui ne l'eſt pas.

Comme Eudoxe aime la lecture, & qu'allant ſe promener ſeul, il porte ordinairement avec lui un livre ou deux, outre les *Doutes* du gentilhomme Bas-Breton, il avoit les *Lettres* de Voiture qu'il ne ſe laſſe point de lire, & où il trouve toujours de nouvelles graces. Il ouvrit le livre, & lut, dans la Lettre au cardinal de la Valette, ſur la promenade de la Barre :

« Au ſortir de table, le bruit des vio-

(*a*) Ut non naves arte factæ, ſed quodam munere Deorum in naves mutatæ arbores viderentur. *Hiſt. Rom. l. 2, cap. 2.*

(*b*) Propriis auribus auditur, quamvis incredibile eſt, quod excuſatur antequam dicitur. *Senec. Rhet. Suaſor. 2.*

» lons fit monter tout le monde en haut, » où l'on trouva une chambre si bien éclai- » rée, qu'il sembloit que le jour, qui n'é- » toit plus sur la terre, s'y fût retiré tout » entier ».

Cet *il sembloit*, continua Eudoxe, rectifie la pensée, & la réduit à un sens raisonnable, tout hyperbolique qu'elle est. Il lut après dans la Lettre écrite à madame de Saintot, en lui envoyant le Roland furieux de l'Arioste, traduit en françois; il lut, dis-je, les paroles suivantes, qui se rapportent en partie à Angélique :

« Toutes les couleurs & le fard de la » poésie ne l'ont su peindre si belle, que » nous vous voyons; & l'imagination même » des poëtes n'a pu monter jusques-là ».

Voilà qui est bien excessif & bien faux, interrompit Philanthe. J'en tombe d'accord, repartit Eudoxe, & j'avoue que la pensée seroit fort mauvaise, si l'auteur en demeuroit là; mais écoutez ce qui suit :

« Aussi, à dire le vrai, les chambres de » crystal & les palais de diamans sont bien » plus aisés à imaginer; & tous les enchan- » temens des Amadis, qui vous semblent » si incroyables, ne le sont pas tant, à » beaucoup près, que les vôtres : dès la » premiere vue, arrêter les ames les plus » résolues & les moins nées à la servitude; » faire naître en elles une sorte d'amour

» qui connoiſſe la raiſon, & qui ne ſache » ce que c'eſt que du deſir & de l'eſpé- » rance ; combler de plaiſir & de gloire, » les eſprits à qui vous ôtez le repos & la » liberté : ce ſont des effets plus étranges & » plus éloignés de la vraiſemblance, que les » hypogriphes & les charriots volans, ni » que tout ce que les romans nous content » de plus merveilleux ».

Ces réflexions juſtifient tout ; & c'eſt par des voies comme celles-là que l'hyperbole la plus hardie parvient à être crue, lors même que ce qu'elle aſſure, eſt au-deſſus de la croyance (*a*).

L'ironie me ſemble encore toute propre à faire paſſer l'hyperbole, pourſuivit Eudoxe. Dès qu'on raille ou qu'on badine, on eſt en droit de tout dire. « Si Balzac diſoit en » riant, qu'il ſort de ſes muſcats de quoi » enivrer la moitié de l'Angleterre ; que » tout ce qui doit ſe boire en tout un pays, » s'eſt débordé chez lui ; qu'il y a plus de » parfums dans ſa chambre que dans toute » l'Arabie-Heureuſe, & qu'on y verſe quel- » quefois ſi grande abondance d'eau de » naſle & de jaſmin, que lui & ſes gens ne » peuvent ſe ſauver qu'à la nage » : ſi, dis-

(*a*) Nunquam tantùm ſperat hyperbole quantùm audet ; ſed incredibilia affirmat, ut ad credibilia perveniat. *Senec. de Benef. l. 7, c. 23.*

je, Balzac disoit cela en riant, Philarque n'auroit rien peut-être à lui reprocher là-dessus : mais par malheur il parle très-sérieusement ; & c'est le premier homme du monde, pour dire d'un ton grave des choses extrêmes, où il n'y a pas la moindre apparence de vérité.

Voiture est bien éloigné de ce caractere. Il le prend sur un ton railleur, dès qu'il avance quelque chose d'hyperbolique. Ecoutez un autre endroit de la Lettre au cardinal de la Valette, sur les divertissemens de la Barre.

« Le bal continuoit avec beaucoup de » plaisir, quand tout-à-coup un grand bruit » que l'on entendit dehors, obligea toutes » les dames à mettre la tête à la fenêtre ; » & l'on vit sortir d'un grand bois, qui » étoit à trois cens pas de la maison, un » tel nombre de feux d'artifice, qu'il sem- » bloit que toutes les branches & tous les » troncs d'arbres se convertissent en fusées, » que toutes les étoiles du ciel tombassent, » & que la sphere du feu voulût prendre la » place de la moyenne région de l'air. Ce » sont, Monseigneur, trois hyperboles, » lesquelles appréciées & réduites à la juste » valeur des choses, valent trois douzaines » de fusées ».

Cette conclusion est toute badine & toute ironique. Voiture a cru que le cor-

rectif d'*il sembloit* ne suffisoit pas en cette rencontre, & qu'il falloit tourner les choses en raillerie. Le Tésauro n'y fait pas tant de façon : il se contente de dire, en parlant des fusées volantes, qu'il semble qu'elles vont embraser la sphere du feu, foudroyer les foudres mêmes, & donner l'allarme aux étoiles, *par che sagliano ad inflammar la sfera del fuoco, à fulminare i fulmini, & à gridar allarme contra le stelle.* Il se contente, dis-je, du tempérament d'*il semble*, par *che sagliano*, & ne ménage plus rien ensuite. S'il badinoit comme Voiture, on lui passeroit ses pensées, toutes hardies, toutes fausses qu'elles sont ; car je le répete, on peut tout dire en riant, & même, si vous y prenez garde, le faux devient vrai à la faveur de l'ironie (*a*) : c'est elle qui a introduit ce que nous appellons *contrevérités*, & qui fait que quand on dit d'une femme libertine & scandaleuse, que c'est une très-honnête personne, tout le monde entend ce qu'on dit, ou plutôt ce qu'on ne dit pas (*b*).

Mais je suis las de parler tout seul, & vous voulez bien que je respire un moment. Je vous ai écouté sans vous inter-

(*a*) Omnis falsè dicendi ratio in eo est, ut aliter quàm est, rectum verumque dicatur. *Quint. l. 6, cap. 3.*

(*b*) Intelligitur quod non dicitur. *Ibid.*

rompre, repliqua Philanthe, parce que je prenois plaiſir à vous entendre, & que je ne voulois rien perdre d'une doctrine dont je n'avois que des idées fort confuſes. Je me réjouis, au reſte, continua-t-il, que vous fafſiez un peu grace à l'hyperbole, qui eſt ſi chere aux Italiens & aux Eſpagnols, mes bons amis. J'entends raiſon, comme vous voyez, repartit Eudoxe, & je ne ſuis pas ſi ſévere que vous penſez : mais ne vous y trompez pas, ajouta-t-il, & ſouvenez-vous à quelles conditions ces figures ſont permiſes ; ſur-tout n'oubliez jamais ce qu'a dit un des meilleurs eſprits de notre ſiecle :

Rien n'eſt beau que le vrai ; le vrai ſeul eſt aimable ;
Il doit regner par-tout, & même dans la fable.

Je doute, repliqua Philanthe, qu'il regne dans une Epitaphe de François I, compoſée en dialogue par Saint-Gelais : je l'ai lue depuis peu, & ne l'ai pas oubliée.

Qui tient enclos ce marbre que je vois ?
*Rép.* Le grand François, incomparable Roi.
Comme eut tel Prince un ſi court monument ?
*Rép.* De lui il n'y a que le cœur ſeulement.
Donc ici n'eſt pas tout ce grand vainqueur ?
*Rép.* Il y eſt tout ; car tout il étoit cœur.

Votre doute eſt très-bien fondé, repartit Eudoxe. Une piece toute ſérieuſe demande quelque choſe de plus ſolide & de plus réel.

A ce compte là, dit Philanthe, l'épitaphe du maréchal de Ranzau ne vaudroit guère mieux que celle de François I. Je me souviens du dernier vers qui renferme toute la pensée. Vous savez que ce maréchal avoit perdu un œil & une jambe à la guerre, & qu'on ne vit peut-être jamais un général d'armée plus estropié que lui. Le poëte fonde là-dessus sa pensée. Après avoir dit qu'il n'y a sous le marbre qu'une moitié du grand Ranzau, & que l'autre est demeurée au champ de bataille, il conclut ainsi :

Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Outre le cœur, interrompit Eudoxe en riant, ne lui laissa-t-on pas le poumon & le foie entiers, sans parler du reste ? La pensée vous semble donc fausse, reprit Philanthe ? Oui, repartit Eudoxe, & j'aime bien mieux ce que dit Voiture à mademoiselle Paulet. Ecoutez-le :

« Si j'osois écrire des lettres pitoyables, » je dirois des choses qui vous feroient fendre le cœur : mais pour vous dire le vrai, » je serai bien aise qu'il demeure entier ; & » je craindrois que s'il étoit une fois en » deux, il ne fût partagé en mon absence. » Vous voyez comme je sais bien me servir des jolies choses que j'entends dire ».

Car enfin, poursuivit Eudoxe, Voiture s'égaie & se joue ; il se moque même de

quelqu'un qui avoit dit quelque chose de semblable ; & je m'étonne que l'auteur de *la Justesse* ait fait sur cela le procès à Voiture même. Le censeur n'a pas sans doute pris garde à ces paroles : *Vous voyez comme je sais bien me servir des jolies choses que j'entends dire.*

Mais quand Voiture auroit parlé de son chef, je ne le chicanerois pas : c'est un écrivain enjoué, qui dans une petite débauche d'esprit, dit des folies de gaieté de cœur, pour se réjouir & pour réjouir les autres ; de même à-peu-près qu'en diroit un homme de belle humeur, qui étant à table avec ses amis, feroit semblant d'extravaguer après avoir un peu bu. On ne doit pas prendre au pied de la lettre ce qui échappe en ces rencontres : & pour moi j'aurois bien plus de peine à souffrir qu'un écrivain dît de sens froid, après avoir eu un vomissement de sang :

« Je n'oserois pas dire, comme auparavant, que je vous aime de toute mon » ame, puisque j'en ai perdu plus de la » moitié. Pour parler réguliérement, je dis » que je vous aime de toute ma force ».

Ce sont les paroles de Balzac que je lisois ce matin, & qui m'ont frappé. Qu'y trouvez-vous à reprendre, dit Philanthe ? Outre qu'il n'est permis qu'aux poëtes, reprit Eudoxe, de confondre le sang avec

l'ame, & de prendre l'un pour l'autre, s'il a perdu la moitié de ſon ame, il ne lui reſte plus guère de forces; & c'eſt exprimer ſa tendreſſe foiblement, que de dire à ſon ami qu'il l'aime de toute ſa force.

Mais ce qu'il dit ailleurs n'eſt pas plus vrai, ni plus juſte. « Je ſuis auſſi déchiré » que ſi je m'étois trouvé dans toutes les » batailles que j'ai lues. Je ne ſuis plus » qu'une piece de moi-même, plus que » le quart ou le demi-quart de ce que j'ai » été ».

Il n'appartient qu'à Voiture, pourſuivit Eudoxe, de penſer plaiſamment & correctement tout enſemble : voici un endroit qui le prouve bien.

« Je ne puis pas dire abſolument que je » ſois arrivé à Turin, car il n'y eſt arrivé » que la moitié de moi-même; vous croyez » que je veux dire, que l'autre eſt demeu- » rée auprès de vous. Ce n'eſt pas cela : » c'eſt que de cent & quatre livres que je » peſois, je n'en peſe plus que cinquante- » deux; il ne peut ſe voir rien de ſi maigre » ni de ſi décharné que moi ».

Vous voyez que Voiture n'eſt point faux dans ſon enjouement, & que Balzac l'eſt dans ſon ſérieux. Mais ſavez-vous bien, ajouta-t-il, qu'une ſeule penſée fauſſe eſt capable de gâter une belle piece de proſe ou de vers?

Malherbe n'a peut-être rien fait de plus beau que les Stances spirituelles, qui commencent par ce vers :

N'espérons plus, mon ame, aux promesses du monde :

Et c'est dommage qu'il y ait du faux dans la Stance la plus remarquable :

Ont-ils rendu l'esprit; ce n'est plus que poussiere,
Que cette Majesté si pompeuse & si fiere,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers ;
Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Costar a bien remarqué que les ames de ces rois dont le poëte parle, n'ont garde de faire les vaines dans leurs tombeaux, où elles ne sont pas, ni selon notre théologie, ni selon celle des payens. Mais le savant homme, qui a fait des observations si curieuses sur les poésies de Malherbe, dit Philanthe, a bien remarqué aussi que les poëtes ont une théologie à part, selon laquelle Malherbe a pu dire que les ames sont dans les sépulcres, comme Ronsard l'avoit dit avant lui :

Ha, que diront là-bas sous les tombes poudreuses
De tant de vaillans Rois les ames généreuses ?

La remarque de l'auteur des Observations, reprit Eudoxe, est très-vraie au

regard de cette théologie particuliere des poëtes. Il s'agit seulement de savoir, si Malherbe parle ici en théologien du Parnasse. Je tombe d'accord qu'on peut feindre que les morts sont en corps & en ame dans leurs tombeaux, & qu'on peut même les y faire parler en faisant leur épitaphe. J'avoue ensuite que dans une piece profane & toute poétique, il est permis avec Virgile, d'ensevelir les manes, & qu'on a droit de faire errer les ames des morts autour des lieux où ils ont été enterrés (*a*): mais je doute que dans un ouvrage tout chrétien & tout uni, qui n'a rien de poétique que la versification, tel qu'est celui de Malherbe, on puisse parler le langage de la plus haute poésie. Le poëme de Ronsard, sur les miseres du tems, souffre des idées & des expressions qu'une stance spirituelle, sur la vanité des grandeurs du monde, ne comporte pas.

Quoi que vous en disiez, repliqua Philanthe, il est certain que l'orgueil des grands paroît jusques après leur mort en la pompe de leurs funérailles, & sur-tout en la magnificence de leurs tombeaux. Cela ne suffit-il pas pour dire que leurs ames sont encore les vaines dans ces superbes mausolées, sans qu'elles y soient

(*a*) Id cinerem & manes credis curare sepultos.
*Æneid. lib. 4.*

elles-mêmes, puiſqu'elles y étalent encore leur vanité, ou plutôt puiſque leur vanité y eſt encore étalée?

Je ne crois pas, répondit Eudoxe, que ce ſoit là le ſens du poëte; & c'eſt, ce me ſemble, affoiblir ſa penſée, en voulant la juſtifier. On pourroit du moins la rectifier, dit Philanthe, en mettant *ombres*, au lieu *d'ames*.

Et dans ces grands tombeaux où leurs ombres hautaines
Font encore les vaines.

Si par *ombres*, repartit Eudoxe, on n'entend que les figures & les repréſentations qui ſont élevées en bronze ou en marbre ſur la ſépulture des rois, je n'y vois nul inconvénient; mais ſi on entend ce que les anciens entendoient par *ombres* des morts, & ce qu'ils appelloient *manes*, la penſée eſt un peu payenne. Après tout, je ſerois moins choqué de leurs *ombres* que de leurs *ames*; & peut-être que le chriſtianiſme pourroit s'accorder en cela avec la poéſie.

L'auteur du Poëme de S. Louis, repliqua Philante, porte les choſes plus loin que Malherbe, en parlant de ſon héros, qui va à Saint-Denis, avant que de partir pour la Terre-Sainte:

Il viſite le temple où regnent ſes ayeux,
Dans leurs tombeaux encor du tems victorieux.

Je ne vois pas, répondit Eudoxe, comment les rois de France regnent là, ni qu'ils y soient victorieux du tems : ils n'y sont eux-mêmes que cendres ; & le tems qui consume tout, n'épargne ni leurs statues, ni leurs mausolées.

Le défaut de ces vers françois, dit Philanthe, me fait craindre pour une épitaphe latine du cardinal de Richelieu que nous avons lue ensemble plus d'une fois, & que j'ai toujours admirée. Il faut avouer, repliqua Eudoxe, que l'épitaphe est pleine d'esprit, & qu'elle marque parfaitement le caractere de ce grand Ministre : mais on ne peut pas nier aussi qu'il n'y ait du faux en plus d'un endroit. Elle commence par ces mots, si ma mémoire ne me trompe : *Asta, viator ; quod usquam videbis, & audies, hìc tegitur.* Cela se peut-il soutenir ? *Arrête, passant ; tout ce que tu verras, tout ce que tu entendras en quelque lieu du monde que ce soit, est ici renfermé.*

L'endroit du charriot sur lequel le corps fut mené la nuit au lieu de sa sépulture, n'est pas plus vrai ; les paroles me reviennent : *Secuti pedites, equitesque magno numero, faces prætulerunt ; crucem nemo, quia publicam currus deferebat.* Après avoir dit, comme vous voyez, que plusieurs gens de pied & plusieurs cavaliers portoient des flambeaux, il ajoute : *Per-*

*ſonne ne portoit la croix, parce que le charriot portoit la croix publique.* N'en déplaiſe à l'auteur de l'épitaphe, ſa penſée eſt fauſſe : elle pourroit être vraie & plaire même avec toute ſa malignité, ſi dans ces ſortes de pompes funebres quelqu'un portoit la croix, & que dans celle-là on eût manqué à la porter. Mais comme ce ſont des cérémonies du monde, & en quelque façon profanes, l'Egliſe ne s'y mêle point; ainſi ce n'eſt pas parce que le charriot portoit la croix publique que perſonne ne portoit la croix; & la raiſon de l'auteur n'a nul fondement. La penſée qui eſt à la fin, ne me ſemble guère plus ſolide : *Inter theologos ſitus, ingens diſputandi argumentum.* L'heureuſe concluſion ! *Il a été enterré parmi des docteurs, & il eſt un grand ſujet de diſpute.*

Voilà proprement, dit Philanthe, ce qui s'appelle des pointes. Oui, reprit Eudoxe, & ce ſont auſſi ces faiſeurs de pointes qui penſent le plus ſouvent faux. Quelque ſujet qu'ils aient entre les mains, ils veulent briller ; & pour l'ordinaire le bon ſens n'eſt pas ce qu'ils cherchent. Leur deſſein eſt d'éblouir ; mais ils n'impoſent qu'au peuple, c'eſt-à-dire, aux gens qui ſe contentent des apparences: ceux qui ont l'eſprit droit & ſolide, ne ſont pas leurs dupes.

Un de ces hommes à pointes, qui s'eſt

fait admirer en son tems à la cour de Savoie, & qui a composé en latin l'éloge de Louis XIII, dit que ce prince devoit infailliblement guérir la France de tous ses maux, ayant eu pour mere une princesse de la maison de Médicis, & étant né le jour de S. Côme & de S. Damien, tous deux médecins (*a*). Il ajoute que Louis-le-Juste tenoit de son horoscope la balance, & que Henri-le-Grand lui mit l'épée à la main, afin que le monde reconnût en sa personne une parfaite image de la Justice (*b*). Et je m'étonne, poursuivit Eudoxe, que le panégyriste n'ait mis un bandeau sur les yeux du prince, en lui en faisant un de son diadême : il ne restoit que cela pour rendre la pensée complete.

Après tout, repliqua Philanthe, il y a de l'esprit dans cette rencontre de l'épée & de la balance. Quel esprit, bon Dieu, reprit Eudoxe ! & où en sommes-nous, si la pensée de Juglaris est ingénieuse ? Je vous conseille d'admirer encore celle d'un poëte Italien, sur le signe de l'écrevisse, dont le signe de la balance me fait souvenir. C'est au sujet du grand apôtre des Indes S. Fran-

(*a*) Galliæ medicus è matre Medicæâ, Cosmæ & Damiano medicis festo die, infecto regno peperit genitus spem salutis.

(*b*) Justitiæ simulacrum ut Ludovico mundus adoraret in puero : jam habenti libram ab horoscopo, gladius additur ab Henrico.

çois

çois-Xavier, à qui un cancre marin rapporta le crucifix qu'il avoit laissé tomber dans la mer.

Je sais ce que vous voulez dire, interrompit Philanthe ; la piece est de l'Achillini, & je l'ai apprise par cœur :

*Per de Xaverio in mare*
*Il crocifisso, è piange ;*
*Quasi che possa il porto*
*De la stessa salute esser absorto,*
*Mentre sul' lido ei s'ange,*
*Ecco un granchio marino*
*Recargli fra le branche in suo conforto,*
*E giusto fù che de l'amor divino*
*Fra le beate arsure onde si duole,*
*Non altrove che in granchio s'haveſſe il sole.*

La belle imagination, dit Eudoxe, que parmi les ardeurs de l'amour divin dont le Saint étoit embrasé, le soleil ne pût être que dans l'écrevisse, sans parler de ce port de salut qui ne peut être englouti ! Sont-ce là, à votre avis, des équivoques & des métaphores dans les regles ? La pensée n'est peut-être pas si bonne en françois, repliqua Philanthe ; mais quoi que vous en disiez, elle est excellente en italien. Chaque nation a son goût en esprit de même qu'en beauté, en habits & en tout le reste. Comme si la justesse du sens, repartit Eudoxe, n'étoit pas de toutes les langues, & que ce qui est mauvais de soi-même, dût passer pour

bon en aucun pays, parmi les personnes raisonnables.

Je ne veux pas vous contredire toujours, dit Philanthe, & j'aime mieux vous demander à propos de justesse, l'idée que vous avez d'une pensée juste.

La vérité, répondit Eudoxe, qui est indivisible ailleurs, ne l'est pas ici : les pensées sont plus ou moins vraies, selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet (*a*). La conformité entiere fait ce que nous appellons la justesse de la pensée, c'est-à-dire, que comme les habits sont justes quand ils viennent bien au corps, & qu'ils sont tout-à-fait proportionnés à la personne qui les porte; les pensées sont justes aussi, quand elles conviennent parfaitement aux choses qu'elles représentent : de sorte qu'une pensée juste est, à parler proprement, une pensée vraie de tous les côtés & dans tous les jours qu'on la regarde. Nous en avons un bel exemple dans l'épigramme latine sur Didon, qui a été traduite si heureusement en notre langue :

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort ?
L'un en mourant cause ta fuite,
L'autre en fuyant cause ta mort (*b*).

(*a*) Pejus adhuc quò magis falsum est, & longiùs petitum. *Quintil. l. 8.*

(*b*) Infelix Dido, nulli bene nupta marito ;
Hoc pereunte fugis; hoc fugiente petis. *Auson.*

Cela suppose, comme vous voyez, ce que raconte l'Histoire, que Didon se sauva en Afrique avec toutes ses richesses, après que Sichée eut été tué ; & ce qu'a feint la poésie, qu'elle se tua elle-même, après qu'Enée l'eut quittée.

Il est vrai, dit Philanthe, que les proportions ne peuvent pas être mieux gardées qu'elles le sont dans l'épigramme d'Ausone, & que tout y quadre admirablement. Cependant n'allez pas vous imaginer, dit Eudoxe, que ces retours si justes soient essentiels à la justesse : elle ne demande pas toujours tant de symmétrie, ni tant de jeu ; il suffit que la pensée soit vraie dans toute son étendue, ainsi que je viens de dire, & que rien ne s'y démente de quelque côté qu'on la prenne. Mais il n'appartient pas à tout le monde de penser juste : il faut avoir pour cela l'esprit droit, le jugement sain, & quelque chose du génie d'Homere, qui, selon le sentiment d'Aristote, a toujours des pensées & des paroles proportionnées au sujet qu'il traite.

Balzac, qui n'est pas si correct que Voiture dans les pensées, quoiqu'il le soit plus dans l'élocution & dans le style, ne laisse pas d'avoir quelquefois beaucoup de justesse : témoin ce qu'il dit de Montaigne, que c'est un guide qui égare, mais qui mene en des pays plus agréables qu'il n'avoit promis.

Au reſte, quoiqu'en quelque genre qu'on écrive, on doive toujours penſer juſte, on doit plus le faire en de certains genres qu'en d'autres. L'élegie, par exemple, & la tragédie demandent une vérité plus exacte que l'épigramme & le madrigal. Il y a dans la proſe des matieres comiques & plaiſantes où cette exactitude a moins de lieu : il y en a d'autres graves & ſérieuſes où elle eſt abſolument néceſſaire ; & tels ſont les ſujets qui regardent la morale. Cependant pluſieurs livres de ce genre-là ne laiſſent pas d'avoir beaucoup de fauſſes penſées : j'en ai remarqué quelques-unes en liſant, que j'ai même écrites, & que je vous montrerai quand nous ſerons dans mon cabinet.

Comme le ſoleil étoit couché, & que le tems n'étoit plus beau pour la promenade, Eudoxe & Philanthe ſe rendirent au logis. Le cabinet d'Eudoxe eſt au haut de ſa maiſon & a une vue admirable. Il eſt tapiſſé de cartes & tout couronné de livres : c'eſt une petite bibliotheque compoſée de ce qui a été écrit de meilleur en grec, en latin, en italien, en eſpagnol & en françois. Eudoxe ne s'eſt pas contenté de lire ſes livres, il en a fait des extraits qu'il relit de tems en tems, ſi bien que les choſes lui ſont fort préſentes, & qu'il ſait preſque par cœur tous les beaux endroits de ſon recueil.

Dès qu'ils furent dans le cabinet, Eu-

doxe prit un cahier & y lut ce qui ſuit :
« Toutes les manieres d'écrire ne nous » plaiſent qu'à cauſe de la corruption ſe- » crete de notre cœur : ſi nous aimons dans » une piece bien écrite, le genre ſublime, » l'air noble & libre de certains auteurs, » c'eſt que nous avons de la vanité ; que » nous aimons la grandeur & l'indépen- » dance ».

Vous avez donc remarqué cela, dit Philanthe, comme une fauſſe penſée ? Oui, repartit Eudoxe : car qu'y a-t-il de plus faux, que d'attribuer à la corruption du cœur ce qui eſt l'effet d'un diſcernement exquis, & la marque de notre bon goût ? Les ouvrages bien écrits plaiſent aux perſonnes raiſonnables, parce que dans les regles les belles choſes doivent plaire, & que tout ce qui eſt parfait en ſon genre, contente l'eſprit ordinairement. La vanité n'a pas plus de part au plaiſir que donne la lecture de Virgile & de Cicéron, qu'elle en a au plaiſir qu'on prend à voir d'excellens tableaux, ou à entendre une excellente muſique. L'homme du monde le plus humble eſt touché de ces beautés comme un autre, pourvu qu'il ait de l'intelligence & du goût. Quand je lis l'Ecriture ſainte, qui avec ſa ſimplicité a tant de ſublime, penſez-vous que ce ſoit l'amour de mon élévation ou la corruption de mon cœur,

qui me faſſe goûter ce que je lis ? N'eſt-ce pas plutôt le caractere ſimple & majeſtueux de la parole divine qui fait impreſſion ſur moi ? Et n'en peut-on pas dire à-peu-près autant du langage des grands maîtres en poéſie & en éloquence ? Quelle viſion de s'imaginer que nous n'aimons en eux la nobleſſe & la facilité de leur ſtyle, que par un eſprit de hauteur & d'indépendance !

Je ſuis là-deſſus de votre avis, dit Philanthe; & je ne ſais pourquoi on va chercher de fauſſes raiſons, lorſque les vraies ſe préſentent d'elles-mêmes ; mais voyons ce qui ſuit dans votre cahier.

Eudoxe continua de lire.

« Chacun tâche d'occuper le plus de » place qu'il peut dans ſon imagination, » & l'on ſe pouſſe & ne s'agrandit dans » le monde que pour augmenter cette idée » que chacun ſe forme de ſoi dans ſon propre eſprit ; voilà le but de tous les deſſeins ambitieux des hommes. Alexandre » & Céſar n'ont point eu d'autre vue dans » toutes leurs batailles que celle-là ; & ſi on » demande pourquoi le Grand-Seigneur a » depuis peu fait périr cent mille hommes » dans Candie, on peut répondre ſûrement » que ce n'eſt que pour attacher encore à » cette image intérieure qu'il a de lui-» même, le nom de conquérant ».

Cette penſée ne me paroît pas plus vraie que l'autre, dit Philanthe, du moins à l'égard du Grand-Seigneur. Il peut n'avoir pas ſeulement ſongé à ſon image intérieure en aſſiégeant Candie. Il vouloit peut-être prendre une place qui l'accommodoit, ou ſe venger des Vénitiens qui oſoient lui faire la guerre. Il pouvoit vouloir augmenter ſa réputation, c'eſt-à-dire, l'opinion qu'on avoit de ſa puiſſance & de ſa grandeur. Or, l'opinion qu'on a de nous, ne réſide pas dans nous, mais dans les perſonnes qui nous eſtiment.

Ce que vous dites eſt de très-bon ſens, repartit Eudoxe, & ne regarde pas moins Alexandre & Céſar que le Grand-Seigneur. Mais vous voulez bien que j'ajoute que quand la penſée ſeroit vraie en quelque rencontre, elle ne peut l'être dans l'étendue qu'on lui donne. En effet, combien de ſcélérats pour acquérir de l'eſtime, & pour s'élever par-là, veulent paroître fideles, déſintéreſſés, vertueux ? Ils ſavent en leur cœur ce qu'ils ſont, ils ſe font juſtice ; & le moindre de leurs ſoins eſt d'occuper beaucoup de place dans leur imagination, pour me ſervir d'une phraſe ſi nouvelle & ſi élégante. Bien loin de penſer à augmenter dans leur propre eſprit l'opinion qu'ils s'y ſont formée d'eux-mêmes, ils ne ſongent qu'à donner aux autres une impreſſion

avantageuse de la probité qu'ils n'ont pas, & qu'ils ne veulent point avoir.

Que dis-je, selon le sentiment de Pascal, qui est le héros & le modele de l'auteur dont nous examinons la pensée? « Nous » voulons tous vivre dans l'idée d'autrui, » d'une vie imaginaire. Si nous avons de » la générosité, de la fidélité, de la modé- » ration, nous nous empressons de le faire » savoir, pour attacher ces vertus à l'être » d'imagination par lequel nous subsistons » hors de nous-mêmes; nous les détache- » rions plutôt de nous, que de ne pas les » joindre à ce fantôme de vie étrangere, & » nous serions volontiers poltrons pour » avoir la réputation d'être vaillans ».

Il s'ensuit delà que chacun ne tâche pas d'occuper le plus de place qu'il peut dans son imagination, & que le but de tous les desseins ambitieux des hommes n'est pas d'augmenter l'idée que chacun forme de soi dans son propre esprit.

Cela me semble convaincant, dit Philanthe : passons outre, je vous prie. Ecoutez ceci, poursuivit Eudoxe :

« Quand les ignorans voient ces gran- » des bibliotheques que l'on peut appeller, » à quelque chose près, le magasin des » fantaisies des hommes, ils s'imaginent » qu'on seroit bien heureux, ou du moins » bien habile, si on savoit tout ce qui est

» contenu

» contenu dans ces amas de volumes qu'ils
» conſiderent comme des tréſors de lumie-
» res : mais ils en jugent mal. Quand tout
» cela ſeroit réuni dans une tête, cette tête
» n'en ſeroit ni mieux réglée, ni plus ſage,
» tout cela ne feroit qu'augmenter ſa con-
» fuſion & obſcurcir ſa lumiere ».

L'on peut conclure delà, dit Philanthe, que l'ignorance vaudroit mieux qu'une érudition profonde, & que moins on ſeroit habile, plus les idées qu'on auroit des choſes ſeroient nettes & diſtinctes. C'eſt raiſonner juſte ſur un faux principe, répondit Eudoxe : je dis ſur un faux principe ; car il n'eſt pas vrai que les diverſes connoiſſances qui ſe tirent de la lecture, produiſent d'elles-mêmes la confuſion & l'obſcurité. Ces mauvais effets ne viennent que de la mauvaiſe diſpoſition des eſprits. Tel ſavant que nous connoiſſons eſt un abîme de doctrine ; mais un abîme qu'on peut appeller un chaos où toutes les langues & toutes les ſciences ſont brouillées enſemble, parce que c'eſt l'eſprit le moins méthodique & le moins clair qui fût jamais. D'autres ſavans d'un caractere oppoſé à celui-là, ont dans la tête une infinité d'eſpeces bien rangées, & parlent nettement de tout.

Ainſi, l'homme qui ſauroit tout ce que les livres contiennent, juſqu'à devenir une bibliotheque vivante (ce qu'on a dit d'Ori-

gene) n'en ſeroit pas plus confus, ni plus obſcur dans ſes diſcours, ſi c'étoit une tête bien faite & de bonne trempe : il pourroit même en être plus ſage & plus réglé dans ſa conduite, s'il faiſoit un bon uſage de ſes lumieres.

Mais ces exemples ſuffiſent, continua Eudoxe, pour vous faire voir le foible des penſées morales qui ne ſont pas vraies. Car je ne dis rien des maximes qui ont quelque choſe de faux; & qui dès-là ne ſont pas dignes du nom de maximes, dont l'unique but eſt de régler les mœurs & de conduire la raiſon. Les réflexions hiſtoriques ne valent guère mieux quand elles ſont fauſſes. La vérité étant, comme vous ſavez, l'ame de l'Hiſtoire, elle doit être répandue dans tout ce que dit l'hiſtorien : mais c'eſt dans ces réflexions qu'elle doit briller davantage; & rien n'eſt plus irrégulier que de penſer faux ſur des événemens véritables.

*Plutarch. in Alexandri vitâ.*

Plutarque, qui étoit un eſprit ſolide, a ſenti cela, en condamnant la penſée fameuſe d'un hiſtorien, ſur l'incendie du temple d'Epheſe, qu'*il ne falloit pas s'étonner que ce temple magnifique, conſacré à Diane, eût été brûlé la nuit même qu'Alexandre vint au monde; parce que la Déeſſe ayant voulu aſſiſter aux couches d'Olympias, fut ſi occupée, qu'elle ne put éteindre le feu.*

Mais, interrompit Philanthe, Cicéron trouve la penſée jolie, lui qui, ſelon vous, penſe & juge toujours ſainement. Je vous avoue de bonne foi, reprit Eudoxe, que je ne comprends pas bien Cicéron là-deſſus. Il a regardé ſans doute la penſée de Timée, comme l'imagination d'un poëte, & non pas comme la réflexion d'un hiſtorien. Cela ne peut ſe dire, repartit Philanthe; car Cicéron loue Timée d'avoir penſé ſi joliment dans ſon hiſtoire (*a*). Pour moi je me perſuade que l'orateur Romain, qui avoit l'eſprit tourné naturellement à la raillerie, & qui aimoit les bons mots juſqu'à en dire quelquefois d'aſſez froids, ainſi que remarque Quintilien, a été touché de ce qu'il y a de plaiſant dans la penſée de Timée, ſans examiner le reſte; au lieu que Plutarque, qui étoit ſérieux & critique, a conſidéré uniquement ce qu'elle a de faux.

Ce n'eſt pas en juger trop mal, répondit Eudoxe; mais ne vous ſemble t il pas que ce cenſeur ſi auſtere a oublié ſa ſévérité, en ajoutant que la réflexion de l'hiſtorien eſt ſi froide qu'elle ſuffiſoit pour éteindre l'incendie? Pour moi, je trouve la

(*a*) Concinnè ut multa Timæus, qui cùm in hiſtoriâ dixiſſet, quâ nocte natus Alexander eſſet, eâdem Dianæ Epheſiæ templum deflagraviſſe, adjunxit minimè id eſſe mirandum, quòd Diana, cùm in partu Olympiadis adeſſe voluiſſet, abfuiſſet domo. *De Naturâ Deorum, lib.* 2, *n°.* 69.

penſée de Plutarque mille fois plus fauſſe & plus froide que celle de Timée, & je ne vois qu'un biais pour ſauver Plutarque; c'eſt de dire qu'il a voulu s'égayer dans l'endroit même où il parle gravement.

Quoi qu'il en ſoit, dit Philanthe, je conclus des divers jugemens de ces deux grands hommes, que ce qui plaît à un bon eſprit, ne plaît pas infailliblement à un autre. Vous avez raiſon, repliqua Eudoxe, & nous pouvons joindre l'exemple de deux célebres académiciens François à celui de Plutarque & de Cicéron.

Balzac ne peut ſouffrir ce que dit Pompée, lorſqu'il s'embarqua, contre l'avis des gens de mer, par un tems fort orageux: *Il eſt néceſſaire que j'aille; mais il n'eſt pas néceſſaire que je vive.* « Voilà, s'écrie Balzac, l'apparence d'un bon mot, qui pourtant regardé de près, ſe détruit ſoi-même, & implique une parfaite contradiction: car pour aller, il faut vivre; & ainſi l'un eſt auſſi néceſſaire que l'autre ».

*Plutarch. in Pompei vitâ.*

La Motte-le-Vayer, au contraire, trouve le mot excellent, plein de raiſon & de ſens, autant que de réſolution & de courage. Qui croire des deux, interrompit Philanthe? Je ne vois nulle contradiction dans les paroles de Pompée, repartit Eudoxe, & j'y vois tous les ſentimens d'un véritable Romain. Pour exécuter l'ordre

du ſénat, il déclare qu'il fait moins de cas de ſa vie que de ſon honneur : car c'eſt comme s'il diſoit : je ſuis indiſpenſablement obligé de faire mon devoir, quand ce ſeroit aux dépens de ma vie ; je ne dois pas ménager ma vie aux dépens de mon honneur : il eſt néceſſaire que j'obéiſſe & que je m'embarque, quelques périls qu'il y ait à craindre ſur mer, dans une ſaiſon ſi mauvaiſe & par un tems ſi orageux : il n'eſt pas néceſſaire que je me conſerve, ni que je vive. Où eſt la contradiction, pourſuivit Eudoxe ? Apparemment Balzac s'eſt mépris aux deux ſens du mot de néceſſité : il n'a regardé que le ſens propre & phyſique en diſant que pour aller, il falloit vivre, & que l'un étoit auſſi néceſſaire que l'autre ; cependant le ſens de Pompée eſt figuré, & le moral emporte obligation & devoir.

Je me ſouviens, repliqua Philanthe, qu'Alexandre dit dans le *Quinte-Curce*, de Vaugelas : *j'aime mieux combattre que de vivre ;* & Titus dans *la Bérénice* de Racine :

Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut regner.

Ces deux traits reſſemblent aſſez au mot de Pompée ; & nul critique ne s'eſt encore aviſé d'y trouver à redire. Auſſi n'ont-ils rien que de juſte, dit Eudoxe, rien qui ne

ſoit digne d'un grand cœur & d'un bon eſprit.

Mais pour reprendre ce que nous diſions des réflexions hiſtoriques, ſi l'on examinoit la plûpart de celles que certains hiſtoriens affectent, on y trouveroit bien du faux. Il m'en revient une, entr'autres, que j'ai lue dans l'hiſtoire de la guerre de Flandre, au ſujet de Barlemont, qui fut tué devant Maeſtricht en une occaſion périlleuſe, où Alexandre Farneſe s'expoſa comme un ſimple ſoldat, ſans recevoir la moindre bleſſure. L'hiſtorien dit ſur cela : *Tant il eſt vrai qu'on n'a pas obſervé en vain que Dieu a ſoin de la vie des princes, & qu'il n'eſt pas moins donné à un général de mourir le dernier dans ſon armée, qu'au cœur de mourir le dernier dans l'homme* (*a*). Rien n'eſt plus faux que ce *tant il eſt vrai*, au regard de la ſeconde propoſition : car enfin le cœur meurt toujours le dernier dans l'homme, & il n'arrive pas toujours que les généraux meurent les derniers dans leurs armées : témoin le grand Guſtave & le grand Turenne, pour ne rien dire des autres qui ont été tués des premiers.

La réflexion d'un de nos hiſtoriens, au

(*a*) Adeò non ex vano obſervatum curæ eſſe Deo principum vitam ; quaſi non magis cordi in homine quàm imperatori in exercitu noviſſimum mori datum ſit. *Strad. de Bello Belg. dec. 2, lib. 3.*

ſujet de l'amiral de Châtillon qui fut une des principales victimes de la Saint-Barthelemi, me devient ſuſpecte, repliqua Philanthe, & je ſuis bien trompé ſi elle n'eſt fauſſe. « L'hiſtorien dit qu'après que » l'amiral eut reçu un coup d'épée dans le » ventre & au travers du viſage, on ſe mit » en devoir de le jetter par la fenêtre, & » qu'on reconnut que les perſonnes les plus » intrépides ont un attachement à la vie » auſſi naturel, & même auſſi violent que » les plus timides, & que les héros le ca- » chent, ou, pour mieux dire, le dégui- » ſent plutôt qu'ils ne l'étouffent dans leur » cœur ».

Cette belle réflexion que l'auteur fait faire aux meurtriers, eſt fondée ſur ce « que » les jambes de l'amiral, qui avoit attendu » conſtamment la mort pendant qu'il avoit » encore l'uſage de l'eſprit, ſe prirent, » après qu'il l'eut perdu, à la croiſée de la » fenêtre, & s'y tinrent ſi fortement, que » l'on eut peine à les en détacher, pour le » précipiter en bas ».

Le fondement de la penſée n'eſt guère ſolide, repartit Eudoxe, & on peut dire que la penſée ne porte ſur rien : car comment des jambes, qui s'attachent à la fenêtre, par un mouvement naturel que produit un reſte d'eſprits, prouvent-elles que les intrépides reſſemblent aux plus timides

en ce qui regarde l'amour de la vie, & que les héros ne le font pas véritablement, sur-tout après qu'ils ont perdu l'esprit ou l'usage de l'esprit ? Car dans l'endroit que vous venez de citer, on ne sait si *après qu'il l'eut perdu* tombe sur *l'esprit* ou sur *l'usage de l'esprit ;* & cependant il y a beaucoup de différence entre l'un & l'autre : le premier signifie devenir fou ; le second ne signifie qu'être malade, & dans un état où les fonctions de l'esprit ne sont pas libres. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas merveille que quand l'homme n'agit plus en homme, il ne soit point brave ; & c'est se moquer que de reprocher aux héros l'amour de la vie, dans le tems où ils n'ont pas assez de raison pour braver la mort ; ou plutôt que l'inclination naturelle qu'a tout animal pour sa conservation, éteint en eux tous les sentimens de la vertu héroïque. J'aimerois presque autant les accuser de lâcheté, de ce que tout couverts de blessures & perdant leur sang de tous côtés, ils ne poursuivent pas l'ennemi, ou de ce qu'ayant rendu l'ame, ils souffrent qu'on les dépouille & qu'on leur insulte.

Si les réflexions des historiens, dit Philanthe, doivent être véritables, il me semble que celles des prédicateurs ne doivent pas être fausses. Ce seroit corrompre la parole de Dieu, repliqua Eudoxe, que d'y

mêler l'ombre du menſonge. Nous avons vu néanmoins des prédicateurs, reprit Philanthe, charmer le monde par des diſcours tout ſemés de *concetti* & de penſées fauſſes. Le goût du ſiecle a bien changé là-deſſus, dit Eudoxe; & on ſe moqueroit aujourd'hui d'un prédicateur, qui, pour prouver que les jeunes gens meurent quelquefois avant les perſonnes âgées, diroit que Jean courut plus vîte au ſépulcre que Pierre, & qu'il y vint le premier (*a*). On n'aimeroit pas non plus à entendre dire dans la chaire, que les femmes, avec leurs patins, ajoutent quelque choſe à leur taille; & (contre la parole de Jeſus-Chriſt) qu'elles font mentir la vérité même.

Je ne crois pas auſſi qu'on pût ſouffrir maintenant des penſées que j'ai vu admirer autrefois : l'une, que le cœur de l'homme étant de figure triangulaire, & le monde de figure ronde, il étoit viſible que toutes les grandeurs mondaines ne pouvoient remplir le cœur humain ; l'autre, que chez les Hébreux un même mot exprimoit la vie & la mort, & qu'un point ſeul en faiſoit la différence : d'où le prédicateur concluoit, qu'entre la vie & la mort il n'y avoit qu'un point à dire. Mais le prédica-

(*a*) Præcucurrit citiùs Petro, & venit primus ad monumentum. *Joan.* 20, *v.* 4.

teur parloit en l'air, & ſon principe n'étoit pas plus ſolide que ſa concluſion : car il n'eſt pas vrai que la langue hébraïque ait un même mot, qui ſignifie la vie & la mort.

J'ai entendu prêcher dans ma jeuneſſe, repliqua Philanthe, que l'incivilité de Judas avoit été cauſe de ſa damnation, & que ce malheureux diſciple s'étoit perdu pour avoir mis la main au plat avec ſon maître. Il n'y a pas même trop long-tems qu'un jeune abbé, prêchant la Paſſion à une grille, dit que Notre-Seigneur qui ſua du ſang de tout ſon corps dans le jardin des Olives, ne devoit point pleurer autrement, parce que Dieu eſt tout œil ; qu'il garda le ſilence devant Hérode, parce que l'agneau perd la voix en voyant le loup ; qu'il étoit tout nud ſur la croix, parce qu'il étoit tombé entre les mains des voleurs ; que pour condamner la vanité des pompes funebres, il ne voulut point de flambeaux à ſes funérailles, pas même les flambeaux du ciel ; & enfin qu'il voulut être mis dans un ſépulcre de pierre, pour nous apprendre que tout mort qu'il étoit, il avoit horreur de la molleſſe.

Voilà une belle Paſſion, dit Eudoxe en ſouriant, & je ne doute pas que l'auditoire ne fût fort touché de ces pointes. On ne pleura pas, reprit Philanthe ; mais en

récompense on se récria aux beaux endroits, & sur-tout les religieuses furent extrêmement satisfaites. A la vérité, elles le furent un-peu moins le jour de Pâques : car le prédicateur cherchant pourquoi Jesus-Christ ressuscité apparut d'abord aux Maries, dit froidement que c'est que Dieu vouloit rendre public le mystere de sa résurrection, & que des femmes sachant les premieres une chose si importante, la nouvelle en seroit bientôt répandue par-tout.

Croyez moi, repartit Eudoxe d'un air chagrin, il faudroit défendre la chaire à ces discoureurs, qui déshonorent le ministere de la prédication, & qui le rendent inutile. Quoi, je vais au sermon pour être instruit, pour être touché, & je n'y entendrai que des bagatelles qui ne sont propres qu'à me faire rire, & qui à peine pourroient avoir place dans les discours académiques du Loredan ou du Mancini !

Pour moi, continua-t-il, je ne puis souffrir qu'on plaisante hors de propos, ni qu'on raisonne de travers ; & j'aimerois mieux un simple proverbe, que cent traits d'esprits badins & frivoles ; car au moins les proverbes n'ont point de faux, & la vérité contente toujours.

Comme je ne hais pas les proverbes, quand ils sont bien choisis & bien appliqués, repartit Philanthe, je trouve assez

bon la préférence que vous leur donnez. Il y en a d'hébreux, de grecs, de latins, d'italiens, d'espagnols & de françois, ou plutôt ce sont presque les mêmes en toutes langues : mais quelque langage qu'ils parlent, ils ne disent rien que de véritable, & pour l'ordinaire ils cachent un grand sens sous des termes bas.

Les sentences communes & autorisées de l'approbation publique, repliqua Eudoxe, ont la vérité des proverbes, sans en avoir la bassesse ; par exemple, celles-ci : *Un homme de bien n'est étranger nulle part. C'est être heureux que d'être content de sa fortune. La bonne fortune est plus difficile à porter que la mauvaise ;* ou, pour mieux dire, les sentences sont les proverbes des honnêtes gens, comme les proverbes sont les sentences du peuple.

A propos de fortune, dit Philanthe, je voudrois savoir le jugement que vous faites des pensées où la fortune entre comme personnage, telles que sont celles-ci ? *La Fortune ne considere pas toujours le mérite. La Fortune favorise souvent l'injustice.* .

A regarder ces pensées dans leur origine, repartit Eudoxe, elles sont purement payennes ; car les payens adoroient une Déesse Fortune, qui gouvernoit tout selon son caprice, & qui étoit rarement d'ac-

cord avec la vertu (*a*). C'eſt à cette divinité bizarre & maligne qu'on faiſoit des vœux en toutes rencontres ; & c'eſt d'elle dont parlent les auteurs profanes, quand ils diſent que les faveurs de la Fortune ne ſont jamais pures ; que la Fortune ſe joue de nos maux ſans nulle pitié (*b*) ; & que toutes les fois qu'elle veut ſe réjouir, elle éleve au faîte des grandeurs humaines les hommes de la plus baſſe condition (*c*).

Tout cela eſt vrai dans le ſyſtême du paganiſme ; mais rien n'eſt plus faux dans la religion chrétienne, qui ne connoît point d'autre Fortune que la Providence, & qui rejette la Déeſſe Fortune comme une vaine chimere. Cette chimere pourtant s'eſt établie parmi nous ; & l'uſage veut non-ſeulement contre la raiſon, mais contre la religion, qu'en proſe & en vers nous faſſions un perſonnage de la Fortune. La lecture des anciens a introduit un uſage ſi peu religieux, & nos plus ſages écrivains le pratiquent ſans ſcrupule. Ils diſent que la Fortune ſe ſert quelquefois de nos défauts pour nous élever ; que la Fortune a

---

(*a*) Fortuna nunquam ſimpliciter indulget. *Quint. Curt. lib. 4.*

(*b*) Fortuna impotens quales ex humanis malis tibi ipſa ludos facis? *Senec. Conſol. ad Polybium.*

(*c*) Quales ex humili magna ad faſtigia rerum
Extollit, quoties voluit fortuna jocari.
*Juvenal. Sat. 3.*

beau élever de certaines gens, qu'elle ne leur apprend point à vivre; que la Fortune ſe laſſa de favoriſer Charles V, & qu'elle voulut réparer en la perſonne de Henri II, les injuſtices qu'elle avoit faites à François I.

Je défere trop à l'uſage, & je reſpecte trop nos maîtres pour n'approuver pas ces penſées : mais ſi j'oſois dire mon ſentiment là-deſſus, je dirois qu'on pourroit y garder des meſures. Je m'explique. Toute la queſtion ſe réduit preſque à la proſe; car le ſyſtême de la poéſie étant de ſoi fabuleux & tout payen, la Déeſſe Fortune y eſt reçue ſans difficulté, avec la Déeſſe Diane & la Déeſſe Minerve; & nos poëtes ont droit de la faire agir dans le caractere que les Idolâtres lui ont donné. Je crois donc qu'en proſe nous pouvons être un peu payens de ce côté-là; quand la matiere de nos ouvrages reſſemble à celle des livres, d'où nous avons pris ce perſonnage de Fortune; je veux dire quand notre religion n'y a nulle part, tels que ſeroient des panégyriques & des hiſtoires profanes; des diſcours de pure morale & de pure politique; des dialogues, ſemblables à celui qu'un homme d'eſprit fit, il y a quelques années, & qui a pour titre : *Réconciliation du mérite & de la Fortune*. Mais je doute qu'on doive faire agir ſi fort la Fortune dans des ouvrages purement chré-

tiens : & il me semble qu'un sermon ne souffre pas des pensées qui ne peuvent avoir qu'un sens payen, telles que seroient celles-ci : *La Fortune se plaît à abattre ceux qu'elle a élevés au haut de sa roue. La Fortune traverse souvent les grands de la terre, comme si elle étoit jalouse des faveurs qu'elle leur a faites.* Je dis que ces pensées ne peuvent avoir qu'un sens payen, parce qu'elles ne peuvent s'entendre que de la Déesse Fortune, & qu'on ne peut dire véritablement de la Providence divine, qu'elle éleve au haut de sa roue, ni qu'elle soit jalouse des faveurs qu'elle fait.

Je vois bien, répondit Philanthe, que vous voulez bannir de la chaire le mot de Fortune, quand il signifie autre chose que bonheur ou malheur, & qu'on en fait une personne. Non, reprit Eudoxe, je consens, puisque l'usage l'a emporté, que la Fortune éleve les bergers sur le trône ; que la Fortune renverse les desseins les mieux concertés ; que la Fortune favorise les armes des bons princes ; car cela peut s'entendre de la Providence : mais je ne voudrois point qu'un prédicateur attribuât jamais au personnage de Fortune, ce qui ne peut convenir qu'à la Déesse du paganisme ; & je le trouverois ridicule de dire : *Cette aveugle divinité qui préside aux événemens de la vie, & qui dispense les*

*biens & les maux selon son caprice*, à moins que ce ne fût pour se moquer de l'aveuglement des payens.

Il ne seroit pas peut-être trop mal aussi, de corriger quelquefois le mot de Fortune par celui de Providence, en disant, à l'exemple de l'auteur des *Pensées diverses*, qui sont imprimées après celles de la marquise de Sablé : *La Fortune, ou, pour parler plus chrétiennement, la Providence distribue les rôles que chacun joue sur le grand théâtre du monde ;* ou, comme a fait un illustre académicien dans le panégyrique du roi : *Parmi tant de prospérités & de triomphes, s'il faut que la Fortune, ou plutôt cette sagesse supérieure, qui ne semble aveugle qu'à l'aveuglement humain, le traite une fois ou deux comme tout le reste des plus grands hommes ; on croiroit qu'elle ne veut humilier la nation que pour relever davantage le mérite du prince.*

Les mêmes regles devroient s'observer, à mon avis, dans une histoire ecclésiastique ; & si je faisois celle de l'hérésie, en parlant de Zisca, ce fameux chef des Hussites, qui, après avoir perdu la vue, ne laissoit pas de conduire des armées & de remporter des victoires, je ne dirois point : *Comme si la Fortune, qui est aveugle, eût pris plaisir à favoriser un autre*

*autre aveugle ;* & quand notre religion me le permettroit, je doute que le bon ſens me le permît. Je dirois bien avec Cicéron dans une piece toute profane : *Non-ſeulement la Fortune eſt aveugle, mais le plus ſouvent elle rend aveugles ceux qu'elle embraſſe* (a).

Je ſuis là-deſſus tout-à-fait de votre goût, interrompit Philanthe, & je vous aſſure que ce fantôme de Fortune m'a toujours choqué dans les diſcours de piété, ſur-tout quand on lui fait faire un perſonnage indigne de la ſageſſe divine. Mais je ne trouverois pas mauvais qu'un homme du monde écrivît dans les Mémoires de ſa vie : *Les malheureux ne le ſont pas toujours, & même la Fortune nous apprend, par ſon inconſtance, que c'eſt aux malheureux à eſpérer & aux heureux à craindre :* ni que dans une hiſtoire plaiſante, quelqu'un dît : *Si je ne me trouve qu'un malheureux comédien, c'eſt ſans doute que la Fortune s'eſt voulu venger de la nature, qui avoit voulu faire quelque choſe de moi ſans ſon conſentement*, ou, ſi vous voulez, *que la nature prend quelquefois plaiſir à favoriſer ceux que la Fortune a pris en averſion.*

---

(a) Non ſolum ipſa Fortuna cæca eſt, ſed eos etiam plerumque efficit cæcos quos complexa eſt. *De Amicit.*

Mais que dites-vous de ces personnages qu'on introduit dans les épîtres dédicatoires? Entendez-moi, s'il vous plaît. L'auteur d'un ouvrage, qui traite des conquêtes de César ou des aventures d'Hippolite, ne fait point de difficulté de dire à un prince, en lui dédiant son livre : *Voici le vainqueur des Gaules qui vient vous rendre ses hommages. Hippolite sort du fond des bois, dans le dessein de vous faire sa cour.*

Il n'y a rien de plus faux que cela, repartit Eudoxe ; & c'est se moquer que de confondre le livre qu'on dédie, avec le héros qui fait le sujet du livre, à moins que l'auteur, par une espece de fiction, ne fasse parler son héros ou son héroïne, au lieu de parler lui-même, comme l'a fait spirituellement un de nos poëtes, en faisant imprimer une piece de théâtre.

Cependant Voiture, qui est un de vos oracles, repliqua Philanthe, confond le héros avec le roman, & prend l'un pour l'autre dans deux de ses lettres. Il ouvrit le livre, & lut le commencement de la lettre qui a pour titre : *A Monseigneur le Duc de Bellegarde, en lui envoyant l'Amadis.* « Monseigneur, en une saison où » l'histoire est si brouillée, j'ai cru que je » pouvois vous envoyer des fables, & qu'en » un lieu où vous ne songez qu'à vous » délasser l'esprit, vous pourriez accorder

» à l'entretien d'Amadis quelques unes de » ces heures que vous donnez aux Gen- » tilshommes de votre province. J'espere » que dans la solitude où vous êtes, il » vous divertira quelquefois agréablement, » en vous racontant ses aventures, qui se- » ront sans doute les plus belles du monde, » tant que vous ne voudrez pas qu'on sache » les vôtres ».

Vous voyez que dans le titre il s'agit du livre qu'on appelle l'*Amadis*, & que dans la lettre l'auteur parle du héros surnommé *Amadis de Gaule*. Il fait le même dans la lettre qui a pour titre : *A Madame de Saintot, en lui envoyant le Roland furieux d'Arioste, traduit en françois.* Ecoutez les premieres lignes. « Voici sans » doute la plus belle aventure que Roland » ait jamais eue; & lorsqu'il défendoit seul » la couronne de Charlemagne, & qu'il » arrachoit les sceptres des mains des rois, » il ne faisoit rien de si glorieux pour lui, » qu'à cette heure qu'il a l'honneur de bai- » ser les vôtres ».

Si j'osois condamner Voiture, repartit Eudoxe, je dirois qu'en ces deux rencontres il s'oublie un peu, & sort du caractere de véritable bel-esprit; mais j'aime mieux dire qu'il se joue agréablement de son sujet, & que des lettres galantes ne demandent pas une vérité si austere que des épîtres

dédicatoires, qui sont d'elles-mêmes graves & sérieuses. Je vous entends, dit Philanthe, & je m'apperçois que je commence à démêler le vrai du faux. Je ne sais pourtant, ajouta-t-il, si une pensée que j'ai vue depuis peu dans des mémoires très-curieux & très-bien écrits, est vraie ou fausse; la voici en propres termes : *Le cœur est plus ingénieux que l'esprit.*

Il faut avouer, repartit Eudoxe, que le cœur & l'esprit sont bien à la mode : on ne parle d'autre chose dans les belles conversations; on y met à toute heure l'esprit & le cœur en jeu. Nous avons un livre qui a pour titre : *Le démêlé du cœur & de l'esprit ;* & il n'y a pas jusqu'aux prédicateurs qui ne fassent rouler souvent la division de leurs discours, sur le cœur & sur l'esprit. Voiture est peut-être le premier qui a opposé l'un à l'autre, en écrivant à la marquise de Sablé. « Mes lettres, dit-il, se » font avec une si véritable affection, que » si vous en jugez bien, vous les estimerez » davantage que celles que vous me redemandez. Celles-là ne partoient que de » mon esprit, celles-ci partent de mon » cœur ».

L'auteur des *Réflexions morales* renchérit bien sur Voiture, en disant que l'esprit est toujours la dupe du cœur; que chacun dit du bien de son cœur, & que per-

ſonne n'en oſe dire de ſon eſprit ; que l'eſprit ne ſauroit jouer long-tems le perſonnage du cœur.

Mais pour ne pas nous écarter, ce que vous m'avez propoſé, tient un peu de la nature des paradoxes, qui ſont faux & vrais tout enſemble, ſelon les différens jours ſous leſquels on les conſidere. Car ſi vous ne regardez, pour ainſi dire, que l'écorce de la penſée ; ſi vous vous attachez aux termes dans leſquels elle eſt conçue, il eſt faux que le cœur ait plus d'eſprit que l'eſprit même : mais ſi vous approfondiſſez la choſe, & que ſans vous amuſer aux paroles, vous alliez au ſens, vous trouverez qu'il eſt vrai qu'une perſonne qui aime, a plus de vues, plus d'expédiens & plus d'adreſſe, pour venir à bout de ſes deſſeins, en ce qui regarde ſa paſſion, que n'en a une perſonne fort ſpirituelle & fort habile qui n'aime point.

On ne peut mieux éclaircir la queſtion, dit Philanthe. Mais il faut, pourſuivit Eudoxe, que je vous conſulte à mon tour, & que vous me diſiez votre ſentiment ſur la penſée d'un hiſtorien Grec, ſur laquelle deux ſavans de notre ſiecle ne s'accordent pas : ces deux ſavans ſont Girac & Coſtar. Pour entendre la penſée, il eſt néceſſaire de ſavoir le fait.

Un cavalier Perſan prit dans le com-

bat, & renversa de cheval une femme Scythe. L'ayant trouvée jeune & belle, il lui donna la vie & la liberté : mais dès qu'il l'eût perdue de vue, il vint à l'aimer passionnément. Comme elle mépriſa ſa paſſion, il fut ſaiſi d'une violente douleur, & le déſeſpoir lui fit prendre la réſolution de mourir. Il mourut en effet ; mais il écrivit auparavant à celle qui étoit la cauſe de ſa mort : *Je vous ai ſauvé la vie, & je viens de mourir pour vous.*

On demande s'il y a de la vérité dans *je viens de mourir pour vous* : car pour le dire, il ne faut pas être mort : & pour le dire véritablement, il ne faut pas être en vie.

Ne pourroit-on pas vérifier ces paroles, repliqua Philanthe, en diſant que le cavalier envoya peut-être ſa lettre avant que de mourir, & qu'il prit ſi bien ſes meſures que la femme ne reçut la nouvelle de ſa mort, que quand il fut mort effectivement ? L'expédient eſt très-commode, reprit Eudoxe, & je penſe que Girac l'a imaginé avant vous : car il ſoutient contre Coſtar que les paroles du billet ſont vraies. Mais ſon expédient ou le vôtre n'empêchent pas qu'elles ne fuſſent fauſſes dans le tems qu'elles furent écrites, puiſque le Perſan n'étoit pas encore mort, lorſqu'il écrivoit, *je viens de mourir pour vous.*

Il n'appartient, si nous en croyons Cosrar, qu'à l'amant transi pour qui Madame Desloges composa un air, de dire dans une chanson : *Je vais mourir, je me meurs, je suis mort.*

A la vérité, Démétrius Phaléreus favorise le sentiment de Girac, en disant que Ctésias, c'est le nom de l'historien Grec, fit dire au cavalier qu'il venoit de mourir, parce que cela avoit beaucoup plus d'emphase & de force que s'il eût dit simplement, *je meurs* ou *je vais mourir :* car les choses sont bien plus évidentes, & font bien plus d'impression sur les esprits, ajoute Démétrius, après qu'elles ont eu leur accomplissement, que lorsqu'elles se font, ou qu'elles doivent se faire dans la suite.

Je conclus de-là, dit Philanthe, que la pensée seroit fausse, si on la prenoit à la lettre & suivant la rigueur des termes ; mais qu'elle ne l'est pas, pourvu que par *je viens de mourir,* on entende, *je meurs* ou *je vais mourir :* c'est-à-dire, que la fausseté, s'il y en a, n'est que dans l'expression ou dans le tour qu'on donne à la pensée, pour la rendre plus claire & plus vive.

Pour moi je conclus, repartit Eudoxe, que le cavalier ne se seroit jamais avisé de lui-même d'user, en mourant, d'une ex-

preſſion ſi éloquente, & qu'il auroit dit naturellement : *Je meurs pour vous*, ſi Cteſias ne l'eût fait parler à ſa mode : car cet hiſtorien n'aimoit pas la ſimplicité ; & Démétrius lui-même le nomme poëte, non-ſeulement à cauſe des fables dont il remplit ſon hiſtoire, mais encore à cauſe de ſon ſtyle ampoulé, fleuri & poétique.

Concluons enfin de tout ce que nous avons dit, que la raiſon eſt d'elle-même ennemie du faux, & que ceux qui veulent penſer juſte, doivent imiter les grands peintres, qui donnent de la vérité à tous leurs ouvrages, ou plutôt ſuivre la nature ſur laquelle les peintres ſe réglent. De-là vient auſſi que les comparaiſons bien choiſies & tirées de la nature, fondent toujours des penſées très-raiſonnables, témoin celles-ci :

*Les perſonnes reconnoiſſantes ſont comme ces terres fertiles, qui rendent beaucoup plus qu'elles n'ont reçu.*

*Les actions des princes reſſemblent aux grandes rivieres, dont peu de gens ont vu l'origine & dont tout le monde voit le cours.*

Séneque, qui ne penſe pas toujours juſte, en ſuivant ſon propre génie, eſt vrai & correct dans ſes penſées lorſqu'il copie la nature ; & toutes ſes comparaiſons ſont les plus belles du monde.

J'ai

J'ai dit que les comparaisons devoient être bien choisies : car il est aisé de s'y méprendre, & les plus habiles s'y méprennent quelquefois. Le cardinal Palavicin, étant encore jésuite, & dédiant *à Monsignor Rinuccini*, archevêque de Fermo, un de ses ouvrages que j'ai ici, intitulé : *Considerationi sopra l'arte dello Stile e del Dialogo*, dit à ce prélat, pour le louer de divers traités qu'il avoit écrits touchant les fonctions épiscopales : *Il sentir materie così aride, così austere, così digiune, trattate con tanta copia di pellegrini concetti, con tanta soavita di stile, con tanta lautezza d'ornamenti e di figure, fummi ogetto di più alto stupore che non sarrebono i delizioſi giardini fabricati sù gli ermi scogli dall'arte de negromanti.*

La comparaison n'est pas heureuse : car outre qu'il n'y a guère de rapport entre un évêque & un magicien, dire que ces matieres si seches & si dures, mais traitées avec tant d'esprit, tant de politesse & tant d'éloquence, ont quelque chose de plus surprenant que ces jardins délicieux, qui paroissent tout-à-coup sur des rochers affreux & stériles avec le secours de la magie, n'est-ce pas dire, sans y penser, que les ouvrages du prélat ne sont pas solides, & qu'il y a plus d'apparence que de fond dans ce qu'il écrit ? A la vérité,

les palais & les jardins enchantés éblouissent & charment les yeux ; mais tout cela n'est qu'illusion, & il n'y a rien de moins réel que ce qui y plaît davantage.

Le feu duc de la Rochefoucault, qui pensoit si juste & qui jugeoit si sainement, interrompit Philanthe, dit un jour, après avoir lu je ne sais quel ouvrage plein de subtilité & de brillant, qu'il lui sembloit voir ces palais bâtis en l'air à force de charmes, & qui s'en vont en fumée dans le tems qu'on en est le plus ébloui.

La pensée du duc de la Rochefoucault, reprit Eudoxe, est vraie autant que celle du cardinal Palavicin est fausse. Mais en matiere de comparaison, ajouta-t-il, il faut éviter sur-tout de falsifier la nature, pour ainsi dire, en lui attribuant ce qui ne lui convient pas, à l'exemple de ces orateurs, ou plutôt de ces corrupteurs de l'éloquence dont se moque Quintilien, qui disoient comme quelque chose de beau : que les grands fleuves étoient navigables à leur source, & que les bons arbres portoient du fruit en naissant (*a*).

Ce qui m'étonne, repartit Philanthe,

(*a*) Quod quidem genus à quibusdam declamatoriâ maximè licentiâ corruptum est. Nam de falsis oriuntur : magnorum fluminum navigabiles fontes sunt, & generosioris arboris statim planta cum fructu est. *Lib. 8, cap. 4.*

c'eſt que le cardinal Palavicin n'ait pas penſé juſte, dans un livre qui traite de la juſteſſe du ſtyle, & où l'auteur accuſe de faux de bons écrivains; entr'autres le Taſſe, qui avant que de décrire la derniere bataille des Infideles avec les Chrétiens, dit que les nuées diſparurent ſur le point que ſe donna le combat, & que le ciel voulut voir ſans voile, les grandes actions de valeur qui alloient ſe faire de part & d'autre.

*E ſenza velo*
*Volſe mirar l'opre grandi il cielo.*

Car nous ſavons bien, dit Palavicin, que le ciel matériel n'a point d'yeux pour voir, ni d'ame pour vouloir, & que les habitans du ciel, ſi c'eſt d'eux qu'on entend parler, voient au travers des plus épaiſſes nuées, ce que les mortels font ſur la terre.

Il critique encore je ne ſais quel poëte de ſon tems, qui voulant louer un ancien ſculpteur ſur la ſtatue d'une Déeſſe, avoit dit de lui qu'il étoit lui-même un Dieu, parce qu'il n'appartenoit qu'à un Dieu de donner la vie à des marbres.

*Tu pur Dio ſei;*
*Che Dio ſol è, chi può dar vita à i marmi.*

Ce ſophiſme conſiſte, ſelon le Cenſeur, à prendre dans le ſens propre ce qui ne ſe prend d'ordinaire que dans le ſens métaphorique; je veux dire, l'avantage qu'on

attribue aux excellens ſculpteurs de donner la vie aux marbres. Cet avantage, dans le ſens propre, eſt un effet & une marque de la puiſſance divine, tel qu'il fut dans Jupiter, qui ſuivant la fable, anima les pierres que jetterent Deucalion & Pirrha : ce qui n'eſt pas vrai, & ne peut ſe dire des ſculpteurs que dans une ſignification métaphorique, par la reſſemblance qu'ont leurs ſtatues avec les choſes vivantes.

Je ſuis ſurpris, dis-je, qu'un critique ſi exact & ſi judicieux ſoit tombé lui-même dans le défaut qu'il reprend. Pour moi, repartit Eudoxe, je ne m'en étonne pas : les ſages ont de mauvais intervalles, comme les fous en ont de bons ; & de même qu'en matiere de mœurs & de langue, ceux qui ſavent bien les regles ne les gardent pas toujours, il arrive quelquefois que les philoſophes font des ſophiſmes. Vous & moi, avec toutes nos réflexions ſur la fauſſeté des penſées, ſommes capables de nous égarer, & nous nous égarons peut-être lors même que nous voulons redreſſer les autres. Du moins aimons-nous la vérité juſques dans nos égaremens : que dis-je ? tous les hommes l'aiment ; & quand nous
*. Ep. 19.* liſons quelque choſe de vrai, ce n'eſt, ni le livre, ni l'auteur qui nous le fait trouver vrai ; c'eſt quelque choſe que nous portons en nous-mêmes de bien élevé au-deſſus

des corps & de la lumiere ſenſible, & qui eſt une impreſſion, un rejailliſſement de la lumiere éternelle de la vérité. Auſſi un des bons eſprits de notre ſiecle nous aſſure, que quand un diſcours naturel peint une paſſion, on trouve dans ſoi la vérité de ce qu'on entend, qui y étoit ſans qu'on le ſût; & on ſe ſent porté à aimer celui qui nous le fait ſentir : car il ne nous fait pas montre de ſon bien, mais du nôtre.

Tout cela eſt beau & curieux, dit Philanthe. Mais, pour penſer bien, ſuffit-il que les penſées n'aient rien de faux? Non, repliqua Eudoxe : les penſées à force d'être vraies, ſont quelquefois triviales; &, pour ce ſujet, Cicéron louant celles de Craſſus, après avoir dit qu'elles ſont ſi ſaines & ſi vraies, ajoute qu'elles ſont ſi nouvelles & ſi peu communes, c'eſt-à dire, qu'outre la vérité qui contente toujours l'eſprit, il faut quelque choſe qui le frappe & qui le ſurprenne (*a*). Je ne dis pas que toutes les penſées ingénieuſes doivent être auſſi nouvelles que l'étoient celles de Craſſus; il ſeroit difficile de ne rien dire qui ne fût nouveau : c'eſt aſſez que les penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſprit ne ſoient point uſées : que ſi l'invention n'en eſt

(*a*) Sententiæ Craſſi tam integræ, tam veræ, tam novæ. *De Orat. lib.* 2.

pas tout-à-fait nouvelle, la maniere dont on les tourne, le soit au moins ; ou que si elles n'ont pas la grace de la nouveauté, même dans le tour, elles aient je ne sais quoi en elles-mêmes, qui donne de l'admiration & du plaisir. Ah ! voilà ce que j'aime, dit Philanthe, & je me meurs d'envie de savoir tout ce que vous pensez là-dessus.

Ce sera pour une autre fois, repartit Eudoxe ; aussi-bien est-il déja tard, & je vois que l'on a servi. Ils finirent là leur conversation : ils souperent, & ne parlerent que de choses indifférentes avant que de se retirer.

## SECOND DIALOGUE.

PHILANTHE eut toute la nuit l'imagination remplie du vrai & du faux qui avoient été le sujet de leur entretien. Les principes & les exemples sur quoi Eudoxe avoit le plus appuyé, lui revinrent en l'esprit à son réveil ; mais les dernieres paroles de son ami lui donnerent une extrême impatience de renouer le discours.

Il se leva de bonne heure contre sa coutume, & alla aussi-tôt chercher Eudoxe que l'amour de l'étude rend fort matineux, à l'exemple de ces philosophes, qui

croyoient que les heures du jour les plus précieuſes pour les gens de lettres étoient celles du matin : ſans doute, parce que la tête eſt plus libre alors, & que les images des choſes y ſont plus nettes après le ſommeil; ou parce que l'eſprit eſt plus recueilli avant que les affaires le diſſipent. Philanthe trouva Eudoxe dans ſon cabinet, & lui témoigna d'abord combien il ſouhaitoit qu'ils repriſſent leur entretien des penſées. Je travaille pour cela, dit Eudoxe, & il y a plus d'une heure que je revois tout ce que j'ai tiré de bon des anciens & des modernes.

Pour revenir donc où nous en étions hier, je vous diſois qu'en matiere de penſées ingénieuſes, le vrai ne ſuffiſoit pas, & qu'il falloit y ajouter quelque choſe d'extraordinaire qui frappât l'eſprit. Nous l'avons dit, & on ne ſauroit trop le dire : la vérité eſt à la penſée ce que les fondemens ſont aux édifices; elle la ſoutient & la rend ſolide. Mais un bâtiment qui ne ſeroit que ſolide, n'auroit pas de quoi plaire à ceux qui ſe connoiſſent en architecture. Outre la ſolidité, on veut de la grandeur, de l'agrément, & même de la délicateſſe dans les maiſons bien bâties; & c'eſt auſſi ce que je voudrois dans les penſées dont nous parlons. La vérité qui plaît tant ailleurs ſans nul ornement, en

demande ici ; & cet ornement n'eſt quelquefois qu'un tour nouveau que l'on donne aux choſes. Les exemples vous feront comprendre ce que je veux dire. La mort n'épargne perſonne. Voilà une penſée fort vraie, & qui ne l'eſt que trop par malheur, ajouta Eudoxe ; mais c'eſt une penſée bien ſimple & bien commune. Pour la relever & la rendre nouvelle, en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la maniere qu'Horace & Malherbe ont fait.

Le premier la tourne ainſi, comme vous ſavez : *La mort renverſe également les palais des rois & les cabanes des pauvres* (a).

Le ſecond prend un autre tour.

Le pauvre en ſa cabane où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix ;
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

Je vous entends, dit Philanthe : mais laquelle de ces deux penſées, ou plutôt lequel de ces deux tours vous plaît davantage ? Chacun en ſon genre a de quoi plaire, repartit Eudoxe. Le tour du poëte Latin eſt plus figuré & plus vif ; celui du poëte

(a) Pallida mors æquo pulſat pede pauperum tabernas
Regumque turres.
*Carmin. lib. 1, od. 2.*

François eſt plus naturel & plus fin : il y a de la nobleſſe dans l'un & dans l'autre.

Pour moi, repliqua Philanthe, j'aime ſur-tout les penſées qui ont de l'élévation, & qui ne repréſentent à l'eſprit que de grandes choſes. Vous n'êtes pas en cela de trop méchant goût, dit Eudoxe. La ſublimité, la grandeur dans une penſée eſt juſtement ce qui emporte & ce qui ravit, pourvu que la penſée convienne au ſujet (*a*) : car c'eſt une regle générale, qu'il faut penſer ſelon la matiere qu'on traite, & rien n'eſt moins raiſonnable que d'avoir des penſées ſublimes dans un petit ſujet qui n'en demande que de médiocres (*b*) : il vaudroit preſque mieux n'en avoir que de médiocres dans un grand ſujet qui en demanderoit de ſublimes ; & le Timée dont parle Longin, qui loue Alexandre d'avoir conquis toute l'Aſie en moins d'années qu'Iſocrate n'avoit compoſé le panégyrique des Athéniens, me fait moins de peine que Balzac, qui dit à la Motte-Aigron : « Je meurs, ſi la » moindre partie de l'ouvrage que vous » m'avez montré, ne vaut mieux que tout » ce qu'ont fait les Hollandois, pourvu que

(*a*) Non ad perſuaſionem, ſed ad ſtuporem rapiunt grandia. *Longin, de Sublimi, ſect. 1.*

(*b*) A ſermone tenui ſublime diſcordat, ſitque corruptum, quia in plano rumet. *Quint. lib. 8, cap. 3.*

» vous en exceptiez les victoires du prince » d'Orange ».

A la vérité, Longin traite de puérilité & de baſſeſſe la comparaiſon du roi de Macédoine avec un Sophiſte, & celle de la conquête de l'Aſie avec un ſimple diſcours; mais il y a encore plus de proportion entre un illuſtre conquérant & un fameux orateur, entre un effet de la vertu héroïque & un chef-d'œuvre de l'éloquence, qu'il n'y en a entre la moindre partie d'un petit ouvrage, & tout ce qu'a fait une nation habile & heureuſe : car, ſans parler des victoires du prince d'Orange, puiſque l'auteur veut qu'on les excepte, juſqu'où la république de Hollande n'a-t-elle point porté ſa puiſſance ſur mer & ſur terre, malgré toutes les forces & toute la politique de l'Eſpagne ?

Je ne ſuis pas en cette rencontre pour Balzac, dit Philanthe, mais je ne ſuis pas auſſi pour Longin; & je le trouve trop critique, de reprocher à Timée une puérilité ſur la louange d'Alexandre. Qui diroit de Louis-le-Grand, qu'il a conquis la premiere fois la Franche-Comté, en moins de jours qu'on ne pourroit faire ſon panégyrique, diroit-il à votre avis une ſottiſe ? Et ſi au retour d'une campagne, ſi courte & ſi glorieuſe, on eut dit que ceux qui devoient faire des complimens à

Sa Majesté, avoient besoin de plus de tems pour préparer leurs harangues, qu'elle n'en avoit mis à cette conquête, croyez-vous que la pensée eût été mauvaise?

Je ne le crois pas, répondit Eudoxe, & je crois pourtant que la pensée de Timée est vicieuse, par la raison que les harangues dont vous parlez, ont rapport au roi & à sa conquête, & que le panégyrique d'Isocrate n'en avoit point à Alexandre, ni à ses victoires. Mais ne nous écartons pas, ajouta-t-il, & revenons à cette noblesse que vous aimez tant.

Hermogene a établi divers rangs de pensées nobles & majestueuses, comme il les appelle. Le premier ordre est de celles qui ont relation aux Dieux, & qui expriment quelque chose de divin. Si bien qu'on peut dire, selon la doctrine de ce rhéteur, qu'il y a beaucoup de dignité dans ce qu'a dit un pere Grec, que le christianisme est une imitation de la vie divine; & un pere Latin, que c'est se venger en Dieu que d'aimer ses ennemis. *De Form. Orat. cap.*

Il n'y en a donc guère moins, repartit Philanthe, dans ce que dit Cicéron, que les hommes n'approchent par nul endroit de plus près des Dieux, qu'en donnant la vie aux hommes (*a*). Non, sans doute,

(*a*) Homines ad Deos nullâ re propiùs accedunt, quàm salute hominibus dandâ. *Orat. pro Ligar.*

repliqua Eudoxe. La penſée de Velleïus Paterculus, ſur Caton, eſt à-peu-près dans le même rang : *C'étoit un homme très-ſemblable à la vertu, dont l'eſprit, en toutes choſes, tenoit plus des Dieux que des hommes, & qui ne fit jamais le bien, pour paroître le faire* (a). Celle de Séneque, ſur les héros & les vertueux maltraités de la fortune, eſt apparemment de cette eſpece, dit Philanthe. *Si un grand perſonnage tombe, ſa chûte ne diminue rien de ſa grandeur. On a pour lui les mêmes égards qu'on a pour les temples démolis, dont les perſonnes qui ont de la religion, réverent & adorent juſqu'aux ruines* (b).

Enfin, on doit mettre dans ce premier ordre, reprit Eudoxe, la penſée fameuſe de Sannazar ſur la ville de Veniſe. Le poëte feint que Neptune voyant Veniſe s'élever au milieu des eaux du Golfe Adriatique, & donner la loi à toute la mer, dit à Jupiter par une eſpece d'inſulte : *Vantez maintenant tant qu'il vous plaira votre capitole & ces murs renommés de votre*

(a) Homo virtuti ſimillimus, per omnia ingenio Diis quàm hominibus propior ; qui nunquam rectè fecit, ut facere videretur. *Vell. Pat. lib.* 2.

(b) Si magnus vir cecidit, magnus jacuit : non magis illum putes contemni quàm cùm ædium ſacrarum ruinæ calcantur ; quas religioſi æque ac ſtantes adorant. *Conſ. ad Helv. 7, cap. 13.*

*Mars : ſi vous préférez le Tybre à la mer, regardez l'une & l'autre ville. Vous direz que celle-là a été bâtie par les hommes, & que celle-ci n'a pu l'être que par les Dieux* (a).

La nobleſſe des penſées, continua Eudoxe, vient encore, ſelon Hermogene, de la nature des choſes qui ſont humaines à la vérité, mais qui paſſent pour grandes & illuſtres parmi les hommes, comme la puiſſance, la généroſité, l'eſprit, le courage, les victoires & les triomphes. En voici des exemples que j'ai remarqués, & que j'ai écrits.

*Vous n'avez rien reçu de plus grand de la Fortune que le pouvoir de conſerver la vie à une infinité de perſonnes, ni rien de meilleur de la nature que la volonté de le faire* (b). C'eſt à Céſar que parle ainſi l'orateur Romain ; & voici comme parle de l'orateur Romain un hiſtorien que vous aimez, & qui, ſelon vous, a quelque choſe de plus piquant que Tite-Live. *Il n'a dû ſon élévation qu'à lui-même ; & ſon grand génie a empêché que les nations vaincues n'euſſent par l'eſprit*

(a) Si pelago Tybrim præfers, urbem aſpice utramque. Illam homines dices, hanc poſuiſſe Deos.

(b) Nihil habes nec fortunâ tuâ majus quàm ut poſſis, nec naturâ tuâ melius, quàm ut velis conſervare quàm plurimos. *Orat. pro Ligar.*

*autant d'avantage sur les Romains, que les Romains en avoient sur elles par la valeur* (a). Mais le vieux Séneque dit quelque chose de plus magnifique, en disant que Cicéron est le seul esprit qu'ait eu le peuple Romain égal à son empire (*b*).

Caton est peut-être celui des Romains, qui a donné lieu à de plus hautes pensées : *Les gens de bien sont à part*, dit Virgile, *& Caton leur donne des loix* (c). *Tout est soumis dans le monde*, dit Horace, *hors l'ame fiere & indomptable de Caton* (d).

Je voudrois bien savoir, repliqua Philanthe, qui a pensé le plus noblement sur Caton, de Virgile ou d'Horace. Leurs pensées, dans le fond, répondit Eudoxe, sont presque également nobles : car il n'est guère moins beau d'être à la tête des gens de bien & de leur commander, que d'être le seul qui refuse de se soumettre au vainqueur du monde ; mais à juger par les apparences, la pensée d'Horace a plus d'é-

---

(*a*) Omnia incrementa sua sibi debuit : vir ingenio maximus, qui effecit ne quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur. *Vellei. Paterc. lib.* 2.

(*b*) Illud ingenium quod solum populus Romanus par imperio suo habuit. *Controverſ. lib.* 1.

(*c*) Secretosque pios, his dantem jura Catonem.
*Æneid. lib.* 8.

(*d*) Et cuncta terrarum subacta
Præter atrocem animum Catonis.
*Carmin. lib.* 2, *od.* 2.

lévation & de majeſté que celle de Virgile. Je ne prétends pas, au reſte, décider que ce ſoit le même Caton dont tous deux parlent : il eſt certain qu'Horace parle de Caton d'Utique ; & il eſt du moins probable que Virgile en parle auſſi, par la raiſon que dans les vers précédens il fait mention de Catilina, auquel le vieux Caton n'avoit nul rapport.

Mais je reviens à mon cahier. Un ancien poëte, grand imitateur de Virgile, penſe d'une maniere fort noble au ſujet d'Annibal, qu'on avoit réſolu d'attaquer dans un feſtin. *Tu te trompes*, dit quelqu'un au jeune homme de Capoue qui avoit formé ce deſſein hardi, *tu te trompes, ſi tu crois trouver Annibal déſarmé à table. La majeſté dont il eſt revêtu, & qui ne le quitte jamais ; cette majeſté qu'il s'eſt acquiſe par tant de guerres, par tant de batailles ſanglantes, lui tient lieu de bouclier & d'épée. Si tu t'approches de lui, tu ſeras ſurpris de voir autour de ſa perſonne, les journées de Cannes, de Trébie & de Traſymene, avec l'ombre du grand Paulus* (a).

(a) Fallis te menſas inter quod credis inermem.
Tot bellis quæſita viro, tot cædibus armat
Majeſtas æterna ducem : ſi admoveris ora,
Cannas & Trebiam ante oculos, Traſymenaque buſta,
Et Pauli ſtare ingentem miraberis umbram.
*Sil. Italic. lib. 2.*

Un des plus célebres orateurs de notre tems, repliqua Philanthe, s'eſt ſervi bien à propos de la penſée du poëte Latin dans une harangue latine, pour nous faire entendre que le grand prince de Condé n'étoit jamais ſeul dans ſes promenades les plus ſolitaires de Chantilly; que ſes victoires l'accompagnoient en tous lieux; qu'en le voyant, les images de Rocroy, de Lens, de Fribourg, de Norlingue, de Senef, ſe préſentoient à l'eſprit, & qu'on s'imaginoit même voir à ſa ſuite les ombres des fameux généraux d'armée qu'il avoit défaits.

Je me ſouviens encore, continua Philanthe, qu'un excellent poëte Latin de notre tems dit, en décrivant le combat de Tollus, après le paſſage du Rhin, que les ennemis ne purent ſoutenir la préſence du prince de Condé; que ſans être bleſſés, ils fuyoient à demi-morts, tant Norlingue & Lens s'offroient à leurs yeux (*a*). Je ne puis non plus oublier ici ce que j'ai lu dans le Poëme de S. Louis, au ſujet de deux corps d'armée envoyés de Grece, qu'on croyoit deſcendus de ces anciens Grecs qui ſe rendirent maîtres de l'Aſie, & qui remporterent deux victoires ſi célé-

(*a*) Quâ ruis, exanimes fugiunt ſine vulnere turmæ
Multa oculis, Norlingua & Lentia multa recurſat.

bres

bres sur les Perses ; l'une aux Thermopyles, & l'autre à Arbelle. Le poëte François parle ainsi des braves qui composoient les deux corps :

De ces peres fameux les noms & la mémoire
Qui combattent encore & regnent dans l'histoire,
Leur inspirent un air de gloire & de valeur,
Leur remettent Athene & Sparte dans le cœur,
Et pour mot, au marcher par leurs rangs & leurs files,
On n'entend raisonner qu'Arbelle & Thermopyles.

Mais je vous interromps & vous empêche de suivre votre cahier. Quintilien, poursuivit Eudoxe, dit que César a dans ses discours tant de véhémence, tant de vivacité & tant de feu, qu'il semble avoir parlé du même air & avec la même force qu'il a combattu (*a*). On a dit de lui, repliqua Philanthe, qu'il avoit un talent admirable pour l'éloquence ; mais qu'il avoit mieux aimé vaincre les hommes, que de les persuader : on a dit encore qu'il sembloit ne vouloir vaincre, que pour avoir la gloire de pardonner.

Cicéron en a parlé bien noblement, reprit Eudoxe, en disant qu'il n'étoit pas nécessaire d'opposer les Alpes aux Gaulois,

(*a*) Tanta in eo vis est, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem animo dixisse quo bellavit, appareat. *Lib. 10, cap. 1.*

ni le Rhin aux Allemands; que quand les montagnes les plus hautes seroient applanies, quand les fleuves les plus profonds seroient à sec, l'Italie n'auroit rien à craindre; & que les belles actions, les victoires de César la défendroient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle-même (*a*). Mais joignons Pompée à César, continua-t-il, & écoutez une seconde fois votre historien favori:

*Pompée a vaincu toutes les nations auxquelles il a fait la guerre; & la Fortune l'a tellement élevé, qu'il triompha d'abord de l'Afrique, après de l'Europe, & puis de l'Asie; comme s'il eût dû y avoir autant de monumens de ses victoires qu'il y avoit de parties du monde* (b).

Ecoutez encore un autre historien sur ce que Pompée ayant défait Tigrane, roi d'Arménie, ne le souffrit pas long-tems à ses pieds, & lui remit la couronne sur la tête: *Il le rétablit en sa premiere fortune, jugeant qu'il étoit aussi beau de faire des*

(*a*) Perfecit ille ut si montes recedissent, omnes exaruissent fontes, non naturæ præsidio, sed victoriâ suâ, rebusque gestis Italiam munitam haberemus. *Contra Pison.*

(*b*) Ut primùm ex Africâ, iterùm ex Europâ, tertiò ex Asiâ, triumpharet: & quot partes terrarum orbis sunt, totidem faceret monumenta victoriæ suæ. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

*rois, que d'en vaincre* (a). Mucien dans Tacite, trouve plus son compte à donner l'empire qu'à l'obtenir (*b*) ; à faire Vespasien empereur qu'à l'être lui-même : & à mon avis, c'est plus la pensée de l'historien, que le sentiment du héros.

Tout cela est grand, dit Philanthe, & rien, à mon gré, n'éleve plus l'esprit que ces sortes de pensées. Mais il me semble, ajouta-t-il, qu'on a pensé pour le moins aussi noblement sur les Romains en général, que sur les particuliers qui se sont distingués par un mérite extraordinaire.

Vous avez raison, repartit Eudoxe, & si on en croit les auteurs, non-seulement de la langue latine, mais des autres langues, le métier du peuple Romain étoit de commander aux autres peuples : les rois n'étoient rien au prix des bourgeois de Rome : le seul nom des Romains faisoit tout trembler, & pouvoit tout vaincre : leur puissance n'eut point de bornes, & il n'y eut que l'excessive grandeur de Rome qui fut cause de sa ruine.

Mais ne pensez pas que Rome, en perdant l'empire du monde, ait perdu tout ce qu'elle avoit de grand & d'auguste. On

(*a*) In pristinum fortunæ habitum restituit, æquè pulchrum esse judicans, & vincere reges & facere. *Valer. Max. lib.* 2.

(*b*) Cui expeditius fuerit tradere imperium, quàm obtinere. *Tacit. Hist. lib.* 2.

voit jusque dans ses ruines la majesté de ce peuple conquérant qui étoit le maître des autres : & un bel esprit d'Italie nous l'a bien marqué dans l'épigramme adressée à un voyageur qui cherche Rome au milieu de Rome. *Regardez*, dit-il, *ces masses énormes de pierres, ces vastes amphithéâtres démolis & ruinés : voilà ce que c'est que Rome. Voyez comme le cadavre d'une ville si superbe a encore quelque chose d'impérieux & de menaçant* (a).

De tous les beaux esprits que l'Italie a portés, repliqua Philanthe, le Tasse est peut-être celui qui pense le plus noblement. Sa *Gierusalemme* est pleine de pensées sublimes, & il ne faut que l'ouvrir pour en trouver tant qu'on veut. Il prit le livre, & à l'ouverture, il tomba sur l'endroit où Lucifer, haranguant les démons en faveur de l'armée Sarrasine, les fait souvenir du combat qu'ils soutinrent autrefois contre les troupes célestes.

*Fummo (io n'ol nego) in quel conflitto vinti.*
*Pur non manco virtute al gran pensiero :*
*Hebbero i più felici allor vittoria ;*
*Rimase a noi d'invitto ardir la gloria.*

(a) Aspice murorum moles præruptaque saxa,
Obrutaque horrenti vasta theatra situ ;
Hæc sunt, Roma : viden, velut ipsa cadavera tantæ
Urbis adhuc spirent imperiosa minas.
*Janus Vitalis.*

Peut-on rien concevoir de plus élevé ? *Nous fumes vaincus dans ce combat, je l'avoue : mais le courage ne nous manqua pas dans une ſi haute entrepriſe ; & ſi les autres eurent le bonheur de vaincre, nous avons la gloire d'avoir oſé la choſe du monde la plus hardie.*

La mort d'Argant n'eſt pas exprimée avec moins de nobleſſe que la défaite des démons. Ce Sarraſin ſi vaillant & ſi fier, ou plutôt ſi barbare & ſi féroce, infatigable & invincible à la guerre, qui brave le ciel, & qui met en ſon épée toute ſa raiſon & toute ſa loi :

*Impatiente, ineſſorabil, fero ;*
*Ne l'arme infatigabile & invitto :*
*D'ogni Dio ſperzzator e che ripone*
*Ne la ſpada, ſua legge e ſua ragione.*

Ce Sarraſin, dis-je, meurt de la main de Tancrede : mais il menace celui qui le tue, & veut même en mourant, paroître n'être pas vaincu :

*E vuol morendo, anco parer non vinto.*

Ce n'eſt pas aſſez, dit Eudoxe, de vouloir ne point paroître vaincu : on devoit dire qu'Argant vouloit paroître victorieux, comme le chef des Samnites, qui au rapport de l'hiſtorien que vous aimez, avoit

plus l'air d'un vainqueur que d'un mourant (*a*).

Le Taſſe, reprit Philanthe, dit quelque choſe de plus fort d'un autre Sarraſin :

*E morto anco minaccia.*

Ce barbare menace les chrétiens tout mort qu'il eſt ; c'eſt-à-dire, interrompit Eudoxe, qu'il reſte ſur le viſage du mort un air menaçant ; comme dit Florus de ces généreux ſoldats qui mouroient attachés à leurs ennemis, & auxquels la mort ne faiſoit pas quitter l'épée (*b*). C'eſt auſſi ce que dit Salluſte de Catilina, que ſon corps fut trouvé parmi ceux des ennemis, & que la fierté qui paroiſſoit ſur ſon viſage pendant ſa vie, y étoit encore (*c*).

Ces penſées, repartit Philanthe, me font ſouvenir de celles d'un auteur Eſpagnol ſur la mort du duc de Bourbon qui fut tué devant Rome : *Aunque le quitto el ſer, pero un ſolo punto non le pudo quitar la magnanimidad y vigor, en tanto que el cuerpo tenio ſentimiento.* Cela veut

---

(*a*) Teleſinus ſemianimis repertus eſt, victoris magis quàm morientis vultum præferens. *Vellei. Paterc. lib.* 2.

(*b*) Quidam hoſtibus ſuis immortui, omnium in manibus enſes, & relictæ in vultibus minæ. *Lib* 2, *cap.* 18.

(*c*) Catilina longè à ſuis inter hoſtium cadavera repertus eſt ; paululum etiam ſpirans ferociamque animi quam habuerat vivus, in vultu retinens. *Bell. Catil.*

dire, comme vous voyez, que ſon courage ne l'abandonna pas un moment, & que ſon cœur fut toujours ferme, toujours intrépide, tant que ſon corps eut du ſentiment & de la chaleur.

*Sidonius Apollinaris.*

Ce qu'un poëte des derniers ſiecles de l'empire, illuſtre par ſon caractere & de gouverneur & d'évêque, dit des François en général, doit vous paroître plus beau, repliqua Eudoxe : *leur courage leur ſurvit preſque.*

*Animoque ſuperſunt*
*Jam prope poſt animam.*

Il veut faire entendre qu'ils combattent vaillamment juſqu'au dernier ſoupir; & l'oppoſition de deux mots qui ſe reſſemblent ſans avoir la même ſignification, eſt un jeu heureux.

Un hiſtorien Latin n'a pas ſi bonne opinion de nous, repartit Philanthe : car il dit que les François ſont plus que des hommes dans le premier effort, & qu'ils ſont moins que des femmes dans le ſecond (*a*).

Mais je veux vous lire encore deux ou trois endroits du Taſſe, qui ont je ne ſais quoi de bien héroïque :

---

(*a*) Sicut primus impetus eis major quàm virorum eſt, ita ſequens minor, quàm fœminarum. *Flor. lib.* 2, *cap.* 4.

*I gradi primi*
*Più meritar che conſeguir deſio :*
*Ne, pur che me la mia virtù ſublimi,*
*Di ſcettri altezza invidiar degg'io.*

N'eſt-ce pas un ſentiment digne de Renaud & du magnanime d'Ariſtote, de vouloir plutôt mériter les premieres places, que d'y parvenir, & de ne point envier aux rois leurs ſceptres, ni leurs couronnes, pourvu qu'on s'éleve, & qu'on ſe diſtingue par ſa vertu ?

Souffrez, dit Eudoxe, que je vous interrompe, & que je vous diſe à mon tour deux penſées, qui ſont peut-être des copies de l'endroit du Taſſe que vous venez de citer. L'une finit un madrigal qui eſt le portrait du grand prince de Condé, & que vous ne ſerez pas fâché de ſavoir tout entier :

J'ai le cœur comme la naiſſance ;
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant ;
J'ai de la foi, de la conſtance ;
Je ſuis prompt, je ſuis fier, généreux & vaillant ;
Rien n'eſt comparable à ma gloire ;
Le plus fameux héros qu'on vante dans l'Hiſtoire
Ne me le ſauroit diſputer.
Si je n'ai pas une couronne,
C'eſt la Fortune qui la donne :
Il ſuffit de la mériter.

L'autre penſée, ou plutôt l'autre ſentiment, eſt de Chriſtine, reine de Suede, qui dans la lettre qu'elle écrivit en italien au

au roi de Pologne, après qu'il eut fait lever le siege de Vienne, lui dit qu'elle ne lui envie point son royaume, ni les dépouilles & les trésors qu'il a remportés; qu'elle lui envie seulement ses fatigues & les périls qu'il a essuyés; qu'elle lui envie le beau titre de Libérateur de la chrétienté; le plaisir qu'il y a de donner la vie & la liberté à tant de malheureux, amis & ennemis, qui lui doivent l'une & l'autre : *Io non le invidio il suo regno, ne quanti tesori e spoglie ella s'aquistò : io invidio solo à V. M. le sue fatiche, e li suoi pericoli : io invidio il bel titolo di Liberatore della Christianità, il gusto di dare ogni hora la vita e la liberta à tanti sfortunati de gl'amici e nemici, i quali devono a lei ò la liberta, ò la vita loro.*

Il est vrai, reprit Philanthe, que la pensée du madrigal & celle de la lettre ressemblent bien à ce que je vous ai dit sur Renaud : mais souffrez à votre tour que j'acheve ce que j'ai commencé.

Le même héros s'étant battu avec le prince Gernand, & l'ayant tué, bien loin de se soumettre aux loix de la discipline militaire, & aux ordres du général de l'armée chrétienne, dit fiérement & avec un sourire mêlé de colere, quand on lui parle de prison, que c'est à ceux qui sont esclaves, ou qui méritent de l'être, à se justifier

dans les fers ; que pour lui, il eſt né libre, qu'il a vécu & qu'il mourra libre. Il ajoute, qu'une main comme la ſienne, accoutumée à manier l'épée, & à cueillir des palmes, ne ſait ce que c'eſt que des chaînes. Les paroles italiennes vous plairont peut-être :

*Sorriſe all' hor Rinaldo e con un volto*
*In cui tral' riſo lampeggiò lo ſdegno,*
*Difenda ſua ragion ne' ceppi involto*
*Chi ſervo è, diſſe, ò d'eſſer ſervo è degno.*
*Libero i nacqui, e viſſi, e morrò ſciolto,*
*Pria che man porga ò piede à laccio indegno.*
*Uſa à la ſpada è queſta deſtra & uſa*
*A le palme, e vil nodo ella recuſa.*

Je tombe d'accord, dit Eudoxe, que quand le Taſſe penſe bien, il penſe mieux qu'un autre, & que ſes héros ont des ſentimens fort relevés. Mais c'eſt particuliérement au regard de ſon principal héros, reprit Philanthe, que ce divin poëte a d'excellentes penſées.

Armide dit à Godefroi en implorant ſon ſecours, que ſon deſtin eſt de vouloir ce qui eſt juſte, & de pouvoir tout ce qu'il veut.

*Tui cui conceſſe il cielo, e dielti in fato*
*Voler il giuſto, e poter cio' che vuoi.*

La penſée eſt noble, interrompit Eudoxe, & revient à celle d'un panégyriſte de S. Louis, que la vraie grandeur ne

consiſte pas à faire tout ce que l'on veut; mais bien à vouloir tout ce que l'on doit. Je ne sais même si l'orateur François ne surpasse point le poëte Italien.

Un des ambassadeurs du soudan d'Egypte, continua Philanthe, dit au même Godefroi, pour le détourner du siege de Jérusalem, qu'on ne peut rien ajouter à la réputation de ses armes; qu'il peut faire de nouvelles conquêtes; mais qu'il espere en vain d'acquérir une nouvelle gloire.

*E se ben aquistar puoi novi imperi:*
*Aquistar nova gloria indarno speri.*

Godefroi dit lui-même au prince Altamor, qui se rendant à lui dans le combat, lui offroit pour sa rançon tout l'or de son royaume avec les pierreries de la reine son épouse: « Gardez pour vous ce » qui vous vient de plus précieux des In- » des & ce que la Perse a de rare: je ne » cherche point à m'enrichir de la vie » d'autrui; je fais la guerre dans l'Asie, » & je n'y fais point de trafic.

*Cio che ti vient da l'Indiche maremme.*
*Habbiti pure, e chio chez Persia accoglie:*
*Che de la vita altrui prezzo non cerco;*
*Guerreggio in Asia, e non vi cambio ò merco.*

Cela ne vous semble-t-il pas fort magnanime & fort digne d'un héros chrétien, qui n'a en vue aucun intérêt que celui de la religion? Il n'y a rien de plus

généreux, repartit Eudoxe : mais il n'y a rien auſſi de mieux imité pour ne pas dire de mieux dérobé, ajouta-t-il. Car enfin Alexandre dit preſque de même dans Quinte-Curce, en répondant à Parménion qui lui avoit fait des propoſitions intéreſſées & peu honnêtes, que s'il étoit Parménion, il préféreroit l'argent à la gloire ; mais qu'étant Alexandre, il ne craignoit point de devenir pauvre. *Si je ne me trompe*, ajoute-t-il, *je ſuis roi & non pas marchand* (a).

Quinte-Curce lui fait dire au même endroit, ſi je m'en ſouviens, que ce n'eſt pas ſa coutume de s'attaquer aux priſonniers & aux femmes, qu'il n'en veut qu'à ceux qui ont les armes à la main, & qui ſont en état de ſe défendre (*b*). A votre avis, le Taſſe n'a-t-il pas volé Quinte-Curce, en diſant de ſon Renaud, qu'un homme ſans armes n'a rien à craindre de lui, qu'il ne ſe bat que contre ceux qui ont l'épée à la main, & qu'il ne daigne pas exercer ſa fureur guerriere quand on n'eſt pas en état de la ſoutenir ?

*Difeſa è qui l'eſſer de l'arme ignudo :*
*Sol contra il ferro, il nobil ferro adopra ;*
*E ſdegnò negli inermi eſſer feroce.*

(*a*) Me non mercatorem memini eſſe, ſed regem. *Lib.* 4.

(*b*) Bellum cum captivis & fœminis gerere non ſoleo ; armatus ſit opottet quem oderim. *Ibid.*

Je juge delà, pourſuivit Eudoxe, que ce grand poëte, dont l'imagination eſt ſi abondante, & le génie ſi heureux, reſſemble un peu à ces gens riches de leurs fonds, qui ne laiſſent pas de s'accommoder du bien d'autrui.

Si vous faites là-deſſus le procès au Taſſe, dit Philanthe, vous pouvez le faire à bien d'autres. Le malheur des modernes, ajouta-t-il, eſt de n'être pas venus les premiers, & tout leur crime ſouvent, c'eſt de penſer comme les anciens, ſans les avoir lus.

J'en demeure d'accord avec vous, repartit Eudoxe; mais convenez auſſi avec moi qu'il y a des penſées qu'on peut croire ſans ſcrupule avoir été dérobées aux anciens. Pour ne rien dire de celles que Phylarque a remarquées dans les ouvrages de Narciſſe comme autant de larcins viſibles; ce *cadavre* de l'ancienne Rome que je vous ai rapporté d'un moderne, eſt pris manifeſtement de la lettre qu'écrivit Sulpice à Cicéron, pour le conſoler de la mort de ſa fille : car après avoir dit qu'en revenant d'Aſie, & faiſant voile vers Mégare, il jetta les yeux de tous côtés, & qu'il vit Egine, Mégare, Pirée & Corinthe, villes autrefois très-floriſſantes, & alors toutes ruinées, il ajoute que cette penſée lui vint en l'eſprit : *Eh quoi ! nous*

*autres petits hommes, qui voyons dans un même endroit les cadavres de tant de villes, nous ne pouvons, sans indignation, voir mourir quelqu'un de nous dont la vie doit être plus courte* (a)*!* Mais votre Tasse, poursuivit Eudoxe, a bien profité de la réflexion de Sulpice en parlant des ruines de Carthage ; & si je ne craignois de vous fâcher, je dirois que c'est un voleur qu'on peut convaincre de larcin : jugez-en vous-même :

*Giace l'alta Cartago : à pena i segni*
*De l'alte sue ruine il lido serba :*
*Muoiono le città, muoiono i regni ;*
*Copre i fasti e le pompe arena & herba :*
*E l'huom d'esser mortal per che si sdegni.*

Quoi de plus conforme, & dans le sens, & dans les paroles que, *Hem ! nos homunculi, indignamur, si quis nostrûm interiit*, & *e l'huom d'esser mortal per che si sdegni.* Les autres vers ne paroissent pas tout-à-fait si copiés : mais pour peu qu'on y regarde de près, on trouvera que la lettre latine est l'original de la stance italienne ; & que ces ruines de Carthage, desquelles il ne reste presque pas de vestiges, que ces villes & ces royaumes qui meurent,

(a) Hem! nos homunculi, indignamur, si quis nostrûm interiit, quorum vita brevior esse debet, cùm uno loco tot oppidorum cadavera projecta jaceant. *Sulpicius Ciceroni.*

ne ſont que la copie des cadavres d'Egine, de Mégare, de Pirée & de Corinthe.

Que ſi le Taſſe n'a pas tout pris de Sulpice, il pourroit bien avoir emprunté quelque choſe de Lucain, en appliquant à Carthage ce que Lucain dit de Troye : *Toute la ville eſt couverte de broſſailles : les ruines mêmes n'en paroiſſent pas* (a). Car cela ne reſſemble pas mal à deux endroits de la Stance italienne :

*Copre i faſti e le pompe arena & herba.*
*à pena i ſegni*
*De l'alte ſue ruine il lido ſerba.*

Comme ſi ces ſortes de penſées, repartit Philanthe, ne pouvoient pas venir à tout le monde, & que le ſujet ne les fournît pas de lui-même. Vous direz ſans doute par la même raiſon, que l'auteur de l'Epigramme latine adreſſée au voyageur qui cherche Rome dans Rome (*b*), a pris cela de Florus; que Florus l'a pris de Séneque, & Séneque de Cicéron : car Florus dit que le peuple Romain détruiſit les ruines mêmes des villes, en ſorte qu'on cherche aujourd'hui Samnium dans Samnium, & qu'une ville ſi ruinée ne paroît pas avoir

(a) Jam tota teguntur
Pergama dumetis; etiam periere ruinæ. *Lib. 9.*

(b) Qui Romam in mediâ quæris novus advena Roma.
Et Romæ in Româ nil reperis mediâ.
*Janus Vitalis.*

pu être la matiere de vingt-quatre triomphes (*a*). Séneque dit sur l'embrasement de la ville de Lyon, qu'on cherche Lyon dans la Gaule (*b*); & Cicéron reproche à Verrès d'avoir tellement désolé la Sicile, qu'on la cherche dans ses plus fertiles campagnes (*c*). Voilà par-tout la même pensée, & apparemment chacun de ces auteurs ne doit la sienne qu'à lui-même.

Quoi qu'il en soit, reprit Eudoxe, Virgile a mieux pensé que les autres, en disant qu'il ne restoit de Troye que la place où elle avoit été : *Et campos ubi Troja fuit.* C'est aller plus loin que Lucain, qui fait mention de ses ruines, & que je ne sais quel autre poëte qui parle de ses cendres. Par *les champs où a été Troye*, on n'a l'idée, ni de ruines, ni de cendres, qui sont au moins les restes d'une ville détruite & brûlée : le lieu seul où fut cette ville, revient en l'esprit. Vous me faites penser, dit Philanthe, au Sonnet de *Girolamo Preti*, sur l'ancienne Rome; il est admirable & digne de toute la grandeur Romaine :

---

(*a*) Ita ruinas ipsas urbium diruit ut hodiè Samnium in ipso Samnio requiratur, nec facilè appæreat materia quatuor & viginti triumphorum. *Flor. cap. 16.*

(*b*) Lugdunum quod ostendebatur in Galliâ, quæritur. *Senec. epist. XCI.*

(*c*) Ætnensis ager sic erat deformis atque horridus, ut in uberrimâ Siciliæ parte Siciliam quæramus. *Cic. lib. 3, in Verr.*

*Qui fù quella di imperio antica sede*
*Temuta in pace e trionfante in guerra.*
*Fù, parch' altro che il loco hor non si vede.*
*Quella che Roma fù, giace sotterra.*

*Queste cui l'herba copre e calca il piede*
*Fur moli al ciel vicine, ed hor son terra.*
*Roma che'l mondo vinse, al tempo cede, e*
*Che i piani inalza, e che l'altezze atterra.*

*Roma in Roma non è. Vulcano e Marte*
*La grandezza di Roma a Roma han tolta.*
*Struggendo l'opre e di natura e di arte.*

*Volto sossopra il mundo, e'n polve e volta:*
*E fra queste ruine à terra sparte*
*In se stessa cadeo morta e sepolta.*

Voici comme je voudrois traduire ce Sonnet : « Ici fut autrefois la capitale de l'em-
» pire, redoutée dans la paix & triom-
» phante dans la guerre. Elle fut, parce
» qu'on ne voit plus que le lieu où elle a
» été. Cette Rome si fameuse est sous terre:
» ces masses de pierres que l'herbe cou-
» vre, & qu'on foule aux pieds, ont été
» élevées jusqu'au ciel, & ne sont plus que
» terre. Rome qui a vaincu le monde,
» cede au tems qui releve les choses les
» plus basses, & qui abaisse les plus hautes.
» Rome n'est plus dans Rome. Vulcain &
» Mars ont ôté à Rome toute sa grandeur,
» en détruisant les ouvrages, & de la na-
» ture & de l'art. Enfin, après avoir ren-
» versé le monde, elle a été renversée à

» ſon tour, réduite en pouſſiere, & enſe-» velie en elle même ».

Il y a de l'eſprit, de la nobleſſe, &, ſi vous voulez, de la magnificence dans le Sonnet italien, repartit Eudoxe : mais à ne vous rien déguiſer, ce ſeul mot de Virgile, *& les champs où a été Troye*, me ſemble plus beau & plus grand, tout ſimple qu'il eſt.

On peut néanmoins enchérir ſur la penſée de Virgile, interrompit Philanthe ; & le Taſſe l'a fait, en diſant du palais enchanté d'Armide, qu'il ne paroît plus, qu'il n'en paroît pas même de veſtiges, & qu'on ne peut dire qu'il ait jamais été en ce lieu-là.

*Ne più il palagio appar, nè pur le ſue*
*Veſtigia : nè dir puoſſi, egli qui fue.*

Faites valoir le Taſſe tant qu'il vous plaira ; dit Eudoxe, je m'en tiens pour moi à Virgile, & je vous déclare que je ne veux pas avoir plus d'eſprit que lui. Ce n'eſt pas que je mépriſe le poëme du Taſſe : il a de grandes beautés, & du ſublime en pluſieurs endroits ; mais c'eſt que j'eſtime plus l'Enéide qui n'a rien dans les penſées que de noble & de régulier. Je ne ſuis pas même entêté des anciens juſqu'à n'admirer que leurs penſées : les modernes en ont d'excellentes ; & ſans parler des Italiens,

ni des Eſpagnols, en liſant nos auteurs François, j'en ai remarqué quelques-unes dans le genre noble, que l'on pourroit oppoſer à celles du ſiecle d'Auguſte.

Je ſuis ravi, dit Philanthe, que vous ne ſoyez pas de ces gens que l'amour de l'antiquité aveugle, & qui s'imaginent qu'on n'a point d'eſprit dans les derniers ſiecles. Pour moi je ſuis un peu de l'avis du chancelier Bacon, qui croit que l'antiquité des ſiecles eſt la jeuneſſe du monde, & qu'à bien compter, nous ſommes proprement les anciens. Je ne ſais, reprit Eudoxe, ſi la penſée de Bacon n'eſt point trop ſubtile; mais je ſais bien que ſans décider ſi nous ſommes les anciens, ou non, nous avons du bon ſens, de l'élévation & de la juſteſſe pour le moins autant que les Grecs & que les Romains.

Eudoxe prit alors ſon recueil, & le feuilletant, continua ainſi : « Un de nos meilleurs écrivains dit du cardinal de Richelieu, que c'étoit un homme plus grand » par ſon eſprit & par ſes vertus que par » ſes dignités & par ſa fortune; toujours » employé & toujours au-deſſus de ſes emplois; capable de régler le préſent, & » de prévoir l'avenir; d'aſſurer les bons » événemens, & de réparer les mauvais; » vaſte dans ſes deſſeins, pénétrant dans » ſes conſeils, juſte dans ſes choix, heu-

» reux dans ſes entrepriſes, & pour tout » dire en peu de mots, rempli de ces dons » excellens que Dieu fait à certaines ames » qu'il a créées pour être maitreſſes des » autres, pour faire mouvoir ces reſſorts » dont ſa Providence ſe ſert pour élever ou » pour abattre, ſelon ſes decrets éternels, » la fortune des rois & des royaumes ».

Ces penſées ont de la grandeur, & conviennent parfaitement bien à un grand miniſtre d'état. La penſée d'un de nos poëtes qui a fait dans un Sonnet l'épitaphe de ce cardinal, eſt auſſi fort élevée & fort juſte :

Il fut trop abſolu ſur l'eſprit de ſon maître :
Mais ſon maître par lui fut le maître des rois.

Voici quatre vers d'une épitaphe d'Anne d'Autriche, qui ſont à mon gré incomparables :

Elle ſut mépriſer les caprices du ſort,
Regarder ſans horreur les horreurs de la mort,
Affermir un grand trône & le quitter ſans peine,
Et pour tout dire enfin, vivre & mourir en reine.

L'oraiſon funebre de la reine d'Angleterre, Henriette de France, & celle de la ducheſſe d'Orléans, Henriette-Anne d'Angleterre, ſont pleines de ces penſées qu'Hermogene nomme majeſtueuſes ; & j'en ai ici quelques-unes qui peuvent fort

bien ſubſiſter hors du corps de l'ouvrage, d'où elles ont été tirées.

« Son grand cœur a ſurpaſſé ſa naiſſance : » toute autre place qu'un trône eut été » indigne d'elle.

» Douce, familiere, agréable autant » que ferme & vigoureuſe, elle ſavoit per- » ſuader & convaincre auſſi-bien que com- » mander, & faire valoir la raiſon non » moins que l'autorité.

» Malgré les mauvais ſuccès de ſes ar- » mes infortunées, (c'eſt de Charles I, Roi d'Angleterre, dont parle l'auteur,) » ſi on a pu le vaincre, on n'a pas pu le » forcer ; & comme il n'a jamais refuſé ce » qui étoit raiſonnable étant vainqueur, il » a toujours rejetté ce qui étoit foible & » injuſte, étant captif.

» Ce prince magnanime (Charles II,) » eût pu gâter ſes affaires en ſe ſervant de » la main de ceux qui s'offroient à détruire » la tyrannie par un ſeul coup. Sa grande » ame a dédaigné ces moyens trop bas. » Il a cru qu'en quelque état que fuſſent » les rois, il étoit de leur Majeſté de » n'agir que par les loix ou par les armes. » Ces loix qu'il a protégées, l'ont rétabli » preſque toutes ſeules : il regne paiſible » & glorieux ſur le trône de ſes ancêtres, » & fait regner avec lui la juſtice, la ſa- » geſſe & la clémence.

» Les malheurs de sa maison (il s'agit » de la duchesse d'Orléans,) n'ont pu l'ac- » cabler dans sa premiere jeunesse, & dès- » lors on voyoit en elle une grandeur qui » ne devoit rien à la fortune.

» Quoique le roi d'Angleterre, dont » le cœur égale la sagesse, fût que la prin- » cesse, sa sœur, recherchée de tant de » rois, pouvoit honorer un trône, il lui » vit remplir avec joie la seconde place » de France, que la dignité d'un si grand » royaume peut mettre en comparaison » avec les premieres du reste du monde ».

Ce qu'a dit d'un de nos héros un de nos fameux orateurs, est bien héroïque.

« L'emploi le porta dans des pays diffé- » rens, la victoire le suivit presque par- » tout, & la gloire ne l'abandonna jamais. » S'il n'a pas toujours vaincu, il a du moins » toujours mérité de vaincre.

» Tant que ce grand homme sera à » notre tête, disoient les soldats, nous ne » craignons, ni les hommes, ni les élé- » mens, & déchargés du soin de notre » sûreté par l'expérience & par la capacité » du chef qui nous commande, nous ne » songeons qu'à l'ennemi & à la gloire ».

Un autre orateur dit du même héros: « Il parle, chacun écoute ses oracles: il » commande, chacun avec joie suit ses » ordres: il marche, chacun croit courir

» à la gloire; on diroit qu'il va combattre » des rois confédérés, avec sa seule maison » comme un autre Abraham; que ceux » qui le suivent sont ses soldats & ses do- » mestiques, & qu'il est général & pere de » famille tout ensemble ».

Un auteur célebre, & qui se distingue par le talent qu'il a d'écrire aussi poliment dans la langue des anciens Romains que dans la nôtre, a dit d'un grand magistrat, ami du héros dont nous venons de parler : « Tout étoit éloquent en sa personne » jusqu'à son air & à son silence. La no- » blesse de son ame paroissoit peinte en » quelque façon dans la noblesse de son » discours. Il persuadoit encore davantage » par l'opinion qu'on avoit de sa probité, » que par l'estime qu'on avoit de son sa- » voir. Ce n'étoit pas tant à son éloquence » & à sa dignité qu'on se soumettoit, qu'à » l'autorité de sa vertu; & on avoit honte » de ne pas se rendre à ses raisons, dès » qu'on étoit raisonnable ».

On ne peut donner en peu de paroles, dit Philanthe, une idée plus juste, ni plus haute de feu M. le premier Président de Lamoignon. Ajoutons, pour achever son portrait, ce que le panégyriste du parlement de Paris lui a appliqué, & ce qu'on a dit d'un des premiers hommes de l'antiquité : *Il n'y a eu rien que de louable*,

*& dans ſes actions, & dans ſes diſcours, & dans ſes ſentimens* (a).

Mais c'eſt ſur le prince qui nous gouverne, ajouta Eudoxe, que nos meilleurs écrivains ont penſé peut-être le plus noblement; comme ſi la hauteur du ſujet avoit élevé leur génie, & que Louis-le-Grand leur eût inſpiré lui-même des penſées dignes de lui.

Un homme de qualité qui a de l'eſprit infiniment, & qui écrit d'une maniere dont les autres n'écrivent point, dit dans le portrait du Roi : « Il a l'air d'un héros ; » & quand on ne traiteroit pas ſa dignité » royale de Majeſté, on en devroit traiter » ſa perſonne. On l'admireroit s'il étoit » un particulier, & la pourpre qui rehauſſe » d'ordinaire l'éclat des bonnes qualités, » reçoit du luſtre de toutes les ſiennes ».

Un autre bel-eſprit & fort honnête homme a, ſur le même ſujet, une penſée également juſte & ſublime :

> Ton eſprit que rien ne limite,
> Fait honneur à la royauté :
> Et l'on ne voit que ton mérite
> Au-deſſus de ta dignité.

« Quand je parle de Louis le Grand, (dit l'auteur d'un Diſcours poli & ingé-

(a) Nihil in vitâ niſi laudandum aut fecit, aut dixit, ac ſenſit. *Vellei. Paterc. lib. de Publ. Scipione Æmil.*

nieux)

nieux) » je nomme un prince qui fait plus » d'honneur au trône, que le trône n'en » fait aux autres rois; un prince qui effa- » çant & relevant tout-à-la-fois la gloire » des rois ses ayeux, leur rend de la sienne, » plus qu'il ne prend de la leur ».

Celui que j'ai déja cité, en parlant du cardinal de Richelieu & de M. de Turenne, & qui n'écrit pas moins bien en vers qu'en prose, dit dans un éloge du roi qui n'a pas été imprimé :

Son ame est au-dessus de sa grandeur suprême ;
La vertu brille en lui plus que le diadême :
Et quoiqu'un vaste Etat soit soumis à sa loi,
Le Héros en LOUIS est plus grand que le Roi.

L'auteur de la *Lettre écrite de la campagne à une personne de la cour*, se contente de dire que dans lui l'homme est aussi grand que le roi : car après avoir dit que la grandeur lui est si naturelle, qu'il n'est pas en son pouvoir de s'en défaire ; qu'il a beau descendre du trône par la familiarité de la conversation ; que dans le tems qu'il ne fait aucun usage de l'autorité que donne le souverain pouvoir, il se distingue par l'autorité que donne la souveraine raison ; qu'il y a toujours quelque chose en lui qui l'éleve malgré lui ; que la gloire qui le suit, est indépendante de sa couronne ; qu'elle sort de sa personne comme de sa source, & qu'elle rejaillit

dans ſes moindres actions, dans ſes diſcours, dans ſes geſtes, dans ſes regards; que quand il ne pourroit pas ſe ſouvenir de ce qu'il eſt, il lui échapperoit mille choſes qui ne permettroient pas aux autres de l'oublier, & que c'eſt ainſi qu'en parle tout le monde. Après tout cela, dis-je, l'auteur ajoute:

Mais parle-t-on de bonne foi?
Eſt-ce une fable? eſt-ce une hiſtoire?
Si ce qu'on dit eſt vrai, rien ne manque à ſa gloire;
Et dans lui, qui pourroit croire?
L'homme eſt auſſi grand que le roi.

Il s'enſuit delà, repliqua Philanthe, que notre monarque eſt bien différent de ces princes qui n'ont pour tout mérite que l'éclat de leur fortune, & dont l'on pourroit dire juſtement avec l'auteur de l'Eloge qui n'a point paru, & que vous m'avez fait voir:

Ils ne ſeroient plus rien, s'ils ceſſoient d'être rois.

Car ſa moindre qualité c'eſt de l'être; & le comte de Fuenſaldagne dit un jour fort à propos, que la royauté étoit de trop en lui; qu'il n'en avoit que faire, & que ſon propre mérite lui tenoit lieu de tout. *Le ſobra ſer Rey.* Ce mot eſt beau, & a donné lieu à une belle deviſe qui a pour corps le ſoleil entouré du météore appellé

la Couronne, & pour ame ces paroles : *Le ſobra la Corona.*

Une de nos amies, reprit Eudoxe, qui eſt la gloire de ſon ſexe, & un peu la honte du nôtre, a ſur-le roi des penſées ſublimes. En parlant d'un lieu où étoient tous les portraits des rois de France, après avoir dit que Louis XIV les ſurpaſſe en tous les avantages extérieurs, comme en toutes ſortes de vertus militaires & pacifiques, elle ajoute,

Il paroît être enfin le roi de tous ces rois.

Elle dit, en faiſant parler la Seine, au ſujet des feux d'artifices qui ſe firent ſur l'eau, devant le Louvre, à la naiſſance du duc de Bourgogne :

Nouveau Prince dont l'origine
Toute grande, toute divine,
Vous montre tant & tant de rois
Dignes du ſceptre des François :
Pluſieurs Louis, un Charlemagne,
Un Henri, terreur de l'Eſpagne,
Vainqueur de ſes propres ſujets,
Qui m'enrichit de ſes bienfaits :
Vous ſaurez bientôt leur hiſtoire ;
Mais pour aller droit à la gloire,
Croyez-moi, tous ces rois ſi grands,
Juſtes, pieux ou conquérans,
Leur bonté comme leur puiſſance,
Leur valeur comme leur prudence,
Enfin tous leurs faits inouïs,
Vous les trouverez en LOUIS.

Tout cela regarde proprement la personne de notre auguste monarque en général; mais que n'a-t-on point dit de grand sur ses actions, sur ses conquêtes, sur ses vertus particulieres? Je n'aurois jamais fait, si je voulois vous lire tout ce que j'ai remarqué là-dessus: je me borne à trois ou quatre traits qui me touchent davantage.

« Vous marchez vous-même à la défense de vos peuples; & préférant l'honneur au repos, vous comptez pour rien » vos victoires, si vous n'avez eu part aux » périls & aux fatigues des combats. Votre » camp & votre cour, ce n'est pour vous » qu'une même chose: vos meilleurs courtisans sont vos plus braves guerriers. Vos » travaux sont vos seuls divertissemens; & » quand la gloire vous appelle, vous ne » commandez pas qu'on vous serve, mais » qu'on vous suive ». C'est ce que dit un célebre académicien dans son Compliment au Roi au nom de l'Académie.

Il dit dans la même piece sur les entreprises de Sa Majesté: « La sagesse les forme » & les conduit elle-même; la fortune les » accompagne, la valeur les exécute, la » gloire les couronne ». Il ajoute, en parlant de l'académie Françoise: « Elle seroit » heureuse, SIRE, si elle savoit écrire & » penser aussi noblement que vous savez

» agir ». Cette penſée ne vaut-elle pas celle de Quintilien, qui dit de Céſar, comme nous l'avons remarqué, qu'il a parlé avec autant de force qu'il a combattu?

Que ne dit point un autre fameux académicien dans un diſcours académique qui me paroît un chef-d'œuvre, & que je vous lirois tout entier, ſi je ne m'étois preſcrit des bornes? Ecoutez ce ſeul endroit, où, après avoir dit à un homme de mérite qu'on recevoit ce jour-là au nombre des académiciens : « Et qui pourra » mieux que vous nous aider à parler de » tant de grands événemens dont les mo- » tifs & les principaux reſſorts ont été ſi » ſouvent confiés à votre fidélité, à votre » ſageſſe? qui ſait mieux à fond tout ce » qui s'eſt paſſé de mémorable dans les » cours étrangeres, les traités, les allian- » ces, & enfin toutes les importantes négo- » ciations, qui ſous ſon regne ont donné » le branle à toute l'Europe »? Il continue de la ſorte : « Toutefois diſons la vé- » rité, la voie de la négociation eſt bien » courte ſous un prince, qui ayant tou- » jours de ſon côté la puiſſance & la rai- » ſon, n'a beſoin pour faire exécuter ſes » volontés que de les déclarer ».

Mais je ne puis m'empêcher de vous lire encore ce qu'un prélat d'un mérite extraordinaire, renommé par ſes ambaſ-

ſades ſi utiles à l'Egliſe & à la France, dit du Roi dans l'Oraiſon funebre de la reine Marie-Thereſe d'Autriche; & ce qu'un grand magiſtrat en a dit, il y a un an ou deux, dans une belle Harangue qui m'eſt tombée entre les mains:

« Qui ne ſait qu'il auroit pouſſé l'em-
» pire François bien au-delà de toutes nos
» frontieres, s'il avoit pu, en étendant
» les limites de la France, donner en
» même-tems de l'étendue à ſa gloire,
» qui ne peut être, ni plus ſolide, ni plus
» pure, ni plus éclatante? Je me trompe:
» il eſt parvenu à la monarchie univerſelle
» qui a été autrefois le deſſein chimérique
» de nos voiſins: mais il y eſt parvenu
» par une voie innocente & glorieuſe,
» où il n'y a, ni violence, ni injuſtice.
» C'eſt l'ouvrage de ſes qualités héroï-
» ques, que la renommée a portées juſ-
» qu'aux extrémités du monde: car s'il
» regne heureuſement ſur les François,
» par une puiſſance naturelle, légitime
» & héréditaire, il ne regne pas moins
» glorieuſement dans les nations étran-
» geres, en Eſpagne, en Italie, en Alle-
» magne, par la terreur de ſes armes, &
» par la réputation de ſa ſageſſe, de ſa
» valeur & de ſa juſtice». Voilà l'endroit de l'Oraiſon funebre; voici celui de la Harangue:

« Ceux qui ſont les plus jaloux de ſa » gloire ſont contraints d'avouer qu'il eſt » l'arbitre abſolu de leur deſtinée, le plus » ferme appui de ſes alliés, & que ſa juſ- » tice eſt le ſeul rempart qu'on puiſſe op- » poſer à la rapidité de ſes conquêtes. » C'eſt elle qui l'a déſarmé dans les bras » mêmes de la victoire. Laſſé de vaincre, » il a voulu donner la paix à ſes ennemis; » & bien loin de profiter de ſes forces & » de leur foibleſſe, il aime encore mieux » maintenir le repos de toute l'Europe que » d'en acquérir l'empire ».

Ajoutez à ces dernieres penſées, dit Philanthe, celle d'une Epître en vers qui traite le même ſujet, & que je ſais preſque par cœur. Qu'y a-t-il de plus beau & de plus noble que ces ſix vers qui ſuivent la peinture des héros de différent caractere?

Grand roi, ſans recourir aux hiſtoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vu dans les plaines Belgiques,
Quand l'ennemi vaincu déſerrant ſes remparts,
Au-devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toi-même te borner au fort de la victoire,
Et chercher dans la paix une plus juſte gloire?

Six autres vers d'un autre poëte, repartit Eudoxe, ont encore beaucoup de nobleſſe:

Régler tout dans la paix, vaincre tout dans la guerre,
D'un abſolu pouvoir calmer toute la terre;

A tous ſes ennemis avoir donné des loix,
C'eſt être au plus haut point de la grandeur ſuprême.
Pour ſauver ſes ſujets, juger contre ſoi-même,
C'eſt être le meilleur des rois.

Ces deux derniers vers regardent l'affaire qui fut rapportée au conſeil il y a quelques années par un magiſtrat également capable & integre, & dont la prudence, l'équité, la droiture, l'amour pour les peuples & le zele pour la religion ont paru enſuite avec tant d'éclat en plus d'une province du royaume.

Ajoutons, ſi vous voulez, dit Philanthe, ſur l'héréſie éteinte dans la France, la concluſion d'un ſonnet italien qu'a compoſé un Jéſuite illuſtre par ſon nom, par ſon eſprit & par ſa vertu (*a*). Le ſens eſt que puiſque le roi a détruit le calviniſme preſque d'un ſeul mot, & par ſon autorité royale, il n'a qu'à devenir le maître du monde, pour rendre le monde entier catholique, & faire que l'Arabe, l'Indien, le Maure, le Perſan & le Turc ſe ſoumettent au joug de l'Egliſe :

*Perche adorino al fin la Fè di Piero,*
*L'Arabo, l'Indo, il Mauro, il Perſo, il Trace ;*
*Ah ſia del gran Luigi il mondo intero.*

(*a* Le P. Spinola, neveu du cardinal Spinola, & miſſionnaire de la Chine, étant à Paris.

Mais

Mais n'oublions pas, reprit Eudoxe, ce que nous avons lu dans une harangue composée par le magistrat dont je viens de vous parler, & prononcée aux Etats de Languedoc, avec une grace & une force qui se rencontrent rarement ensemble. N'oublions pas, dis-je, l'endroit où l'heureuse contrainte qui a ramené en partie nos freres errans, est comparée à ces nuées sombres & menaçantes qui jettent la terreur dans les campagnes, allarment les laboureurs, & semblent devoir ravir l'espérance de leurs moissons; mais qui après se résolvent en des pluies douces, salutaires & fécondes, dont l'unique effet est de porter par-tout la joie avec l'abondance, & de presser les troupeaux d'entrer dans la bergerie.

Disons encore, repartit Philanthe, ce que fait dire Sapho à sa fauvette sur le pardon que Gênes a obtenu par ses soumissions :

Allez, Doge, allez sans peine
Lui rendre grace à genoux :
La République Romaine
En eût fait autant que vous.

Et ce qu'elle dit elle-même sur le génie de Louis-le-Grand, supérieur à celui de ses capitaines & de ses ministres : « Il est l'ame » de ses armées & de son Etat, comme le » soleil l'est de l'univers ». La comparaison

eſt riche & heureuſe, repartit Eudoxe, & rien ne peut nous donner une idée plus haute de la conduite du Prince qui gouverne aujourd'hui la France.

Il me ſemble, repartit Philanthe, que les comparaiſons bien choiſies & tirées des grands ſujets de la nature, ſont toujours des penſées fort nobles. Oui, repliqua Eudoxe; & Longin qui donne des regles du ſublime, non-ſeulement dans les paroles, mais dans les penſées, penſe noblement lui-même, quand il compare Démoſthene à une tempête & à un foudre qui ravage & emporte tout; Cicéron, à un feu qui ne s'éteint point, & qui à meſure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces.

*Longin, ſect. 10.*

Les comparaiſons qu'on tire des arts, pourſuivit-il, valent quelquefois celles qu'on emprunte de la nature; & un de nos panégyriſtes dit excellemment ſur les actions ſurprenantes que fit S. Louis dans une journée mémorable, & qui parurent au-deſſus des regles de la vaillance commune: « Qu'il en eſt à-peu-près de ces » grands exemples comme de ces grands » tableaux chargés d'ombres & d'obſcuri» tés: ce qui paroît d'abord dureté, ce qui » ſemble choquer la vue & les préceptes » par des traits trop forts & trop mar» qués à ceux qui ne s'y connoiſſent pas,

» eſt une heureuſe hardieſſe, & un chef-» d'œuvre de l'art aux yeux des intelligens ».

L'hiſtoire fournit encore de très-belles comparaiſons. Sur une des médailles que l'on jetta dans les fondemens de l'Egliſe des Jéſuites de ſaint Louis, que Louis-le-Juſte faiſoit bâtir, ces paroles étoient gravées : *Vicit ut David, ædificat ut Salomon.* Que peut-on imaginer de plus grand? *Il a vaincu comme David, il bâtit comme Salomon.*

A propos de Jéſuites & de comparaiſons, dit Philanthe, ſavez-vous la penſée qu'a eue un grand prince au ſujet des nouvelles vies de S. Ignace & de S. Xavier, pour marquer le caractere de ces deux hommes apoſtoliques? *S. Ignace*, dit-il un jour, *c'eſt Céſar, qui ne fait jamais rien que pour de bonnes raiſons ; S. Xavier, c'eſt Alexandre, que ſon courage emporte quelquefois.* Le prince dont vous parlez, reprit Eudoxe, étoit de ces hommes extraordinaires en qui l'eſprit & la ſcience ne cedent point à la valeur héroïque. Il jugeoit de tout admirablement, & pouvoit au reſte mettre Céſar & Alexandre où il lui plaiſoit ; lui qui les connoiſſoit ſi bien, qu'il les exprimoit tous deux en lui-même, & de qui on a dit : *Plus capitaine que Céſar, & auſſi ſoldat qu'Alexandre.*

Je ne ſais après tout, repliqua Philan-

the, ſi la comparaiſon eſt bien fondée, & ſi les regles d'Ariſtote y ſont obſervées exactement. Car quel rapport entre un ſaint & un conquérant? ſont-ils dans le même genre? Il y a beaucoup plus de convenance, dit Eudoxe, entre les deux ſaints & les deux héros dont il eſt ici queſtion, qu'il n'y en paroît peut-être d'abord. Saint Ignace étoit, avant ſa converſion, un homme de guerre, illuſtre par ſes beaux faits d'armes. En quittant le monde, il ne perdit pas ſes idées guerrieres : il conçut les choſes de Dieu ſous ces images martiales dont il avoit la tête remplie; & ce fut dans la méditation *des deux Etendards*, ainſi que lui-même l'a nommée, qu'il forma le plan de ſon Ordre. Ce fut par le même eſprit qu'il lui donna un nom de guerre, en l'appellant la Compagnie de Jeſus, & qu'il entreprit avec ſes diſciples de combattre l'erreur & le vice, d'abolir de tous côtés l'empire du démon, & d'étendre celui de Jeſus-Chriſt juſqu'aux extrémités de la terre. Voilà le fondement éloigné de la comparaiſon d'Ignace avec un héros & un conquérant : le prochain, c'eſt qu'Ignace avoit comme Céſar une prudence conſommée, & que tous ſes pas étoient meſurés, en ſorte qu'il ne faiſoit rien qu'après une mûre délibération; ménageant ſon zele, & allant plus au ſolide

qu'à l'éclat ; prenant dans les affaires difficiles toutes les précautions possibles, & ne manquant jamais de ressources dans les conjonctures les plus fâcheuses.

Pour ce qui regarde S. Xavier, s'étant enrôlé dans la milice d'Ignace, & ayant fait tant de conquêtes évangéliques dans les Indes, on a droit de le comparer au conquérant de l'Asie : l'un & l'autre a suivi toujours l'ardeur qui l'animoit, sans se rebuter jamais, ni de la difficulté des entreprises, ni de la grandeur des périls, ni de toutes les fatigues qui sont inséparables de l'exécution des grands desseins ; mais l'un & l'autre s'est quelquefois laissé emporter à son courage, & a presque passé les bornes de la vertu héroïque.

Ainsi la pensée du prince de Condé est juste ; & toutes ces sortes de pensées ont de la noblesse, parce que la comparaison qui les fonde, n'a rien que de noble : au contraire, les comparaisons basses font que les pensées le sont aussi. Bacon, que vous avez lu & qui étoit un des plus beaux génies de son siecle, dit que l'argent ressemble au fumier, qui ne profite que quand il est répandu. Il y a du vrai, & même de l'esprit dans cette pensée, mais il n'y a point de noblesse. L'idée du fumier a quelque chose de bas & de rebutant. Je vous trouve bien délicat, dit Philanthe, & je

crains que vous n'ayez du dégoût pour l'Epigramme que le bon-homme Patris composa peu de jours avant sa mort : car on y parle de fumier, & le fumier en fait même toute la pointe.

Je songeois cette nuit que de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
Retire-toi, coquin, vas pourrir loin d'ici :
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin, ce me dit-il d'une arrogance extrême,
Vas chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même ;
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien :
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

Ce fumier-là, reprit Eudoxe, n'est pas tout-à-fait comme celui de Bacon. Le figuré adoucit ce que le propre a de rude. L'épigramme toute sérieuse & toute triste qu'elle est dans le fond, a un air plaisant & je ne sais quoi de comique qui souffre le proverbe & le quolibet,

Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

Car les pensées basses qui sont ingénieuses, peuvent avoir lieu dans le comique & dans le burlesque, comme elles doivent être tout-à-fait bannies du genre grave & austere ; tel qu'est celui des poëmes sérieux, des harangues, des panégyriques & des oraisons funebres.

Hé de grace, dit Philanthe, exceptez-en le Poëme de *la Magdeleine au déſert de la ſainte Baume*, que nous avons lu enſemble avec tant de plaiſir. Auſſi-bien eſt-il au-deſſus des regles, & d'une eſpece particuliere, qui ne laiſſe pas d'avoir ſon prix. C'eſt aſſurément une piece originale, repartit Eudoxe, & je trouve bon pour l'amour de vous, que les yeux de la péchereſſe pénitente ſoient des chandelles fondues; que de moulins à vent ils deviennent des moulins à eau; que ſes treſſes blondes dont elle eſſuie les pieds de Jeſus-Chriſt, ſoient un torchon doré; qu'elle ſoit elle-même une ſainte courtiſanne, qui n'eſt plus un chaudron ſale & tout noir; que les larmes d'un Dieu ne ſoient que d'eau de vie; que Jeſus-Chriſt ſoit un grand opérateur, qui eut l'adreſſe d'ôter les cataractes des yeux de Magdeleine, & l'Hercule qui purgea l'étable de ſon cœur. Tout cela eſt admirable & convient parfaitement à la dignité du ſujet.

Mais laiſſons là le poëte Provençal, & parlons plus ſérieuſement. Je hais ſur-tout la baſſeſſe dans les diſcours chrétiens, continua Eudoxe, & je ne puis me ſouvenir ſans indignation d'un prédicateur qui dit un jour à des religieuſes, qu'elles devoient avoir toujours le cure-dent à la main, parce que les communautés régulieres reſſem-

bloient aux dents, qui pour être belles, doivent être bien rangées, bien blanches & bien nettes. J'étois à ce Sermon-là, repliqua Philanthe, & je vous assure que le bon pere s'applaudit lui-même de sa pensée. Elle vaut presque, reprit Eudoxe, celle d'un prédicateur Italien, qui prêchant à Milan le jour de Pâques devant le cardinal Charles Borromée, archevêque de la ville, dit aux peuples, qu'ils avoient un prélat très-saint, & tout semblable à un œuf de Pâques qui est rouge, qui est béni, mais qui est un peu dur : *Havete un prelato santissimo : è come l'uovo di Pascha, rosso e benedetto ; ma è vero ch'è un poco duretto.*

Après tout, cela est ingénieux, dit Philanthe. Dites, repartit Eudoxe, que cela est bien petit & bien badin. Les ministres de la parole de Dieu doivent parler sur un autre ton, s'ils ne veulent avilir leur ministere. Mais à propos de la divine parole, souvenez-vous, je vous prie, que l'Ecriture sainte est un fonds de pensées nobles, grandes & sublimes, telles que sont celles-ci : *Je suis celui qui est. Le Seigneur regnera dans toute l'éternité & au-delà. Que la lumiere se fasse, & la lumiere fut faite.* Ce dernier trait si simple en apparence, & à ne regarder que les termes, donne une idée magnifique de la puissance

de Dieu ; & Longin, tout payen qu'il eſt, le propoſe pour un modele du ſublime dans la penſée : car une penſée élevée peut très-bien s'accorder avec des paroles ſimples (*a*) : il arrive même que la ſimplicité de l'expreſſion fait ſouvent ſentir davantage la grandeur des choſes. Et cela eſt ſi vrai, ſelon le ſentiment de Longin, que nous admirons quelquefois la penſée d'un homme généreux & magnanime, encore qu'il ne parle pas : nous l'admirons, dis-je, au travers de ſon ſilence, qui marque toute la nobleſſe de ſon ame ; & nous en avons un exemple dans l'Odyſſée. Ulyſſe y fait des ſoumiſſions à Ajax, auxquelles Ajax ne daigne pas ſeulement répondre ; & ce ſilence a je ne ſais quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pu dire.

La force de l'expreſſion ne laiſſe pas de contribuer quelquefois à la hauteur de la penſée, & l'Ecriture elle-même nous en fournit de riches exemples. Pour dire qu'Alexandre étoit le maître du monde, que la mer s'ouvrit au peuple de Dieu, que le ciel & la terre ne peuvent ſoutenir les regards de la Majeſté divine, le Saint-Eſprit parle

(*a*) Hujus ſublimitas eſt tanquam imago quæ animi magnitudinem referat : undè fit ut interdùm etiam admiremur nudam abſque voce & per ſe ſententiam, ut Ajacis ſilentium magnum, & quâvis oratione ſublimius. *Sect.* 2.

ainſi : *La terre ſe tut en ſa préſence ; la mer vit le Seigneur, & s'enfuit ; le ciel & la terre s'enfuirent de devant la face de celui qui étoit aſſis ſur le trône* (a). Ces termes de *ſilence* & de *fuite*, ont je ne ſais quoi d'énergique qui peint la choſe vivement & noblement tout enſemble.

Pour moi, dit Philanthe, je ne vois point de peinture qui approche de celle que fait David d'un renverſement de fortune : *J'ai vu l'impie élevé auſſi haut que les cedres du Liban : je n'ai fait que paſſer, & il avoit déja diſparu. Je l'ai cherché, & je n'ai pas même trouvé la place où il étoit* (b). Remarquez juſqu'où va David. Tout ce que les poëtes ont dit de plus fort ſur la décadence de Troye, de Rome & de Carthage, c'eſt qu'il ne reſtoit que le lieu où avoient été ces villes fameuſes : mais ici, le lieu même où étoit l'impie dans ſa plus haute fortune, ne reſte pas.

Les prophetes, reprit Eudoxe, ſont remplis de penſées fortes, d'idées magnifiques, & qui paſſent bien loin celles d'Hermogene. Mais qu'entendez-vous, interrompit Philanthe, par une penſée forte ? J'en-

(a) Siluit terra in conſpectu ejus. *Machab. c. 1.* Mare vidit & fugit. *Pſal. 113.* A cujus conſpectu fugit cœlum & terra. *Apoc. cap. 20.*

(b) Tranſivi, & ecce non erat, & quæſivi eum, & non eſt inventus locus ejus. *Pſal. 36.*

tends, répondit Eudoxe, une penſée pleine d'un grand ſens, exprimée en peu de paroles, & d'une maniere vive qui faſſe un prompt & puiſſant effet (*a*). Telles ſont, dans Tacite, pour revenir aux auteurs profanes, les penſées d'Othon déterminé à mourir dans le mauvais état de ſes affaires, & après une bataille qui devoit décider du ſort entier de l'empire entre lui & Vitellius.

*Ma vie ne vaut pas que vous haſardiez davantage une vertu comme la vôtre*, dit-il à ceux qui le preſſoient de tenter la fortune tout de nouveau. *Plus vous me donnez lieu d'eſpérer ſi je voulois vivre, plus il me ſera beau de mourir. Nous nous ſommes aſſez éprouvés, la Fortune & moi. Du reſte, je n'ai beſoin, ni de vengeance, ni de conſolation. Je veux que d'autres aient tenu l'empire plus longtems ; du moins perſonne ne l'aura quitté plus généreuſement* (b). Il conclut ſa Harangue auſſi fortement qu'il l'a commen-

(*a*) Acrius & vehementius eſt id, quod paucis verbis ſummam continet ſignificationem. *Demet. Phal. de Elocut.*

(*b*) Hunc animum, hanc virtutem veſtram ultrà periculis objicere, nimis grande vitæ meæ pretium puto. Quantò plus ſpei oſtenditis, ſi vivere placeret, tantò pulchrior mors erit. Experti invicem ſumus ego & fortuna. Mihi non ultione, neque ſolatiis opus eſt. Alii diutiùs imperium tenuerint ; nemo tam fortiter reliquerit. *Hiſt. lib.* 2.

cée, & qu'il l'a suivie : *C'est une espece de lâcheté que de parler trop de sa mort. Jugez sur-tout par un endroit, de la résolution que j'ai prise : je ne me plains de personne ; car c'est vouloir vivre que d'accuser les Dieux ou les hommes* (a).

Ce que Germanicus dit à ses amis en mourant, a aussi sa force. *Les inconnus même pleureront Germanicus. Vous autres, vous le vengeriez, si vous étiez plus attachés à ma personne qu'à ma fortune* (b).

La derniere raison de Mucien pour engager Vespasien à se saisir de l'empire sans balancer davantage, est encore bien forte, & vaut toutes celles qu'il lui avoit dites. *Ceux qui déliberent dans une affaire comme celle-ci, ont déja pris leur parti, & n'ont plus rien à ménager* (c).

Je mets dans le même genre la pensée de ce généreux barbare Galgacus, qui conclut ainsi la harangue qu'il fait aux gens de sa nation, avant que de combattre les Romains déja maîtres de l'Angleterre :

---

(*a*) Plura de extremis loqui, pars ignaviæ est. Præcipuum destinationis meæ documentum habere, quod de nemine queror ; nam incusare Deos vel homines, ejus est qui vivere velit. *Ibid.*

(*b*) Flebunt Germanicum etiam ignoti : vindicabitis vos, si me potiùs quàm fortunam meam fovebatis. *Tacit. Annal. lib.* 2.

(*c*) Nam qui deliberant desciverunt. *Hist. lib.* 2.

*Allant au combat, ſongez à vos ancêtres & à vos deſcendans* (a). Que ces deux mots renferment de choſes, & qu'ils ſont capables de faire impreſſion ſur un peuple belliqueux, paſſionné pour la gloire, & jaloux de ſa liberté!

Notre Henri-le-Grand, pourſuivit Philanthe, ne parla pas avec moins de force dans les plaines d'Ivri, lorſque ſur le point de donner bataille, il dit à ſes troupes: *Je ſuis votre roi, vous êtes François, voilà l'ennemi.* Il ſemble, repartit Eudoxe, que ce monarque qui avoit toute la valeur des anciens Romains, ait copié le dictateur Camille, qui, dans Tite-Live, voyant ſes ſoldats étonnés du nombre des ennemis, leur dit pour les animer: *Ignorez-vous donc qui eſt l'ennemi, qui je ſuis, & qui vous êtes* (b)? C'eſt peut-être auſſi que les grandes ames penſent & ſentent les mêmes choſes dans les mêmes occaſions.

Ces ſortes de penſées, ajouta-t-il, portent la conviction avec elles, entraînent comme par force notre jugement, remuent nos paſſions, & nous laiſſent l'aiguillon dans l'ame. Les péroraiſons de Cicéron &

---

(a) Ituri in aciem, & majores & poſteros cogitate. *In vitâ Agric.*

(b) Hoſtem an me, an vos, ignoratis? *Lib. 6.*

de Démosthene, les harangues de Tite-Live & de Salluste pourroient nous en fournir divers exemples, sans parler de Tacite que je viens de vous citer, le plus riche des auteurs en pensées mâles & concises; ni de Tertullien qui en a plusieurs de ce caractere, lesquelles pourtant tirent une partie de leur force de son style dur & barbare. Les poëtes en ont aussi quelques-unes, & il ne se peut rien voir de plus court, de plus fort, ni de plus précis, que ce que dit Corneille en deux endroits.

Le vieil Horace apprenant que le troisiéme de ses fils qui restoit après la mort des autres tués par les Curiaces, avoit pris la fuite, s'emporte contre lui, & dit à Julie, dame Romaine:

Pleurez le déshonneur de toute notre race.

*Que vouliez-vous qu'il fît contre trois*, replique Julie? *Qu'il mourût*, répond le pere d'Horace. Ce *qu'il mourût* exprime la générosité romaine d'une maniere vive & touchante, qui frappe l'esprit & émeut le cœur en même-tems.

Voici l'autre endroit que je vous disois, & que Corneille a imité de Séneque. Jason répudie Médée pour épouser Créuse, fille de Créon, roi de Corinthe. Sur quoi Médée entre en fureur, & menace de faire tout périr. On lui représente qu'elle est sans

pouvoir ; que ſon époux eſt un infidele ; que tout l'abandonne. (*a*) *Médée reſte*, dit-elle dans Séneque. Le poëte François a imité & ſurpaſſé le poëte Latin. Une confidente dit à Médée :

Votre pays vous hait, votre époux eſt ſans foi :
Dans un ſi grand revers que vous reſte-t-il ? Moi,

répond-elle. *Moi, dis-je, & c'eſt aſſez.* N'y a-t-il pas bien de la force & de la grandeur dans ce ſeul mot-là ? Il y a du moins bien de l'orgueil, repartit Philanthe. Ce *moi* répété eſt extrêmement fier, & me rappelle le *moi* de Paſcal & celui de ſon copiſte. Le *moi* eſt haïſſable, ſelon Paſcal : « le *moi* eſt injuſte en ſoi, en ce » qu'il ſe fait le centre de tout. Il eſt in» commode aux autres, en ce qu'il veut » les aſſervir : car chaque *moi* eſt l'enne» mi, & voudroit être le tyran de tous les » autres ». Cela veut dire en bon françois, dit Eudoxe, que l'amour propre n'eſt guère aimable, qu'il rapporte tout à ſoi, & qu'il veut dominer par-tout. Le copiſte, reprit Philanthe, renchérit bien ſur ſon original, en diſant que l'idée confuſe du *moi* eſt le principal objet de l'amour des hommes, & la ſource de leurs plaiſirs & de leurs ennuis. Mais n'oublions pas où nous en

(*a*) Medea ſupereſt.

sommes, & laissons-là ce *moi* dont nous aurons peut-être occasion de parler une autre fois.

C'est trop nous arrêter, dit Eudoxe, sur la premiere espece des pensées qui ne gagnent pas seulement la créance comme vraies, mais qui attirent l'admiration comme nouvelles & extraordinaires. Celles de la seconde espece sont les agréables qui surprennent & qui frappent quelquefois autant que les nobles & les sublimes ; mais qui font par l'agrément ce que font les autres par la noblesse & par la sublimité. A la vérité, le nom de belle pensée, si on prend le mot de beau dans sa propre signification, emporte grandeur, selon Aristote, qui a décidé que les petits hommes n'étoient point beaux, quelque bien faits qu'ils fussent, & qu'ils étoient seulement jolis. Nous appellons pourtant quelquefois belle pensée ce qui n'est que joli, & alors nous confondons le beau avec ce qui plaît, à l'exemple de Démétrius, qui donne de la beauté aux choses qui flattent les sens, ou touchent le cœur.

*Eth. lib 4, p. 3.*

Hé quoi, interrompit Philanthe, les pensées sublimes n'ont-elles pas de quoi plaire d'elles-mêmes ? Ne plaisent-elles pas en effet, & par-là ne sont-elles pas agréables ? Oui, repartit Eudoxe : mais ce n'est pas l'agrément qui en fait le caractere, ni

ni qui y domine. Elles plaisent, parce qu'elles ont du grand qui charme toujours l'esprit; au lieu que celles-ci ne plaisent que parce qu'elles sont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles, est comme en certaines peintures quelque chose de doux, de tendre & de gracieux; c'est en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile, & qui ne consiste pas dans ce que nous appellons plaisant; mais dans je ne sais quelle grace qu'on ne sauroit définir en général, & dont il y a de plus d'une sorte.

Les pensées donc que je nomme agréables, ne sont pas précisément celles où regne la plaisanterie, & qui passent parmi nous pour de bons mots. A la vérité, les bons mots ont un agrément tout particulier, & si vous voulez, nous en parlerons un jour à fond; mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. (*a*) Nous parlons proprement des pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, & qui sont d'ordinaire sérieuses, & dont l'enjouement ne va pas à faire rire.

J'accepte volontiers, dit Philanthe, le parti que vous me proposez touchant les bons mots: c'est une matiere qui n'a point encore été bien traitée & qui mérite de

(*a*) Dicendi genus sententiosum & argutum sententiis non tam gravibus & severis, quàm concinnis & venustis. *Cicer. de clar. Orat.*

l'être ; mais je ne veux pas vous interrompre.

Comme la nobleſſe des penſées, pourſuivit Eudoxe, vient, ſelon Hermogene, de la majeſté des choſes dont elles ſont les images, ainſi que nous avons vu ; leur agrément peut venir, ſelon Démétrius, de la nature des objets qui plaiſent d'eux-mêmes, tels que ſont les fleurs, la lumiere, les beaux jours, & toutes les choſes qui flattent les ſens (*a*).

C'eſt ſans doute pour cela, repartit Philanthe, que Voiture a des penſées ſi jolies : car perſonne n'a mieux mis en œuvre ce que la nature a de plus délicieux & de plus riant. Vous avez deviné juſtement ce que je penſois, repartit Eudoxe, & je ſuis bien aiſe que nous nous ſoyons rencontrés. Voici des endroits de Voiture qui ſont dans ce genre d'agrément.

« Vous viendrez ici trouver le prin-
» tems que vous avez déja paſſé delà, &
» y recevoir les violettes, après avoir
» vu tomber les roſes. Pour moi, je ſou-
» haite cette ſaiſon avec impatience, non
» pas tant à cauſe qu'elle nous doit ren-
» dre les fleurs & les beaux jours, que
» parce qu'elle vous doit ramener ; & je

(*a*) Sunt etiam nonnullæ venuſtates in rebus, ut nymphæi, horti, amores : res enim ſuaptè, naturâ hilaritate & jucunditate quadam ornata eſt. *De Elocut.*

» vous jure que je ne la trouverois pas » belle, si elle revenoit sans vous ».

Il ne peut s'imaginer rien de plus fleuri, ni de plus doux, dit Philanthe. La pensée d'un ancien, ajouta-t-il, qui est rapportée par Aristote dans sa Rhétorique, me paroît encore fort belle, de cette beauté qui va plus à l'agréable qu'au grand. « Tant » de brave jeunesse périe à la derniere ba- » taille, étoit une perte si considérable pour » l'Etat, qu'on pouvoit assurer que l'année » n'en feroit pas une plus grande, si on » lui ôtoit le printems ».

*Rhet. lib. 3 cap. 10.*

Croyez-moi, repartit Eudoxe, Voiture en ce genre vaut bien Péricle, & les pensées suivantes ont des charmes particuliers.

« Après avoir passé un grand parterre » & de grands jardins tout pleins d'oran- » gers, elle arriva en un bois où il y avoit » plus de cent ans que le jour n'étoit entré » qu'à cette heure-là qu'il y entra avec » elle ». C'est de Madame la Princesse dont Voiture parle, & la pensée est jolie; mais il ne faut pas la prendre à la rigueur, ni selon les regles de l'exacte vérité. Le genre galant a ses licences aussi-bien que le genre poétique; & c'est en ces rencontres qu'on a droit de passer du propre au figuré: *Un bois où il y avoit plus de cent ans que le jour n'étoit entré*, voilà le propre. *Qu'à cette heure-là qu'il y entra avec elle*,

voïlà le figuré. Au reſte, Voiture ſemble avoir imité Martial, qui dit à Domitien, que quand il feroit la nuit ſon entrée dans Rome, le peuple ne manqueroit pas de voir le jour en voyant venir l'empereur (*a*).

Je ſuis ravi, dit Philanthe, que le mêlange du propre & du figuré faſſe un agrément, & qu'on puiſſe ſauver par-là des penſées qui ne plaiſent pas à tous les critiques : par exemple, la concluſion de l'Epigramme Latine qu'on fit ſur ce que le duc de Montmorency fut décapité devant la ſtatue de marbre de Henri le Grand, ſans avoir pû obtenir ſa grace de Louis-le-Juſte : *Le viſage du pere & le cœur du fils étoient de marbre* (*b*).

Une épigramme, repliqua Eudoxe, tire ſouvent toute ſa grace du figuré & du propre joints enſemble ; & celle qui fut faite quand le maréchal de Baſſompierre ſortit de la Baſtille après la mort du cardinal de Richelieu, en eſt un exemple :

Enfin dans l'arriere-ſaiſon
La fortune d'Armand s'accorde avec la mienne :
France, je ſors de ma priſon,
Quand ſon ame ſort de la ſienne.

---

(*a*) Jam Cæſar vel nocte venit ; ſtent aſtra licebit.
Non deerit populo, te veniente, dies. *Lib. 8.*

(*b*) Antè patris ſtatuam, nati implacabilis irâ
Occubui indignâ morte manuque cadens.
Illorum ingemuit neuter mea fata videndo :
Ora patris, nati pectora marmor erant.

Le mot de *prison* est pris au troisiéme vers dans le sens propre, & au dernier dans le figuré, & ce qui rend l'épigramme plus heureuse, c'est que *France, je sors de ma prison*, est l'anagramme de François de Bassompierre à une lettre près : mais je reviens à Voiture.

Il mêle encore agréablement ces deux genres, en disant au comte d'Avaux : « Avec tout votre bon tems, dites le vrai, » Monseigneur, ne fait-il pas plus sombre » à Munster depuis que Madame de Lon» gueville n'y est plus ? Au moins fait-il » plus clair & plus beau à Paris depuis » qu'elle y est ».

Une pensée que j'ai vue dans les Mémoires de Brantôme, approche fort de celle de Voiture, dit Philanthe. La reine de Navarre, sœur de François I, étoit une princesse très-accomplie. Sur le bruit qui se répandit à la cour qu'elle étoit morte en Auvergne, un courtisan, bel esprit, assura que cela ne pouvoit être, parce qu'il avoit fait trop beau depuis ce tems-là ; & soutint toujours galamment que si la reine étoit morte, le ciel n'auroit pas été si serein. Il est vrai, reprit Eudoxe, que ces deux pensées se ressemblent extrêmement : mais ce qui autorise davantage celle de Voiture, c'est que sa lettre est toute enjouée : jugez-en par les premieres lignes.

« A ce que je vois, vous autres Plénipotentiaires, vous vous divertissez admirablement à Munster : il vous y prend envie de rire en six mois une fois. Vous faites bien de prendre le tems tandis que vous l'avez, & de jouir de la douceur de la vie que la fortune vous donne. Vous êtes là comme rats en paille, dans les papiers jusqu'aux oreilles, toujours lisant, écrivant, corrigeant, proposant, conférant, haranguant, consultant ; dix ou douze heures chaque jour dans de bonnes chaises à bras bien à votre aise, pendant que nous autres pauvres diables sommes ici marchant, jouant, causant, veillant & tourmentant notre misérable vie ».

C'est là, dit Philanthe, ce qui s'appelle bien badiner. Et c'est aussi en badinant de la sorte, repartit Eudoxe, que l'on peut confondre le sens propre avec le sens figuré sans choquer la raison, ni la bienséance. Il y a même des occasions plus sérieuses où cela se peut, pourvu qu'on n'y entende point finesse, ainsi que nous avons dit en parlant de la vérité ; & ce seul endroit d'une Lettre à Mademoiselle Paulet en fait foi :

« Nous nous approchons tous les jours du pays des melons, des figues & des muscats, & nous allons combattre en des

» lieux où nous ne cueillerons point de » palmes qui ne ſoient mêlées de fleurs » d'orange & de grenades ».

Au reſte, les comparaiſons tirées des ſujets fleuris & délicieux ſont des penſées agréables, de même que celles qu'on tire des grands ſujets ſont des penſées nobles.

« Il me paroît, dit Coſtar, que c'eſt » un grand avantage d'être porté au bien » ſans nulle peine; & il me ſemble que » c'eſt un ruiſſeau tranquille qui, ſuivant » ſa pente naturelle, coule ſans obſtacle » entre deux rives fleuries. Je trouve au » contraire, que ces gens vertueux par rai- » ſon, qui font quelquefois de plus belles » choſes que les autres, ſont de ces jets » d'eau où l'art fait violence à la nature, » & qui après avoir jailli juſqu'au ciel, » s'arrêtent bien ſouvent par le moindre » obſtacle ».

C'eſt encore penſer joliment que de dire avec Balzac, d'une petite riviere : « Cette » belle eau aime tellement ce pays, qu'elle » ſe diviſe en mille branches, & fait une » infinité d'îles & de tours, afin de s'y » amuſer davantage ».

Je ne m'étonne plus, dit Philanthe, que les Eglogues de Théocrite & de Virgile, les *Jardins* d'un de nos amis qui égale l'un & l'autre, ſoient ſi agréables & qu'on ne ſe laſſe jamais de les lire : car on

y trouve par-tout des fleurs, des bois, des ruisseaux, & enfin ce que la vie champêtre a de plus aimable; sans parler de la forme & des ornemens que ces grands maîtres donnent à leur matiere pour l'égayer & pour l'embellir.

*Hermog. de Form. Orat. p. 6.*

C'est là proprement, répondit Eudoxe, que la poésie, qui, selon Hermogene, tend presque toute au plaisir, nous amuse & nous réjouit. Mais si nous en croyons le même Hermogene, la fiction, ou quelque chose d'un peu poétique, rend les pensées très-agréables dans la prose (*a*).

Ce fut apparemment suivant les idées de ce Rhéteur, dit Philanthe, que Voiture composa la Lettre du Roi de Suede à Mademoiselle de Rambouillet, & celle de la Carpe à son compere le Brochet. Je suis bien trompé, repliqua Eudoxe, si Voiture a suivi en cela d'autres idées que les siennes, à moins que nous ne disions de Voiture, au regard de Hermogene, ce qu'on a dit d'un très-sage gentilhomme au regard de Tacite, qu'il le savoit tout entier sans l'avoir lu; parce qu'étant né avec un grand sens naturel, & ayant un grand usage du monde, il en avoit toutes les maximes politiques dans la tête, quoiqu'il n'eût aucune teinture des lettres.

(*a*) Fabulæ in sententiis maximè afferunt suavitatem, & delectationem in oratione. *Idem, cap. 4.*

Quoi

Quoi qu'il en soit, il est certain que les fictions ingénieuses ne font pas un moins bel effet en prose qu'en vers. Ce sont pour l'esprit autant de spectacles divertissans, qui ne manquent pas de plaire aux personnes éclairées. Il y en a au reste de deux sortes, les unes ont de l'étendue, & forment une piece entiere: telles sont les Lettres de la Carpe & du roi de Suede: à quoi l'on peut ajouter *les nouveaux Dialogues des morts*, celui *de l'Amour & de l'Amitié*, *le Miroir ou la Métamorphose d'Orante*, *le Parnasse réformé*, *la Guerre des Auteurs*, *le Louis d'or*. Ces petits ouvrages ont un caractere très-spirituel & très-agréable.

Les autres fictions dont je parle ici sont plus courtes, & se renferment quelquefois en une seule pensée. Ainsi Pline le jeune exhortant, par son exemple, Corneille Tacite à étudier jusque dans la chasse, lui dit que l'exercice du corps réveille l'esprit; que les bois, la solitude, le silence même qu'on garde en certaines chasses, aident fort à bien penser; & enfin que s'il porte toujours avec lui des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forêts & les collines que Diane (*a*). Voilà une petite fiction en deux

(*a*) Mirum est ut animus agitatione motuque corporis excitetur: jam undique sylvæ & solitudo, ipsum-

mots. Pline avoit dit d'abord qu'à une chaſſe où l'on prit trois ſangliers dans les toiles, il étoit aſſis près des toiles mêmes, les tablettes à la main, rêvant & marquant ce qui lui venoit de bon en l'eſprit, afin que s'il s'en retournoit les mains vuides, il rapportât au moins ſes tablettes pleines (*a*). Cela eſt penſé joliment ; mais il y a encore plus d'agrément, en ce qu'il imagine que Minerve eſt comme Diane, hôteſſe des bois, qu'on la trouve dans les vallons & ſur les montagnes.

C'eſt une fiction à-peu-près de cette nature, que ce qu'a dit Varron de Plaute, au rapport de Quintilien : *Si les Muſes vouloient parler latin, elles parleroient comme Plaute* (b). La penſée eſt belle, dit Philanthe; mais c'eſt une de ces penſées qu'on trouve par-tout, & que tout le monde s'approprie. Cicéron & Valere Maxime diſent, ce me ſemble, que ſi Jupiter vouloit parler grec, il ſe ſerviroit du langage de Platon. Quelques-uns ont dit que les Muſes avoient parlé par la

---

que illud ſilentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta ſunt..... Experieris non Dianam magis montibus quàm Minervam inerrare. *Lib. 1, ep. 3.*

(*a*) Ad retia ſedebam : erant in proximo non venabulum, aut lancea, ſed ſtylus & pugillares. Meditabar aliquid, enotabamque ut ſi manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. *Ibid.*

(*b*) Licet Varro dicat Muſas Plautino ſermone locuturas fuiſſe, ſi latinè loqui vellent. *Lib. 10, cap. 8.*

bouche de Xénophon. Au jugement de Pline le jeune, un de ſes amis écrivoit des lettres dans un ſtyle ſi élégant & ſi pur, qu'on croyoit, en les liſant, que les Muſes elles-mêmes parlaſſent latin (*a*). Enfin, on a dit d'une Dame de la Cour, que ſi les Graces vouloient parler, elles parleroient par ſa bouche. Toutes ces penſées ſont les mêmes. On peut y ajouter, reprit Eudoxe, ce que feint ſur la mort de Lope de Vegue le Teſti, qui eſt l'Horace des Italiens, comme le Taſſe eſt leur Virgile. Le Poëte demande où ce cygne de l'Eſpagne s'eſt envolé; il répond qu'il a plu peut-être à Apollon de l'appeller à ſoi, pour ne pas chanter ſeul ſur le Parnaſſe :

*Forſe piacque ad Appollo a ſe chiamarte,*
*Per non eſſer in Pindo a cantar ſolo?*

Il ajoute que depuis la mort de Lope, Apollon ne chante plus ſur ſa lyre que des airs Eſpagnols, & que l'éloquence du Poëte Caſtillan a été capable de changer le langage du Parnaſſe :

*Ne più di Greci accenti,*
*O di Latini, e Toſchi il biondo Arciero;*
*Tempre le corde dell' aurata Cetra :*
*Sol d'Iſpani concenti*
*Rimbomban Pindo e Cirra; e in ſuono*
*Ibero volano arguti carmi à ferir l'Etra,*

(*a*) Epiſtolas quidem ſcribit, ut Muſas ipſas latinè loqui credas. *Pl. lib. 2, ep. 13.*

*Tanto può, tanto impetra*
*La facondia di Lope : Ei fol fù degno*
*Di mutar lingua all' Apollineo regno.*

Je juge par-là, dit Philanthe, que la poéſie imite quelquefois la proſe; mais il me paroît que les ſeules figures qu'on emprunte de la poéſie égaient fort une penſée dans la proſe. Le vieux Pline, qui vaut bien plus que le jeune, ſi nous nous en rapportons à Voiture, parlant de ces Dictateurs Romains, qui, après avoir commandé des armées, & remporté des victoires, labouroient les champs & menoient eux-mêmes la charrue, dit que la terre ſe réjouiſſoit d'être cultivée par des laboureurs victorieux, & fendue avec un ſoc chargé de lauriers (*a*).

Il dit ailleurs que les maiſons où étoient diſpoſées par ordre les ſtatues des héros d'une noble race, ſe ſentoient encore de leurs triomphes, après avoir changé de maîtres; & que les murailles reprochoient à un lâche qui les habitoit, que tous les jours il entroit dans un lieu conſacré par les monumens de la vertu & de la gloire d'autrui (*b*).

---

(*a*) Gaudentre terrâ vomere laureato, & triumphali aratore. *Hiſt. Nat. lib. 18, cap. 3.*

(*b*) Triumphabant etiam, dominis mutatis, ipſæ domus, & erat hæc ſtimulatio ingens, exprobrantibus tectis quotidiè imbellem dominum intrare in alienum triumphum. *Ibid. lib. 35, cap. 2.*

Il est vrai, repartit Eudoxe, que cette joie de la terre, ce sentiment des maisons, ces reproches des murailles, ont je ne sais quoi de vif & de beau qui fait plaisir à l'esprit; mais une métaphore animée & qui marque de l'action, ne plaît guère moins. Le Pline que vous venez de citer, dit, pour faire entendre l'usage des fleches, qu'afin que la mort vînt plus vîte à nous, nous l'avons fait voler en donnant des ailes au fer (*a*). La pensée n'est-elle pas vive, & aussi agréable que celle d'Horace sur les chagrins qui volent auprès des lambris dorés, & que les gardes ne chassent point (*b*)? Remarquons en passant, dit Philanthe, que la pensée de Malherbe sur la mort est prise de-là :

Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

Au reste, reprit Eudoxe, la métaphore est, de sa nature, une source d'agrémens; & rien ne flatte peut-être plus l'esprit que la représentation d'un objet sous une image étrangere. Nous aimons, suivant la remarque d'Aristote, à voir une chose dans

(*a*) Ut ociùs mors perveniret ad hominem, alitem illam fecimus, pennasque ferro dedimus. *Ibid. lib. 34, cap. 14.*

(*b*) Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, & curas laqueatu circum
Tecta volantes. *Lib. 2, od. 16.*

une autre : & ce qui ne frappe pas de soi-même, ni à face découverte, surprend dans un habit emprunté & avec un masque. Ainsi d'une proposition simple & commune, telle qu'est celle-ci, *les filles, en France, ne succedent point à la Couronne*, on fait une pensée ingénieuse & agréable, en disant, selon l'Evangile, *les lis ne filent point ;* ou, selon la fable, *une quenouille n'accommode pas l'Hercule Gaulois.*

Quelquefois une imagination toute pure fait le même effet sans le secours de la métaphore. Catulle, pour faire entendre qu'une personne a très-bonne grace & est très-bien faite, imagine qu'elle a dérobé tous les agrémens de toutes celles qui en ont : *Omnibus una omnes surripuit veneres.*

Voiture, interrompit Philanthe, n'a-t-il point dérobé à Catulle la vision qu'il a sur Mademoiselle de Bourbon ? ou plutôt, pour ne rien dire de trop, Catulle n'a-t-il pas donné lieu à Voiture d'imaginer des vols extraordinaires pour faire valoir le mérite de la Princesse ? Philanthe prit le livre & lut ce qui suit : « Selon que je viens » de la dépeindre, vous jugerez bien que » c'est une beauté bien différente de celle de » la Reine Epicharis ; mais si elle n'est pas » si Egyptienne qu'elle, elle ne laisse pas » d'être pour le moins aussi voleuse. Dès

» ſa premiere enfance elle vola la blan-
» cheur à la neige, & aux perles l'éclat & la
» netteté. Elle prit la beauté & la lumiere
» des aſtres, & encore il ne ſe paſſe guère
» de jours qu'elle ne dérobe quelque rayon
» au ſoleil, & qu'elle ne s'en pare à la vue
» de tout le monde. Derniérement, dans
» une aſſemblée qui ſe fit au Louvre, elle
» ôta la grace & le luſtre à toutes les dames
» & aux diamans qui les couvroient; elle
» n'épargna pas même les pierreries de la
» Couronne ſur la tête de la Reine, &
» elle en ſut enlever ce qui y étoit de plus
» brillant & de plus beau ».

Voilà qui eſt imaginé plaiſamment, repartit Eudoxe, & c'eſt l'air de gaieté dont cela ſe dit, qui ſauve ce que la penſée a en apparence de faux & d'outré : car enfin il étoit vrai dans le fond que Mademoiſelle de Bourbon effaçoit tout ce qu'il y avoit de beau à la Cour ; & ce vol qu'on lui attribue n'eſt qu'un tour ingénieux, pour dire la choſe agréablement.

Ce qu'on a dit de la jeune Ducheſſe de Bourbon dans la deſcription du dernier Carrouſel, repliqua Philanthe, marque d'une maniere ingénieuſe & agréable qu'elle eſt née ſage & ſpirituelle :

Vous n'aviez pas encor dix ans
Que votre eſprit en avoit trente.

C'eſt la penſée de Marot, reprit Eu-

doxe, sur une personne de la Cour de François I, qu'on nommoit Mademoiselle Helly :

Dix-huit ans je vous donne
Belle & bonne :
Mais à votre sens rassis
Trente ou trente-six
J'en ordonne.

Ces différens nombres opposés les uns aux autres font un effet très-joli. Aussi l'agrément naît d'ordinaire de l'opposition, sur-tout dans les pensées doubles qui ont deux sens & comme deux faces : car cette figure qui semble nier ce qu'elle établit, & qui se contredit en apparence, est très-élégante. J'en tombe d'accord, repartit Eudoxe, & les anciens nous fourniſſent là-dessus de beaux exemples. Sophocle dit que les présens des ennemis ne sont pas des présens, & qu'une mere inhumaine n'est pas mere; Séneque, qu'une grande fortune est une grande servitude (*a*); Tacite, qu'on fait quelquefois toutes sortes de bassesses & d'actions serviles pour regner (*b*). Horace parle d'une folle sagesse, d'une paresse empressée & d'une concorde discordante.

Les modernes, repliqua Philanthe,

(*a*) Magna servitus est magna fortuna. *De Consolat. ad Polyb.*

(*b*) Omnia serviliter pro dominatione. *Hist. lib. 2.*

n'excellent pas moins en ces sortes de pensées que les anciens. J'ai lu quelque part que les Rois sont esclaves sur le trône; que le corps & l'ame sont deux ennemis qui ne peuvent se quitter, & deux amis qui ne peuvent se souffrir. Selon Voiture, le secret pour avoir de la santé & de la gaieté, est que le corps soit agité, & que l'esprit se repose. Le même dit, en parlant d'une personne de qualité qui avoit de l'esprit infiniment, & avec laquelle il étoit en commerce : « Je ne me trouve jamais si glo-» rieux que quand je reçois de ses lettres, » ni si humble que lorsque j'y veux ré-» pondre ».

Un Poëte Espagnol dit sur la mort d'une Reine d'Espagne :

*Viva no pudo ser mas :*
*Muerta no pudo ser menos.*

Toute la beauté de la pensée consiste dans l'opposition : *Elle n'a pu être pendant sa vie plus qu'elle étoit ; elle ne peut être après sa mort moins qu'elle est.* Marot que je vous citois tout-à-l'heure, repartit Eudoxe, finit l'épitaphe de Madame de Château-Briant par une pensée pareille :

Sous ce tombeau gist Françoise de Foix,
De qui tout bien tout chacun souloit dire :
Et le disant onc une seule fois,
Ne s'avança d'y vouloir contredire.
De grand'beauté, de grace qui attire,

De bon savoir, d'intelligence prompte,
De biens, d'honneur, & mieux que ne raconte,
Dieu éternel richement l'étoffa :
O Viateur! pour t'abréger le conte,
Ci-gist un rien, là où tout triompha.

L'épitaphe fameuse de Jacques Trivulce, enterré à Milan, tire toute sa grace de l'opposition & de la briéveté :

*Hic quiescit qui nunquam quievit.*

Nous pourrions dire en notre langue :

Ici repose qui ne s'est jamais tenu en repos.

C'est ce guerrier si célebre dans l'Histoire d'Italie, interrompit Philanthe, qui mourut à quatre-vingts ans, & qui, au rapport de Brantôme, étant sur le point de mourir, voulut tenir son épée nue, parce qu'il avoit oui dire que les diables haïssoient fort les épées. La croix, ou le cierge bénit eût été mieux entre ses mains, répondit Eudoxe. Après tout, quelque belle que soit son épitaphe, je l'estime beaucoup moins qu'un petit éloge du Roi, renfermé en un seul vers, qui vaut, à mon gré, un panégyrique entier :

*Pace beat, totum bello qui terruit orbem.*

Je ne sais si on peut rendre cela en François dans toute sa beauté : *Celui qui a fait trembler le monde par ses armes, le rend heureux par la paix.*

Ce qu'a dit un autre Poëte sur le même

ſujet eſt encore fort beau, repliqua Philanthe :

*Plus pacaſſe orbem, quàm domuiſſe fuit.*

Il eſt vrai, repartit Eudoxe ; & la traduction en eſt aiſée : *Il y a plus de gloire, à donner la paix au monde qu'à le vaincre.* Mais l'oppoſition de *paix* & de *guerre* de *rendre heureux* & de *faire trembler*, ajoute au premier vers je ne ſais quel agrément que l'autre n'a pas. Le ſecond eſt plus fort, ſi vous voulez ; mais le premier me paroît plus agréable.

Deux vers, répondit Philanthe, qui ont été mis ſur le globe de Verſailles, où les arts ſont peints, & par leſquels on fait parler la Poéſie, ont toute la grace qu'on peut ſouhaiter. *A quoi bon feindre*, dit la Poéſie, *quand je chante vos hauts faits, grand Roi, on croit que c'eſt une fable, & c'eſt une hiſtoire* (a). La fable & l'hiſtoire, oppoſées l'une à l'autre, rendent la penſée belle, repliqua Eudoxe, & cela me rappelle un endroit de Pline le jeune, au ſujet de la guerre des Daces, qu'un de ſes amis avoit entrepris d'écrire. *Quelle matiere plus poétique*, dit-il, *& plus fabuleuſe que celle-là, quoique pleine d'événemens très-véritables* (b) ?

(a) Fingere cur libeat ? dum te cano, Maxime Regum : Fabula narrari creditur, hiſtoria eſt.

(b) Quæ tam poetica, & quanquam in veriſſimis rebus tam fabuloſa materia ? *Lib. 8, ep. 4.*

Il faut avouer, dit Philanthe, que les antitheſes bien ménagées plaiſent infiniment dans les ouvrages d'eſprit. Elles y font à-peu-près le même effet, répondit Eudoxe, que dans la peinture, les ombres & les jours qu'un bon Peintre a l'art de diſpenſer à propos; ou dans la muſique, les voix hautes & les voix baſſes qu'un habile maître ſait mêler enſemble.

Cependant, ne croyez pas, continua-t-il, qu'une penſée ne puiſſe être agréable que par des endroits brillans, & qui aient du jeu : la ſeule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle conſiſte, cette naïveté, dans je ne ſais quel air ſimple & ingénu, mais ſpirituel & raiſonnable, tel qu'eſt celui d'un villageois de bon ſens, ou d'un enfant qui a de l'eſprit; & la plûpart des épigrammes de * l'*Anthologie* ont ce caractere : s'il ne s'y trouve rien qui pique le goût, il s'y trouve pourtant quelque choſe qui le chatouille; & on peut dire que ſans avoir le ſel de Martial, elles ne ſont pas inſipides. Il y en a de bien fades, interrompit Philanthe : & vous ſavez que quelques-unes de ces épigrammes grecques qu'on traduiſit à Racan, lui parurent ſi mauvaiſes, & d'un goût ſi plat, que dînant à la table d'un Prince, où l'on ſervit devant lui un potage qui ne ſentoit que l'eau : « Voilà, dit-il tout bas à un

ecueil des grammes ecques.

de ſes amis, qui avoit vu les épigrammes avec lui, » un potage à la grecque, s'il » en fut jamais ».

Je ne parle pas de celles-là, repartit Eudoxe : je parle de celles qu'on a faites ſur la vache en cuivre de Myron & ſur des ſujets ſemblables, qui, toutes ſimples qu'elles ſont, ne laiſſent pas d'être ingénieuſes à leur maniere. L'une dit : *Petit veau, pourquoi meugles-tu? l'art ne m'a point donné de lait.* L'autre : *Paſteur, tu me frappes pour me faire marcher; l'art t'a bien trompé, Myron ne m'a pas animée.*

Les ſuivantes ſont ſur des ſtatues de Dieux & de Déeſſes. *Ou Jupiter eſt venu du ciel pour ſe faire voir à Phidias, ou Phidias eſt monté au ciel pour voir Jupiter.*

Pallas & Junon voyant une ſtatue de Vénus, dirent : *C'eſt à tort que nous avons condamné le jugement de Pâris.*

Un Poëte dit, au ſujet d'une ſtatue de l'Amour enchaîné & attaché à une colonne : *Petit enfant, qui vous a lié les mains? ne pleurez pas, vous qui prenez plaiſir à faire pleurer les jeunes gens.*

Les auteurs de ces épigrammes, ajouta Eudoxe, avoient un peu du génie des peintres qui excellent en certaines naïvetés gracieuſes, & entr'autres, du Correge, dont les peintures d'enfans ont des graces

particulieres, & quelque chose de si enfantin, que l'art semble la nature même (*a*). Parmi les Latins, Ovide & Catulle sont originaux en ce genre-là : il ne faut qu'ouvrir les *Métamorphoses*, les *Fastes* & les *Tristes*, pour trouver des exemples de naïveté ; & le nombre qu'il y en a, m'a empêché d'en écrire aucun. Ce que dit Catulle d'un parfum exquis, est agréable pour être naïf. *Quand vous le sentirez, vous prierez les Dieux qu'ils vous fassent devenir tout nez* (*b*).

Nous avons des Poëtes, repliqua Philanthe, qui ne le cedent guère en naïveté à Ovide, ni à Catulle, & j'en ai connu un qui a fait en ce genre un très-joli madrigal sur la fortune d'un homme de mérite :

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je disois : A quoi sers-tu,
Pauvre & stérile vertu ?
Ta droiture & tout ton zele,
Tout compté, tout rabattu,
Ne valent pas un fétu.
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pomponne,
Aussi-tôt je me suis tu :
A quelque chose elle est bonne.

---

(*a*) Tunc perfecta ars, cùm naturam ita exprimit, ut natura ipsa esse videatur. *Long. sect. 29.*

(*b*) Quod tu cùm olfacies, Deos rogabis
Totum ut te faciant, Fabulle, nasum.

Une épitaphe de la façon de Scarron finit par une naïveté merveilleuse :

Ci-gît qui fut de belle taille,
Qui savoit danser & chanter,
Faisoit des vers vaille que vaille,
Et les savoit bien réciter.
Sa race avoit quelqu'antiquaille,
Et pouvoit des héros compter;
Même il auroit donné bataille,
S'il en avoit voulu tâter.
Il parloit fort bien de la guerre,
Des cieux, du globe de la terre,
Du droit civil, du droit canon,
Et connoissoit assez les choses
Par leurs effets & par leurs causes :
Etoit-il honnête homme? oh, non!

Mais peut-être que le plus naïf de tous nos Poëtes, est le Chevalier de Cailly, qui déguisa son nom en donnant ses vers au public, sous le titre de *Petites Poésies du Chevalier d'Aceilly*.

Ces *petites poésies* sont pleines de naïvetés, & on y reconnoîtra bien le poëte, qui, avec de l'esprit, étoit l'homme du monde le plus naturel, & qui avoit le plus de candeur.

Son quatrain sur l'étymologie du mot d'*Alfana*, qu'un savant faisoit venir d'*Equus*, ne m'est jamais sorti de la mémoire :

Alfana vient d'*Equus*, sans doute :
Mais il faut avouer aussi,
Qu'en venant delà jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

Il m'en revient un autre qui marque son désintéressement d'une maniere bien naïve:

Quand je vous donne ou vers ou prose,
Grand Ministre, je le fais bien,
Je ne vous donne pas grand'chose;
Mais je ne vous demande rien.

On diroit, interrompit Eudoxe, que ces quatrains soient de Gombaud, tant ils ont de son air : témoin celui-ci, qui est un chef-d'œuvre de naïveté :

Colas est mort de maladie,
Tu veux que j'en pleure le sort :
Que diable veux-tu que j'en die?
Colas vivoit, Colas est mort.

Après tout, reprit Philanthe, ces pensées, toutes naïves qu'elles sont, ne laissent pas d'avoir un peu d'antithese.

Je ne vous donne pas grand'chose;
Mais je ne vous demande rien.
Colas vivoit, Colas est mort.

*Donner*, *demander*, *vivre*, *mourir*, fait un petit jeu qui égaye la chose. La naïveté, dit Eudoxe, n'est pas ennemie d'une certaine espece d'antitheses, qui ont de la simplicité, selon Hermogene, & qui plaisent même d'autant plus qu'elles sont plus simples : elle ne hait que les antitheses brillantes & qui jouent trop (*a*).

(*a*) Simplicia habent etiam suum acumen, suas argutias. *Gaspar. Laurent Comment. in Tract. Hermog. de Formis Orat.* Ipsa ἀφέλεια simplex & inaffectata habet quemdam purum, qualis etiam in fœminis amatur, ornatum. *Quintil. lib. 8, cap. 3.*

Mais

Mais n'avez-vous point remarqué, ajouta-t-il, que les idées triſtes, telle qu'eſt l'idée de la mort, n'empêchent pas qu'une penſée ne plaiſe beaucoup? Comme les tempêtes, les batailles ſanglantes, les bêtes farouches, charment dans un tableau, au lieu d'effrayer, ſi elles ſont bien repréſentées & bien peintes : ainſi les objets les plus pitoyables ont de quoi plaire, s'ils ſont bien conçus & bien exprimés ; car, ſelon la doctrine d'Ariſtote, tout ce qui ſera imité parfaitement, ſera agréable, quand même ce ſeroit quelque choſe d'affreux. Le plaiſir qu'on a de voir une belle imitation, ne vient pas préciſément de l'objet, mais de la réflexion que fait l'eſprit, qu'il n'y a rien en effet de plus reſſemblant : de ſorte qu'il arrive en ces rencontres qu'on apprend je ne ſais quoi de nouveau qui pique & qui plaît. *Rhet. lib. 1 cap. 11.*

C'eſt dans cette vue qu'un excellent philoſophe, qui joint toute la politeſſe de notre langue avec une profonde connoiſſance de la nature, dit à un illuſtre Chancelier, en lui dédiant *les Caracteres des paſſions :* Que les déſordres & les vices qu'il met ſous ſa protection, ne ſont pas de la nature de ceux qui craignent la ſévérité des loix ; que ce n'en ſont que les images & les figures qui peuvent être reçues comme celles des monſtres & des ty-

rans, & qui ne doivent pas lui être moins agréables à voir que les portaits des vaincus ont accoutumé de l'être aux vainqueurs.

Je m'étois apperçu il y a long-tems, dit Philanthe, que les penſées qui repréſentent des choſes fâcheuſes peuvent plaire; mais je n'en ſavois pas la raiſon, & je vois bien à cette heure pourquoi les *Triſtes* d'Ovide plaiſent tant, ſans parler des pieces dramatiques anciennes & modernes, qui nous divertiſſent en nous arrachant des pleurs.

C'eſt pour la même raiſon, repliqua Eudoxe, que les endroits de Virgile les plus douloureux & les plus funeſtes font tant de plaiſir aux lecteurs. La mort de Didon a un charme particulier; & cette Reine malheureuſe occupe agréablement l'eſprit, quand toute éplorée & le viſage couvert d'une pâleur mortelle, elle monte ſur ſon bûcher; qu'elle tire l'épée dont elle veut ſe percer le ſein, & qui ne lui a pas été donnée pour un tel uſage: quand prête à ſe tuer elle-même, elle fond en larmes à la vue des préſens qu'elle a reçus du Prince Troyen, ſi doux & ſi chers dans le tems que les deſtins lui étoient propices (*a*). Quand enfin, après avoir déclaré,

(*a*) Non hos quæſitum munus in uſus;
Dulces exuviæ dum fata Deuſque ſinebant.

en soupirant, qu'elle seroit heureuse si les navires de Troye n'avoient jamais touché les bords de Carthage, elle dit dans un transport furieux : *Quoi, mourir sans se venger!* Puis un reste d'amour se mêlant à la rage & à la douleur : *Mais mourons*, ajoute-t-elle. *C'est ainsi qu'il me faut périr. Que le cruel voye au moins de la mer les flammes de mon bûcher, & emporte avec soi des assurances de ma mort* (*a*).

Voilà effectivement une passion bien touchée, dit Philanthe, & je ne crois pas qu'on puisse rien voir de mieux peint. Voici un autre portrait plus en petit, repliqua Eudoxe, mais presqu'aussi agréable, tout triste qu'il est. C'est la description que Virgile fait des amans qui sont aux enfers où descend Enée. Le Poëte établit leur demeure dans des lieux arrosés de larmes, & qui se nomment les campagnes pleurantes. *Là*, dit-il, *ceux que l'amour a tourmentés, & fait mourir cruellement, suivent des routes solitaires, & se cachent sous un bois de myrte; les cha-*

(*a*) Moriemur inultæ?
Sed moriamur, ait. Sic, sic juvat ire sub umbras.
Hauriat hunc oculis ignem crudelis ab alto
Dardanus, & nostræ secum ferat omina mortis.

*Æneid. lib. 4.*

*grins ne les abandonnent pas dans le séjour même de la mort* (*a*).

Cette derniere pensée me plaît beaucoup, repartit Philanthe, & rien à mon gré ne marque mieux jusqu'où vont les peines que cause une si folle passion.

Virgile, reprit Eudoxe, pense toujours agréablement, aussi-bien qu'Homere, qui est, selon les savans, le pere des graces (*b*), & dont parle ainsi l'Auteur de l'*Art Poétique* François :

On diroit que pour plaire, instruit par la nature
Homere ait à Vénus dérobé sa ceinture :
Son livre est d'agrémens un fertile trésor :
Tout ce qu'il a touché se convertit en or ;
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace ;
Par-tout il divertit, & jamais il ne lasse.

Mais nous n'aurions jamais fait, si nous voulions remarquer ce qu'il y a d'agréable dans l'un & dans l'autre ; & puis il faut que je vous parle d'une troisiéme espece de pensées, qui, avec de l'agrément, ont de la délicatesse, ou plutôt dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le prix vient de ce qu'elles sont délicates.

Ah ! dites-moi, je vous prie, repliqua Philanthe, ce que c'est précisément que

(*a*) Hic quos durus amor crudeli tabe peredit,
Secreti celant calles, & myrtea circum
Sylva regit ; curæ non ipsâ in morte relinquunt.
*Æneid. lib. 6.*

(*b*) Ille elegantiarum omnium pater Homerus. *Casaub.*

délicateſſe : on ne parle d'autre choſe, & j'en parle à toute heure moi-même ſans bien ſavoir ce que je dis, ni ſans en avoir une notion nette. Je ſais ſeulement qu'il y a de bons eſprits, comme de bons peintres, qui ne ſont point délicats. Les ouvrages de Rubens, au rapport des maîtres de l'art, ſentent plus le génie Flamand que la beauté de l'antique ; & quoiqu'il y eût de la vivacité & de la nobleſſe en tout ce qu'il faiſoit, ſes figures étoient plus groſſieres que délicates ; au lieu que les tableaux de Raphaël ont, avec beaucoup de grandeur, des graces inimitables & toute la délicateſſe poſſible.

La délicateſſe, dans le propre, repartit Eudoxe, eſt plus aiſée à définir que dans le figuré. Si vous me demandiez ce que c'eſt que délicateſſe en matiere de parfum, de viande, de muſique, je pourrois peut-être vous contenter, en diſant qu'un parfum délicat eſt un parfum dont les parties ſont ſubtiles, & qui n'entête jamais ; qu'une viande délicate eſt celle qui, ayant peu de maſſe & beaucoup de ſuc, flatte le goût, & ne charge point l'eſtomac ; qu'une muſique délicate eſt un concert de voix & d'inſtrumens, qui ne font que chatouiller les oreilles, & qui n'excitent que des mouvemens doux dans le cœur ; mais quand vous me demandez ce que c'eſt

qu'une penſée délicate, je ne ſais où prendre des termes pour m'expliquer. Ce ſont de ces choſes qu'il eſt difficile de voir d'un coup-d'œil, & qui, à force d'être ſubtiles, nous échappent, lorſque nous penſons les tenir. Tout ce qu'on peut faire, c'eſt de les regarder de près & à diverſes repriſes, pour parvenir peu-à-peu à les connoître. Tâchons donc de nous former quelqu'idée de la délicateſſe ingénieuſe, & ſur-tout ne nous contentons pas de dire qu'une penſée délicate eſt la plus fine production, & comme la fleur de l'eſprit : car ce n'eſt rien dire; & dans un ſujet ſi difficile on ne ſe tire pas d'affaire avec un ſynonyme ou avec une métaphore.

Il faut, à mon avis, raiſonner de la délicateſſe des penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſprit, par rapport à celle des ouvrages naturels. Les plus délicats ſont ceux où la nature prend plaiſir à travailler en petit (*a*), & dont la matiere, preſqu'imperceptible, fait qu'on doute ſi elle a deſſein de montrer ou de cacher ſon adreſſe (*b*) : tel eſt un inſecte parfaitement bien formé, & d'autant plus digne d'admiration, qu'il tombe moins ſous la vue, ſelon l'Auteur de l'Hiſtoire naturelle.

(*a*) Rerum natura nuſquam magis quàm in minimis tota. *Plin. lib. 11, cap. 22.*

(*b*) In arctum coacta rerum naturæ majeſtas, multis nullâ ſuî parte mirabilior. *Idem, lib. 37, proœm.*

Disons par analogie qu'une pensée où il y a de la délicatesse a cela de propre, qu'elle est renfermée en peu de paroles, & que le sens qu'elle contient n'est pas si visible ni si marqué : il semble d'abord qu'elle le cache en partie afin qu'on le cherche & qu'on le devine ; ou du moins elle le laisse seulement entrevoir, pour nous donner le plaisir de le découvrir tout-à-fait quand nous avons de l'esprit (*a*). Car, comme il faut avoir de bons yeux, & employer même ceux de l'art, je veux dire les lunettes & les microscopes, pour bien voir les chef-d'œuvres de la nature ; il n'appartient qu'aux personnes intelligentes & éclairées de pénétrer tout le sens d'une pensée délicate. Ce petit mystere est comme l'ame de la délicatesse des pensées, en sorte que celles qui n'ont rien de mystérieux, ni dans le fond, ni dans le tour, & qui se montrent toutes entieres à la premiere vue, ne sont pas délicates proprement, quelque spirituelles qu'elles soient d'ailleurs. D'où l'on peut conclure que la délicatesse ajoute je ne sais quoi au sublime & à l'agréable, & que les pensées qui ne sont que nobles ou jolies, ressemblent en quelque façon à ces Héroïnes

(*a*) Auditoribus grata fuit [illegible] rint, acumine suo delectantur ; & gaudent [illegible] intellexe-audiverint, sed quasi invenerint. *Quintil. l. 8, cap. 2.*

ou à ces Bergeres de Roman, qui n'ont ſur le viſage, ni maſque, ni crêpe; toute leur beauté ſaute aux yeux dès qu'elles ſe préſentent. Je ne ſais ſi vous m'entendez; je ne m'entends preſque pas moi-même; & je crains à tous momens de me perdre dans mes réflexions.

Je vous entends, ce me ſemble, repliqua Philanthe, & je ne vous admire guère moins que Pline admiroit les ouvrages de la nature, tant je trouve que vous raiſonnez juſte ſur une matiere ſi abſtraite. Je vous quitte de votre admiration, dit Eudoxe; il ſuffit que vous conceviez à-peu-près ce que je veux dire; mais les exemples vous le feront peut-être mieux comprendre que mes paroles.

La premiere penſée qui me revient en ce genre-là, eſt du Panégyrique de Pline. Le Panégyriſte dit à ſon Prince, qui avoit refuſé long-tems le titre de pere de la Patrie, & qui ne voulut le recevoir que quand il crut l'avoir mérité : *Vous êtes le ſeul à qui il eſt arrivé d'être pere de la Patrie, avant que de le devenir* (a).

Le Cardinal Bentivoglio, interrompit Philanthe, a eu preſque la même idée ſur la dignité de Grand d'Eſpagne, en parlant

(a) ... omnium contigit tibi, ut pater Patriæ eſſes, antequam fieres.

du

du Marquis de Spinola : « Sa naiſſance » illuſtre & ſon grand mérite l'avoient fait » Grand d'Eſpagne avant qu'il le fût ». L'Italien a un tour qu'on ne peut rendre en François : *E per nobilta di ſangue, e per eminenza di merito, portò ſeco in Iſpagna il Grandato, anche prima di conſeguirlo.*

Le Cardinal, reprit Eudoxe en riant, pourroit bien avoir un peu volé le Conſul : mais ne le chicanons pas là-deſſus, & faiſons-lui honneur de ſa penſée autant qu'à Pline de la ſienne. Elles ont toutes deux de la fineſſe, & laiſſent plus de choſes à penſer qu'elles n'en diſent : car pour ne parler que de celle du panégyriſte de Trajan, je conçois, ſi j'ai de l'intelligence & de la pénétration, que les autres Princes prenoient le nom de pere de la Patrie, dès qu'ils commençoient à régner ; que Trajan, & plus modeſte, & plus équitable qu'eux, ne le prit qu'après s'en être rendu digne, par le ſoin qu'il eut de ſauver l'Empire, & par l'amour qu'il porta à ſes ſujets ; enfin qu'il étoit le pere de la Patrie dans le cœur de tout le monde avant qu'on lui en donnât la qualité & le nom.

Ce panégyrique ſi ingénieux & ſi éloquent, pourſuivit Eudoxe, a d'autres penſées délicates ; mais pour vous les dire, il

faut que je consulte mon recueil. En voici une sur ce que le fleuve qui rendoit l'Egypte fertile par ses inondations réglées, ne s'étant point débordé une fois, Trajan envoya des bleds en abondance au secours des peuples qui n'avoient pas de quoi vivre : *Le Nil n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains* (*a*).

Voici un autre trait pour le moins aussi délicat à l'occasion des jardins & des maisons de plaisance qui avoient toujours été aux Empereurs, & que les particuliers possédoient alors. *Les fontaines, les fleuves, les mers, ne servent pas aux plaisirs d'un homme seul. Il y a dans le monde quelque chose qui ne vous appartient pas, & le patrimoine des Césars est moins étendu que leur empire* (*b*). Il ajoute, pour faire entendre que ces beaux jardins, ces magnifiques maisons s'achetoient librement, & que la possession en étoit paisible : *La bonté du Prince est si grande, & les tems sont si heureux sous son regne, qu'il nous croit dignes des choses qui ne convenoient qu'aux Empereurs, & que de*

(*a*) Nilus Ægypto, quidem sæpè, sed gloriæ nostræ nunquam largior fluxit.

(*b*) Non unius oculis flumina, fontes, maria deserviunt : est quod Cæsar non suum videat, tandemque imperium principum quàm patrimonium majus est.

*notre côté nous ne craignons pas d'en paroître dignes* (*a*).

Rien, au reſte, n'eſt penſé plus finement que ce que Pline dit à ſon Prince vers la fin du panégyrique : *La flatterie ayant épuiſé il y a long-tems toutes les novelles manieres de louer les grands, la ſeule qui reſte pour célébrer vos vertus eſt d'oſer s'en taire* (*b*).

Un homme de qualité que nous connoiſſons, & qui tourne ſes penſées le plus délicatement du monde, interrompit Philanthe, n'a-t-il pas imité Pline en écrivant dans ſes mémoires, qu'il faut dire les mêmes choſes, ou ſe taire ſur les belles actions du Roi; qu'il en fait plus de nouvelles tous les jours, qu'il n'y a de tours différens en notre langue pour les louer dignement? Celui dont vous parlez, repliqua Eudoxe, n'a peut-être pas lu le panégyrique de Trajan, non plus qu'une épître adreſſée au Cardinal de Richelieu, dans laquelle un écrivain du regne paſſé le flatte en ces termes qui me ſont demeurés dans la mémoire : « Nos forces dé» faillent à meſure que vos merveilles

(*a*) Tanta benignitas principis, tanta ſecuritas temporum eſt, ut ille nos principalibus rebus exiſtimet dignos, nos non timeamus quòd digni eſſe videamur.

(*b*) Cùm jam pridem novitas adulatione conſumpta ſit, non alius erga te novus honor ſupereſt, quàm ſi aliquando de te tacere audeamus.

» croiſſent ; & comme l'on a dit autrefois » d'un vaillant homme, qu'il ne pouvoit » plus recevoir de bleſſures que ſur les » cicatrices de celles qu'il avoit reçues, » vous ne ſauriez être loué que par des » redites ; puiſque la vérité qui a des bor- » nes, a dit pour vous tout ce que le men- » ſonge qui n'en connoît point, a inventé » pour les autres ».

Mais je reviens au panégyriſte ancien, & je ne ſais ſi ce qu'il dit ſur l'entrée de Trajan dans Rome, n'eſt point auſſi fin que ce que je vous diſois tout à-l'heure : *Les uns publioient, après vous avoir vu, qu'ils avoient aſſez vécu ; les autres, qu'ils devoient encore vivre* (*a*).

Cicéron ne dit-il pas quelque choſe de ſemblable en louant Céſar, repartit Philanthe? Je devine ce que vous voulez dire, reprit Eudoxe, & j'ai marqué ici l'endroit. Cicéron parle à Céſar même en ces termes : *J'ai entendu avec peine la belle & ſage parole qui vous eſt échappée plus d'une fois, que vous avez aſſez vécu pour la nature & pour la gloire. Peut-être que vous avez aſſez vécu pour la nature, & j'ajoute pour la gloire, ſi vous voulez ; mais ce qui eſt plus important,*

(*a*) Alii ſe ſatis vixiſſe, te viſo, te recepto ; alii nunc magis eſſe vivendum prædicabant.

*vous avez certainement peu vécu pour la Patrie* (*a*).

Il s'explique encore d'une autre maniere sur le même sujet : *J'ai souvent oui dire que vous disiez à toute heure que vous aviez assez vécu pour vous : je le crois, si vous viviez pour vous seul, ou que vous fussiez né pour vous seul* (*b*).

L'idylle qu'on fit il y a deux ans pour être chantée dans l'Orangerie de Sceaux, repliqua Philanthe, a une pensée dont je suis plus touché, que de celles de César & de Cicéron. La paix que le Roi venoit de donner à toute l'Europe étoit le sujet de l'idylle, & voici l'endroit qui me touche par rapport à ce que vous venez de dire :

Qu'il regne, ce Héros, qu'il triomphe toujours ;
Qu'avec lui soit toujours la paix ou la victoire :
Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine & de la Loire ;
Qu'il regne, ce Héros, qu'il triomphe toujours,
Qu'il vive autant que sa gloire !

Rien n'est plus beau, ni plus naturel, repartit Eudoxe ; & ce *qu'il vive autant que sa gloire*, a beaucoup de délicatesse.

---

(*a*) Illam tuam præclarissimam & sapientissimam vocem invitus audivi ; satis te diù vel naturæ vixisse, vel gloriæ ; satis, si ita vis naturæ fortasse ; addo etiam, si placet, gloriæ : at quod maximum est, Patriæ certè parum. *Orat. pro Ligar.*

(*b*) Sæpè venit ad aures meas te idem istud nimis crebrò, satis te tibi vixisse : credo si tibi soli viveres, aut si tibi etiam soli natus esses. *Ibid.*

Mais j'ai oublié de vous dire une pensée délicate qui est au commencement du panégyrique de Pline, & par laquelle il semble que je devois commencer, si la conversation n'étoit plus libre qu'un discours réglé. C'est sur ce que Trajan fut adopté par Nerva, & élevé au trône des Césars, lorsqu'il étoit éloigné de Rome. *La postérité croira-t-elle qu'il n'ait point fait d'autre démarche pour être Empereur que de mériter l'empire, & d'obéir en le recevant* (*a*)?

Un autre panégyriste ancien prend le même tour en parlant à l'Empereur Théodose; & voici sa pensée, si je ne me trompe : *La postérité pourra-t-elle croire que dans notre siecle il se soit fait une chose qui n'a point eu d'exemple dans les siecles précédens, & n'aura point d'imitateur dans les siecles suivans? Mais quiconque aura su quelle étoit votre vie & votre conduite, ne doutera pas que celui qui devoit regner de la sorte, n'ait refusé l'empire* (*b*).

Les modernes, au reste, continua Phi-

(*a*) Credent-ne posteri, nihil ipsum, ut imperator fieret, agitasse, nihil fecisse, nisi quod meruit, & paruit?

(*b*) Credet-ne hoc olim ventura posteritas, & præstabit nobis tam glorioſam fidem, ut nostro demùm sæculo annuat factum quod tantis infrà supràque temporibus nec invenerit æmulum, nec habuerit exemplum? Sed qui vitæ tuæ sectam rationesque cognoverit, fidei incunctanter accedet, nec abnuisse dubitabit imperium sic imperaturum. *Paneg. Pacat.*

Ianthe, ne penſent guère moins finement que les anciens ſur la créance de la poſtérité, au regard de l'incroyable, & je fais là-deſſus deux ou trois penſées que je ne puis m'empêcher de vous dire : auſſi-bien eſt-il juſte que vous reſpiriez un peu.

Marigny, qui avoit l'eſprit ſi délicat, & qui faiſoit de ſi jolies choſes, eſt peut-être le premier, qui, dans notre langue a mis en œuvre la foi ou l'incrédulité de nos deſcendans ſur les événemens merveilleux du regne de Louis XIV. Ecoutez ſon madrigal :

Les Muſes à l'envi travaillant pour la gloire
De Louis le plus grand des Rois,
Orneront de ſon nom le temple de mémoire :
Mais la grandeur de ſes exploits,
Que l'eſprit humain ne peut croire,
Fera que la poſtérité,
Liſant une ſi belle hiſtoire,
Doutera de la vérité.

Voiture avoit dit preſque le même en proſe avant Marigny, interrompit Eudoxe; & je vous prie de m'écouter à mon tour, ou de lire vous-même l'endroit que voici dans la lettre au Duc d'Anguien, ſur la priſe de Dunkerque. Philanthe lut ce qui ſuit :

« Pour moi, Monſeigneur, je me ré-
» jouis de vos proſpérités comme je dois :
» mais je prévois que ce qui augmente
» votre réputation préſente, nuira à celle

» que vous devez attendre des autres fie-
» cles, & que dans un petit espace de
» tems, tant de grandes & importantes
» actions les unes sur les autres, rendront
» à l'avenir votre vie incroyable, & feront
» que votre histoire passera pour un roman
» à la postérité ».

Je tombe d'accord, dit Philanthe, que c'est là la pensée du madrigal de Marigny; mais j'en sais un autre dont la pensée est fort différente, & par lequel la Sapho de notre tems excite nos Poëtes à louer le Roi :

Vous à qui les neuf Sœurs, au milieu du repos,
Ont appris à chanter les hauts faits des héros,
A notre conquérant venez tous rendre hommage :
Par des vers immortels célébrez son courage,
Et n'appréhendez pas que la postérité
Puisse vous accuser de l'avoir trop vanté :
Quoi que vous puissiez dire en publiant sa gloire,
Vous le ferez moins grand que ne fera l'histoire.

Cela est pensé avec beaucoup de délicatesse, dit Eudoxe, & cela me remet en l'esprit une belle épître au Roi. Vous me prévenez, reprit Philanthe, & j'allois vous dire l'endroit que vous avez en vue; car je le sais par cœur :

Je n'ose de mes vers vanter ici le prix :
Toutefois si quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage;
Et comme tes exploits étonnant les lecteurs,
Seront à peine crus sur la foi des auteurs :

Si quelqu'eſprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croyables,
Boileau, qui, dans ſes vers plein de ſincérité,
Jadis à tout ſon ſiecle a dit la vérité,
Qui mit à tout blâmer ſon étude & ſa gloire,
A pourtant de ce Roi parlé comme l'hiſtoire.

Il ne ſe peut rien imaginer de plus délicat ſur ce ſujet, dit Eudoxe; mais reprit Philanthe, il me reſte encore à vous dire là-deſſus le ſonnet d'un autre Académicien qui tient la plume dans l'Académie, & qui ne réuſſit pas moins en vers qu'en proſe. C'eſt au Roi que le Poëte parle:

Lorſque les ſeuls travaux ſont tes plus doux emplois,
Que d'exemples fameux tu remplis notre hiſtoire,
Qu'avec tant de vigueur, de ſuccès & de gloire,
Seul de ton vaſte état tu ſoutiens tout le poids;

Lorſque pour coup d'eſſais de tes nobles exploits,
On te voit ajouter victoire ſur victoire,
Que par cent actions tu ternis la mémoire
Des plus grands conquérans & des plus ſages Rois:

Quel eſt ton but, LOUIS, & que penſes-tu faire?
Tu te flattes en vain d'une belle chimere,
Si par-là tu prétends à l'immortalité.

Tant de faits au-deſſus de la portée humaine,
Comment ſeront-ils crus de la poſtérité,
Si nous qui les voyons, ne les croyons qu'à peine?

Cela eſt beau & délicat, comme vous voyez. Un critique auſſi ſévere que Phyllarque, repliqua Eudoxe, ne ſeroit pas

de votre goût, ni du mien. Ce Phyllarque impitoyable se moque de Balzac, & s'emporte contre lui, jusqu'à lui dire des injures, parce qu'il avoit dit à un grand Ministre : *Les actions de votre vie sont telles, que nous avons peine à les croire, après les avoir vues.* « Nous pouvons dire des » grandes actions, s'écrie le Censeur, que » nous aurions peine à les croire si nous » ne les avions vues ; mais de dire qu'elles » nous sont incroyables après les avoir » vues, cela est faux : car nul ne peut ne » pas croire ce qu'il est assuré d'avoir vu ; » quand ce seroient les faits d'armes d'A- » madis de Gaule, nous les croirions, & » n'en douterions nullement, si nous y » avions été présens. C'est donc sottement » parler, ajoute Phyllarque, que de dire à » un grand personnage que ses actions sont » telles que nous avons peine à les croire » après les avoir vues. Ce qui pourroit se » dire mal aisément des charmes & des » enchantemens d'Urgande la déconnue ».

Le censeur de Balzac, dit Philanthe, me paroît outré & malhonnête en cette rencontre. Du moins il chicane, repliqua Eudoxe, & chicane peut-être mal-à-propos. A la vérité, dans le discours familier nous dirions : *Je ne croirois pas cela, si je ne l'avois vu.* Mais l'éloquence ne parle pas comme le peuple ; & on peut dire

ſans difficulté, pour faire ſentir que des choſes ſont ſurprenantes & extraordinaires : *J'ai peine à les croire après les avoir vues.* L'un eſt bien plus beau, plus figuré & plus fin que l'autre. D'ailleurs, une penſée peut être fort bonne en vers, qui ne l'eſt pas tout-à-fait en proſe, & celle du ſonnet, préparée & amenée comme elle eſt, n'a rien à mon gré qui doive déplaire.

Cependant, il faut avouer que ces penſées ſur la foi de la poſtérité, au regard des événemens qui paroiſſent incroyables, commencent à s'uſer ; & qui voudroit maintenant s'en ſervir, ne plairoit guère. Les plus belles choſes, à force d'être dites & redites, ne piquent plus, & ceſſent preſque d'être belles : c'eſt la nouveauté, ou le tour nouveau que Cicéron loue dans les penſées de Craſſus, qui donne du luſtre & du prix aux nôtres.

Ne trouvez-vous pas, dit Philanthe, qu'une certaine penſée que je vois par-tout ſur la modération de notre invincible Monarque, eſt de la nature de celles qui commencent à vieillir ? C'eſt qu'après avoir dompté tous ſes ennemis, il s'eſt ſurmonté lui-même, & a triomphé de ſon propre cœur. La penſée eſt belle, repartit Eudoxe ; mais je ne voudrois pas m'en ſervir : elle ſera bientôt, ſi je ne me trompe, comme celle qu'on trouve en pluſieurs endroits,

& qui s'applique d'ordinaire aux grands hommes qui excellent en leur profession, & dont le dernier ouvrage est le plus parfait. *Après avoir surpassé tous les autres, il s'est surpassé lui-même* (*a*). Cicéron en est l'inventeur dans l'éloge de Crassus; & Voiture est peut-être un des premiers qui s'en est servi en notre langue au sujet de Balzac, à qui il dit : « Je n'ai rien vu de » vous depuis votre départ, qui ne m'ait » semblé au-dessus de ce que vous avez » jamais fait, & par ces derniers ouvrages » vous avez gagné l'honneur d'avoir sur- » monté celui qui a passé tous les autres ».

Mais une pensée encore bien usée, quelque délicate qu'elle soit, c'est que le Roi a vaincu la victoire même, du moins est-elle bien ancienne : & de ce côté-là, ajouta-t-il en souriant, on ne peut pas douter de sa noblesse, à en juger par les regles de la généalogie. Un ancien Panégyriste loue Théodose d'être vainqueur de la victoire, & d'avoir quitté avec les armes tous les sentimens de vengeance (*b*). Ce n'étoit pas même une pensée fort nouvelle du tems de Théodose; Cicéron l'a, je crois, inventée, & c'est dans une de

(*a*) Cæteros à Crasso semper omnes, illo autem die etiam ipsum à se superatum. *De Orat. l. 3, cap. 2.*

(*b*) Tu ipsius victoriæ victor omnem cum armis iram deposuisti. *Pacat.*

ſes oraiſons qu'elle me paroît toute neuve; encore ne ſais-je, ſi étant répétée deux fois au même endroit, elle n'eſt point uſée la ſeconde fois, ou du moins ſi à la fin elle ne perd pas en quelque façon cette fleur de nouveauté qu'elle avoit au commencement. Après avoir dit à Céſar : *Vous aviez déja vaincu tous les autres vainqueurs par votre équité & par votre clémence ; mais vous vous êtes aujourd'hui vaincu vous-même*, il ajoute : *Vous avez, ce ſemble, vaincu la victoire même, en remettant aux vaincus ce qu'elle vous avoit fait remporter ſur eux : car votre clémence nous a tous ſauvés, nous que vous aviez droit, comme victorieux, de faire périr. Vous êtes donc le ſeul invincible, par qui la victoire même, toute fiere & toute violente qu'elle eſt de ſa nature, a été vaincue* (*a*).

Il y a des penſées ſur la victoire & ſur la modération du vainqueur qu'on a moins miſes en œuvre que celle-là, interrompit Philanthe. Sans parler de ce que dit le Panégyriſte même de Théodoſe : *Vous avez fait en ſorte que perſonne ne ſe croit*

(*a*) Cæteros quidem omnes victores jam antè æquitate & miſericordiâ viceras; hodierno verò die teipſum viciſti. Ipſam victoriam viciſſe videris; rectè igitur unus invictus es, à quo etiam ipſius victoriæ conditio viſque devicta eſt. *Orat. pro Ligar.*

*vaincu, lorsque vous êtes victorieux (a).* Nous avons entendu dire à un grand Magistrat, dans des harangues publiques : Que notre invincible Monarque se seroit rendu maître de l'Europe, s'il n'eût mieux aimé joindre à la gloire de pouvoir tout ce qu'il veut, celle de ne pas vouloir tout ce qu'il peut ; qu'en donnant la paix à l'Europe, il n'a rien perdu de la gloire de s'en voir le maître, & que jamais il n'a si bien fait sentir qu'il l'étoit, ou du moins qu'il ne tenoit qu'à lui de l'être.

Ce qu'a dit un illustre Académicien, reprit Eudoxe, sur ce que le Roi garantit du pillage une ville riche, exposée à l'insolence du soldat victorieux, n'est guère moins beau, & n'est point usé : « Il ne » fait pas moins se faire obéir par les siens » que redouter par les ennemis : il ne » fait la guerre que pour rendre heureux » les peuples, en se les assujettissant, & » il a trouvé dans la victoire quelque » chose de plus glorieux que la victoire » même ».

C'est dans la même occasion, repartit Philanthe, qu'un autre Académicien ayant dit au Roi que les soldats combattirent en héros, tant ils furent animés par sa

(a) Fecisti ut nemo sibi victus, te victore, videatur. *Pacat.*

préſence ; mais qu'après avoir renverſé tout ce qui s'étoit oppoſé à l'impétuoſité de leur courage, ils s'arrêterent par ſes ordres dans la chaleur de la victoire, & qu'il ne lui en coûta qu'une parole pour empêcher l'affreuſe déſolation d'une ville floriſſante, il ajoute : « Vous eûtes le plaiſir de la » prendre & de la ſauver au même tems; » & vous fûtes bien moins ſatisfait de vous » en rendre le maître, que d'en être le » conſervateur ».

Ajoutez à ces penſées, repliqua Eudoxe, celle d'un panégyrique du Roi, prononcé dans l'Académie, lorſqu'un grand Archevêque y fut reçu. L'Auteur, après avoir dit : « Le voilà qui marche à la tête de » ſes armées, qui étonne les plus vieux & » les plus ſages capitaines par ſa conduite, » les plus braves & les plus déterminés » ſoldats, par ſa valeur ; qui force, qui » gagne, qui inonde places & provinces » entieres, comme un torrent que l'hiver » rend même plus rapide, *dit enſuite :* » Sans qu'il manque rien à ſa gloire, » que ce qui manque toujours à celle des » héros, c'eſt qu'on ſe réſout avec peine » à leur réſiſter & à les attendre, & que » leur réputation laiſſe beaucoup moins à » faire à leurs armes ». La penſée eſt délicate & n'eſt point uſée.

Quelquefois, pourſuivit Eudoxe, une

petite allégorie fait entendre finement ce que l'on penſe, & un ſeul exemple vous le fera concevoir. Dans le tems que ce funeſte parti, qui prétendoit abolir la religion de nos peres, & qui vient d'être ruiné par la piété de Louis-le-Grand; dans le tems, dis-je, que ce parti étoit redoutable en France, la Cour ménageoit les Huguenots, & les traitoit ſouvent mieux que les Catholiques, juſqu'à venger les moindres injures qu'on faiſoit aux uns, & à laiſſer impunis les outrages les plus atroces qu'on faiſoit aux autres; ſur quoi un Poëte de ce tems-là fit allégoriquement la plainte du bon parti ſous celle d'un chien, mort à force de coups :

Pour aboyer un Huguenot,
On m'a mis en ce piteux être :
L'autre jour je mordis un Prêtre,
Et perſonne ne m'en dit mot.

Quelquefois auſſi, ſans allégorie, ni ſans fiction, l'on s'explique avec délicateſſe, & l'on ſe tire même d'un mauvais pas par un trait d'eſprit. Après la diſgrace de Séjan, & lorſque tout le monde maudiſſoit ſon nom, un Chevalier Romain oſa ſoutenir ſes intérêts, & faire profeſſion d'être ſon ami : on lui en fit un crime, & voici de quelle maniere il ſe diſculpe dans Tacite, en parlant à Tibere même : *Ce n'eſt pas à nous, Céſar, à examiner*

*examiner le mérite de l'homme que vous élevez au-dessus des autres, ni les raisons que vous en avez. Les Dieux vous ont donné le pouvoir de juger souverainement des choses : il ne nous reste que la gloire de l'obéissance. Si Séjan a formé des desseins contre le salut de l'empire & contre la vie de l'Empereur, qu'on punisse ses mauvais desseins : au regard de l'amitié que nous avons pour lui, & des devoirs que nous lui avons rendus, la même raison qui vous justifie, César, nous rend innocens* (*a*).

Il n'y a pas moins de générosité & de hauteur, que d'habileté & de finesse dans les paroles du Chevalier Romain, repliqua Philanthe; & cela ressemble à ce que dit Amintas dans Quinte-Curce, lorsqu'étant accusé d'avoir eu des liaisons avec Philotas, chef de la conjuration découverte, il se défend en la présence d'Alexandre. *Bien loin*, dit-il, *de désavouer l'amitié de Philotas, je confesse que je l'ai recherchée; & trouvez-vous étrange que nous ayons fait la cour à celui qui possédoit vos bonnes graces, & qui étoit*

(*a*) Non est nostrûm æstimare quem supra cæteros & quibus de causis extollas. Tibi summum rerum judicium Dii dedere, nobis obsequii gloria relicta est. Insidiæ in Rempublicam, consilia cædis adversùs Imperatorem puniantur; de amicitiâ & officiis idem finis, & te, Cæsar, & nos absolverit. *Annal. l. 6.*

*le fils de Parménion votre favori? Certainement, s'il en faut dire la vérité, c'eſt vous, Seigneur, qui nous avez jettés dans l'embarras & dans le péril où nous ſommes. Car, qui a fait que tous ceux qui vouloient vous plaire couroient à lui, ſi ce n'eſt vous-même? Vous l'aviez élevé ſi haut, que nous ne pouvions ne pas deſirer ſon amitié, ni ne pas craindre ſa haine : & ſi c'eſt-là un crime, peu ſont innocens; que dis-je? perſonne ne l'eſt* (*a*).

Mais ſavez-vous, continua Eudoxe, qu'une réflexion ſubtile & judicieuſe tout enſemble, contribue beaucoup à la délicateſſe des penſées; telle eſt la réflexion de Virgile ſur l'imprudence ou la foibleſſe d'Orphée, qui en ramenant ſa femme des enfers, la regarda & la perdit au même moment. *Folie pardonnable à la vérité, ſi les Dieux des enfers ſavoient pardonner* (*b*).

Quévédo a fait des réflexions fort ſub-

---

(*a*) Tu hercule ſi verum audire vis, Rex, hujus nobis periculi cauſa es. Quis enim alius effecit ut ad Philotam decurrerent, qui placere vellent tibi? Is apud te fuit cujus gratiam experere, & iram timere poſſemus. Si hoc crimen eſt, tu paucos innocentes habes, immo hercule neminem. *Lib. 7.*

(*b*) Cùm ſubita incautum dementia cepit amantem;
Ignocenda quidem, ſcirent ſi ignoſcere manes.
*Georg. lib. 4.*

tiles sur l'aventure d'Orphée, dit Philanthe, & je fais là-dessus de jolis vers de sa façon, que les Espagnols nomment *Redondillas*.

*Al infierno el Tracio Orfeo*
*Su muger baxò a buscar :*
*Que no pudo a peor lugar*
*Elevarle tan mal desseo.*
*Canto y al mayor tormento.*
*Pusò suspension y espanto,*
*Mas que lo dulce del canto*
*La novedad del intento.*
*El triste Dios ofèndido*
*De tan estrano rigor,*
*La pena que hallo major*
*Fue bolverso à ser marido.*
*Y aunque su muger le diò*
*Por pena de su pecado :*
*Por premio de lo cantado.*
*Perder la facilitò.*

Ces réflexions, dit Eudoxe, sont beaucoup plus subtiles que judicieuses, & je suis assuré que les Dames seront de mon avis. Elles n'approuveront pas du moins qu'Orphée aille chercher sa femme aux enfers, par la raison qu'un si mauvais dessein que celui de ravoir sa femme ne pût le conduire ailleurs. Elles ne trouveront pas bon sans doute que le Dieu des enfers, offensé de ce que les tourmens des malheureux furent suspendus & charmés, plus par l'entreprise nouvelle du mari, que par le chant mélodieux du musicien, ne

trouvât point de plus grande peine pour le punir, que de lui rendre sa femme : mais que pour le récompenser de son chant, il lui donnât le moyen de la perdre fort aisément. Raillerie à part, continua Eudoxe, il y a en tout cela bien plus de subtilité que de jugement, & ce n'est pas-là ce que je demande pour la vraie délicatesse. C'est de ces réflexions qui sont vives & sensées, comme j'ai déja dit, telle qu'est la réflexion de Tacite sur le gouvernement de Galba, & celle de Pline le jeune sur la libéralité de Trajan envers l'Egypte, dans le tems de la disette.

*Il a paru plus grand qu'un homme privé, tandis qu'il étoit homme privé; & tout le monde l'auroit cru digne de l'Empire, s'il n'avoit point été Empereur* (*a*).

*La Province la plus fertile du monde étoit perdue sans ressource, si elle eût été libre* (*b*).

La réflexion d'un de nos Orateurs François sur les faits d'armes de S. Louis à la bataille de Taillebourg, & celle d'un de nos Poëtes Latins sur la valeur des

(*a*) Major privato visus dùm privatus fuit; & omnium consensu capax imperii, ni imperasset. *Histor. lib. 1.*

(*b*) Actum erat de fœcundissimâ gente si libera fuisset. *Paneg. Traj.*

troupes Françoiſes au paſſage du Rhin, ſont de cette eſpece.

« Il fit des actions, dit le premier, qui » ſeroient accuſées de témérité, ſi la vail- » lance héroïque n'étoit infiniment au- » deſſus de toutes les regles.

» L'Ennemi, dit le ſecond, foudroie » du rivage les Cavaliers qui paſſent. Le » fleuve eſt rapide, & les eaux en ſont » étrangement agitées. Choſe capable d'ef- » frayer, ſi quelque choſe pouvoit don- » ner de la frayeur aux François ».

*Horrendum ! ſcirent, ſi quicquam horreſcere Galli.*

Ne peut-on pas compter parmi ces réflexions qui ont de la fineſſe & du ſens également, dit Philanthe, celle qui a été faite ſur les diſgraces de Henriette de France, Reine d'Angleterre? O mere, ô femme, ô Reine admirable & digne d'une meilleure fortune, ſi les fortunes de la terre étoient quelque choſe! Oui, ſans doute, repartit Eudoxe; & nous pouvons y en ajouter une de Virgile, preſque ſemblable : *J'ai vécu long-tems, ſi quelque choſe peut être de longue durée à des mortels* (*a*).

La réflexion eſt belle & morale, inter-

(*a*) Phœbe diu, res ſi qua diu mortalibus ulla eſt, Viximus.
*Æneid. l.* 10.

rompit Philanthe, & je ne sais pourquoi celui qui l'a faite dans l'Enéide, s'avise de la faire en parlant à son cheval. C'est de la morale perdue, continua-t-il en riant; à moins que ce cheval, qui portoit le nom de Phébus, ne fût descendu de Pégase en droite ligne, & n'eût plus de raison que les autres. Virgile, repartit Eudoxe, a imité Homere, qui, dans l'Ilyade, fait parler Achille à son cheval comme à une personne raisonnable; & je vous avoue que le Poëte Latin pouvoit se dispenser de copier en cela le Poëte Grec.

Je ne puis au reste me dispenser moi-même de vous dire encore une pensée qui a ce tour fin & judicieux dont nous parlons : c'est sur une fête de Marly, où les personnes de la Cour jouerent & acheterent tout ce qu'elles voulurent, sans qu'il leur en coûtât rien. La Sapho de notre siecle dit là-dessus : « le Roi seul perdit » tout ce que les autres gagnerent, si tou» tefois on peut appeller perdre, d'avoir » le plaisir de donner sans vouloir même » être remercié ». Rien n'est pensé plus heureusement, & ce qu'elle ajoute donne encore plus de prix à sa pensée :

Même dans les plaisirs il est toujours héros.

Mais les réflexions politiques, ou les sentences que l'on mêle dans l'histoire,

pourſuivit-il, doivent ſur-tout être délicates, & je ne puis ſouffrir ces Hiſtoriens qui affectent d'en faire, & qui n'en font que de communes; car les ſentences ne ſont que pour réveiller le lecteur, & pour lui apprendre quelque choſe de nouveau: or, celles qui n'ont aucune délicateſſe & qui viennent d'elles-mêmes à tout le monde, ne piquent point & ennuient beaucoup: elles irritent même en quelque ſorte le lecteur, qui ſe fâche qu'on lui diſe ce qu'il ſait déja.

Tacite eſt, à mon avis, repliqua Philanthe, de tous les Hiſtoriens celui qui fait le plus de réflexions. Il n'en fait que trop, dit Eudoxe: mais il faut avouer qu'il y excelle, & que les traits politiques dont ſa narration eſt ſemée, ont je ne ſais quoi de fin, qui récompenſe la dureté de ſon ſtyle.

Mariana, qui a écrit ſi poliment & ſi purement l'Hiſtoire d'Eſpagne en Latin & en Eſpagnol, repartit Philanthe, eſt plein auſſi de Sentences. Il y a de quoi s'étonner, repliqua Eudoxe, qu'ayant pris Tite-Live pour ſon modele au regard de la narration & du ſtyle, il ſe ſoit formé ſur Tacite en ce qui regarde les ſentences & les réflexions. Que dis-je? il l'a ſi bien imité de ce côté-là, que très-ſouvent ſes penſées ſont celles de Tacite toutes pures.

J'en ai marqué quelques-unes, & vous en jugerez vous-même.

En parlant de Carille, Archevêque de Tolede, qui reprit Don Pedre le cruel de ses débauches, & qui en fut pour cela extrêmement haï, il dit que les raisons qu'avoit le Roi de haïr l'Archevêque, etoient d'autant plus fortes qu'elles étoient injustes (*a*). Tacite a dit mot pour mot le même de la haine secrette que Tibere & Livie portoient à Germanicus (*b*).

A l'occasion de Ferdinand V, Roi d'Aragon, qui quitta les états de Saragosse pour aller en diligence à Ségovie, aussitôt qu'il eut appris la mort de Henri IV, son beau-frere, parce qu'il y avoit un grand parti contre lui, pour Jeanne, fille de Henri, Mariana juge qu'il n'y a rien de plus sûr que de se hâter dans les dissentions domestiques, où l'exécution est bien plus nécessaire que la délibération (*c*). Tacite avoit fait faire la même réflexion aux soldats de Vitellius (*d*).

Un des Historiens de la guerre de Flan-

(*a*) Odii causæ acriores, quia iniquæ. *Marian. lib. 26, cap. 18.*

(*b*) Anxius occultis in se Patrui Aviæque odiis quorum causæ acriores, quia iniquæ. *Annal. lib. 1.*

(*c*) Bello civili facto magis quàm consulto opus, nihilque festinatione tutius. *Marian. lib. 3, cap. 18.*

(*d*) Nihil in discordiis civilibus festinatione tutius, ubi facto potiùs quàm consulto opus esset. *Tacit. hist. lib. 1.*

dre,

dre, qui s'eſt propoſé Tacite pour modele plutôt que Tite-Live, repliqua Philanthe, ne l'a pas ſi fort volé, ou a été du moins plus habile à déguiſer ſes larcins : on ne laiſſe pourtant pas de les entrevoir quand on s'y applique. Par exemple, Strada dit que les plus lâches deviennent hardis s'ils s'apperçoivent qu'on les craigne (*a*) ; ne croyez-vous pas que cela ſoit pris de Tacite, où il dit que la populace ſe fait craindre, ſi elle ne craint (*b*)?

Mais peut-on douter que l'endroit de la mort de Germanicus & de l'affliction que Tibere & Livie en témoignerent publiquement, ne ſoit l'original d'une des belles ſentences de Strada ? Ecoutez Tacite : *Nulles perſonnes ne s'affligent avec plus d'oſtentation de la mort de Germanicus, que celles qui s'en réjouiſſent davantage* (*c*). Ecoutez Strada : *Nulles perſonnes n'engagent leur foi avec plus d'oſtentation que celles qui la violent davantage* (*d*).

---

(*a*) Viliſſimo cuique creſcit audacia, ſi ſe timeri ſentiat. *Strad. Dec. 1, lib. 5.*

(*b*) Nihil in vulgo modicum ; terrere ni paveant. *Tacit. Annal. lib. 1.*

(*c*) Periiſſe Germanicum nulli jactantiùs mœrent, quàm qui maximè lætantur. *Annal. lib. 3.*

(*d*) Nulli jactantiùs fidem ſuam obligant, quàm qui maximè violant. *Decad. 1, liv. 1.*

C'eſt-là imiter plutôt que de voler; partit Eudoxe; & ſi Mariana en uſoit ainſi, on n'auroit rien à lui reprocher ſur ſes réflexions. Après tout, ils ont l'un & l'autre des maximes fines, qu'ils ne doivent peut-être qu'à eux-mêmes. Selon l'Auteur de l'Hiſtoire d'Eſpagne : *Preſque dans tous les différens qu'ont les Princes entr'eux, le plus puiſſant ſemble avoir tort, quelque droit qu'il ait* (*a*). Selon l'Auteur de l'Hiſtoire de Flandre : *On ne penſe jamais que l'aggreſſeur ſoit le plus foible* (*b*).

Il me ſemble, repliqua Philanthe, qu'une apparence de faux rend quelquefois la penſée fine. Quelqu'un a dit que les heures ſont plus longues que les années : cela eſt vrai dans un ſens, car la durée des heures, au regard de l'ennui & du chagrin, ſe fait plus ſentir que celle des années qui ne ſe meſurent pas comme les heures; mais cela paroît faux d'abord, & c'eſt cette fauſſeté apparente qui y met de la fineſſe.

Une Princeſſe que nous avons connue, & qui avoit l'eſprit infiniment délicat,

---

(*a*) Ferè in omni certamine qui potentior eſt, quamvis optimo jure nitatur, injuriam tamen facere videtur. *Lib. 14, cap. 4.*

(*b*) Neque credi aggreſſurum qui non ſit ſuperior. *Dec. 2, l. 1.*

disoit que le soleil ne faisoit les beaux jours que pour le peuple. Elle vouloit dire que la présence des personnes cheres, & avec qui on est en commerce, faisoit les beaux jours des honnêtes gens, & au fond elle avoit raison, car le soleil a beau luire, le ciel a beau être serein, les jours sont vilains dès qu'on ne voit pas ce qu'on aime, pour peu qu'on ait de la délicatesse dans le cœur. Cependant, la proposition semble fausse, & elle n'a de beauté que par-là.

Je suis tout-à-fait de votre avis, repartit Eudoxe, & je pourrois à mon tour vous citer des pensées de ce caractere. Le Renaud du Tasse, dans le dernier combat de l'armée Chrétienne avec l'armée Sarrasine, tua plus de gens qu'il ne donna de coups : *Die più morti che colpi;* & notre sage Monarque, selon un de nos Ecrivains, dit en ses réponses plus de choses que de paroles. L'air faux, ou l'ombre du faux rend ces deux pensées délicates : du reste, on entend ce que signifie ce plus-là, & on n'y est point trompé. D'ailleurs, la vérité s'y rencontre : car absolument, d'un coup on peut tuer plus d'une personne, & d'une parole on peut faire entendre plus d'une chose. Cicéron dit de Thucydide, que dans son discours le nombre des choses suit presque celui des pa-

roles (*a*) : cela n'eſt pas penſé ſi finement que ce que je viens de dire du Roi : *Il dit plus de choſes que de paroles*, pour ſignifier que ſes réponſes ſont préciſes & pleines d'un très-grand ſens.

La penſée de Salluſte que Coſtar a pris plaiſir à traduire, & qu'il a tournée de pluſieurs façons, eſt tout-à-fait de ce genre : *Jugurth.* *In maximâ fortunâ, minima licentia eſt ;* c'eſt-à-dire, ſuivant les traductions de Coſtar : « Plus les hommes ſont en for-» tune, & moins ſe doivent-ils donner » de licence ; plus leur fortune leur per-» met, & moins ſe doivent-ils permettre » à eux-mêmes ; & quand leur puiſſance » n'a point de limites, c'eſt alors qu'ils » ſont obligés d'en donner de plus étroites » à leurs deſirs ». Pour moi, je dirois plus ſimplement, afin de garder le tour de la penſée, *dans la plus grande fortune il y a moins de liberté ;* mais ne diroit-on pas qu'il eſt faux que plus on a de pouvoir, moins on ait de liberté ? Cependant, ſi on y regarde de près, il eſt vrai que les perſonnes qui ont une puiſſance abſolue, & que la hauteur de leur condition expoſe aux yeux de toute la terre, doivent ſe permettre moins de

(*a*) Ita creber eſt rerum frequentia, ut verborum propè numerum ſententiarum numero conſequatur, *De Orat. l.* 2.

choſes que les autres; & c'eſt dans ce ſens qu'on a dit que pluſieurs choſes ne ſont pas permiſes à Céſar, parce que tout lui eſt permis (*a*).

Toutes ces penſées, au reſte, ſont de la nature de celles que Séneque nomme coupées & myſtérieuſes, où l'on entend plus que l'on ne voit (*b*); comme dans ces tableaux dont Pline dit que quoiqu'il n'y eût rien de mieux peint, & que l'art y fût en ſa perfection, les connoiſſeurs y découvroient toujours quelque choſe que la peinture ne marquoit pas, & trouvoient même que l'eſprit du peintre alloit bien plus loin que l'art (*c*).

C'eſt auſſi par cette raiſon, qu'au rapport du même Pline, les dernieres pieces des excellens peintres, & celles qui ſont demeurées imparfaites, ont mérité plus d'admiration que les tableaux qu'ils avoient finis: car, outre qu'en voyant ces pieces qui n'étoient pas achevées, on ne pouvoit s'empêcher de regretter les grands maîtres à qui la mort avoit fait tomber

(*a*) Cæſari multa non licent, quia omnia licent. *Senec. Conſol. ad Polyb.*

(*b*) Sunt qui ſenſus præcidant & hinc gratiam ſperent, ſi ſententia pependerit, & audienti ſuſpicionem ſui fecerit. *Senec. Ep. 114.*

(*c*) In omnibus ejus operibus intelligitur plus ſemper quàm pingitur, & cùm ars ſumma ſit, ingenium tamem ultra artem eſt. *Hiſt. natur. lib. 35, c. 10.*

le pinceau des mains sur de si rares ouvrages, & que la douleur qu'on ressentoit d'une telle perte, faisoit estimer davantage ce qui restoit d'eux, on entrevoyoit tous les traits qu'ils y eussent ajoutés s'ils eussent vécu plus long-tems, & on devinoit jusqu'à leurs pensées (*a*).

Quoi qu'il en soit, poursuivit Eudoxe, il y a des pensées délicates qui flattent l'esprit en le suspendant d'abord, & en le surprenant après (*b*) : cette suspension, cette surprise fait toute leur délicatesse. Cela paroît clairement dans une épigramme Françoise que vous savez, sans savoir peut-être pourquoi elle plaît.

Superbes monumens, que votre vanité
Est inutile pour la gloire
Des grands héros, dont la mémoire
Mérite l'immortalité !
Que sert-il que Paris, aux bords de son canal,
Expose de nos Rois ce grand original,
Qui sut si bien regner, qui sut si bien combattre ?
On ne parle point d'Henri-quatre,
On ne parle que du cheval.

Cette chûte à quoi on ne s'attend pas, & qui frappe tout-à-coup l'esprit que les premieres pensées tiennent suspendu, fait,

(*a*) Quippè in iis lineamenta reliqua, ipsæque cogitationes artificum spectantur. *Ibid. cap. 11.*

(*b*) Quia nova placent ; ideò sententiæ quæ desinunt præter opinionem, delectant. *Aristot. 3, Rhet. cap. 11.*

comme vous voyez, toute la fineſſe de l'épigramme.

Un Poëte du ſiecle d'Auguſte, pour faire ſa cour à l'Impératrice, & regagner par-là les bonnes graces de l'Empereur, diſoit que la fortune, en mettant Livie ſur le trône des Céſars, faiſoit voir qu'elle n'étoit pas une déeſſe aveugle, & qu'elle avoit de bons yeux (*a*). Comme on a toujours oui dire que la Fortune eſt aveugle, on eſt ſurpris de ce qu'elle a des yeux pour connoître & pour diſtinguer le mérite d'une Princeſſe accomplie.

On a dit de l'ancienne Sapho, que Mnémoſyne l'entendant chanter, eut peur que les hommes ne fiſſent d'elle une dixiéme Muſe : on a dit même qu'elle l'étoit devenue. Comme le nombre des Muſes étoit limité à neuf, la premiere fois que Sapho fut appellée la dixiéme Muſe, au nom de la dixiéme, l'eſprit fut ſaiſi de je ne ſais quelle ſurpriſe, & demeura un peu en ſuſpens. J'ai dit la premiere fois ; car l'eſprit s'eſt accoutumé à la dixiéme des Muſes, & cela eſt même uſé maintenant.

Mais plus la ſuſpenſion dure, plus la penſée ſemble être fine. Un Poëte Grec voulant louer Dercilis, qui n'avoit pas

(*a*) Fœmina ſed princeps, in quâ Fortuna videre
Se probat ; & cæcæ crimina falſa tulit.
*Ovid. lib. 3, de Ponto, Ep. 1.*

moins d'esprit & de savoir que de beauté & d'agrément, commence par dire : *Il y a quatre Graces, deux Vénus & dix Muses :* & il ajoute aussi-tôt ; *Dercillis est Grace, Vénus, Muse* (*a*). La premiere proposition tient du paradoxe, & suspend l'esprit ; car on ne compte ordinairement que trois Graces, une Vénus, & neuf Muses. Il y a de la délicatesse à en augmenter le nombre pour faire de Dercilis une dixiéme Muse, une seconde Vénus & une quatriéme Grace. C'est une espece d'énigme que le Poëte propose, & qui pique d'autant plus, étant expliquée, qu'on en a d'abord moins compris le sens.

Un des plus beaux esprits & des plus honnêtes hommes de notre siecle, repartit Philanthe, a pensé quelque chose de semblable sur la Comtesse de la Suze, & il a exprimé sa pensée en quatre vers Latins qu'il a mis sous le portrait de cette Dame si fameuse. Elle est représentée en l'air dans un char ; voici le sens des vers : *La Déesse qui est portée par les airs, est-ce Junon ou Pallas ? N'est-ce point Vénus elle-même ? Si vous considérez sa naissance, c'est Junon ; si vous avez égard à ses ouvrages, c'est Minerve ; si vous regar-*

(*a*) Τέσσαρες αἱ Χάριτες, Παφίαιδίο δ' ἔτι καὶ Μοῦσαι : Δερκυλὶς ἐν πασαῖς Μοῦσα, Χάρις, Παφίη.
*Anthol. lib. 7.*

*dez ſes yeux, c'eſt la mere de l'Amour (a).* Il y a là bien de la délicateſſe, pourſuivit Philanthe : car enfin les deux premiers vers tiennent l'eſprit ſuſpendu comme vous le ſouhaitez, & les deux derniers vers ne révelent pas tellement le myſtere qu'on n'ait plus rien à deviner. Cela n'eſt que trop délicat, repartit Eudoxe, ou du moins que trop galant ; mais cela eſt auſſi fort élevé, & voilà juſtement une de ces penſées où la délicateſſe & la nobleſſe ſe rencontrent enſemble dans un égal degré.

Au reſte, c'eſt preſque la penſée d'Ovide ſur Livie : car, pour la flatter & la rendre elle ſeule digne d'Auguſte, il lui donne les mœurs de Junon & la beauté de Vénus (*b*). C'eſt auſſi à-peu-près celle du Lope de Vegue ſur la Princeſſe Iſménie, qui étoit également belle & vaillante.

*Venus era en la paz, Marte en la guerra.*

La penſée du Taſſe ſur Renaud, ce jeune Prince ſi brave & ſi beau, repliqua Philanthe, eſt à mon avis de ce caractere.

*Se'l miri fulminar fra l'arme auvolto.*
*Marte lo ſtimi ; Amor ſe ſcopre il volto.*

---

(*a*) Quæ Dea ſublimi rapitur per inania curru?
An Juno, an Pallas, num Venus ipſa venit?
Si genus inſpicias, Juno ; ſi ſcripta, Minerva ;
Si ſpectes oculos, mater Amoris erit.

(*b*) Quæ Veneris formam, mores Junonis habendo ;
Sola eſt cœleſti digna reperta toro.
*Lib. 3, de Pont. Ep. 1.*

J'en tombe d'accord, dit Eudoxe : *Si vous le voyiez combattre dans la mêlée, & foudroyer les ennemis, vous le prendriez pour Mars.* Cela ne donne que des idées de sang & de carnage ; de sorte que quand le Poëte vient à dire : *S'il leve son casque, on le prendroit pour l'Amour*, on est surpris de cette douceur, de cette beauté qu'on n'attendoit pas. L'image du Dieu de la guerre ne promettoit tout au plus que de la noblesse & de la fierté. Du mêlange des fureurs de Mars & des charmes de l'Amour, il se forme je ne sais quoi qui étonne & qui flatte en même-tems.

La délicatesse toute pure, dit Philanthe, est dans une folie ingénieuse de Marot, que je n'ai pas oubliée.

Amour trouva celle qui m'est amere,
Et j'y étois, j'en sais bien mieux le conte.
Bon jour, dit-il, bon jour, Vénus, ma mere ;
Puis tout-à-coup il voit qu'il se mécompte ;
Dont la couleur au visage lui monte.
D'avoir failli, honteux, Dieu sait combien :
Non, non, amour, ce dis-je, n'ayez honte ;
Plus clairvoyans que vous s'y trompent bien.

Marot, dit Eudoxe, a une pensée qui approche encore plus de celle du Tasse : c'est au sujet d'une Demoiselle de la Cour de François premier, vêtue apparemment comme nos chasseuses d'aujourd'hui, & avec un bonnet en tête.

Sous vos atours bien fournis
D'or garnis,
A Vénus vous reſſemblez :
Sous le bonnet me ſemblez
Adonis.

Mais ſavez-vous, continua-t-il, que les vers du Taſſe ſur Renaud me font ſouvenir d'un jeune Prince auquel on les a appliqués, & qui n'avoit rien que de grand & que d'aimable ? Je vous entends, repartit Philanthe, & je conviens avec vous de tout le mérite du dernier Duc de Longueville : il étoit très-bien fait, & avoit ſur le viſage certains agrémens qui ne ſe voient point ailleurs. Son humeur n'étoit pas moins charmante que ſa figure, dit Eudoxe, & je ne crois pas qu'on puiſſe ſe former l'idée d'un Prince plus commode, ni plus aiſé dans le commerce de la vie. On ne l'a preſque jamais vu en colere ; on ne lui a jamais entendu dire avec deſſein une parole déſobligeante. Quelqu'averſion naturelle qu'il eût pour les ſottes gens, il les ſouffroit patiemment, perſuadé d'une des maximes de la Marquiſe de Sablé, qu'il faut s'accommoder aux ſottiſes & aux niaiſeries d'autrui.

Cela venoit ſans doute, dit Philanthe, d'un grand fond de raiſon & d'honnêteté, qui ſe rencontre rarement avec une grande fortune. Le Duc de Longueville

avoit l'amê belle & généreuſe, des ſentimens héroïques, ſur-tout une paſſion ardente pour la gloire, je dis pour la vraie, que les ſeules actions vertueuſes font mériter. Auſſi paroiſſoit-il peu ſenſible à toute autre choſe : toujours prêt de quitter ſes plaiſirs, dès que ſon devoir l'appelloit; & en cela bien différent de Renaud, qu'il fallut retirer par force du Palais enchanté d'Armide.

Cependant, repartit Eudoxe, il étoit ſi ennemi de l'oſtentation, & aimoit ſi peu à ſe faire valoir, qu'il alloit ſouvent à une autre extrêmité, & ſe cachoit trop. Je ne ſais, reprit Philanthe, ſi une modeſtie exceſſive eſt louable dans un Prince; mais je ſais bien que celui dont nous parlons étoit ſi modeſte, qu'il rougiſſoit des louanges comme les autres rougiſſent des injures & des reproches. Du reſte, véritable en ſes actions & en ſes paroles, il ne pouvoit voir ſans indignation les gens qui ſe parent d'un faux mérite, & qui s'étudient à tromper le monde par de belles apparences. Ceux qui l'approchoient & qui lui faiſoient la cour, ſe plaignoient de ſon air réſervé & même un peu froid. Ce n'eſt pas qu'il fût orgueilleux ou indifférent; mais c'eſt que n'étant pas en état de faire du bien ſelon l'étendue de ſon inclination libérale, par une délicateſſe

d'honneur & de probité, il craignoit de donner de vaines eſpérances ſur des démonſtrations d'amitié, qui, parmi les grands, d'ordinaire, ne ſignifient rien, & n'ont nul effet.

Vous en parlez juſte, dit Eudoxe, & je ſuis aſſuré que ſi le Duc de Longueville fût parvenu au Trône qu'une nation libre dans l'élection de ſes Rois lui deſtinoit; il auroit été plus ouvert & plus careſſant, parce qu'il eût pu joindre des graces ſolides à ces marques extérieures d'honnêteté & de bienveillance.

Auſſi perſonne ne connoiſſoit mieux, & ne pratiquoit plus purement le parfait uſage de la libéralité. Le mérite, les beſoins, la reconnoiſſance lui ſervoient & de motif & de regle pour donner; mais il avoit un ſoin particulier de cacher ſes dons; & l'on ſait qu'ayant fait des gratifications conſidérables à quelques perſonnes, il leur fit promettre ſous la foi du ſecret de n'en dire jamais rien.

Il avoit de la diſcrétion & de la fidélité dans les moindres choſes; & en matiere de ſecret, il étoit religieux juſqu'au ſcrupule, juſqu'à la ſuperſtition, ſi j'oſe uſer de ce terme. Mais que dirons-nous de ſon eſprit & de ſon courage? L'un & l'autre ſont au-deſſus de nos paroles, repliqua Philanthe. En effet, avons-nous vu de nos

jours un esprit plus délicat, plus poli, plus cultivé & plus solide que le sien ? Quelle en étoit la pénétration, la justesse & l'étendue! Il avoit acquis toutes les belles connoissances qu'un honnête homme doit avoir : il parloit de tout avec capacité, sans faire le capable; & dans les Ouvrages qui tomboient entre ses mains, rien n'échappoit à sa critique fine & judicieuse.

Sa valeur, repartit Eudoxe, surpassoit toutes ses autres qualités. Il aimoit la guerre avec d'autant plus de passion, qu'il ne cherchoit à se distinguer du reste des hommes que par des actions de courage; mais il étoit si intrépide, qu'il ne sentoit pas même d'émotion à la vue des plus grands périls. Les Vénitiens l'ont admiré plus d'une fois en Candie, combattant les Infideles de près, & toujours maître de lui-même dans la chaleur du combat. C'est par-là qu'il ressembloit au jeune Héros de *la Jérusalem délivrée*.

*Se'l miri fulminar fra l'arme auvolto*
*Marte lo stimi.*

Achevez, repliqua Philanthe.

*Amor se scopre il volto.*

Ce nom lui convient aussi-bien que celui de Mars. Du moins, dit Eudoxe, s'il n'étoit pas l'Amour même, on ne pouvoit le voir sans l'aimer; & je ne pense point

à ſa mort que je ne me ſouvienne de celle du jeune Marcellus, qui étoit ſi cher aux Romains, & dont la vie fut ſi courte ſelon la deſtinée des amours du peuple Romain, pour me ſervir du mot de Tacite (*a*). Le Ciel n'a fait que les montrer tous deux à la terre, comme ſi en les faiſant naître, il n'avoit point eu d'autre deſſein que de les faire regretter : nous avons pleuré le Duc de Longueville, & nous avons plaint en même-tems, & la France, & la Pologne.

Mais pour revenir où nous en étions, ſi cependant nous nous ſommes écartés de notre ſujet, en parlant d'un Prince qui avoit tant de délicateſſe dans l'eſprit & dans le cœur, c'eſt un grand art que de ſavoir bien louer, & à mon avis nul genre d'éloquence ne demande des penſées plus fines, ni des tours plus délicats que celui-là ; car enfin une louange groſſiere, quelque vraie qu'elle ſoit, vaut preſque une injure, & les perſonnes raiſonnables ne peuvent la ſupporter. J'entends par le mot de groſſiere, une louange directe & toute viſible, qui n'a aucune enveloppe. C'eſt louer, pour ainſi dire, les gens en face, & d'une maniere qui ne ménage

(*a*) Breves & infauſtos populi Romani amores. *Annal. lib. 2.*

point leur pudeur ; au contraire, une louange délicate eſt une louange détournée, qui n'a pas même l'air de louange, & que les perſonnes les plus modeſtes peuvent entendre ſans rougir. Enfin, il y a autant de différence entre l'une & l'autre, qu'il y en a entre un parfum très-exquis & un gros encens. Les louanges fauſſes rendent ridicules ceux qu'on loue : les groſſieres leur font honte ; au lieu que les fines flattent leur amour-propre & contentent leur vanité ſans bleſſer leur modeſtie.

Il eſt difficile, dit Philanthe, d'aſſaiſonner ſi bien une louange, qu'elle ſoit reçue comme ſi ce n'en étoit pas une. A la vérité, peu de gens s'y entendent, repartit Eudoxe, & la plûpart des faiſeurs de panégyriques & d'éloges dans les formes y réuſſiſſent moins que les autres. On ne peut guère louer plus finement un Monarque victorieux que l'a fait l'Auteur d'une belle épître en vers ſur la vie champêtre. Il feint qu'à ſon retour de la campagne, un de ſes amis lui parle des victoires du Roi, & voici de quelle maniere il le fait parler :

Dieu ſait comme les vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler,
Et dans ce tems guerrier & fécond en Achilles,

Croit

Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes!
Mais moi, dont le génie eſt mort en ce moment,
Je ne ſais que répondre à ce vain compliment,
Et juſtement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

La louange que donne au Roi une de nos Muſes, & la premiere de toutes, dans un madrigal ſur Madame la Dauphine, me paroît bien délicate, dit Philanthe :

Quoi donc, Princeſſe, en un moment
Vous gagnez de Louis l'eſtime & la tendreſſe!
Notre Dauphin eſt votre amant,
Et pour vous adorer tout le monde s'empreſſe.
Cela tient de l'enchantement,
Ou du pouvoir d'une Déeſſe.
Rien ne peut réſiſter à vos attraits vainqueurs;
Tous efforts ſeroient inutiles;
En un mot, vous prenez les cœurs
Comme notre Roi prend les villes.

Un de nos Poëtes dit ſur le voyage que le Roi fit en poſte à Marſal pour s'en rendre le maître :

La victoire coûte trop
Quand il faut un peu l'attendre :
Louis, ainſi qu'Alexandre,
Prend les villes au galop.

Le voyage de Marſal, repartit Eudoxe, me rappelle en paſſant, celui du Maréchal de Grammont, qui alla demander l'Infante pour le Roi, & qui entra dans Madrid en courant la poſte; ſur quoi on fit

*une Romance*, dont voici quatre jolis vers :

*Va por la pôſta corriendo :*
*Que de Amor las Ambaxadas*
*Deven yr à toda prieſſa,*
*Y ſi ſe puede con alas.*

Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. J'avoue que nos Orateurs & nos Poëtes ont employé tout leur art pour faire valoir la rapidité de nos conquêtes. Les uns diſent que Sa Majeſté s'éleve au-deſſus des regles & des exemples; qu'Elle, qui met l'ordre par-tout, renverſe pourtant tout l'ordre de la guerre; qu'Elle fait en peu de jours ce qui devroit, ce ſemble, ſe faire en pluſieurs années; qu'Elle a trouvé un certain art de vaincre & d'abréger les conquêtes, qui décrie tous les Capitaines qui l'ont précédée, & qui fera le déſeſpoir de tous ceux qui doivent la ſuivre. Les autres diſent que dans le tems que ſes ennemis ſe croyoient en ſûreté par la rigueur d'une ſaiſon où tout autre que lui n'auroit pas penſé qu'on pût continuer la guerre, il leur enleve une Province en moins de tems qu'il n'en faudroit pour la parcourir.

Vous ſavez le Madrigal de Sapho ſur la campagne de la Franche-Comté.

Les Héros de l'antiquité
N'étoient que des Héros d'été.
Ils ſuivoient le printems comme les hirondelles :

La victoire en hiver pour eux n'avoit point d'ailes;
Mais malgré les frimats, la neige, les glaçons,
Louis est un Héros de toutes les saisons.

Mais vous ne savez pas peut être un autre Madrigal qui me plaît infiniment?

Louis, plus digne du trône
Qu'aucun Roi que l'on ait vu,
Enseigne l'art à Bellone
De faire des impromptu.
C'est une chose facile
Aux disciples d'Apollon;
Mais ce Conquérant habile
A plutôt pris une ville
Qu'ils n'ont fait une chanson.

Toutes ces pensées sont ingénieuses, continua Eudoxe; mais la louange y est toute visible, & les Auteurs sont profession de louer, au lieu que celui qui dit:

Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes,

N'y songe pas, ce semble: il a l'air chagrin; il ne paroît avoir autre intention que de se tirer d'affaire; & c'est par-là que le trait de louange qu'il donne en passant est plus délicat.

Un Poëte du regne passé, repliqua Philanthe, prit un tour fin & flatteur pour obtenir quelque chose du Cardinal de Richelieu, & pour se plaindre honnêtement de sa mauvaise fortune. La piece n'est pas longue, & il y a long-tems que je la sais:

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte :
Je verrai bientôt mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte :
Je ſerai bientôt des ſuivans
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le pere des Savans
En un ſiecle plein d'ignorance.
Lorſque j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui,
Pour combler l'Eſpagne de honte.
Je contenterai ſon deſir ;
Et par le récit de ta vie
Je charmerai le déplaiſir
Qu'il reçut au camp de Pavie :
Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde ?

Cette fin eſt délicate, répondit Eudoxe ; & on ne peut pas demander de meilleure grace. Martial, repliqua Philanthe, demande encore avec beaucoup de délicateſſe dans une de ſes Epigrammes dont voici le ſens. *Lorſque je demandois à Jupiter quelques centaines d'écus* (*a*), *celui qui m'a donné des Temples, me répondit Jupiter, te les donnera. A la vérité, il a donné des Temples à Jupiter, mais il ne m'a rien donné. J'ai honte d'avoir demandé ſi peu*

(*a*) Pauca Jovem nuper cùm millia fortè rogarem, &c. *Lib. 6.*

*de chose à Jupiter. Domitien s'est contenté de lire ma requête sans nul chagrin, & du même air dont il distribue les Royaumes aux Daces vaincus & supplians, & dont il va au Capitole. Dites-moi, je vous prie, Pallas, vous qui êtes la Divinité que l'Empereur honore le plus, s'il refuse avec un visage si serein, quel visage prend-il quand il donne? Pallas prenant elle-même un air doux, me répondit en deux mots : Fou que tu es, crois-tu qu'on t'ait refusé ce qu'on ne t'a pas encore donné (a)?* Il est difficile, ajouta Philanthe, de ne pas obtenir ce qu'on souhaite, quand on demande de la sorte, pour peu que le Prince ait le goût bon & soit sensible aux louanges.

Voiture, à mon gré, est de tous nos Ecrivains celui qui prépare le mieux une louange, & qui loue le plus finement en prose; car il sait louer en ne faisant semblant de rien, en faisant quelquefois des reproches, ou en donnant des avis, en disant même quelquefois des injures, ou en témoignant du dépit.

Voici de quelle maniere il loue le Duc d'Anguien sur le succès de la bataille de Rocroi : « Monseigneur, vous en faites

(a) Quæ nondum data sunt, stulte, negata putas? *Ibid.*

» trop pour pouvoir le souffrir en silence;
» & vous seriez injuste si vous pensiez faire
» les actions que vous faites, sans qu'il
» en fût autre chose. Si vous saviez de
» quelle sorte tout le monde est déchaîné
» dans Paris à discourir de vous, je suis
» assuré que vous en auriez honte, & que
» vous seriez étonné de voir avec com-
» bien peu de respect & peu de crainte
» de vous déplaire, tout le monde s'en-
» tretient de ce que vous avez fait. A dire
» la vérité, Monseigneur, je ne sais à
» quoi vous avez pensé; & ç'a été, sans
» mentir, trop de hardiesse d'avoir à votre
» âge choqué deux ou trois vieux Capi-
» taines que vous deviez respecter, quand
» ce n'eût été que pour leur ancienne-
» té; fait tuer le pauvre Comte de Fon-
» taines, qui étoit un des meilleurs hom-
» mes de Flandre, & à qui le Prince d'O-
» range n'avoit jamais osé toucher; pris
» seize pieces de canon qui appartenoient
» à un Prince qui est oncle du Roi &
» frere de la Reine, avec qui vous n'aviez
» jamais eu de différent; & mis en dé-
» sordre les meilleures troupes des Espa-
» gnols qui vous avoient laissé passer avec
» tant de bonté. J'avois bien oui dire que
» vous étiez opiniâtre comme un diable,
» & qu'il ne faisoit pas bon vous rien dis-
» puter; mais j'avoue que je n'eusse pas

» cru que vous vous fussiez emporté à ce » point-là. Si vous continuez, vous vous » rendrez insupportable à toute l'Europe, » & l'Empereur, ni le Roi d'Espagne ne » pourront durer avec vous ».

Ce que l'Auteur du *Lutrin* fait dire à la Molesse sur les travaux guerriers de notre invincible Monarque, repliqua Philanthe, vaut bien ce que dit Voiture sur la premiere victoire d'un Prince qui en a remporté tant d'autres; & pour moi je trouve que les dépits, les murmures & les plaintes de la Molesse sont les plus fines louanges du monde. Ecoutez-la, je vous prie.

Hélas! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems,
Où les Rois s'honoroient du nom de fainéans,
S'endormoient sur le trône, & me servant sans honte,
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un Maire, ou d'un Comte?
Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour;
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour:
Seulement au printems, quand Flore dans les plaines
Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés d'un pas tranquille & lent
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux siecle n'est plus, le ciel impitoyable
A placé sur le trône un Prince infatigable:
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix,
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits;
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace,
L'été n'a point de feu, l'hiver n'a point de glace;

J'entends à ſon ſeul nom tous mes ſujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir :
Loin de moi, ſon courage, entraîné par la gloire,
Ne ſe plaît qu'à courir de victoire en victoire :
Je me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

J'avoue, dit Eudoxe, que rien n'eſt mieux imaginé, & que ce tour-là eſt nouveau : mais ne quittons pas encore Voiture. Voici de jolis endroits de la lettre qu'il écrit au même Prince ſur la priſe de Dunkerque, & qui commence par : « Monſeigneur, » je crois que vous prendriez la lune avec » les dents, ſi vous l'aviez entrepris ». Il marque d'abord ſon embarras, & lui fait une propoſition plaiſante. « Sans doute, » dans l'état glorieux où vous êtes, c'eſt » une choſe très-avantageuſe que d'avoir » l'honneur d'être aimé de vous ; mais à » nous autres beaux eſprits, qui ſommes » obligés de vous écrire ſur les bons ſuc- » cès qui vous arrivent, c'en eſt une auſſi » bien embarraſſante, que d'avoir à trou- » ver des paroles qui répondent à vos ac- » tions, & de tems en tems de nouvelles » louanges à vous donner. S'il vous plai- » ſoit vous laiſſer battre quelquefois, ou » lever ſeulement le ſiege de devant quel- » que place, nous pourions nous ſau- » ver par la diverſité, & nous trouverions » quelque choſe de beau à vous dire ſur » l'inconſtance

» l'inconſtance de la fortune & ſur l'hon-
» neur qu'il y a à ſouffrir courageuſemen
» ſes diſgraces ».

Il lui donne enſuite des conſeils ſérieux en apparence, & finit par-là ſa lettre : « Mettez, s'il vous plaît, Monſeigneur, » quelques bornes à vos victoires, quand » ce ne ſeroit que pour vous accommo- » der à la capacité de l'eſprit des hommes, » & pour ne pas paſſer plus avant que » leur créance ne peut aller. Tenez vous » au moins pour quelque tems en repos » & en ſûreté, & permettez que la France, » qui, dans ſes triomphes eſt toujours en » allarme pour votre vie, puiſſe jouir quel- » ques mois tranquillement de la gloire » que vous lui avez acquiſe ».

Tout cela veut dire que ce Prince magnanime n'entreprenoit rien dans la fleur de ſon âge dont il ne vînt à bout par ſa conduite & par ſa valeur; qu'il faiſoit des choſes incroyables & qui tenoient du merveilleux; enfin, qu'il ne ménageoit nullement ſa perſonne, & qu'il ſe haſardoit trop dans les occaſions périlleuſes.

Mais voyez un peu comme notre Auteur loue le Comte d'Avaux ſur les lettres qu'il en recevoit de Munſter. « Nous au- » tres favoris d'Apollon, ſommes étonnés » qu'un homme qui a paſſé ſa vie à faire » des traités, faſſe de ſi belles lettres, &

» voudrions bien que vous autres gens » d'affaires, ne vous mêlassiez pas de notre » métier ; & certes, vous devriez, ce me » semble, vous contenter de l'honneur » d'avoir achevé tant de grandes négocia- » tions, & de celui qui va encore vous » venir de désarmer tous les peuples de » l'Europe, sans nous envier cette gloire » telle qu'elle vient de l'agencement des » paroles, & de l'invention de quelques » pensées agréables. Il n'est pas honnête à » un personnage aussi grave & aussi impor- » tant que vous l'êtes, d'être plus éloquent » que nous, ni que tandis qu'on vous em- » ploie à accorder les Suédois & les Impé- » riaux, & à balancer les intérêts de toute » la terre, vous songiez à accommoder des » consonnes qui se choquent, & à mesurer » des périodes ».

Il y a en cela bien de l'enjouement, dit Philanthe, & un enjouement spirituel qui a été, ce me semble, inconnu aux anciens en matiere de louanges. Cicéron aime fort à rire, mais il ne rit pas quand il loue. Martial, qui badine & qui plaisante d'ordinaire, est sérieux & grave en louant. L'un & l'autre, repartit Eudoxe, ne laissent pas de louer délicatement ; car il y a plus d'une espece de louanges délicates, & les sérieuses ont leur sel aussi-bien que les enjouées. Par exemple, celle-

ci de Cicéron à Céſar : *Vous avez coutume de n'oublier rien, que les injures* (*a*). Un de nos Orateurs François, interrompit Philanthe, a dit finement ſur la modeſtie de M. de Turenne : *Il ne tenoit pas à lui qu'on n'oubliât ſes victoires & ſes triomphes ;* & un de nos Poëtes Latins, ſur la bonté avec laquelle le Roi ſe communiqua à ſes ſujets, étant venu à Paris, & dînant à l'Hôtel-de-Ville : *Le Roi oublia qu'il étoit Roi, & devint preſque bourgeois* (*b*).

La plûpart des louanges que Martial donne aux Empereurs, reprit Eudoxe, ont de la fineſſe & ſont très-flatteuſes. Sur ce que Domitien faiſoit ſouvent de grandes largeſſes : *Le peuple ne vous aime pas pour les préſens*, lui dit il ; *mais le peuple aime les préſens pour l'amour de vous* (*c*).

Il le conjure de revenir à Rome, en lui diſant que Rome envie aux ennemis de l'Empire Romain le bonheur qu'ils ont de voir l'Empereur, quelques victoires que ſon éloignement vaille à ſes ſujets. *Les Barbares*, dit-il, *voient de près le Maître*

---

(*a*) Obliviſci nihil ſoles, niſi injurias. *Orat. pro Ligario.*

(*b*) Se Regem oblitus, Rex propè civis erat.

(*c*) Diligeris populo non propter præmia, Cæſar ; Propter te populus præmia, Cæſar, amat.

*Lib.* 8.

*du monde. A la vérité, votre préſence les effraie ; mais ils en jouiſſent (a).*

Ce que dit le même Poëte à Trajan n'eſt guère moins délicat : (*b*) *Si les anciens peres de la République revenoient des Champs Eliſées ; Camille, le généreux défenſeur de la liberté Romaine, feroit gloire de vous ſervir ; Fabrice recevroit l'or que vous lui préſenteriez ; Brutus ſeroit bien aiſe de vous avoir pour chef & pour maître ; le cruel Sylla vous remettroit le commandement entre les mains dès qu'il voudroit s'en défaire ; Pompée & Céſar vous aimeroient, & ſeroient contens d'être hommes privés ; Craſſus vous donneroit tous ſes tréſors ; enfin Caton même embraſſeroit le parti de Céſar* (*c*).

Je trouve bien de la délicateſſe, dit Philanthe, dans une penſée de Martial ſur le fils de Domitien qui venoit de naître ou qui n'étoit pas encore né ; car l'épigramme commence ainſi : *Naiſſez, vraie race des Dieux.* Il ſouhaite que l'Empereur lui remette l'Empire après des ſiecles

(*a*) Terrarum dominum propiùs videt ille, tuoque
Terretur vultu Barbarus, & fruitur.
*Lib. 7.*

(*b*) Si redeant veteres ingentia nomina, Patres, &c.
*Lib. 11.*

(*c*) Ipſe quoque infernis revocatus ditis ab umbris;
Si Cato reddatur, Cæſarianus erit.

entiers, & que le fils déjà vieux gouverne le monde avec son pere fort vieux.

*Quique regas orbem cum seniore senex.*

Martial a pris cela d'Ovide mot pour mot, repartit Eudoxe, & n'a fait qu'appliquer au fils de Domitien ce qu'Ovide dit de celui d'Auguste (*a*). Le tour est assurément délicat, & ces deux vieillesses sont très-bien imaginées pour faire régner le fils sans faire mourir le pere, ni sans donner même aucune idée de sa mort.

Un de nos Poëtes, repliqua Philanthe, a trouvé un autre expédient pour couronner l'héritier du plus puissant Royaume de la terre avant que la couronne de ses ancêtres vienne à lui.

Prince, dont la valeur par le ciel fut choisie,
Pour abattre le trône & l'orgueil des tyrans,
Régnez dès l'âge de quinze ans,
Mais allez régner en Asie.

Les railleries les plus badines de Martial, reprit Eudoxe, n'ont guère moins de finesse que ses flatteries les plus sérieuses : en voici deux ou trois.

*Lycoris l'empoisonneuse a fait mourir*

(*a*) Sospite sic te sit natus quoque sospes, & olim
Imperium regat hoc cum seniore senex.
*Trist. lib. 2.*

*toutes ſes amies : qu'elle devienne amie de ma femme* (*a*).

*Voilà la ſeptiéme femme que tu as enterrée dans ton champ ; nul champ n'eſt de meilleur rapport que le tien* (*b*).

*Paule veut m'épouſer, je ne le veux pas : elle eſt vieille. Je le voudrois, ſi elle étoit plus vieille* (*c*).

Ce qu'Ovide dit au ſujet des amours d'Hercule, repartit Philanthe, me paroît plus fin. Il fait parler Déjanire, jalouſe d'Omphale, qui ſe revêtoit de la peau d'un lion, tandis qu'Hercule s'habilloit en femme, & il la fait parler de la ſorte au dompteur des monſtres : *Quelle honte de voir une perſonne délicate couverte de la peau d'une béte féroce ! Vous vous trompez ; ce n'eſt pas-là la dépouille du lion, c'eſt la vôtre. Vous avez vaincu le lion ; mais Omphale vous a vaincu vous-méme* (*d*).

---

(*a*) Omnes quas habuit, Fabiane, Lycoris amicas
Suſtulit, uxori fiat amica meæ.
*Lib.* 2.

(*b*) Septima jam Phileros tibi conditur uxor in agro :
Plus nulli Phileros quàm tibi reddit ager.
*Lib.* 10.

(*c*) Nubere Paulla cupit nobis, ego ducere Paullam
Nolo, anus eſt : Vellem, ſi magis eſſet anus.
*Lib.* 10.

(*d*) Falleris, & neſcis, non ſunt ſpolia iſta leonis ;
Sunt tua, utque feræ victor es, illa tui.
*Heroid. ep.* 9.

La penſée du Lope de Vegue ſur le même ſujet, dit Eudoxe, eſt bien auſſi fine que celle d'Ovide : elle eſt du moins plus morale.

*Si aquien los leones vence,*
*Vence una muger hermoſa :*
*O el de flaco ſe averguence*
*O ella de ſer mas furioſa.*

« Si le vainqueur des lions eſt vaincu par » une femme qui a de la beauté, que l'un » ait honte d'être plus foible qu'une fem- » me, ou l'autre d'être plus furieuſe qu'un » lion ».

Le Taſſe, repartit Philanthe, a bien exprimé ſur la porte du Palais d'Armide le ridicule de ce Héros amoureux :

*Meraſi qui frà le Meonie ancelle*
*Favoleggiar con la conocchia Alcide.*
*Se l'inferno eſpugnò, reſſe ſtelle :*
*Hor torce il fuſo. Amor s'el guarda, e ride.*

Le beau ſpectacle qu'Hercule avec la quenouille, parmi les ſuivantes d'Omphale, & filant de la même main dont il avoit ſoutenu le ciel & dompté l'enfer ! L'Amour le regarde & s'en rit.

*Amor s'el guarda, e ride.*

Les gravures de la porte du Palais d'Armide repréſentent encore, dit Eudoxe, la bataille navale que gagna Auguſte, &

ſur-tout la fuite d'Antoine avec celle de Cléopatre.

*Ecco fuggir la barbara Reina,*
*E fugge Antonio, e laſciar puo la ſpeme*
*De l'imperio del mondo ou' egli aſpira.*
*Non fugge nò, non teme il fier, non teme;*
*Ma ſegue lei che fugge e ſeco il tira.*

Il ne ſe peut rien de mieux penſé. « On » voit fuir la Reine d'Egypte : on voit » auſſi Antoine qui fuit & qui abandonne » l'eſpérance de l'Empire du monde où il » prétend. Mais non; il ne fuit pas, il ne » fait que ſuivre celle qui fuit & qui l'en- » traîne après ſoi ». Qu'il y a de fineſſe dans ce *Non fugge, nò, ma ſegue lei che fugge!* Ce n'eſt pas ſeulement par l'endroit de l'eſprit que cela eſt délicat, c'eſt auſſi par l'endroit du cœur : car il faut bien qu'à mon tour, continua-t-il en ſouriant, je faſſe jouer l'eſprit & le cœur.

Pour vous dire donc tout ce que je penſe ſur la délicateſſe, outre celle des penſées qui ſont purement ingénieuſes, il y en a une qui vient des ſentimens, & où l'affection a plus de part que l'intelligence.

Ovide excelle en ce genre-là, & ſes *Héroïdes* ſont pleines de penſées que la paſſion rend délicates : *Vous haïſſez bien à vos dépens*, dit la Reine de Carthage

à Enée; *& votre haine vous coûte cher, ſi la mort ne vous eſt rien, pourvu que vous m'abandonniez* (*a*).

Ce qu'écrit Paris à Hélene ſur les trois Déeſſes, de la beauté deſquelles il devoit juger, a une délicateſſe de ſentiment très-exquiſe. *Elles méritoient toutes trois de gagner leur cauſe, & j'étois fâché, moi qui étois leur juge, de ce qu'elles ne pouvoient pas toutes la gagner* (*b*).

Catulle, repliqua Philanthe, ne le cede guère à Ovide en ſentimens délicats. Il dit au ſujet de la mort d'un frere qu'il aimoit paſſionnément : *Je ne vous verrai plus jamais, mon cher frere, vous qui m'étiez plus cher que la vie; mais je vous aimerai toujours* (*c*). Ce ſentiment eſt fort tendre, repartit Eudoxe; mais il eſt un peu trop développé & trop uni pour avoir toute la délicateſſe dont nous parlons. Celui qu'un de nos Poëtes donne à Titus au ſujet de Bérénice eſt plus délicat:

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la premiere fois.

---

(*a*) Exerces prætioſa odia & conſtantia magna,
Si dum me fugias eſt tibi vile mori.
*Heroid. ep. 7.*

(*b*) Vincere erant omnes dignæ, judexque verebar,
Non omnes cauſam vincere poſſe ſuam.
*Heroid. ep. 15.*

(*c*) Nunquam ego te vitâ, frater amabilior,
Aſpiciam poſthac : at certè ſemper amabo.

Le sentiment de Catulle même, sur l'injure que fait une personne qu'on aime, quand elle donne lieu à la jalousie par sa conduite & par ses manieres, est encore plus fin. *Une telle injure force d'aimer davantage & de vouloir moins de bien* (a), c'est-à-dire, qu'elle augmente la passion, & qu'elle diminue la bienveillance. Ce qu'il y a d'un peu mystérieux là-dedans y met un air délicat qui n'est point dans le sentiment passionné de ce Poëte sur son frere mort.

Les sentimens que donne Corneille à Sabine, sœur des Curiaces & femme d'un Horace, sont très-beaux, sans être si mystérieux :

Albe où j'ai commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher pays & mon premier amour,
Lorsqu'entre nous & toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte :
Rome, si tu te plains que c'est-là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

Ces deux derniers vers, dit Philanthe, ont été autrefois appliqués heureusement à un Catholique qui changea de religion pour épouser une Huguenote. Mais tout le mystere de la délicatesse, reprit Eudoxe, se rencontre en ce que dit un autre de nos Poëtes dramatiques au sujet de la

(a) Injuria talis
Cogat amare magis, sed bene velle minus.

Sultanne qui avoit juré la mort de Bajazet, & qui vouloit lui faire des reproches avant qu'on le fît mourir.

Je connois peu l'amour; mais j'oſe te répondre
Qu'il n'eſt pas condamné puiſqu'on veut le confondre.

C'eſt le Grand-Viſir qui parle ainſi à ſon Confident.

Armide, repliqua Philanthe, pour ſe venger de Renaud qui l'avoit abandonnée, & qu'elle ne pouvoit haïr dans le fond du cœur, le pourſuit au fort du combat, & lance une fleche contre lui; mais en même-tems elle ſouhaite que le coup ne porte point.

*Lo ſtral volò; ma con lo ſtrale un voto*
*Subito uſcì, che vada il colpo à voto.*

Le ſouhait d'Armide, dit Eudoxe, marque bien le caractere d'une perſonne en qui le reſſentiment, la colere, la fureur n'ont pas étouffé toute la tendreſſe, & me remet en l'eſprit un trait de Pline le jeune: *Votre vie vous eſt odieuſe*, dit-il à Trajan, *ſi elle n'eſt jointe avec le ſalut de la République; vous ne ſouffrez pas qu'on ſouhaite rien pour vous, ſi ce n'eſt quelque choſe d'utile à ceux mêmes qui font des ſouhaits* (*a*). Ce ſentiment eſt tout

(*a*) Tibi ſalus tua inviſa eſt, ſi non ſit cum Reipublicæ ſalute conjuncta; nihil pro te pateris optari, niſi expediat optantibus. *Paneg. Trajan.*

enſemble bien généreux & bien délicat.

Que penſez-vous, dit Philanthe, du ſentiment de Tibulle au regard d'une perſonne qui lui étoit chere? *Dans les lieux les plus ſolitaires & les plus déſerts vous êtes pour moi une grande compagnie* (*a*).

Ce que dit Martial à une illuſtre Romaine avec laquelle il étoit à la campagne, me paroît plus vif, répondit Eudoxe : *Vous me valez tout Rome vous ſeule* (*b*).

Corneille, qui ſe connoiſſoit parfaitement en paſſions délicates, & qui faiſoit ſi bien parler les Romains, continua-t-il, fait dire à la veuve de Pompée, ſur ce que Céſar, voyant la tête ſanglante de Pompée même, en parut touché, & ſe plaignit qu'on eût oſé attenter à la vie d'un ſi grand homme :

O ſoupirs! ô reſpect! ô qu'il eſt doux de plaindre
Le ſort d'un ennemi quand il n'eſt plus à craindre!

Les plaintes de Céſar, repartit Philanthe, n'étoient pas de ſi bonne foi que celles d'une Tourterelle qu'on a fait parler dans un petit dialogue en vers. Le dialogue eſt entre un Paſſant & la Tourterelle; il eſt court, le voici :

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois, plaintive Tourterelle?

(*a*) In ſolis tu mihi turba locis. *Lib.* 12.
(*b*) Romam tu mihi ſola facis. *Lib.* 12.

LA TOURTERELLE.

Je gémis, j'ai perdu ma compagne fidelle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'Oiſeleur
Ne te faſſe mourir comme elle ?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'eſt lui, ce ſera ma douleur.

Il ne peut rien ſe voir de plus touchant ; dit Eudoxe, & c'eſt à-peu-près le ſentiment que Lucain donne à Corneille dont nous venons de parler : *Il m'eſt honteux de ne pouvoir mourir après vous de ma douleur ſeule* (*a*). Siſigambis, mere de Darius, repliqua Philanthe, mourut effectivement de la mort que Corneille ſouhaitoit : car dès qu'elle ſut celle d'Alexandre qui l'avoit traitée toujours très-honnêtement & comme ſa mere, elle ſe jetta par terre fondant en larmes ; & s'arrachant les cheveux, elle ne voulut plus, ni voir la lumiere, ni prendre de nourriture ; tellement que renonçant ainſi à la vie, elle mourut enfin. Sur quoi Quinte-Curce dit fort délicatement, ce me ſemble : *Ayant eu la force de vivre après Darius, elle eut honte de ſurvivre à Alexandre* (*b*).

(*a*) Turpe mori poſt te ſolo non poſſe dolore. *Lib.* 9.
(*b*) Cùm ſuſtinuiſſet poſt Darium vivere, Alexandro eſſe ſuperſtes erubuit. *Lib.* 10.

A ce que je vois, reprit Eudoxe, vous comprenez bien ce que c'eſt qu'une penſée délicate, & en quoi elle differe d'une penſée ſublime, ou purement agréable; mais croiriez-vous que les penſées qui ſurprennent, qui enlevent, qui piquent le plus, ou par la délicateſſe, ou par la ſublimité, ou par le ſimple agrément, ſont en quelque ſorte vicieuſes, ſi elles ne ſont naturelles, comme étoient encore celles de Craſſus que nous avons priſes pour notre modele, & qui n'avoient nulle ombre d'affectation (*a*)?

Je crains toujours, dit Philanthe, qu'en voulant être naturel, on ne devienne plat & inſipide; ou du moins que la penſée ne perde quelque choſe de ce qui la rend vive & piquante. Ce n'eſt pas mon intention, répondit Eudoxe; & comme dans le langage une exactitude qui deſſeche & affoiblit le diſcours, me déplaît fort, ce que j'appelle naturel, ne m'accommoderoit pas dans la penſée, ſi elle en étoit plate & languiſſante; mais cela peut s'éviter: il y a de la différence entre le plat & le fade. Une ſauce peut être bonne, ſans être pleine de poivre & de ſel; & un excellent potage de ſanté vaut mieux

(*a*) Sententiæ Craſſi tam integræ, tam veræ, tam novæ, tam ſine pigmentis fucoque puerili. *Cic. de Orat. lib.* 2.

qu'une bisque pour les personnes de bon goût.

Qu'entendez-vous donc, dit Philanthe, par ce que vous appellez naturel en matiere de pensées ? J'entends, repartit Eudoxe, quelque chose qui n'est point recherché, ni tiré de loin, que la nature du sujet présente, & qui naît pour ainsi dire du sujet même (*a*). J'entends je ne sais quelle beauté simple sans fard & sans artifice, telle qu'un Ancien dépeint la vraie éloquence (*b*). On diroit qu'une pensée naturelle devroit venir à tout le monde; on l'avoit, ce semble, dans la tête avant que de la lire : elle paroît aisée à trouver, & ne coûte rien dès qu'on la rencontre; elle vient moins en quelque façon de l'esprit de celui qui pense que de la chose dont on parle (*c*).

Au reste, par le mot de naturel je n'entends pas ici ce caractere naïf, qui est une des sources de l'agrément des pensées. Toute pensée naïve est naturelle; mais toute pensée naturelle n'est pas naïve, à pren-

---

(*a*) Grandis, & ut ita dicam, pudica oratio, non est maculosa, nec turgida; sed naturali pulchritudine exurgit. *Pet. Satyr.*

(*b*) Optima minimè accersita & simplicibus atque ab ipsâ veritate profectis similia. *Quintil. l. 8, Proœm.*

(*c*) Nihil videatur fictum, nihil sollicitum; omnia potiùs à causâ quàm ab oratore profecta credantur. *Id. lib. 4.*

dre la naïveté en sa propre signification. Le grand, le sublime n'est point naïf, & ne le peut être : car le naïf emporte de soi-même je ne sais quoi de petit, ou de moins élevé. Ne m'avez-vous pas dit, interrompit Philanthe, que la simplicité & la grandeur n'étoient pas incompatibles ? Oui, reprit Eudoxe, & je vous le dis encore : mais il y a de la différence entre une certaine simplicité noble & la naïveté toute pure : l'une n'exclut que le faste, l'autre exclut même la grandeur.

Mais pour m'expliquer d'une maniere plus sensible, une pensée naturelle ressemble en quelque façon à une eau vive, qui se trouve dans un jardin au lieu d'y être amenée par force; ou à une jeune personne qui a le teint beau sans mettre du blanc, ni du rouge. Les Auteurs du siecle d'Auguste ont des pensées de ce caractere, sur-tout Cicéron, Virgile & Ovide.

La pensée de Cicéron sur les Colosses de Cérès & de Triptoleme que Verrès ne put emporter à cause de leur pesanteur, quelque tentation qu'il en eût, vient du sujet & se présente d'elle-même. *Leur beauté les mit en danger d'être pris, leur grandeur les sauva* (a). Mais celle qu'il a sur la mort de Crassus est une des plus

(a) His pulchritudo periculo, amplitudo saluti fuit. *Lib. 3, in Ver.*

naturelles

naturelles qui puiſſe ſe voir. D'abord il remarque que Craſſus mourut avant tous les troubles de la République, & que ce grand homme ne vit, ni la guerre allumée en Italie, ni le banniſſement de ſon gendre, ni l'affliction de ſa fille, ni enfin le funeſte état de Rome toute défigurée par une ſuite continuelle de malheurs. Il dit après : *Il me ſemble que les Dieux ne lui ont pas ôté la vie, mais qu'ils lui ont fait comme un préſent de la mort* (*a*). La penſée, comme vous voyez, eſt tirée du fond de la choſe : il n'y a rien là qui ſoit étranger & hors du ſujet ; il n'y a rien auſſi de plat & de fade (*b*).

Je vous comprends, dit Philanthe, & je juge, ſelon vos principes, que la penſée de Maynard ſur la mort d'un enfant eſt fort naturelle :

On doit regretter ſa mort,
Mais ſans accuſer le ſort
De cruauté ni d'envie :
Le ſiecle eſt ſi vicieux,
Paſſant, qu'une courte vie
Eſt une faveur des cieux.

Je juge le même d'une autre penſée du même Auteur ſur un pere affligé de la mort

(*a*) Hi tamen Rempublicam caſus conſecuti ſunt, ut mihi, non erepta L. Craſſo à Diis immortalibus vita, ſed donata mors eſſe videatur. *De Orat. l. 3.*

(*b*) Eſt enim vitioſum in ſententiâ, ſi quid aut alienum, aut non acutum, aut ſubinſulſum eſt. *Cicer. de optimo genere Orat.*

de sa fille. Le Poëte fait parler le pere au ciel :

Hâte ma fin que ta rigueur differe ;
Je hais le monde & n'y prétends plus rien.
Sur mon tombeau ma fille devroit faire
Ce que je fais maintenant sur le sien.

Vous en jugez sainement, repartit Eudoxe, & vous avez sans doute le même goût pour les sentimens du pere de Pallas, ce jeune guerrier que Turnus tua de sa main dans la chaleur du combat. Ils sont les plus naturels du monde, sur-tout quand il dit que les commencemens d'une valeur naissante ont été bien funestes ; que les Dieux n'ont point écouté les vœux d'un malheureux pere qui survit à son fils, & qui reste seul après lui contre l'ordre de la nature ; que sa femme étoit heureuse d'être morte auparavant, & de n'avoir point été réservée pour une si grande affliction ; enfin qu'il auroit été bien plus juste qu'Evandre fût demeuré sur la place que Pallas, & qu'on eût rapporté le corps du pere que celui du fils (*a*).

Ce que pense Quintilien sur la mort de sa femme & de ses enfans, n'est pas à

(*a*) Primitiæ juvenis miseræ, bellique propinqui
Dura rudimenta ; & nulli exaudita deorum
Vota precesque meæ : tuque ô sanctissima conjux,
Felix morte tuâ, neque in hunc servata dolorem, &c.
*Æneid. l. 11.*

mon gré tout-à-fait si naturel, ni si raisonnable.

*Quel pere véritablement pere, pourra me le pardonner*, dit-il, *si je puis m'appliquer encore à l'étude? Et comment un cœur paternel souffrira-t-il que j'aie l'esprit assez libre & la tête assez forte pour cela, ou que je me serve de ma voix à autre chose qu'à accuser les Dieux qui m'ont ravi tout ce qui m'étoit le plus cher, & à prouver par mon exemple qu'il n'y a nulle Providence qui prenne soin des choses du monde (a)?*

Il jure ensuite par ses malheurs, par sa conscience, par les manes de son fils aîné, qu'il appelle les divinités de sa douleur: il jure, dis-je, que les talens prodigieux & les vertus extraordinaires qu'il voyoit en cet enfant, lui avoient fait craindre de le perdre; par la raison qu'on a presque toujours remarqué que ce qui mûrit trop tôt, se passe bien vîte, & qu'il y a je ne sais quel destin jaloux qui ruine de si grandes espérances: de peur apparemment que les prospérités de l'homme n'aillent plus loin qu'il n'appartient à la condition hu-

(a) Quis enim mihi bonus parens ignoscat, si studere amplius possum, ac non oderit animi mei firmitatem, si quis in me est alius usus vocis quàm ut incusem Deos, superstes omnium meorum? nullam terras dispicere providentiam tester. *L. 6, Præam.*

maine (*a*). Il y a de l'esprit à tout cela, dit Philanthe. Il y a, ce me semble, reprit Eudoxe, plus de raison à ce que Virgile fait dire au pere de Pallas. Quintilien s'en prend aux Dieux, & l'excès de sa douleur le porte à ne croire nulle Providence, au lieu qu'Evandre ne s'en prend qu'à la valeur de son fils, & se contente de se plaindre que les Dieux n'aient pas exaucé ses prieres.

Agamemnon dans *Iphigénie*, repliqua Philanthe, ne ménage guère plus les Dieux, & le trouble où le met l'Oracle qui le condamne à immoler lui-même sa fille, lui permet, ce semble, de dire à Iphigénie :

Montrez, en expirant, de qui vous êtes née;
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.

J'avoue, repartit Eudoxe, qu'Agamemnon sur le théâtre a droit d'être plus emporté que Quintilien dans son cabinet. J'avoue aussi que Clitemnestre dans la violence de sa douleur peut dire à Achille pour l'engager à sauver Iphigénie :

Ira-t-elle, des Dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice?

(*a*) Juro per mala mea, per infelicem conscientiam, per illos manes, numina doloris mei, his me in illo vidisse virtutes ingenii, ut prorsus possit hinc esse tanti fulminis metus. Quod observatum ferè est celerius occidere festinatam maturitatem & esse nescio quam quæ spes tantas decerpat, invidiam; ne videlicet ultrà quàm homini datum est, nostra provehantur. *Idem.*

Elle n'a que vous ſeul : vous êtes en ces lieux
Son pere, ſon époux, ſon aſyle, ſes Dieux.

Mais avouez auſſi que ce que dit encore Agamemnon dans la néceſſité fatale où le jette l'ordre du Ciel, eſt tiré du fond de la nature :

Hélas! en m'impoſant une loi ſi ſévere,
Grands Dieux, me deviez-vous laiſſer un cœur de pere ?

Brutus qui fit mourir ſes enfans rebelles, dit Philanthe, ſe dépouille dans Valere-Maxime, des ſentimens de pere pour faire la fonction de Conſul (*a*). Tite-Live qui penſe toujours naturellement, repartit Eudoxe, dit ſur la mort des fils de Brutus, que la Fortune voulut que celui qu'on devoit empêcher d'aſſiſter à un ſi tragique ſpectacle, en fût lui-même l'auteur (*b*). Florus qui ne penſe pas toujours comme Tite-Live, repliqua Philanthe, l'imite ſur ce ſujet, & dit que Brutus, en faiſant couper la tête à ſes fils, ſembla adopter le peuple en leur place, & devenir le pere de la patrie (*c*).

Ce que Voiture écrivit à Madame la

(*a*) Exuit patrem ut conſulem ageret. *Lib.* 5, *cap.* 8.

(*b*) Qui ſpectator erat amovendus, eum ipſum Fortuna exactorem ſupplicii dedit. *Lib.* 2.

(*c*) Liberos ſecuri percuſſit ut planè publicus parens in locum liberorum adoptaſſe ſibi populum videretur. *Lib.* 1, *cap.* 9.

Ducheſſe de Longueville ſur la mort de Monſieur le Prince ſon pere, pourſuivit Philante, me paroît fort naturel : « Qu'il » étoit bien juſte qu'une perſonne auſſi » céleſte qu'elle, s'accommodât aux volon- » tés du Ciel, & qu'ayant tout reçu de » lui, elle ſouffrît qu'il lui ôtât quelque » choſe ».

Cela n'eſt pas ſeulement naturel, répondit Eudoxe ; cela eſt bien tourné, & a beaucoup de juſteſſe. Mais voici encore deux penſées très-naturelles : l'une eſt de Virgile, & l'autre d'Ovide. Virgile dit à l'occaſion de deux freres qui ſe reſſembloient parfaitement : *Le pere & la mere ne peuvent preſque les diſtinguer, & leur mépriſe leur eſt agréable* (*a*). Ovide, en décrivant le ſuperbe Palais du Soleil, dit que les Néréides qui ſont gravées ſur les portes avec les Dieux marins, n'ont pas toutes le même air, ni les mêmes traits de viſage ; qu'elles ne les ont pas auſſi tout-à-fait différens, mais qu'elles les ont tels que des ſœurs doivent les avoir (*b*).

La penſée du Lope de Vegue ſur la reſſemblance eſt belle & heureuſe, repartit

(*a*) Simillima proles
Indiſcreta ſuis, gratuſque parentibus error.
*Æneid. lib. 10.*

(*b*) Facies non omnibus una,
Nec diverſa tamen, qualem decet eſſe ſororum.
*Metamorph. lib. 2.*

Philanthe : il dit que la nature qui se plaît à peindre, n'invente pas toujours ; qu'elle se lasse quelquefois, & ne fait que copier. C'est au sujet d'une Princesse Espagnole qui s'habilla en homme pour suivre Alphonse, Roi de Castille, dans l'expédition de Jérusalem, & qui se fit passer pour le frere de celle qu'elle étoit.

*Yva mirando el Rey el rostro hermoso*
*Tan semejante à Ismenia ; que à su cuenta*
*El pinsel natural maravilloso*
*Cansado alguna vez copia, y no inventa.*

Les pensées où la nature entre, dit Eudoxe, ne sauroient manquer d'être naturelles, quelque ingénieuses qu'elles soient ; & celle de Guarini l'est beaucoup : Qu'on ne peut se défaire de la honte que la nature a gravée en nous ; & que si on veut la chasser du cœur, elle se sauve au visage.

*Vergogna ch'en altrui stampò natura*
*Nonsi può rinegare ; che se tu tenti*
*Di cocciarla dal cor, fugge nel volto.*

Mais j'ai remarqué, poursuivit-il, que le caractere dont nous parlons se rencontre principalement dans les pensées où il y a quelque chose de conforme aux inclinations de la nature : ainsi comme l'amour de la vie est très-naturel, ce qu'Achille répond à Ulysse dans les enfers, l'est aussi : *J'aimerois mieux être villageois & valet* Odyss. 15.

*de quelque pauvre homme qui auroit de la peine à vivre, que d'avoir ici un empire absolu sur tous les morts.* Cette réponse suppose ce qu'avoit dit Ulysse, après s'être plaint de sa mauvaise fortune, qu'Achille étoit l'homme du monde le plus heureux ; que pendant sa vie les Grecs l'avoient honoré comme un homme divin ou égal aux Dieux, & que maintenant les morts le respectoient comme leur Roi & leur maître.

Notre Charles IX, repliqua Philanthe, n'étoit pas du goût d'Achille, lui qui disoit qu'il aimoit mieux mourir Roi, que de vivre prisonnier. Il n'étoit pas non plus, dit Eudoxe, du sentiment de Salomon, qui préfere un chien vivant à un lion mort (*a*) : mais c'est que l'ambition lui avoit un peu gâté le jugement, & qu'elle le faisoit parler. S'il eût consulté la nature, il auroit changé, & d'avis, & de langage : car pour me servir de la pensée, & même des termes d'un de nos Ecrivains qui l'a bien étudiée : « Il n'y a point » de Roi mourant qui ne voulût être le » dernier de ses sujets, & il n'y a point » de si misérable esclave qui voulût changer sa fortune avec celle de ce Roi qui » n'auroit plus qu'un quart-d'heure à vivre.

(*a*) Melior est canis vivus leone mortuo. *Eccl. c. 9.*

Quoi

Quoi qu'il en soit, ajouta Eudoxe, la pensée d'Homere sur Achille est fort naturelle. Celle de Martial contre les admirateurs & les idolâtres de l'Antiquité doit l'être dans vos principes, repartit Philanthe : *Vous n'admirez que les Anciens, & ne louez que les Poëtes morts. Pardonnez-moi, je vous prie : il n'y a pas tant d'avantage à mourir, pour vouloir vous plaire à ce prix-là* (*a*). Elle l'est sans doute, reprit Eudoxe, & toutes les autres du même Poëte qui roulent sur le desir de la vie ne le sont pas moins.

*Si la gloire ne vient qu'après la mort, je ne me hâte pas d'en acquérir* (*b*).

*Les mausolées que nous voyons auprès de la Ville nous font des leçons pour vivre, en nous apprenant que les Dieux mêmes ne sont pas exempts de la mort* (*c*). Il entend par ces Dieux les Empereurs qui vouloient qu'on leur rendît des honneurs divins, & il fait allusion au tombeau d'Auguste.

---

(*a*) Miraris veteres, Vacerra, solos;
Nec laudas nisi mortuos Poetas.
Ignoscas, petimus, Vacerra; tanti
Non est ut placeam tibi, perire.
*Lib. 8.*

(*b*) Si post fata venit gloria, non propero.
*Lib. 5.*

(*c*) Jam vicina jubent nos vivere mausolea :
Cum doceant ipsos posse perire Deos.
*Lib. 5.*

Il dit ailleurs : *Croyez-moi, il n'eſt pas d'un homme ſage de dire, je vivrai. C'eſt vivre trop tard que de vivre demain, vivez aujourd'hui* (*a*). Il enchérit lui-même ſur ſa penſée, en diſant : *C'eſt vivre trop tard que de vivre aujourd'hui : le plus ſage eſt celui qui a vécu dès hier* (*b*). Tout cela eſt naturel, & ne l'eſt même que trop à prendre la choſe dans le ſens & ſelon la morale de l'Auteur.

Racan a été parmi nous un de ces eſprits faciles & heureux, en qui le génie ſupplée au ſavoir, & dont les ouvrages ne ſentent, ni la contrainte, ni l'étude. Il n'a rien fait que de naturel, & deux ſtrophes d'une Ode adreſſée à Léonor de Rabutin, Comte de Buſſy, me paroiſſent excellentes dans ce genre là.

Que te ſert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des haſards
Où la gloire te mene ?
Cette mort qui promet un ſi digne loyer,
N'eſt toujours que la mort, qu'avecque moins de peine
On trouve en ſon foyer.

---

(*a*) Non eſt, crede mihi, ſapientis, dicere, vivam :
Sera nimis vita eſt craſtina, vive hodie.
*Lib. 1.*

(*b*) ... Hodie jam vivere, poſthume, ſerum eſt :
Ille ſapit, quiſquis, poſthume, vixit heri.
*Lib. 3.*

A quoi ſert d'élever ces murs audacieux,
Qui de nos vanités font voir juſques aux cieux,
Les folles entrepriſes ?
Maints châteaux, accablés deſſous leur propre faix,
Enterrent avec eux les noms & les deviſes
De ceux qui les ont faits.

Il me ſemble, dit Philanthe, que l'expreſſion contribue quelquefois à rendre la penſée plus naturelle & plus ſimple. Vous avez raiſon, repliqua Eudoxe, & la perfection du caractere naturel vient d'ordinaire d'une diction pure, & d'un tour aiſé. Ce ſeul Quatrain adreſſé à une jeune perſonne entêtée de ſon mérite, & qui ne penſe point à la mort, peut donner idée de ce que je dis :

Vous avez beau charmer, vous aurez le deſtin
De ces fleurs ſi fraîches, ſi belles,
Qui ne durent qu'un matin :
Comme elles, vous plaiſez, vous paſſerez comme elles.

On peut dire en général que, quoiqu'il ne s'agiſſe pas ici de l'élocution, elle ne laiſſe pas de ſe mêler ſouvent à la penſée, & d'en rehauſſer le prix. Un habit propre & magnifique donne de la grace & de la dignité à une perſonne bien faite ; & s'il eſt juſte, il fait paroître la taille, quand on l'a fine. Il y a même des termes ſi attachés aux choſes, & ſi faits pour elles,

qu'ils semblent suivre la pensée comme l'ombre suit le corps (*a*).

L'affectation, poursuivit Eudoxe, est le défaut directement opposé à ce caractere naturel dont nous parlons. C'est, selon Quintilien, dit Philanthe, de tous les vices de l'éloquence le pire, parce qu'on évite les autres, & qu'on recherche celui-là : mais il est tout entier dans l'élocution (*b*). N'en déplaise à Quintilien, repartit Eudoxe, ce défaut si spécieux & si beau en apparence n'a pas moins de part dans la pensée que dans le langage, & c'est le sentiment d'un habile homme d'Italie, qui ose donner un démenti à Quintilien sur le dernier article du passage que vous venez de citer. *Questo ultimo*, dit-il, *è falso, peroche l'affettatione consiste anche ne' concetti.* Il le dit après un ancien Rhéteur, qui apporte pour exemple d'affectation dans la pensée, le Centaure qui est à cheval sur lui-même (*c*); mais d'autres exemples le feront encore mieux connoître.

*Proginnasmi Poetici di Ateneo Nisceno da Vernio.*

(*a*) Ut sensibus inhærere videantur, atque ut umbra corpus sequi. *Quintil. lib. 8, Proœm. de verbis.*

(*b*) Omnium in eloquentiâ vitiorum pessimum : nam cætera cùm vitentur, hoc petitur. Est autem totum in elocutione. *Lib. 8, c. 3.*

(*c*) Posita autem est mala affectatio in sententiâ quidem ut qui dixit : Centaurus equitans seipsum. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

Virgile dit que le Géant Encelade brûlé des foudres de Jupiter, vomit des flammes par les ouvertures de la montagne que les Dieux lui ont mise sur le corps; & le Guarini dit que ce Géant lance des feux de colere & d'indignation contre le ciel, sans qu'on sache s'il est foudroyé, ou s'il foudroie :

*La dove sotto à la grand mole Etnea*
*Non sò sè fulminato ò fulminante,*
*Vibra il fiero Gigante*
*Contra'l nemico ciel fiamme disdegno.*

L'un est naturel, & l'autre affecté.

Selon l'ancien Pline, le sang humain pour se venger du fer qui est son mortel ennemi, & qui aide à le répandre, y fait venir la rouille (*a*). Selon Pline le jeune, un certain Licinianus, qui de Sénateur devint Professeur de Rhétorique pour avoir de quoi vivre, se vengeoit de la Fortune par les harangues qu'il faisoit contr'elle (*b*). Il y a de l'affectation dans la pensée du premier : car cette vengeance qu'on attribue au sang, n'est point tirée de la nature, & la rouille qui gâte le fer vient autant du sang des bêtes que du sang des hommes. La pensée de l'autre est naturel-

(*a*) A ferro sanguis humanus se ulciscitur. *Lib. 34, cap. 14.*

(*b*) Seque de Fortunâ, præfationibus vindicat. *Lib. 4, cap. 8.*

le, & la vengeance que prend le Sénateur dégradé, a son fondement dans la nature, qui porte les hommes malheureux à se fâcher contre tout ce qui peut être cause de leur disgrace.

Je pensois, repartit Philanthe, que Pline le jeune fût moins naturel que l'ancien. Il l'est quelquefois davantage, repliqua Eudoxe; mais à parler en général, il veut toujours avoir de l'esprit: & pour ne rien dire ici du Panégyrique de Trajan, ses Epîtres sont pleines de traits qui ne me paroissent pas assez simples. Dans la Lettre où il décrit une de ses maisons de campagne, après avoir dit que l'air du pays est si bon, qu'on n'y peut presque mourir, & qu'à voir la quantité de vieilles gens qui y sont, vous croiriez en y venant, que vous êtes né dans un autre siecle (*a*); il dit que sa maison, quelque serein que soit le ciel, reçoit de l'Apennin des vents qui n'ont rien de rude, ni de violent, qui sont fatigués & rompus du chemin qu'ils ont fait (*b*): *Ces vents doux & foibles de lassitude* n'ont guère de simplicité. Ce grand espace qui les fatigue, qui les affoi-

(*a*) Cùmque veneris illo, putes alio te sæculon atum. *Lib. 5, cap. 6.*

(*b*) Accipit ab hoc auras quaslibet sereno & placido die; non tamen acres & immodicas, sed spatio ipso lassas & infractas. *Ibid.*

blit, repliqua Eudoxe, reſſemble à celui que décrit un de nos Poëtes.

Il ſe voit près du Caire une plaine déſerte,
Que d'un ſable mouvant la nature a couverte,
Et qui ſemble un eſpace applani ſous les cieux,
Pour le ſeul exercice ou des vents ou des yeux.

Je trouve plus naturel, dit Eudoxe, ce que j'ai lu dans la deſcription d'une autre maiſon de campagne, qu'il y a une vue d'une ſi vaſte étendue du côté de la mer, que les yeux n'y trouvent point d'autres limites que leur propre foibleſſe, qui ne leur permet pas de diſcerner ce qu'ils voient au-delà des bornes que la nature leur a preſcrites.

Mais je veux vous faire ſentir davantage la différence qu'il y a entre une penſée naturelle, & une qui ne l'eſt pas.

Térence, continua-t-il, introduit dans l'*Eunuque* un jeune homme qui cherche par-tout une perſonne dont la beauté extraordinaire l'avoit frappé, & il lui fait dire : *Elle ne paroît point, & je ne ſais où je pourrai la trouver. Une ſeule choſe me donne de l'eſpérance, c'eſt qu'en quelque lieu qu'elle ſoit, elle ne peut pas être cachée long-tems* (*a*). Il n'y a rien de plus

(*a*) Ubi quæram? ubi inveſtigem? quem perconter? quam inſiſtam viam? Incertus ſum; una hæc ſpes eſt, ubi eſt, diu celari non poteſt. *Act.* 2, *ſcen.* 3.

naturel que cela : c'eſt le propre d'une grande beauté d'attirer les yeux du monde & de faire de l'éclat.

Le Taſſe eſt affecté en traitant le même ſujet : car ayant dit que la modeſte Sophronie ſe déroboit dans ſa retraite aux regards des hommes, il ajoute :

*Pur guardia eſſer non può che'n tutto celi*
*Belt à degna ch' appaia e che s'ammiri.*
*Ne tu il conſenti Amor ; ma la riveli*
*D'un giovinetto a i cupidi deſiri :*
*Amor : ch' hor cieco hor Argo : hora ne veli*
*Di benda gli occhi, hora ce gli apri e giri.*

Paſſe de dire qu'il ne peut y avoir de retraite qui cache entiérement une beauté digne de paroître & d'être admirée. L'affectation n'eſt pas là ; & c'eſt à-peu-près ce que dit Térence : mais elle eſt dans *l'Amour tantôt aveugle & tantôt Argus, qui ſe couvre tantôt les yeux d'un bandeau & qui tantôt les ouvre, les tourne & les jette de tous côtés.*

Si c'eſt là de l'affectation, dit Philanthe, je crains bien pour des penſées du Bonarelli dans ſa *Filli di Sciro*, ſur des ſujets tout ſemblables. Aminte étant en peine de Célie qui le fuyoit, & qui avoit diſparu, déclare qu'il la ſuivra en quelque lieu du monde qu'elle aille. « J'aurai le » plaiſir, dit-il, de ſuivre vos pas ; & je » reconnoîtrai par où vous aurez paſſé,

» aux fleurs qui feront en plus grand nom-
» bre sur votre chemin :

*Conoscerollo à i fiori*
*Ove saran più folti.*

» J'aurai le plaisir de respirer l'air que vous
» aurez respiré vous-même, & je le re-
» connoîtrai à je ne sais quelle fraîcheur
» plus douce » :

*Conoscerollo à l'aure*
*Ove saran più dolci.*

Le même Poëte, au sujet d'une autre Bergere qui craignoit d'être reconnue, & qui prétendoit se cacher, fait dire à un Berger qui lui parle : « Il sort de vos yeux
» je ne sais quelle lumiere trop vive qui
» ne se voit point ailleurs. A une clarté si
» brillante on vous connoîtra bientôt, &
» vous ne pourrez jamais demeurer ca-
» chée » :

*Dague gli occhi tuoi, non sò qual luce*
*Ch'in altrui non si vede*
*Troppo viva risplende : à tanto lume*
*Non potrai star nascosa.*

Voilà bien des gentillesses à quoi Térence n'a point pensé, repartit Eudoxe : mais par malheur ces jolies pensées sont pleines d'affectation, & je ne m'en étonne pas (*a*). Les Poëtes Italiens ne sont guère

(*a*) Minuti corruptique sensiculi, & extrà rem petiti. *Quintil. l. 8, cap. 5.*

naturels, ils fardent tout; & le Taſſe, par ce ſeul endroit, eſt bien au-deſſous de Virgile. Quelle différence entre l'adieu de Didon à Enée & celui d'Armide à Renaud? Ce que penſe & ce que dit la Reine de Carthage eſt une expreſſion de l'amour le plus tendre & le plus violent qui fût jamais; c'eſt la nature elle-même qui la fait parler : au lieu qu'Armide ne penſe & ne dit preſque rien de naturel.

Hé quoi, repliqua Philanthe, ne commence-t-elle pas par quelque choſe de bien touchant? O vous, qui emportez une partie de moi-même, & qui laiſſez l'autre, ou prenez l'une, ou rendez l'autre, ou donnez la mort à toutes les deux!

*Forſenata gridava. O tu che porte*
*Teco parte di me, parte ne laſſi;*
*O prendi luna, ò rendi l'altra, ò morte*
*Da inſieme ad ambe.*

C'eſt juſtement là, dit Eudoxe, qu'il y a trop d'art. Le cœur s'explique mal d'abord par un jeu d'eſprit, & je dirois volontiers avec un homme de bon goût : *Je n'aime pas un commencement ſi recherché* (*a*), ſur-tout dans une paſſion violente, où le brillant ne doit avoir nulle part. Du reſte,

(*a*) Non me delectavit tam curioſum principium. *Petr.*

la suite ressemble au commencement, à une ou deux pensées près, qui sont assez naturelles.

Vous n'aimez pas apparemment, repartit Philanthe, l'endroit de *scudiero o scudo?* Je ferai ce qu'il vous plaira, dit Armide en se radoucissant un peu, ou votre Ecuyer, ou votre bouclier, pour vous défendre des coups aux dépens même de ma vie :

*Saro qual più vorrai scúdiero o scudo,*
*Non fia ch' in tua difesa io mi risparmi :*
*Per questo sen, per questo collo i gnudo*
*Pria che giugano à te, passeran l'armi.*

Ce jeu de *scudiero o scudo*, est une affectation toute pure, repliqua Eudoxe, & dont le Poëte pouvoit se passer. Si Armide se fût contentée de dire : Je vous suivrai dans le combat, & vous y rendrai tous les services possibles, soit en tenant vos armes, & vous menant des chevaux, soit en parant ou en recevant les coups qu'on vous portera, elle auroit exprimé sa passion, & l'auroit fait naturellement. Mais le Tasse, qui est un si beau génie, tient un peu du caractere des femmes coquettes, qui mettent du fard, quelque belles qu'elles soient, sans prendre garde que l'artifice gâte en elles la nature, & qu'elles plairoient davantage

si elles avoient moins envie de plaire (*a*).

Ce qui me fâche le plus, ajouta-t-il, c'est que le Tasse donne quelquefois dans l'affectation lorsque son sujet l'en éloigne. Par exemple, pour dire qu'on ne s'apperçoit pas d'une passion quand elle ne fait que de naître, & que quand on s'en apperçoit, elle est déja forte & tout-à-fait maitresse du cœur; il dit, dans l'*Aminte*, que l'amour naissant a les ailes courtes, & ne peut voler; qu'ainsi l'homme ne s'apperçoit pas de sa naissance, & que quand il s'en apperçoit, l'amour est devenu grand & a pris son vol:

*Amor nascente hà corte l'ale, a pena*
*Può tenerle e nonle spiega à volo.*
*Pur non s'accorge l'huom, quad'egli nasce,*
*Et quando huom se n'accorge, è grande e vola.*

Pour moi, j'aime mieux ce que j'ai vu dans un petit Dialogue tout simple, entre deux Amies, dont l'une sage & réguliere fait des reproches à l'autre sur sa conduite. « A quoi pensez-vous (lui dit-elle) de » vous laisser aller à une passion aussi folle » que celle de l'amour? Ne saviez-vous » pas ce que souffre un cœur qui aime? On » n'y pense pas (répondit son amie) quand

(*a*) Unum quodque genus cùm ornatur castè pudicèque, fit illustrius; cùm fucatur, & prælinitur, fit præstigiosum. *Aul. Gell. Noct. Attic. lib. 7, cap. 14.*

» on commence à aimer ; & sans qu'on » le veuille presque, le cœur se trouve » pris ».

Cela n'est-il pas bien naturel & bien moral ?

Au reste, l'affectation qui regarde les pensées, vient d'ordinaire de l'excès où on les porte, c'est-à-dire, ou de trop de sublimité, ou de trop d'agrément, ou de trop de délicatesse, suivant les trois genres que nous avons établis (*a*) : l'un, de pensées nobles, grandes & sublimes ; l'autre, de pensées jolies & agréables, & le troisiéme, de pensées fines & délicates : car si on n'a soin de ménager son esprit, selon les regles du bon sens, & de se renfermer dans les bornes de la nature, on outre tout. L'enflure prend la place du grand & du sublime, l'agrément n'est qu'afféterie, & la délicatesse, qu'un raffinement tout pur.

Je crains, dit Philanthe, qu'avec toutes vos distinctions, vous ne raffiniez un peu vous-même ; & je voudrois bien que vous me donnassiez des exemples de cette enflure, de cette afféterie & de ce raffinement, pour voir si vous ne poussez point les choses trop loin. Il me sera aisé de vous

(*a*) Per affectationem decoris corrupta sententia, cum eo ipso dedecoretur quo illam voluit Auctor ornare. Hoc fit aut nimio tumore, aut nimio cultu. *Diomed. Gramat lib.* 2.

contenter là-dessus, repartit Eudoxe; car en lisant les Auteurs, j'ai remarqué diverses pensées qui sont vicieuses dans ces trois genres, & qui ne pechent quelquefois que par trop d'esprit.

Ils en étoient-là, lorsqu'on vint avertir Eudoxe qu'une compagnie entroit : c'étoient trois beaux esprits de son voisinage, grands parleurs & grands rieurs; du nombre de ces honnêtes fâcheux qui troublent toutes les sociétés agréables, & qui sont d'autant plus incommodes, qu'ils ne croient pas l'être. Comme on n'a pas à la campagnes les facilités qu'on a à la ville pour se précautionner contre ces sortes de gens, Eudoxe fut obligé de les recevoir & de les souffrir. On dîna, on joua après le dîné, on se promena ensuite jusqu'au soir; car la visite fut très-longue, & la nuit seule chassa les trois importuns.

Aussi-tôt qu'ils furent partis, Philanthe, qui ne croit pas qu'on puisse jamais avoir trop d'esprit, & qui avoit impatience de savoir comment une pensée peut être vicieuse par-là, pria son ami de s'expliquer un peu là-dessus : mais Eudoxe étoit si fatigué de la compagnie qui venoit de les quitter, qu'il n'eut pas la force de dire un mot. Il demanda quartier à Philanthe, & remit la conversation au lendemain.

# *TROISIÉME DIALOGUE.*

LE jour qui suivit la visite des fâcheux, fut un des plus beaux jours de l'automne. Jamais le soleil ne parut si brillant, ni le ciel si pur : l'air étoit doux, & la chaleur si tempérée, qu'on pouvoit se promener à toutes les heures sans nulle incommodité.

Dès le matin, Eudoxe craignit une persécution semblable à celle de la journée précédente ; tellement que, pour se sauver des importuns qui pourroient venir, il proposa à Philanthe de faire une promenade hors de la maison. Ayant mangé de bonne heure, ils sortirent ensemble du côté de la prairie qui conduit à une riviere dont les bords sont très-agréables.

A peine eurent-ils gagné un certain endroit écarté où regne un profond silence, & qui a tous les charmes de la solitude, que Philanthe dit à son ami : Nous voici en sûreté, & apparemment nous ne serons pas aujourd'hui interrompus. Je n'en voudrois pas jurer, repliqua Eudoxe, il n'y a point de lieu inaccessible aux fâcheux, & le malheur veut souvent qu'on les rencontre lorsqu'on les fuit. Du moins, ajouta-t-il, jusqu'à ce qu'ils nous aient déterrés,

nous pourrons nous entretenir quelque tems sur le sujet que nous quittâmes hier. Je vous disois, si je m'en souviens, qu'en voulant avoir trop d'esprit, on pense mal quelquefois, & qu'une pensée est vicieuse dans le genre noble, quand on la porte à un excès de grandeur; qu'elle l'est dans le genre agréable, quand on lui donne plus d'agrément qu'il ne faut, & dans le genre délicat, lorsqu'on pousse la délicatesse jusqu'à une vaine subtilité.

Ces affectations différentes sont, selon un savant Critique, des efforts que l'esprit fait au-dessus de sa matiere & au-dessus de ses forces (*a*). Mais vous voulez des exemples, & je veux bien vous en donner pour me faire entendre. Le cahier que j'ai apporté avec moi nous fournira des pensées outrées, de toutes les especes & de toutes les façons.

Pour commencer par le sublime, Gracian, que vous connoissez, & qui est un des beaux esprits de l'Espagne, ne se contente pas de dire dans son *Heroe*, qu'un grand cœur est un cœur géant, *un coraçon gigante :* il traite celui d'Alexandre d'archi-cœur, dans un coin duquel tout ce monde étoit si à l'aise, qu'il y restoit de la place

(*a*) Conatus supra vires & supra rem. *Jul. Scalig. Poët. lib. 3, cap. 27.*

pour

pour six autres : *Grande fue el de Alexandro y el a archicoraçon, pues cupo en un rincon del todo este mundo holgadamente, dexando lugar para otros seis.* Avez-vous rien vu de plus recherché & de plus enflé?

A la vérité, dit Philanthe, la pensée est un peu hardie, & même un peu fanfaronne ; mais elle marque bien un grand cœur que le monde entier ne pouvoit remplir. Croyez-moi, repartit Eudoxe, cela est énorme & ne sied point bien, ou plutôt cela est petit à force d'être grand, si j'ose parler de la sorte (*a*); & l'Auteur du *Héros* fait comme ce Timée, qui, au rapport de Longin, tomboit dans de grandes puérilités, en voulant toujours produire des pensées nouvelles & surprenantes. Celle de Voiture, sur la bonté que Mademoiselle de Bourbon & Madame la Princesse avoient pour lui, est plus réguliere & plus judicieuse avec l'adoucissement qu'il y met. La voici dans Voiture même, que je porte toujours sur moi, comme vous savez : « Il me semble que ce n'est pas assez d'un cœur pour » Madame sa mere & pour elle, & que » quand l'une y a pris sa part, il y en reste » trop peu pour l'autre ».

*Longin, Sect. 3.*

Gracian, repartit Philanthe, n'est pas

(*a*) Tumor & omne quod studio fit indecorum est. *Dionys. Halicarn. de Orat. antiq.*

le seul qui a passé un peu les bornes au sujet du Conquérant de l'Asie. Ces déclamateurs Latins, dont Séneque le pere rapporte les sentimens dans la délibération que fait Alexandre pour savoir s'il doit pousser ses conquêtes au-delà de l'Océan, ne sont guère moins outrés que l'est l'Auteur Espagnol. Les uns disent qu'Alexandre doit se contenter d'avoir vaincu où l'astre du jour se contente de luire; qu'il est tems qu'Alexandre cesse de vaincre où le monde cesse d'être, & le soleil d'éclairer : les autres, que la fortune met à ses victoires les mêmes limites que la nature met au monde; qu'Alexandre est grand pour le monde, & que le monde est petit pour Alexandre; qu'il n'y a rien au-delà d'Alexandre non plus qu'au-delà de l'Océan (*a*).

Ces pensées, repartit Eudoxe, ne justifient pas celles que je vous ai dites d'abord : elles sont elles-mêmes non-seulement fausses, mais excessives & hors des regles d'une grandeur juste, à la réserve peut-être d'une seule, que *le monde étoit petit pour Alexandre :* car enfin, l'ambition est insatiable, & le magnanime a toujours

(*a*) Satis sit hactenus vicisse Alexandro quâ mundo lucere satis est. Tempus est Alexandrum cum orbe & cum sole desinere. Eumdem fortuna victoriæ tuæ quem natura finem fecit. Alexander orbi magnus est; Alexandro orbis angustus est. Non magis quicquam ultrà Alexandrum novimus quàm ultrà Oceanum. *Suasor. 1.*

le cœur élevé au-dessus de sa fortune. Quand Alexandre auroit conquis effectivement toute la terre, ce n'auroit pas été assez pour une ame comme la sienne. C'est aussi ce qui a fait dire qu'un monde ne suffisoit pas à ce jeune conquérant; qu'il ne respiroit pas à l'aise dans une enceinte si étroite, & qu'il y étoit comme étouffé; que rien ne pouvoit, ni l'arrêter, ni l'assouvir (*a*).

Victorieux du monde, il en demande un autre;
Il en veut un plus riche & plus grand que le nôtre;
Et n'ayant plus à vaincre en ce vaste horison,
Il sent que l'univers n'est plus que sa prison.

Ou, pour le dire en moins de paroles & plus vivement :

Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré.

Les conquêtes des Romains n'ont pas moins donné lieu au sublime outré que celles du Vainqueur des Perses. Un Poëte Grec dit hardiment : *Jupiter, fermez les portes de l'Olympe & défendez bien la citadelle des Dieux. Les armes de Rome ont subjugué la mer & la terre : il n'y a que le ciel où elles n'ont point encore été.* Anthol. l.

(*a*) Unus Pellæo Juveni non sufficit orbis.
Æstuat infelix angusto limite mundi.
*Juvenal. Satyr. 10.*

Mais ce que dit un Poëte Latin à Auguſte par la bouche d'Apollon, au ſujet de la bataille d'Actium, eſt plus raiſonnable : *Rendez-vous maître de la mer, vous l'êtes déja de la terre* (*a*).

Ce qu'un de nos Poëtes Dramatiques fait dire à Xipharès, fils de Mithridate, eſt noble ſans être faſtueux :

Tout reconnut mon pere, & ſes heureux vaiſſeaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents & les eaux.

Car pour vous faire mieux ſentir le défaut d'une penſée qui eſt vicieuſe en beau, il eſt bon de vous en dire quelques-unes en paſſant qui ſoient régulieres & correctes dans le même genre.

Il eſt naturel aux Eſpagnols, dit Philanthe, d'avoir de hautes idées des ſuccès de leur Nation, & des avantages de leur Monarchie. Lope de Vegue, dans un de ſes Poëmes intitulé : *Jeruſalem conquiſtada;* ce n'eſt pas la premiere conquête de Jéruſalem faite par Godefroi de Bouillon, c'eſt la ſeconde faite par Richard, Roi d'Angleterre, contre Saladin, qui avoit repris Jéruſalem ſur Gui de Luſignan, que la mort de Baudouin V en avoit rendu le poſſeſſeur & le maître; Lope donc, qui compoſa ce Poëme épique en l'honneur de ſa Nation, dont les principaux accom-

(*a*) Vince mari, jam terra tua eſt. *Prop. lib. 4.*

pagnerent Alphonſe, Roi de Caſtille, & gendre de Richard, dans une expédition ſi glorieuſe, dit de la Nation Eſpagnole :

*Es una fiera gente la de Eſpana,*
*Que quando à pechòs una empreſa toma,*
*Los tiemble el mar, la muerte los eſtrana.*
*Diga Numancià, que le cueſta à Roma.*

Je ne m'étonne pas, repartit Eudoxe, qu'un Poëte d'Eſpagne diſe que c'eſt une fiere nation que la ſienne, & que quand les Eſpagnols ſe mettent en tête quelque grande entrepriſe, la mer tremble devant eux, la mort les fuit, & que Numance, qui coûta ſi cher à Rome, en peut dire des nouvelles. Les Caſtillans ſont un peu extrêmes, ſur-tout quand ils parlent d'eux.

Un autre bel-eſprit de ce pays-là, repliqua Philanthe, parle ainſi à Philippe II, dans des vers Latins : « Alexandre a vaincu les Perſes, mais il s'eſt arrêté là : » à peine ce fils de Jupiter a-t-il vu les » Indes. On dit que Rome, la Capitale » du monde, a réduit l'Angleterre ſous » ſon empire ; mais Céſar n'a pas paſſé » plus avant. Vous avez porté vos armes » plus loin que l'un & l'autre n'a porté » les ſiennes. O grand Prince, nulle maiſon n'eſt plus illuſtre que la vôtre ! Le » ſoleil luit toujours ſur vos Etats, ſoit » qu'il ſe leve ou qu'il ſe couche. Pour » trouver un lieu qui ſerve de frontiere à

» votre Empire, il faut que la terre & la » mer s'étendent au-delà des bornes que » la nature leur a prescrites (*a*) ».

Cela seroit beau, reprit Eudoxe, si cela l'étoit un peu moins (*b*). Il y a bien de la différence entre une taille avantageuse, & une statue giganteſque; l'une fait un bel homme, & l'autre ne fait qu'un monstre; mais pour vous dire mon sentiment sur toute la piece, les premieres pensées qui mettent Philippe II au-dessus d'Alexandre & de César, en matiere de conquêtes, sont les moins hardies. Ce n'est pas que j'aime à faire marcher Alexandre & César après les autres Conquérans, & que je ne sois tout-à-fait du goût d'un fort honnête homme, qui fit un si joli Madrigal au sujet de je ne sais quels vers composés à l'honneur de Louis-le-Grand, & qui ne put souffrir qu'on méprisât Alexandre pour relever la valeur Françoise dans le passage du Rhin; qu'on le méprisât, dis-je, jusqu'à dire que les actions de notre invincible Monarque effaçoient entiérement la mémoire du Conquérant de l'Asie. Les premiers vers du Madrigal m'ont échappé;

---

(*a*) Ut sit in orbe locus, meras ubi figere possis;
Terra suos fines augeat, unda suos.
*Falcon.*

(*b*) Quod turgidum granditatem ipsam superare gestit. *Long. Sect.* 2.

en voici la fin. C'eſt au Roi que le Poëte parle :

A ces lâches flatteurs ne te laiſſe ſurprendre ;
Le paſſage du Rhin & tout ce que tu fais,
Nous font croire aujourd'hui ce qu'on dit d'Alexandre.

Cependant, comme les conquêtes des Eſpagnols ont été en effet plus loin que celles d'Alexandre & de Céſar, je pardonne au Poëte ce qu'il dit d'abord. Je lui paſſe même la penſée où le ſoleil entre : car enfin les Panégyriſtes des Rois Catholiques diſent que le ſoleil ne ſe couche point pour eux, & que ce Prince des aſtres leur paye à chaque moment quelque tribut de ſa lumiere, comme s'il étoit leur vaſſal. Mais de dire que pour trouver les limites de leur Monarchie, il faut que la mer & la terre s'étendent au-delà des leurs, c'eſt ce qui me paroît exceſſif & bien Eſpagnol. J'aime beaucoup mieux, ajouta-t-il, la penſée d'un Académicien François, dans le compliment qu'il fit au Roi, de la part de l'Académie, au retour de la campagne de Valenciennes : *La France n'a plus beſoin, Sire, que vous étendiez ſes limites, ſa véritable grandeur eſt d'avoir un ſi grand Maître.*

Apparemment, dit Philanthe, deux vers latins du même Eſpagnol ſur la pompe funebre de Charles-Quint ne vous plai-

roient pas : le ſens néanmoins en eſt magnifique, & on ne peut guère imaginer rien de plus grand. *Mettez pour tombeau le monde, pour chapelle ardente le ciel, pour torches les étoiles, pour larmes les mers (a).*

C'eſt juſtement, dit Eudoxe, la penſée de Saint-Gelais dans l'Epitaphe d'une Dame de la Cour de François premier :

O Voyageurs, ce marbre fut choiſi
Pour publier la grande extorſion
De mort qui prit Hélene de Boiſſi,
Dont ici gît la moindre portion!
Car ſi elle eût eu à la proportion
De ſes valeurs, un juſte monument,
Toute la terre elle eût entiérement
Pour ſon cercueil, & la grand'mer patente
Ne fût que pleurs; & le clair firmament
Lui eût ſervi d'une chapelle ardente.

Elle ſe nommoit Madame de Travès, dit Philanthe, & Marot fit auſſi ſon épitaphe :

Ne ſais où gît Hélene en qui beauté giſoit :
Mais ici gît Hélene où bonté reluiſoit;
Et qui la grand'beauté de l'autre eût bien ternie
Par les graces & dons dont elle étoit garnie.

La penſée de Marot, repliqua Eudoxe, eſt plus naturelle & plus juſte que celle de Saint-Gelais où l'enflure regne dans toute

(a) Pro tumulo ponas orbem, pro tegmine cœlum;
Sydera pro facibus, pro lacrymis maria.

ſon

ſon étendue, pour ne point parler de l'Eſpagnol qui a volé le François, ſelon toutes les apparences, mais qui ne lui a pas dérobé grand'choſe.

Si vous condamnez la penſée de Saint-Gelais, dit Philanthe, vous avez bien la mine de n'approuver pas celle de je ne ſais quel Poëte Latin moderne, ſur ce que Pompée fut privé des honneurs de la ſépulture.

*La terre que vous avez vaincue, étoit un tombeau indigne de vous ; votre corps ne devoit être couvert que du ciel* (*a*). Ce Poëte a fort imité Lucain & ſon traducteur, repartit Eudoxe. Que ne diſent-ils point l'un & l'autre là-deſſus ? *Le ciel couvre les cendres de celui qui n'a point d'urne* (*b*) *: toute la terre, tout l'Empire Romain, tient lieu de tombeau à Pompée.*

La traduction n'affoiblit pas la penſée ; & Brébeuf renchérit, ce ſemble, ſur Lucain, en diſant que Pompée

Ou n'a point de ſépulcre, ou gît dans l'univers :
Tout ce qu'a mis ſon bras ſous le pouvoir de Rome,

(*a*) Indignum, tellus fuerat tibi victa, ſepulcrum ?
Non decuit cælo te niſi, magne, tegi.

(*b*) ... Cælo tegitur qui non habet urnam.
*Lucan. lib. 7.*

Eſt à peine un cercueil digne d'un ſi grand homme (*a*).

Ces penſées ont un éclat qui frappe d'abord, & ſemblent même convaincantes à la premiere vue; car c'eſt quelque choſe de plus noble en apparence d'être couvert du ciel que d'un marbre, & d'avoir le monde entier pour tombeau, qu'un petit eſpace de terre; mais ce n'eſt au fond qu'une nobleſſe chimérique : car enfin, le véritable honneur de la ſépulture vient de l'amour & de l'eſtime de nos parens, ou de nos amis qui nous dreſſent un monument, dont le ſeul uſage eſt de couvrir des cadavres, & de renfermer des cendres, pour les garantir des injures de l'air & de la cruauté des animaux; ce que ne fait pas le ciel, qui eſt deſtiné à tout autre miniſtere, & qui couvre également les corps des hommes & des bêtes, ſans les préſerver de rien.

Ajoutons, continua Eudoxe, à l'Auteur & au Traducteur de la Pharſale, un Hiſtorien qui a traité le même ſujet. *Telle fut la fin de Pompée après trois Conſulats, & autant de triomphes, ou plutôt après avoir dompté l'univers; la For-*

(*a*) Situs eſt qua terra extrema refuſo
Pendet in Oceano; Romanum nomen & omne
Imperium, magno eſt tumuli modus.
*Idem. lib. 8.*

*tune s'accordant ſi peu avec elle-même à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venoit de lui manquer pour ſes victoires, lui manqua pour ſa ſépulture (a).*

Mais avouons en même-tems que tout cela a plus de faſte que de grandeur; & que ſi ces penſées étoient venues à Virgile ou à Tite-Live, ils les auroient rejettées comme des imaginations monſtrueuſes. Je ne ſais même ſi Tacite s'en ſeroit accommodé; mais je ſais bien que ce qu'il fait dire à Bojocalus dans ſes Annales, & à Galgacus, dans la vie d'Agricola, eſt plus raiſonnable & plus beau. L'un dit, en refuſant des terres que les Romains lui offroient: *Nous ne pouvons manquer de terre où nous vivions & où nous mourions (b).* L'autre, jaloux de la liberté de l'Angleterre, & ennemi déclaré de la puiſſance Romaine, parle ainſi à ceux de ſa nation: *Ces voleurs du monde cherchent les mers les plus reculées, dès que la terre manque à leurs pillages. Si l'ennemi eſt riche, ils ſont avares; s'il*

(a) Hic poſt tres Conſulatus & totidem triumphos domitumque terrarum orbem, vitæ fuit exitus; in tantum in illo viro à ſe diſcordante fortunâ, ut cui modò ad victoriam terra defuerat, deeſſet ad ſepulturam. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

(b) Deeſſe nobis terra in quâ vivamus, in quâ moriamur, non poteſt. *Annal. lib. 13.*

*eſt pauvre, ils ſont ambitieux. L'Orient ni l'Occident ne pourroient pas les aſſouvir : de tous les conquérans, ils ſont les ſeuls qui s'attachent avec une paſſion égale aux richeſſes & à la pauvreté ; piller, maſſacrer, prendre par force, c'eſt ce qu'ils appellent fauſſement l'autorité ſouveraine ; & où ils détruiſent tout, à les entendre parler, ils donnent la paix* (a).

Vous m'avouerez, pourſuivit Eudoxe, que ces penſées-là valent un peu mieux que celles de la pompe funebre de Charles-Quint. Que direz-vous donc, repliqua Philanthe, d'un Sonnet Italien qui fut fait à la mort de Philippe IV, Roi d'Eſpagne, & qui commence par crier à l'aide, comme ſi le monde ne pouvoit plus le ſoutenir, & que le ciel fût ſur le point de tomber :

*Aita o cieli ! or che vacilla il mondo*
*Tremate o mondi ! or che cadente & il cielo.*

Je dirai, repartit Eudoxe, que l'imagination ne peut pas s'élever plus haut, & que Pégaſe a emporté le Poëte dans les

(a) Raptores orbis poſtquam cuncta vaſtantibus defuêre, terræ & mare ſcrutantur. Si locuples hoſtis eſt, avari ; ſi pauper, ambitioſi ; quos non Oriens, non Occidens ſatiaverit ; ſoli omnium opes atque inopiam pari affectu concupiſcunt. Auferre, trucidare, rapere, falſis nominibus imperium ; atque ubi ſolitudinem faciunt, pacem appellant. *In vit. Agric.*

espaces imaginaires. La fin, dit Philanthe, rectifie en quelque façon le commencement :

*Restò l'Alcide à s'ostener il mondo,*
*Passi l'Atlante à dominar il cielo.*

Philippe IV est l'Atlas qui va régner dans le Ciel, & Charles II, qui lui succede, est l'Hercule qui demeure sur la terre, pour porter le faix du monde. Dites, repliqua Eudoxe, que la fin répond au commencement, & souvenez-vous que c'est un défaut, non-seulement d'être grand dans les petites choses, mais d'être trop grand dans les grandes (*a*). Nous l'avons dit, & on ne sauroit trop le répéter, la véritable grandeur doit avoir de justes mesures; tout ce qui excede est hors des regles de la perfection, & il n'est jamais permis de s'enfler, pas même quand les sujets que l'on traite sont élevés & pompeux; tant il est aisé de tomber du grand dans la bagatelle, ainsi que remarque Longin, qui nomme ces sortes de pensées vaines & fastueuses, les rêveries de Jupiter (*b*).

Martial n'est pas du sentiment de Lon-

(*a*) Res omnes accommodatè efferendæ sunt; parvæ quidem exiliter, magnæ autem magnificè. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

(*b*) In nugas quandoque facillimè quæ grandia sunt, evadunt. Quid enim hæc aliud dixerimus, quàm Jovis insomnia? *Sect.* 7.

gin, dit Philanthe. Il s'enfle d'ordinaire dans les grands sujets, & pour moi je vous avoue que son enflure n'a rien qui me choque. Vous admirez sans doute sa pensée sur la maison de Domitien, reprit Eudoxe: *Ce Palais est aussi grand que le ciel, mais plus petit que le Maître qui l'habite* (*a*). Hé pourquoi non, repartit Philanthe? Peut-on donner une plus haute idée d'un Palais superbe, & d'un auguste Monarque? Il seroit bon, répliqua Eudoxe, d'en donner une idée convenable, & de n'outrer rien. Vous admirez encore, si je ne me trompe, poursuivit-il, ce que dit le même Poëte à Domitien & à Jupiter, dans une même Epigramme: *Différez, je vous prie, César, le plus que vous pourrez, d'aller prendre place à la table de Jupiter; ou venez ici vous-même, Jupiter, si vous êtes pressé d'avoir un tel convive que César* (*b*). Mais n'est-ce pas traiter un peu cavaliérement le maître des Dieux, que de lui parler de la sorte, ajouta Eudoxe? N'est-ce pas élever trop Domitien que de faire descendre ainsi Jupiter?

C'est une flatterie, dit Philanthe. Je

(*a*) Par domus est cœlo, sed minor est Domino. *Lib. 8.*

(*b*) Esse velis, oro, serus conviva Tonantis;
Aut tu si properas, Jupiter, ipse veni.
*Lib. 8.*

l'avoue, repartit Eudoxe; mais c'eſt une flatterie qui bleſſe la Religion & le bon ſens tout enſemble. Martial ne devoit pas flatter ſon Prince aux dépens de celui que les Payens reconnoiſſoient pour le Pere de la race humaine, pour le Souverain des Rois de la terre, qui avoit foudroyé les Géans, & qui faiſoit tout trembler d'un clin d'œil : en un mot, il ne devoit pas ſe moquer de Jupiter; comme il fait encore ailleurs, quand il dit que Jupiter n'a pas dans toutes ſes finances de quoi payer l'Empereur (*a*).

Horace, qui avoit le ſens droit, garde toujours les bienſéances que la raiſon & la Religion demandent. Pour flatter Auguſte, il ſe contente de dire, en parlant à Jupiter : *Les deſtins vous ont chargé du ſoin de Céſar;* & il fait ſeulement ce ſouhait : *Que Céſar tienne la premiere place après vous dans le gouvernement de l'Univers* (*b*). Ces penſées ménagent la divinité de Jupiter en relevant la grandeur d'Auguſte, & ce ſont-là les tempéramens qu'un eſprit juſte ſait prendre dans

(*a*) Nam tibi quod ſolvat non habet arca Jovis.
*Lib. 9.*

(*b*) Tibi cura magni
Cæſaris fatis data : tu, ſecundo
Cæſare, regnes.
*Horat. carm. lib. 1, Od. 12.*

le genre ſublime. Martial ne connoît guère ces tempéramens, & quand il ſe jette dans la flatterie, il met Domitien au-deſſus, ou du moins à côté de Jupiter (*a*); fort éloigné en cela d'Horace, qui ne donne à Jupiter, ni de ſupérieur, ni d'égal (*b*).

Que dis-je, continua Eudoxe? Horace eſt ſi religieux & ſi ſenſé quand il loue, qu'il n'égale pas même les hommes aux Dieux pris en général, ſans une raiſon tirée de la part des Dieux. Je m'explique: quand il dit que Diomede eſt égal aux Dieux en courage, il ajoute que c'eſt par le ſecours d'une Déeſſe, & ainſi il fait honneur à Pallas, de la valeur divine qu'il attribue à un homme (*c*).

Je tombe d'accord, dit Philanthe, que Martial n'y fait pas tant de façon, & qu'il a peu d'égards pour les Dieux; mais ce n'eſt pas le ſeul des Auteurs Payens qui en uſe de la ſorte (*d*). Lucain, ſans par-

---

(*a*) Unde nil majus generatur ipſo.

(*b*) Nec viget quicquam ſimile aut ſecundum.
*Ibid.*

(*c*) Quis Martem tunicâ tectum adamantinâ
Dignè ſcripſerit, aut pulvere Troïco
Nigrum Merionem, aut ope Palladis
Tydiden ſuperis parem?
*Horat. Carm. l. 1, Od. 16.*

(*d*) Sum tamen, ô ſuperi, felix, nullique poteſtas
Hoc auferre Deo.
*Lucan. Lib. 8.*

ler des autres, eſt celui peut-être qui garde le moins de meſures. Dans la Pharſale, non-ſeulement Caton le diſpute aux Dieux; mais Pompée brave leur puiſſance en mourant; mais Marius leur pardonne ſa diſgrace (*a*): c'eſt d'un côté les compter pour rien, & de l'autre les traiter comme des coupables.

Les irrégularités de Lucain, dit Eudoxe, n'autoriſent pas celles de Martial: ce ſont l'un & l'autre de beaux eſprits qui ſe perdent quelquefois en prenant l'eſſor, & qui ne reſſemblent point à Sapho, cette ſpirituelle & ſavante fille, qui mérita parmi les Grecs le nom de dixiéme Muſe. Elle n'eut pas plutôt écrit d'un très-vaillant homme qu'il étoit pareil au Dieu Mars, qu'elle en eut honte, & ſe corrigea ſur le champ: car jugeant bien que la choſe étoit impoſſible, elle mit que ce guerrier étoit le plus brave de tous les hommes.

Sapho me paroît en cela bien ſcrupuleuſe, dit Philanthe. Je le confeſſe, repartit Eudoxe; & j'avoue qu'Homere n'a pas la conſcience ſi délicate, lui qui tranche net, que Mérion étoit pareil au Dieu Mars: mais c'eſt ſa coutume de donner

(*a*) Solatia fati
Carthago, Mariuſque tulit, pariterque jacentes
Ignovere Deis.
*Lib.* 2.

aux hommes les vertus des Dieux, & aux Dieux les vices des hommes ; & je ne crois pas que ce ſoit là ſon plus bel endroit.

Malherbe a bien enchéri ſur Homere, dit Philanthe, en appellant Henri IV,

Plus Mars que Mars de la Thrace.

Un Poëte, repliqua Eudoxe, qui a une autre religion qu'Homere, ne regarde Mars que comme un héros que les fables ont fait le Dieu de la guerre, & peut ſans ſcrupule non-ſeulement lui égaler, mais lui préférer un Monarque victorieux qui étoit un prodige de valeur. Le *plus Mars* de Malherbe ne dit pas davantage que le *moins Hercule*, qu'il emploie à l'honneur du même Prince, ſur l'heureux ſuccès du voyage de Sédan.

Si tes labeurs, d'où la France
A tiré ſa délivrance,
Sont écrits avecque foi ;
Qui ſera ſi ridicule,
Qui ne confeſſe qu'Hercule
Fut moins Hercule que toi ?

On peut, comme a fait le Taſſe, comparer un Prince infidele, aſſis dans ſon trône au milieu de ſon armée, & revêtu d'une majeſté terrible, telle qu'étoit le Soudan d'Egypte ; on peut, dis-je, le comparer avec la figure de Jupiter qui lance la foudre :

*Appelle force ó Fidia in tal ſembiante,*
*Giove formò, mà Giove all'hor tonante.*

La comparaiſon eſt noble, & n'eſt point outrée : car ce n'eſt qu'avec la ſtatue & la repréſentation de Jupiter foudroyant, que l'on compare le Soudan d'Egypte. Il n'y auroit pas non plus grand mal en parlant poétiquement d'un Prince Chrétien, redoutable par ſa puiſſance & par ſa valeur, tel qu'eſt notre grand Monarque, de le comparer à Jupiter même & à tous les Dieux, comme on l'a fait dans les derniers vers d'un Rondeau fort ſpirituel :

Lorſqu'à la main il a le cimeterre,
C'eſt Jupiter qui lance le tonnerre.
Pauvre Hollande, appaiſez ſon courroux :
Il vaut mieux voir tous les Dieux contre vous,
Que le Roi ſeul.

Mais ces exemples, continua Eudoxe, ne juſtifient pas les Payens qui oppoſent l'Empereur à Jupiter, & qui égalent les hommes au maître des Dieux. Si on s'eſt moqué de celui qui appella Xerxès, le Jupiter des Perſes ; que doit-on dire de ceux qui dégradent Jupiter, en lui donnant un ſupérieur ou un égal ? *Longin, ſ.* 2.

C'eſt la flatterie, dit Philanthe, qui a introduit ces penſées. Oui, reprit Eudoxe, à meſure que la liberté diminua parmi les Romains, & que les Céſars devinrent plus maîtres, la généroſité & le bon ſens s'al-

térerent ; la flatterie devint plus lâche & moins raisonnable. Sous le regne d'Auguste, où la liberté n'étoit pas encore opprimée, on se contenta de partager l'Empire du monde entre Jupiter & César (*a*) : mais sous le regne de Domitien, où l'esprit de servitude avoit étouffé ce qui restoit des sentimens de la République, on mit César au-dessus de Jupiter. Que si dans le Paganisme, pour revenir à ce que je vous disois tout-à-l'heure d'Horace & de Sapho, ceux qui pensoient juste, n'osoient égaler absolument les hommes aux Dieux ; jusques-là
9, ep. 26. que Pline le jeune se reprend lui-même d'avoir dit qu'un Pilote qui entre dans le port malgré la tempête, approche des Dieux de la mer ; sera-t-il permis dans notre Religion, pour flatter un grand Ministre d'Etat, de lui ôter toutes les foiblesses humaines, & d'en faire presque un Dieu ? C'est pourtant ce que fit autrefois un assez fameux Ecrivain, en dédiant un livre au Cardinal de Richelieu, & en lui disant, « qu'il avoit ôté aux passions le trouble » qu'elles avoient tiré du péché ; qu'il les » avoit élevées à la condition des vertus ; » qu'il les avoit réduites à la nécessité de » prendre la loi de la raison, & de ne » plus s'élever que par son commande-

(*a*) Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

» ment ; qu'il n'étoit touché que des mau-
» vais événemens qui pourroient toucher
» les Anges, s'ils étoient mortels ; qu'on
» devoit remercier le Ciel de l'avoir fait
» homme & non pas Ange, puiſqu'il de-
» voit employer ſi noblement les foibleſſes
» de notre nature ; qu'en traitant avec l'An-
» ge de l'Etat, il apprenoit de lui à con-
» noître les intentions des hommes & les
» mouvemens de leurs cœurs ; enfin qu'il
» imitoit dans le gouvernement de la
» France la conduite de Dieu dans le
» monde ».

A la vérité, quand le Cardinal fut mort, l'Auteur ſupprima toutes ces louanges dans une ſeconde édition, & dédia même ſon livre à Jeſus-Chriſt, comme pour déſa-vouer publiquement des penſées flatteuſes qui avoient quelque choſe d'exceſſif, & même de peu religieux. La flatterie, dit Philanthe, n'a jamais peut-être élevé perſonne plus haut ; & je me ſouviens d'avoir lu une autre Epître dédicatoire où on diſoit à ce grand Miniſtre : « Qui a jamais vu
» votre viſage ſans être ſaiſi de ces dou-
» ces craintes qui faiſoient frémir les Pro-
» phetes, lorſque Dieu leur communiquoit
» quelque viſible rayon de ſa gloire ? Mais
» comme celui qu'ils n'oſoient approcher
» dans les buiſſons ardens & dans le bruit
» des tonnerres, venoit quelquefois à eux

» ſous la fraîcheur d'un Zéphir ; auſſi la » douceur de votre auguſte viſage diſſipe » en même-tems & change en roſées ces » petites vapeurs qui en couvrent la ma- » jeſté ».

C'eſt en ſa faveur, repliqua Eudoxe ; que Balzac a épuiſé toutes les hyperboles de ſa rhétorique. Je vous renvoie là-deſſus à Phyllarque, & je me contente de vous dire en général que le ſublime outré eſt comme naturel à Narciſſe. Mais ſavez-vous bien, repartit Philanthe un peu en colere, que votre Voiture eſt quelquefois ampoulé lui-même, & que ſa premiere Lettre a beaucoup de ce ſublime qui ne vous plaît pas ? Elle eſt écrite à Balzac. Philanthe prit le livre, & lut ce qui ſuit :

« De tant de belles choſes que vous » avez dites à mon avantage, tout ce que » j'en puis croire pour me flatter, c'eſt que » la fortune m'ait donné quelque part en » vos ſonges ; encore je ne ſais ſi les rêve- » ries d'une ame ſi relevée que la vôtre, » ne ſont pas trop ſérieuſes & trop rai- » ſonnables pour deſcendre juſqu'à moi ; » & je m'eſtimerai trop favorablement trai- » té de vous, ſi vous avez ſeulement ſongé » que vous m'aimiez. Car de m'imaginer » que vous m'ayez gardé quelque place » parmi ces grandes penſées qui ſont oc- » cupées à cette heure à faire les parta-

» ges de la gloire, & à donner des ré-
» compenſes à toutes les vertus du mon-
» de, j'ai trop bonne opinion de votre
» eſprit pour m'en perſuader cette baſſeſſe,
» & je ne voudrois pas que vos ennemis
» euſſent cela à vous reprocher.

» Je n'ai rien vu de vous depuis votre
» départ, qui ne m'ait ſemblé au-deſſus
» de ce que vous avez jamais fait, & par
» ces derniers ouvrages vous avez gagné
» l'honneur d'avoir ſurmonté celui qui a
» paſſé tous les autres.

» Tous ceux qui ſont jaloux de l'hon-
» neur de ce Royaume ne s'informent pas
» plus de ce que fait Monſieur le Maré-
» chal de Créquy, que de ce que vous fai-
» tes; & nous avons plus de deux Généraux
» d'armée qui ne font pas tant de bruit
» avec trente mille hommes, que vous
» en faites dans votre ſolitude.

» Si nous avions en uſage cette loi qui
» permettoit de bannir les plus puiſſans
» en autorité ou en réputation, je crois
» que l'envie publique ſe déchargeroit ſur
» votre tête, & que M. le Cardinal de
» Richelieu ne courroit pas tant de fortune
» que vous ».

Tout cela n'eſt-il pas extrême, pour-ſuivit Philanthe ? & ſi vous eſtimez de telles penſées, devez-vous mépriſer celles de Balzac ? Il y a long-tems, reprit Eu-

doxe, que j'ai fait réflexion sur cette Lettre de Voiture, & que j'y ai apperçu un caractere particulier qui ne se trouve point dans les autres. Je demeure d'accord avec vous que l'enflure y regne par-tout : mais souffrez que je vous dise franchement ce que je pense là-dessus. Voiture affecta ce style, si je ne me trompe, ou pour faire sa cour à Balzac en l'imitant, ou pour se moquer de lui en le contrefaisant ; & ce qui me fait pencher davantage du côté de la moquerie, c'est que l'esprit de la Lettre est railleur, que Balzac étoit devenu jaloux de Voiture, & qu'ils n'étoient pas dans le fond trop bien ensemble.

Quoi qu'il en soit, Voiture ne pense point comme Balzac, lorsqu'il parle selon son génie ; & dans les endroits même où il s'éleve le plus, on ne le perd point de vue. Quoi, vous n'appellez pas du sublime outré, pour me servir de vos termes, repliqua Philanthe, ce qu'il dit au Duc d'Anguien sur la prise de Dunkerque ? « L'éloquence, qui des plus petites choses » en fait faire de grandes, ne peut avec » tous ses enchantemens égaler la hauteur » de celles que vous faites ; & ce que dans » les autres elle appelle hyperbole, n'est » qu'une façon de parler bien froide pour » exprimer ce que l'on pense de vous ».

C'est en des occasions comme celle-là, repartit

repartit Eudoxe, où, selon Quintilien, l'hyperbole la plus hardie est une perfection du discours, bien loin d'en être un défaut; je veux dire quand la chose dont il s'agit passe en quelque sorte les limites de la vertu naturelle, telle qu'étoit la victoire d'un jeune Prince qui venoit de prendre Dunkerque contre toutes les apparences humaines, & qui faisoit tous les jours des actions de valeur presque incroyables: car alors il est permis de dire plus qu'il ne faut, parce qu'on ne peut dire autant qu'il faut; & il vaut mieux aller un peu au-delà des bornes de la vérité, que de demeurer en de-çà (*a*). Aussi Isocrate ayant à décrire l'expédition que fit Xerxès contre les Grecs, quand il passa dans la Grece avec une armée sur terre composée d'un million d'hommes, & une autre sur mer de douze cens galeres, dit fort à propos: *Quel Orateur voudroit en parler avec excès, qui n'en dit moins que ce qui en a été?*

Si Balzac n'usoit d'hyperboles qu'en ces sortes de rencontres, poursuivit Eudoxe, je n'aurois rien à dire sur toutes ces exagérations, & son sublime vaudroit peut-

(*a*) Tùm hyperbole virtus, cùm res ipsa de quâ loquendum est naturalem modum excessit. Co ceditur enim amplius dicere; quia dici quantum est non potest, meliusque ultrà quàm citrà stat oratio. *Quintil. 8, c. 6.*

être celui de Voiture. Mais en vérité l'un est bien différent de l'autre ; & pour peu qu'on y prenne garde, Balzac prend le haut ton jusque dans les petites choses ; au lieu que Voiture ne s'éleve que dans les grandes, & ne s'y éleve jamais trop, parce qu'il le fait toujours selon les regles de l'art, ou plutôt selon celles du bon sens. Vous avez beau dire, repliqua Philanthe, Voiture tient un peu du caractere de Lysias, qui au jugement de Denys d'Halicarnasse, tout naturel & tout simple qu'il étoit, s'enfloit quelquefois : semblable à ces rivieres, qui ayant un cours réglé, & des eaux fort pures, ne laissent pas de se déborder en de certains tems (*a*).

Mais Voiture, reprit Eudoxe, n'a rien de ces esprits hyperboliques dont les pensées deviennent froides par l'excès de l'hyperbole (*b*) ; tel qu'étoit celui qui en parlant de la roche que le Cyclope lança contre le navire d'Ulysse, disoit que les chevres y paissoient (*c*).

Malherbe du moins, repliqua Philanthe, qui vous semble, & si sensé, & si juste,

---

(*a*) Simplex esse mavult quàm cum aliquo periculo sublimis, nec tam artificium ostendit quàm naturalem veritatem. *De Orator. Antiq.*

(*b*) Æquo sublimior & magnificentior in panegyricis. *Judic. de Isocrat.*

(*c*) Ex superlatione sententiæ, & ex eo quod fieri nequit, frigiditas nata est. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

ne l'eſt pas toujours. Il eſt ampoulé en de certaines rencontres ; ou pour m'exprimer plus figurément, ce fleuve égal & paiſible dans ſa courſe, devient tout-à-coup un torrent impétueux qui fait du fracas, & qui tombe dans des précipices. Ne compare-t-il pas les pleurs de la Reine mere, après la mort d'Henri-le-Grand, au débordement de la Seine ?

L'image de ſes pleurs, dont la ſource féconde
Jamais depuis ta mort ſes vaiſſeaux n'a taris,
C'eſt la Seine en fureur qui déborde ſon onde
Sur les quais de Paris.

Mais ce qu'il dit de la pénitence de ſaint Pierre eſt encore plus violent :

C'eſt alors que ſes cris en tonnerres s'éclatent :
Ses ſoupirs ſe font vents qui les chênes combattent ;
Et ſes pleurs qui tantôt deſcendoient mollement,
Reſſemblent un torrent qui des hautes montagnes
Ravageant & noyant les voiſines campagnes,
Veut que tout l'univers ne ſoit qu'un élément.

Ce n'eſt pas par ces endroits-là, repartit Eudoxe, que j'eſtime, & que j'admire Malherbe : il y ſort viſiblement de ſon caractere, & je ne l'y reconnois pas. Cependant, répondit Philanthe, on peut pouſſer le ſublime plus loin en vers qu'en proſe, & un poëme admet des penſées hardies qui ne conviendroient pas à une piece d'éloquence. Il eſt vrai, repliqua Eudoxe ; mais

cette hardieſſe poétique doit avoir ſes bornes, & le merveilleux même de l'Epopée devient ridicule dès qu'il n'eſt pas vraiſemblable.

Je ne crois pas, dit Philanthe, que les petits ouvrages de Poéſie ſoient aſſujettis aux regles rigoureuſes des Poëmes Epiques. Dès que ces petits ouvrages, repartit Eudoxe, ſont graves & ſérieux, ils doivent être auſſi exacts que les grands poëmes, pour ce qui regarde les penſées. L'hyperbole & l'exagération qui ne ſont pas dans les regles, en doivent être bannies; & pour moi je n'eſtime guère plus l'Epigramme d'un de nos Poëtes ſur les nouveaux bâtimens du Louvre, que celle de Martial ſur la maiſon de Domitien :

Quand je vois ce Palais que tout le monde admire;
Loin de l'admirer, je ſoupire
De le voir ainſi limité.
Quoi! preſcrire à mon Prince un lieu qui le reſſerre!
Une ſi grande majeſté
A trop peu de toute la terre.

Néanmoins, interrompit Philanthe, la plûpart des Inſcriptions que les beaux eſprits ont faites pour le Louvre, ſont à-peu-près de ce caractere. L'une dit : *Jupiter ne s'eſt jamais vu à Rome un tel Palais : & Rome n'a jamais adoré un tel Jupiter.*

L'autre : *Que nos Neveux étonnés de la magnificence de cet Edifice, cessent d'admirer : c'étoit le Palais du Soleil* (*a*). Il y en a de moins fastueuses & de moins brillantes, dit Eudoxe, qui ne laissent pas d'avoir beaucoup de noblesse. En voici une qui sent tout-à-fait l'antiquité, & qui semble être du siecle d'Auguste : *Ouvrez vos portes aux peuples, Louvre superbe ; il n'est point de maison plus digne de l'Empire du monde* (*b*). J'en fais encore une autre qui me paroît belle : *Cent Villes prises font voir ce que Louis peut dans la guerre ; une seule maison montre ce qu'il peut dans la paix* (*c*).

Tout cela me fait souvenir du Cavalier Bernin, dit Philanthe : il fut appellé en France pour le dessein du Louvre, & il fit le buste du Roi en marbre. Ce buste lui attira l'applaudissement de toute la Cour, & donna lieu à un Poëte d'Italie de faire des vers sur le piedestal qui n'étoit pas encore fait.

*Entrò Bernino in un pensier' profondo,*

---

(*a*) Nec tales Romæ vidit sibi Jupiter ædes :
Nec talem coluit Roma superba Jovem.
Attoniti tantæ molis novitate Nepotes,
Mirari cessent; Regia Solis erat.

(*b*) Pande fores populis, sublimis Lupara; non est
Terrarum imperio dignior ulla domus.

(*c*) Quid valeat bello Ledoix centum oppida monstrant,
Monstrat quid valeat pace, vel una domus.

*Per far al Reggio busto un' bel' sostegno ?*
*E disse non trovandone alcun degno ;*
*Piccola base à un' tal Monarca è il mondo.*

A quoi le Bernin répondit lui-même :

*Mei mi sovenne quel' pensier' profondo,*
*Per far di Rè si grande appoggio degno ;*
*Van sarrebbe il pensier', che di sostegno*
*Non è mestier', à chi sostiene il mondo.*

Nous voilà retombés dans le sublime vicieux, repartit Eudoxe ; car qu'y a-t-il de moins grand & de moins solide que de dire, qu'un monde entier est une trop petite base pour un tel Monarque, ou que celui qui soutient le monde n'a pas besoin de soutien ?

Ce n'est pas tout, reprit Philanthe, au sujet de la Statue équestre du Roi que le Cavalier Bernin fit à Rome, & qui est aujourd'hui à Versailles, on a fait un Dialogue entre le Capitole & le Bernin. Le premier se plaint de ce qu'ayant toujours été le lieu des Triomphes, on destine ailleurs ce nouveau Triomphateur. Le Bernin répond, qu'où est Louis-le-Grand, là est le Capitole :

*E' vero che il tuo luogo è quello di Trionfanti :*
*Ma dove è il gran Luigi è il Campidoglio.*

Vous m'avouerez qu'il y a là une véritable grandeur aussi-bien qu'à ce qu'on a dit autrefois, qu'où étoit le grand Camille,

là étoit Rome ; & à ce que dit un de nos Poëtes, en faisant parler un Romain :

Rome n'est plus dans Rome; elle est toute où je suis.

Je vous avoue franchement que je ne m'accommode pas de ces idées si pompeuses; & six vers François, qu'un des plus illustres Prélats du Royaume a mis sous le buste du Roi, dans son Palais Episcopal, me plaisent bien davantage :

Ce Héros, la terreur, l'amour de l'univers,
Avoit des ennemis en cent climats divers :
Leurs efforts n'ont servi qu'à le combler de gloire;
Son nom les fit trembler, son bras les a défaits;
Enfin, las d'entasser victoire sur victoire,
Maître de leurs destins, il leur donne la paix.

Je sais après tout bon gré aux beaux esprits étrangers de dire des choses un peu excessives, en parlant de notre incomparable Monarque ; c'est signe qu'ils en ont une haute idée, & je pardonne à un Poëte Italien moderne, qui a fait le Panégyrique de Louis-le-Grand, d'avoir dit que les Provinces entieres, & les Citadelles imprenables n'ont coûté au Roi qu'une réflexion de son esprit & un éclair de ses armes :

*Bellicose Provincie, e Rocche horrende*
*Già de più prodi inciampo,*
*Un' raggio sol' costaro*
*De la mente regal, de l'armi un lampo.*

Qu'à peine il penſe à tant de diverſes & de hautes entrepriſes, que la victoire vient auſſi vîte que va ſa penſée:

*A varie ed alte impreſe appena intende,*
*Che all' or veloce al' paro.*
*Dell' Eroico penſier, vien la vittoria.*

Que ſes penſées ſont le ſort des nations; & que les deſtins dépendent de lui:

*Son deſtin d'elle genti i ſuoi penſieri*
*Da lui pendono i fati.*

Qu'avec le ſeul bruit de ſon nom, il fait foudroyer, & que ſes réſolutions ſont plus d'effet à la guerre, que les armes des autres Princes:

*Egli sà fulminar ſolo col' tuono;*
*Più vince il ſuo voler, che l'altrui guerra.*

Qu'à la honte de la Grece, qui a tenté inutilement de percer l'Iſthme de Corinthe, Louis a joint les deux mers, comme ſi c'étoit un effet de ſon pouvoir & de ſa ſageſſe, de rendre la ſymmétrie du monde plus parfaite, & que Dieu, qui voyoit de quelle utilité ſeroit la jonction des mers, ne l'eût pas voulu faire lui-même, pour en réſerver toute la gloire à un ſi grand Prince:

*Ecco in ſeno alla Francia or' ſon coſtretti*
*Con l'onde pellegrine*
*Abbocarſi il Tireno, e l'Oceano.*
*La Greccia vantatrice il picciol tratto*

*Tanto*

*Tanto cavar del' suo Corinto in vano ;*
*Omai Luigi hà tratto*
*Mare à mar più lontano*
*Quasi sua forza, e suo saper profondo*
*Sia migliorar la simetria del mondo.*
*A te Luigi ha'l Creator serbato.*

Je pardonne, dis-je, toutes ces penſées à un homme de de-là les monts ; mais je ne ſais ſi je les pardonnerois à un François ; car notre eſprit eſt d'une autre trempe que celui des Italiens, & nous n'aimons aujourd'hui que la véritable grandeur. Cependant, repliqua Philanthe, nos meilleurs Poëtes ont ſur le Roi même des penſées qui me ſemblent aſſez Italiennes, comme celle-ci qui a rapport au paſſage du Rhin :

De tant de coups affreux la tempête orageuſe
Tient un tems ſur les eaux la fortune douteuſe ;
Mais Louis, d'un regard ſait bientôt la fixer :
Le deſtin à ſes yeux n'oſeroit balancer.

Ces deux derniers vers ſont pour le moins auſſi hardis que ceux du Panégyrique Italien. Ils ne ſont point fanfarons, repartit Eudoxe ; ils ne ſont que forts, & ils ont une vraie nobleſſe qui les autoriſe. Le Poëte ne dit pas que les deſtins en général dépendent du Roi : il ne parle que du deſtin de la guerre. Comme le ſyſtême de ſa penſée eſt tout poétique, il a droit de mettre la Fortune en jeu ; & comme la préſence

d'un Prince auſſi magnanime que le nôtre rend les ſoldats invincibles, il a pu dire poétiquement :

Mais Louis, d'un regard ſait bientôt la fixer;
Le deſtin à ſes yeux n'oſeroit balancer.

C'eſt comme s'il diſoit : Dès que Louis paroît, on eſt aſſuré de la victoire. Y a-t-il là quelque choſe d'outré? & toute l'Europe n'a-t-elle pas été témoin d'une vérité ſi ſurprenante ?

Mais, repliqua Philanthe, ne trouvez-vous rien d'outré dans un autre endroit où le Poëte, après avoir dit par une eſpece d'enthouſiaſme :

O que le Ciel, ſoigneux de notre poéſie,
Grand Roi, ne nous fît-il plus voiſins de l'Aſie!
Bientôt victorieux de cent Peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.

ajoute ſur le même ton :

Quel plaiſir de te ſuivre aux rives de Scamandre,
D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre,
De juger ſi les Grecs, qui briſerent ſes tours,
Firent plus en dix ans que Louis en dix jours?

Ce dernier vers me paroît bien fort pour ne rien dire de pis. La penſée eſt forte, repartit Eudoxe, mais elle eſt raiſonnable; car cela ne ſe dit pas affirmativement, comme en deux autres vers preſque ſemblables d'un autre Poëte :

Et ton bras en dix jours a plus fait à nos yeux,
Que la fable en dix ans n'a fait faire à ſes Dieux.

Après tout, repliqua Philanthe, la penſée n'eſt peut-être pas ſi forte que vous vous imaginez : car enfin ces Dieux qui ſont bleſſés & défaits dans l'Iliade, ne valent guère plus que des Héros. Vous dites vrai, reprit Eudoxe, & je trouve que Longin a raiſon de dire qu'Homere s'eſt efforcé autant qu'il a pu, de faire des Dieux de ces hommes qui furent au ſiege de Troye; & qu'au contraire des Dieux mêmes il en fait des hommes, juſqu'à leur donner des paſſions foibles & baſſes dont les grands hommes ſont exempts : témoin le combat où Pluton tremble, & ſe croit perdu, & dont voici un endroit que le Traducteur de Longin a rendu admirablement :

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie;
Pluton ſort de ſon trône, il pâlit, il s'écrie :
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux ſéjour,
D'un coup de ſon trident ne faſſe entrer le jour;
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne faſſe voir du Styx la rive déſolée;
Ne découvre aux vivans cet empire odieux,
Abhorré des mortels, & craint même des Dieux.

Un Ecrivain Portugais, en parlant d'une fortereſſe du Japon, repliqua Philanthe, dit que le foſſé en eſt ſi profond, qu'il ſemble qu'on peut par-là aller faire la guerre aux démons juſques dans l'enfer.

*Que parce ſe abria para ir fazer guerra a os demonios no inferno.* C'eſt parler hardiment pour un hiſtorien, repartit Eudoxe, & c'eſt tout ce qu'on pourroit ſouffrir à un Poëte tel que celui qui dit qu'à force de creuſer bien avant dans la terre pour en tirer le marbre & le jaſpe, on fait eſpérer aux ombres des enfers, de voir la clarté du Ciel (*a*).

Lucain, qui eſt plus Hiſtorien que Poëte, dit Philanthe, a une penſée ſur les malheurs de la guerre de Pharſale, qui me ſemble bien généreuſe, mais qui vous paroîtra ſans doute trop hardie; la voici : *Si les deſtins n'ont point trouvé d'autre expédient pour mettre un jour Néron ſur le trône; ſi le Ciel coûte cher aux Dieux, & que Jupiter n'ait été paiſible poſſeſſeur de ſon Empire qu'après la guerre des Géans : Puiſſances céleſtes, nous ne nous plaignons plus de rien; les crimes les plus énormes plaiſent à ce prix* (*b*). La penſée de Pline le jeune, ſur un ſujet tout pareil ne me choque pas tant, répondit Eudoxe. Vous ſavez que les ſoldats qui tue-

(*a*) Jam montibus hauſtis
Antra gemunt, & dum varios lapis invenit uſus,
Inferni manes cœlum ſperare jubentur.
*Petr.*

(*b*) Jam nihil, ô Superi, querimur; ſcelera ipſa nefaſque;
Hac mercede placent.
*Lib. 1.*

rent les meurtriers de Domitien, assiégerent Nerva dans son Palais. Le Panégyriste de Trajan dit là-dessus : *A la vérité ce fut là une grande honte pour le siecle ; & la République reçut en cette rencontre une grande plaie. Le Maître & le pere du Monde est assiégé, pris, enfermé ; & on ôte au Prince ce qu'il y a de plus doux dans l'Empire, la liberté de tout faire sans nulle contrainte. Si cependant il n'y avoit que cette seule voie pour vous faire regner, il ne s'en faut rien que je ne dise hautement, qu'il falloit acheter à ce prix un si grand bonheur* (*a*).

La pensée du moins ne blesse point les bonnes mœurs comme celle de Lucain, & ce qu'elle a d'un peu outré est adouci par *il ne s'en faut rien que je ne dise*. Mais j'aime encore mieux ce que Corneille fait dire au vieil Horace, après que le dernier de ses fils eut tué les trois Curiaces, dont la sœur étoit sa belle-fille, & dont l'un devoit être son gendre :

Rome triomphe d'Albe, & c'est assez pour nous :
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.

La noblesse, le sublime est là sans enflure,

(*a*) Si tamen hæc sola erat ratio quæ te publicæ salutis gubernaculis admoveret, propè est ut exclamem, tanti fuisse. *Paneg. Trajan.*

ajouta Eudoxe, & Longin lui-même seroit content de Corneille. Que si, selon ce grand Maître du sublime, c'est un défaut dans la Tragédie, qui est naturellement pompeuse & magnifique, que de s'enfler mal-à-propos, à plus forte raison doit-on éviter l'enflure dans les discours ordinaires : & de-là vient qu'un certain Gorgias fut raillé pour avoir appellé les vautours, des sépulcres animés. Je ne vois pas, repliqua Philanthe, qu'il y ait là de quoi railler : Hermogene, qui trouve que l'Auteur de cette pensée est digne des sépulcres dont il parle, mérite, à mon gré, qu'on le raille un peu lui-même.

Effectivement, repartit Eudoxe, la pensée n'est pas si ridicule, &, selon le Traducteur de Longin, elle ne seroit pas condamnable dans les vers. Valere Maxime, parlant d'Artemise, qui but les cendres de Mausole, son mari, l'a bien appellée un tombeau vivant (*a*); & un galant homme de ce siecle, encore plus illustre par sa valeur & par sa vertu, que par ses ouvrages, pour bâtir un mausolée à la Reine mere, Anne d'Autriche, dressa une pyramide de cœurs enflammés, avec ces mots

(*a*) Quid de illo inclyto tumulo loquare, cùm ipsa Mausoli vivum ac spirans sepulcrum fieri concupierit? *Valer. Max. lib. 4, cap. 6.*

Eſpagnols : *Aſſi ſepultada no es muerta ;* & ces vers François :

Paſſant, ne cherche point dans ce mortel ſéjour
Anne, de l'univers & la gloire & l'amour,
Sous le funeſte enclos d'une tombe relante :
Elle eſt dans tous les cœurs encore après ſa mort,
Et malgré l'injuſtice & la rigueur du ſort,
Dans ces vivans tombeaux cette Reine eſt vivante.

J'ai peine à croire, pourſuivit Eudoxe, que Longin eût condamné *ces vivans tombeaux* dans ce ſens là. Croyez-vous, repartit Philanthe, qu'il eût approuvé un endroit des triomphes de Louis-le-Juſte ?

Ces Rois, qui par tant de ſtructures
Qui menacent encor le Ciel de leurs maſures,
Oſerent allier, par un barbare orgueil,
La pompe avec la mort, le luxe avec le deuil.
Auſſi le tems a fait ſur ces maſſes hautaines
D'illuſtres châtimens des vanités humaines.
Ces tombeaux ſont tombés, & ces ſuperbes Rois
Sous leur chûte ſont morts une ſeconde fois.

Ces penſées ſont nobles & exprimées noblement, repartit Eudoxe, aux *tombeaux tombés* près, qui me ſemble un petit jeu ridicule. Juvénal a bien mieux dit que les ſépulcres ont leurs deſtinées, & périſſent comme les hommes (*a*) ; & Auſone après lui, que la mort n'épargne pas même les

(*a*) Quandoquidem data ſunt ipſis quoque fata ſepulchris. *Satyr. 10.*

marbres (*a*). Pour la derniere penſée, *ſont morts une ſeconde fois*, elle eſt apparemment tirée de Boëce, quand il ſoutient que la réputation des Romains les plus fameux ſera éteinte un jour entiérement, & qu'alors ces grands hommes mourront une ſeconde fois (*b*).

Le même Poëte François, reprit Philanthe, dit ailleurs, en parlant des ſuperbes bâtimens d'Egypte ruinés, où étoient les ſtatues d'Abel & de Caïn :

Là le frere innocent & le frere aſſaſſin
Egalement caſſés, ont une égale fin :
Le tems qu'aucun reſpect, qu'aucun devoir ne bride,
A fait de tous les deux un ſecond homicide.

J'aime mieux, repartit Eudoxe, la *ſeconde vie* d'un enfant ſauvé du naufrage ſur le corps de ſon pere mort, que le *ſecond homicide* des deux freres. La penſée eſt tirée d'une Epigramme Grecque qui a été appliquée heureuſement à la Conception immaculée de la Sainte Vierge, & traduite en notre langue le plus poli-

(*a*) Mors etiam ſaxis marmoribuſque venit.
*Auſon.*

(*b*) Quòd ſi putatis longiùs vitam trahi
Mortalis aura nominis;
Cùm fera vobis rapiet hoc etiam dies;
Jam vos ſecunda mors manet.

ment du monde. Ecoutez la traduction ; c'eſt l'enfant qui parle :

Les Dieux, touchés de mon naufrage,
Ayant vu périr mon vaiſſeau,
M'en préſenterent un nouveau
Pour me reconduire au rivage.
Il ne paroiſſoit ſur les flots,
Ni navire, ni matelots;
Il ne me reſtoit plus d'eſpoir dans ma miſere,
Lorſqu'après mille vains efforts,
J'apperçus près de moi flotter des membres morts :
Hélas! c'étoit mon pere!
Je le connus, je l'embraſſai,
Et ſur lui, juſqu'au port heureuſement pouſſé,
Des ondes & des vents j'évitai la furie.
Que ce pere doit m'être cher,
Qui m'a deux fois donné la vie,
Une fois ſur la terre, & l'autre ſur la mer!

J'ai lu, je ne ſais où, dit Philanthe, que Cornélie, mettant dans la terre les cendres de Pompée, qui tenoient auprès d'elle la place de ſon mari même, il lui ſembla qu'elle le perdoit tout de nouveau, & qu'elle étoit veuve pour la ſeconde fois. Toutes ces penſées peuvent avoir un très-bon ſens, répondit Eudoxe ; du moins ne ſont-elles pas guindées comme celles de Lucain, qui va d'ordinaire au-delà du but. J'avoue qu'en s'élevant, il eſt aiſé de trop s'élever, & qu'on a de la peine à s'arrêter où il faut, comme fait Cicéron, qui, au rapport de Quintilien, ne prend

jamais un vol trop haut (*a*); ou comme fait Virgile, qui eſt ſage juſques dans ſon enthouſiaſme, & fort éloigné de ceux dont parle Longin, qui, au milieu de la fureur divine dont ils penſent quelquefois être épris, badinent & font les enfans (*b*). Un de nos Poëtes, qui a la plus belle imagination du monde, & qui ſeroit un Poëte accompli, s'il pouvoit modérer ſon feu, s'emporte trop en quelques rencontres. Jugez-en par un ſeul exemple :

Le Chevalier Chrétien, pour aller à la gloire,
A plus d'une carriere & plus d'une victoire :
En tombant il s'éleve, il triomphe en mourant ;
Et priſonnier vainqueur, couronné de ſa chaîne,
Il garde à ſa vertu la dignité de Reine.

C'eſt le Poëte, repliqua Philanthe, qui dans un autre endroit de ſon Poëme, fait dire au Soudan d'Egypte :

Ces vains & foibles noms d'amis & de parens,
Sont du droit des petits & non du droit des grands.
Un Roi dans ſa couronne a toute ſa famille :
Son état eſt ſon fils, ſa grandeur eſt ſa fille ;
Et de ſes intérêts bornant ſa parenté,
Tout ſeul il eſt ſa race & ſa poſtérité.

Cela s'appelle pouſſer une penſée noble à l'extrémité, reprit Eudoxe, & il n'eſt pas

(*a*) Non ſuprà modum elatus Tullius. *Lib.* 12, *c.* 10.
(*b*) Cùm videantur ſibi ceu divino correpti & incitati furore, non bacchantur, ſed nugantur pueriliter. *Sect.* 2.

néceſſaire que je vous faſſe faire réflexion ſur ces deux vers :

Son état eſt ſon fils, ſa grandeur eſt ſa fille.
Tout ſeul il eſt ſa race & ſa poſtérité.

Non plus que ſur celui-ci :

Il garde à ſa vertu la dignité de Reine.

Vous y en faites aſſez de vous-même, & vous êtes, je crois, convaincu qu'en matiere de penſées, il y a un ſublime outré & frivole ; mais je ne le ſuis pas, repartit Philanthe, que l'agréable puiſſe être vicieux dans l'agrément même, & qu'en beauté ce ſoit un défaut que l'excès. Je vais, ſi je ne me trompe, vous en convaincre, reprit Eudoxe, & je vais le faire par les exemples qui perſuadent mieux que tous les raiſonnemens.

Les premieres penſées qui me viennent là-deſſus, ſont de *la Métamorphoſe des Yeux de Philis changés en Aſtres ;* vous connoiſſez ce petit ouvrage. C'eſt un chef-d'œuvre d'eſprit, dit Philanthe, & j'en ſuis charmé toutes les fois que je le lis. J'en ai été charmé comme vous, reprit Eudoxe ; mais j'en ſuis bien revenu, & je n'y admire plus guère que l'affectation. Le commencement que je trouvois ſi joli, me paroît fade & ridicule :

Beaux ennemis du jour, dont les feuillages sombres
Conservent le repos, le silence & les ombres.

Que ces *beaux ennemis du jour* ont peu de véritable beauté, & qu'il sied mal de briller d'abord ! Mais que ce qui suit pour exprimer la hauteur des chênes d'une forêt ancienne, me déplaît avec toutes les graces que l'Auteur y met !

Vieux enfans de la terre, agréables Titans,
Qui jusques dans le ciel, sans crainte du tonnerre,
Allez faire au soleil une innocente guerre.

Outre qu'il est faux que les grands arbres ne craignent pas le tonnerre, puisque plus ils ont de hauteur, plus ils y sont exposés; n'est-ce pas vouloir trop plaire que de les nommer des *Titans agréables, qui font au soleil une innocente guerre?*

La description de la fontaine ressemble à celle du bois :

C'est là par un chaos agréable & nouveau,
Que la terre & le ciel se rencontrent dans l'eau;
C'est là que l'œil souffrant de douces impostures,
Confond tous les objets avecque leurs figures;
C'est là que sur un arbre il croit voir les poissons,
Qu'il trouve des roseaux auprès des hameçons,
Et que le sens charmé d'une trompeuse idole,
Doute si l'oiseau nage ou si le poisson vole.

Un autre de nos Poëtes, repliqua Philanthe, dit, en faisant la description d'un naufrage, causé par l'embrâsement du navire :

Soldats & Matelots, roulés confuſément,
Par un double malheur périſſent doublement :
L'un ſe brûle dans l'onde, au feu l'autre ſe noie,
Et tous en même-tems de deux morts ſont la proie.

Ce vers

L'un ſe brûle dans l'onde, au feu l'autre ſe noie,

reſſemble aſſez au vôtre,

Doute ſi l'oiſeau nage ou ſi le poiſſon vole.

Ces penſées, repartit Eudoxe, ont, pour ainſi dire, un premier coup-d'œil qui flatte & qui réjouit : mais quand on les regarde de près, on trouve que ce ſont des beautés fardées, qui n'éblouiſſent qu'à la premiere vue, ou des louis d'or faux, qui ont plus d'éclat que les bons, mais qui valent beaucoup moins.

Vous avez oublié les quatre premiers vers de la deſcription de la fontaine, dit Philanthe; ils me paroiſſent parfaitement beaux & très-naturels :

Au milieu de ce bois un liquide cryſtal,
En tombant d'un rocher, forme un large canal,
Qui, comme un beau miroir dans ſa glace inconſtante,
Fait de tous ſes voiſins la peinture mouvante.

Si vous appellez cela naturel, repliqua Eudoxe, je ne ſais pas quelle idée vous avez de l'affectation. En vérité, repartit

Philanthe, vous renverſez toutes mes idées. Croyez-moi, reprit Eudoxe, il ne faut jamais s'égayer trop, même dans les matieres fleuries (*a*); & il vaudroit preſque mieux qu'une penſée fût un peu ſombre, que d'être ſi brillante.

Cependant, repartit Philanthe, je vous ai vu autrefois fort épris d'un Sonnet plein de brillans. C'eſt le Sonnet du Miroir, compoſé par le Comte d'Etelan, neveu du Maréchal de Baſſompierre; vous me l'avez appris, & je l'ai retenu :

Miroir, peintre & portrait, qui donne & qui reçoit,
Et qui porte en tous lieux avec toi mon image,
Qui peut tout exprimer, excepté le langage,
Et pour être animé n'a beſoin que de voix :

Tu peux ſeul me montrer, quand chez toi je me vois,
Toutes mes paſſions peintes ſur mon viſage :
Tu ſuis d'un pas égal mon humeur & mon âge,
Et dans leurs changemens jamais ne te déçois.

Les mains d'un artiſan au labeur obſtinées,
D'un pénible travail ſont en pluſieurs années
Un portrait qui ne peut reſſembler qu'un inſtant,

Mais toi, peintre brillant, d'un art inimitable,
Tu fais ſans nul effort un ouvrage inconſtant,
Qui reſſemble toujours & n'eſt jamais ſemblable.

J'étois jeune, repartit Eudoxe, quand

(*a*) Ludere quidem integrum eſt : verùm omni in re habenda eſt ratio decori. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

je fus charmé de ce Sonnet. Ce n'eſt pas qu'il n'ait de grandes beautés, par exemple : *Pour être animé n'a beſoin que de voix ; tu peux ſeul me montrer toutes mes paſſions peintes ſur mon viſage ; tu fais ſans nul effort un ouvrage qui reſſemble toujours & n'eſt jamais ſemblable :* ces traits ſont agréables & naturels ; mais ce *peintre & portrait qui donne & qui reçoit ;* ce *peintre brillant*, peche par trop d'agrément, & ne me plaît plus. Au reſte, ſi nous avions ici égard à la langue, nous ſerions bleſſés de *qui donne*, *qui porte*, ſans *s*, à la ſeconde perſonne : il faut *qui donnes*, *qui portes*, & cette faute de Grammaire ne ſe pardonneroit pas aujourd'hui ; mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. A parler en général, le Sonnet ſeroit excellent, s'il y avoit un peu moins d'affectation ; & ce qui va vous ſurprendre, les penſées d'un Poëte Italien ſur le miroir même, me paroiſſent plus naturelles, toutes énigmatiques & toutes myſtérieuſes qu'elles ſont :

*So una mia coſa la qual non è viva,*
*E par che viva ; ſe gli vai dinanti,*
*Et ſe tu ſcrivi parer à che ſcriva :*
*Et ſe tu canti parer à che canti :*
*Et ſe ti affaci ſeco in proſpettiva,*
*Ti dira i tuoi diffetti tutti quanti :*
*E ſe ſdegnoſo gli homeri le volti,*
*Spariſce anch'ella, e torna ſe ti volti.*

Car enfin, mon image dans le miroir n'a point de vie, & semble en avoir : si j'écris ou si je chante, on diroit qu'elle écrit & qu'elle chante; elle me montre tous mes défauts extérieurs; elle disparoît dès que je tourne le dos, & revient aussi-tôt que je me retourne : tout cela est dit joliment & dans le bon sens.

Puisque, *pour être animé n'a besoin que de voix, non è viva e parche viva*, ne vous choque pas, interrompit Philanthe, la pensée du Tasse sur les gravures de la porte du Palais d'Armide pourra bien vous plaire. Il dit que les figures sont si bien faites, qu'elles semblent vivantes; qu'il n'y manque que la parole; & qu'elle n'y manque pas même, si on s'en rapporte à ses yeux :

*Manca il parlar, di vivo altro non chiedi;*
*Ne manqua queſto ancor, s'agli occhi credi.*

C'est-à-dire, repartit Eudoxe en riant, qu'il y a tant de mouvement & tant d'action sur les visages des figures, qu'un sourd qui auroit la vue bonne, croiroit, à les voir, qu'elles parleroient. Vous badinez, repliqua Philanthe. Pour vous répondre sérieusement, dit Eudoxe, cela est pensé avec beaucoup d'esprit. Mais Virgile ne pense point de la sorte, en décrivant ce qui est gravé sur le bouclier d'Enée. Mais, reprit

reprit Philanthe, un de nos Poëtes que je puis appeller notre Virgile, dit, en faisant la description des superbes bâtimens d'Egypte, où étoient représenté l'embrâsement de Sodome :

Le marbre & le porphyre ont du feu la couleur ;
Il paroît même à l'œil qu'ils en ont la chaleur.

Mais le Cardinal Pallavicin dit d'un grand Prélat, qu'en sa jeunesse il fut admiré de la Cour de Rome, qui fait gloire de ne pas admirer même le merveilleux ; qu'à le voir on le prenoit pour un jeune homme, qu'à l'entendre on le prenoit pour un homme âgé, tant ses discours étoient mûrs & solides dans la fleur même de son âge : *La Corte di Roma la quale si gloria de non ammirare eziandio l'ammirabile ; è pure ammirò voi giovane se credeva à gli occhi, vecchio se dava fede all'udito.*

Ces deux pensées, repliqua Eudoxe, sont, à mon gré, plus simples que celles du Tasse. Un Italien, repartit Philanthe, a mis sous un saint Bruno, peint au naturel dans le fond d'une solitude : *Egli è vivo, e parlerebbe se non osservasse la rigola del silentio.* Cela n'est-il pas pensé agréablement ? *Il est vivant, & il parleroit, si ce n'est qu'il garde la regle du silence.* La pensée est assez plaisante, ré-

pondit Eudoxe, & n'eſt peut-être que trop agréable : elle revient à celle de Malherbe ſur l'image d'une ſainte Catherine :

L'art auſſi-bien que la nature
Eût fait plaindre cette peinture :
Mais il a voulu figurer
Qu'aux tourmens dont la cauſe eſt belle,
La gloire d'une ame fidelle
Eſt de ſouffrir ſans murmurer.

Après tout, ce ſont proprement les Italiens qui abondent en penſées fleuries, & qui prodiguent les agrémens dans ce qu'ils écrivent. Je ne vous parle pas du Cavalier Marin, qui fait des deſcriptions ſi riantes, & qui appelle la Roſe l'œil du printems, la prunelle de l'Amour, la pourpre des prairies, la fleur des autres fleurs :

*Locchio di primavera,*
*La pupilla d'Amor,*
*La porpora de prati,*
*Il fior de gli altri fiori.*

Le Roſſignol, une voix emplumée, un ſon volant, une plume harmonieuſe :

*Una voce pennata,*
*Un ſuon volante,*
*Una pluma canora.*

Les étoiles, les lampes d'or du firmament; les flambeaux des funérailles du jour; les miroirs du monde & de la nature; les fleurs immortelles des campagnes céleſtes.

*Socre lampe dorate*
*Ch'i palchi immensi*
*Del firmamento ornate,*
*De l'esequie del di chiare facelle.*
*Specchi de l'universo e di natura.*
*Fiori immortali e nati*
*Ne le campagne amene*
*De' sempiterni prati.*

Je ne parle pas, dis-je, du Marin, qui fait profession de s'égayer & de s'amuser par-tout. Je parle du Prince de la Poésie Italienne, & je soutiens que le Tasse est en mille endroits plus agréable qu'il ne faut. Il décrit dans l'*Aminte* une Bergere occupée à se parer avec des fleurs, & voici ce qu'il en dit : « Tantôt elle » prenoit un lis, tantôt une rose, & elle » les approchoit de ses joues, pour faire » comparaison des couleurs ; & puis, » comme si elle se fût applaudie de la » victoire, elle sourioit, & son souris sem- » bloit dire aux fleurs : J'ai l'avantage sur » vous, & ce n'est pas pour ma parure, » ce n'est que pour votre honte que je » vous porte » :

*Io pur vinco,*
*Ne porto voi per ornamento mio,*
*Ma porto voi sol per vergogna vostra.*

Cela n'est-il pas enchanté, dit Philanthe ? Tant pis pour vous, repliqua Eudoxe, si ces pensées-là vous charment : une Ber-

gere ne fait point tant de réflexions sur sa parure : les fleurs sont ses ajustemens naturels ; elle s'en met quand elle veut être plus propre qu'à l'ordinaire ; mais elle ne songe pas à leur faire honte. Selon votre goût, ajouta-t-il, c'est quelque chose de fort beau, que ce qu'on a dit d'une belle chanson, que c'est un air qui vole avec des ailes de miel ; de la queue du Paon, que c'est une prairie de plumes ; & de l'arc-en-ciel, que c'est le ris du ciel qui pleure, un arc sans fleches, ou qui n'a que des traits de lumiere, & qui ne frappe que les yeux. Ah ! que cela est joli, s'écria Philanthe ! Prenez garde, reprit Eudoxe, que les métaphores tirées de ce que la nature a de plus doux & de plus riant, ne plaisent guère que quand elles ne sont point forcées. *L'air qui vole avec des ailes de miel, la prairie de plumes, le ris du ciel qui pleure, l'arc sans fleches, qui n'a que des traits de lumiere, & qui ne frappe que les yeux :* tout cela est trop recherché, & même trop beau pour être bon.

A la vérité, poursuivit Eudoxe, il n'y a rien de plus agréable qu'une métaphore bien suivie, ou une allégorie réguliere : mais aussi il n'y a peut-être rien qui le soit moins, que des métaphores trop continuées, ou des allégories trop étendues.

Vous avez vu un petit Dialogue qui se fit en quatre vers latins, sur Urbain VIII, quand il fut élevé au Pontificat. Comme il portoit des abeilles dans ses armes, les abeilles le représentent allégoriquement, & le Dialogue se fait entre un François, un Espagnol & un Italien. Le François commence par dire : *Elles donneront du miel aux François, elles piqueront les Espagnols.* L'Espagnol répond : *Si les abeilles piquent, elles en mourront.* L'Italien dit ensuite, pour accorder le François & l'Espagnol : *Elles donneront du miel à tout le monde, elles ne piqueront personne, car le Roi des abeilles n'a point d'aiguillon* (*a*).

Voilà ce qui s'appelle une allégorie heureuse : tout y est juste & sensé, sans que rien aille au-delà des bornes. Il y en a d'autres qui commencent bien & finissent mal, faute d'être assez ménagées.

Le Testi, qui est, comme nous avons déja dit, l'Horace des Italiens, nous en fournit un exemple dans la Préface du second volume de ses Poésies Lyriques. « Ces chansons, dit-il, que je puis appel-

(*a*) GALLUS. Gallis mella dabunt, Hispanis spicula figent.
HISPANUS. Spicula si figent, emorientur apes.
ITALUS. Mella dabunt cunctis, nulli sua spicula figent, Spicula nam Princeps figere nescit apum.

» ler les filles d'un pere déja vieux, &
» des filles qui ne sont pas jeunes elles-
» mêmes, me représentoient tous les jours
» leur âge & le mien. Ennuyées de de-
» meurer plus long-tems dans la maison
» paternelle, & impatientes d'en sortir,
» on en voyoit déja quelques-unes, qui
» plus hardies & plus libres que les au-
» tres, fréquentoient les compagnies, &
» alloient par-tout; ce qui retomboit sur
» moi & tournoit un peu à ma honte :
» car nous ne sommes plus au tems que
» les Herminies & les Angéliques cou-
» roient le monde toutes seules sans dés-
» honorer leur famille, ni scandaliser per-
» sonne ».

Ce commencement est agréable; mais voyez ce que c'est que de pousser les choses trop loin. « J'ai donc pris le parti, ajoute l'Auteur, » de remédier à ce désordre en » les mariant, c'est-à-dire, en les faisant » imprimer : *Ho dunque havuto per bene* » *di rimediare al disordine, e di spo-* » *sarle in legitimo matrimonio a i torchi* » *delle stampe.* Mais sachant que la pau-» vreté de mon esprit peut les empêcher » d'être bien pourvues, & faisant réflexion » d'ailleurs que c'est le propre des per-» sonnes généreuses d'assister de pauvres » Demoiselles qui sont en danger de se » perdre, je vous prie, dit-il au Lecteur,

» de leur donner par charité votre protec-
» tion, qui leur tiendra lieu de dot ».

Ce mariage, cette pauvreté, cette dot, eſt juſtement ce qui rend l'allégorie vicieuſe : elle ne le ſeroit pas, ſi elle étoit moins étendue & moins plaiſante. Le Poëte pouvoit appeller ſes dernieres Poéſies, les filles d'un pere avancé en âge, & dire qu'étant elles-mêmes dans un âge mûr, elles ſouffroient impatiemment la retraite, & étoient bien-aiſes de voir le monde, que quelques-unes d'elles voyoient déja malgré lui (*a*). Mais il falloit en demeurer là, & ne point parler de mariage. Auſſi-bien, ajouta Eudoxe en riant, les Muſes ſont vierges (*b*). C'eſt peut-être, interrompit bruſquement Philanthe, parce qu'elles ſont gueuſes & qu'elles n'ont pas de quoi ſe marier.

Quoi qu'il en ſoit, reprit Eudoxe, on peche ſouvent contre les regles de la juſteſſe, en étendant trop une penſée agréable; & croiriez-vous que Voiture eſt tombé quelquefois dans ce défaut ? témoin ſa Lettre de la Berne, & même celle de la Carpe. Je ne croyois pas, interrompit

(*a*) Scire oportet quouſquè in ſingulis ſit progrediendum. *Longin. ſect.* 29.

(*b*) In omnibus rebus videndum eſt quatenùs : etſi enim ſuus cuique modus eſt, tamen magis offendit nimium quàm parum. *Cicer. Orat.*

Philanthe, que vous puſſiez jamais vous réſoudre à condamner Voiture en quelque choſe, & j'en ſuis ravi pour l'amour de Balzac. Je ſuis de bonne foi, dit Eudoxe, & l'amitié ne m'aveugle pas juſqu'à ne point voir les défauts de mes amis.

Mais de tous les Ecrivains ingénieux, celui qui ſait le moins réduire ſes penſées à la meſure que demande le bon ſens, c'eſt Séneque. Il veut toujours plaire, & il a ſi peur qu'une penſée belle d'elle-même ne frappe pas, qu'il la propoſe dans tous les jours où elle peut être vue, & qu'il la pare de toutes les couleurs qui peuvent la rendre agréable : de ſorte qu'on peut dire de lui, ce que ſon pere diſoit d'un Orateur de leur tems : *En répétant la même penſée, & la tournant de pluſieurs façons, il la gâte ; n'étant pas content d'avoir bien dit une choſe une fois, il fait en ſorte qu'il ne l'a pas bien dite* (*a*). C'eſt celui qu'un Critique de ce tems-là avoit coutume d'appeller l'Ovide des Orateurs : car Ovide ne ſait pas trop ſe retenir, ni laiſſer ce qui lui a réuſſi d'abord, quoique, ſelon le ſentiment du même Critique, ce ne ſoit pas une moindre vertu

(*a*) Habet hoc Montanus vitium, ſententias ſuas repetendo corrumpit : dùm non eſt contentus unam rem ſemel benè dicere, efficit ne benè dixerit. *Controverſ. 5, lib. 9.*

de

de savoir finir que de savoir dire (*a*).

Si nous écoutons le Cardinal Pallavicin, dit Philanthe, Séneque parfume ses pensées avec un ambre & une civette, qui à la longue donnent dans la tête : elles plaisent au commencement, & lassent fort dans la suite. *Pro fuma i suoi concetti con un ambra & con un zibetto che à lungo andare danno in testa : nel principio dilettano, nel processo stancano.* Mais je ne suis point tout-à-fait de son avis, ni du vôtre ; & je trouve que Séneque est beaucoup plus vif, plus piquant & plus serré que Cicéron. *Considerazioni supra l'arte dello stile e del dialogo.*

Entendons-nous, repartit Eudoxe : le style de Cicéron a plus de tour & plus d'étendue que n'en a celui de Séneque, qui est un style rompu, sans nombre & sans liaison ; mais les pensées de Séneque sont bien plus diffuses que celles de Cicéron : celui-là semble dire plus de choses, & celui-ci en dit plus effectivement ; l'un étend toutes ses pensées, l'autre entasse pensée sur pensée. Et le Cardinal du Perron a eu raison de dire, qu'il y a plus à apprendre dans une page de Cicéron que *Perroniana.*

(*a*) Propter hoc solebat Montanum Scaurus inter Oratores Ovidium vocare ; nam & Ovidius nescit quod benè cessit relinquere. *Ibid.* Aiebat Scaurus, non minus magnam virtutem esse scire desinere quàm scire dicere. *Ibid.*

dans cinq ou six de Séneque. Je ne vous rapporte point d'exemple là-dessus ; ce seroit une affaire infinie, & puis vous en jugerez mieux vous-même en lisant avec attention l'un & l'autre. Vous verrez sans doute que Quintilien a eu raison de dire, qu'il seroit à souhaiter que Séneque en écrivant, se fût servi de son esprit, & du jugement d'un autre (*a*).

Mais pour ne point sortir de notre sujet, je mets au nombre des pensées qui pechent par trop d'agrément, toutes les antitheses recherchées, comme celles de *vie* & de *mort*, d'*eau* & de *feu*, dans des endroits que j'ai remarqués. Florus, en parlant de ces braves soldats Romains qu'on trouva morts sur leurs ennemis après la bataille de Tarente avec l'épée encore à la main, & je ne sais quel air menaçant, dit que la colere qui les animoit, lorsqu'ils combattoient, vivoit dans la mort même : *Et in ipsâ morte ira vivebat.* C'étoit assez d'avoir dit qu'il restoit sur leur visage un air menaçant : *reliquæ in vultibus minæ.* Il falloit s'en tenir là : & Tite-Live n'auroit eu garde de faire vivre la fureur guerriere dans la mort même.

*Flor. lib. 1, cap. 18.*

Un de nos Poëtes, en décrivant la des-

(*a*) Velles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio; *Quintil. lib. 10, cap. 1.*

cente de l'Armée Françoise devant Damiete, & le courage avec lequel saint Louis se jetta dans le Nil, dit d'abord :

Tandis que les premiers disputent le rivage,
Et qu'à force de bras ils s'ouvrent le passage,
Louis impatient saute de son vaisseau ;

il dit ensuite :

Le beau feu de son cœur lui fait mépriser l'eau.

Si je ne craignois de tomber dans le défaut que je reprends, ajouta Eudoxe, je dirois que ce *beau feu* opposé à l'*eau*, est bien froid ; mais j'aime mieux dire que ce jeu de *feu* & d'*eau* est un agrément outré dans un endroit aussi sérieux que celui-là.

Un autre de nos Poëtes, qui a décrit d'une maniere si poétique & si agréable le passage du Rhin, est bien éloigné de ces antitheses, & pense plus heureusement, quand il dit au sujet de la Noblesse Françoise qui passa à la vue du Roi :

Louis les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Je vois bien, interrompit Philanthe, que vous n'aimez pas l'Epitaphe qu'a fait Lope de Vegue, dans sa *Jerusalem conquistada*, de Frédéric, qui vint à Constantinople avec son armée victorieuse, &

qui se noya dans le Cidne, en s'y baignant au retour de la chasse :

*Naci en tierra, fui fuego, en aqua muero.*

Le Poëte Castillan a cru faire merveilles, repartit Eudoxe, d'assembler trois élémens dans une Epitaphe, & de dire, pour la rendre plus agréable, que Frédéric, qui naquit sur la terre & mourut dans l'eau, étoit tout de feu.

Je n'aime guère non plus la pensée de Séneque le Tragique, sur le Roi Priam, qui fut privé des honneurs de la sépulture : *Ce pere de tant de Rois n'a point de sépulcre, & a besoin de feu, tandis que Troye brûle* (*a*). Ce manque de feu dans l'embrasement de la Ville, est trop recherché. Un autre Poëte dit presque le même, repliqua Philanthe, en disant que Troye ne sert pas même de bûcher à Priam étendu mort sur le rivage (*b*). Ce Poëte-là, repartit Eudoxe, me paroît plus sage & moins jeune que Séneque.

Savez-vous au reste quand ces sortes de pensées sont les plus vicieuses ? c'est quand

---

(*a*) Ille tot Regum parens
Caret sepulcro Priamus, & flammâ indiger,
Ardente Trojâ.
*In Troad. Act. 2.*

(*b*) Priamumque in littore truncum,
Cui non Troja rogus.

la matiere eſt triſte d'elle-même, & que tout y doit être naturel. Ce que dit Tancrede ſur le tombeau de Clorinde, qu'il avoit aimée paſſionnément, eſt brillant & tout plein de pointes, comme plus d'un Critique l'a remarqué.

*O Saſſo amato & honorato tanto*
*Che d'entro hai le mie ſiamme, e fuori il pianto :*
*Non di morte ſei tu : ma di vivaci*
*Ceneri albergo ove è ripoſto Amore.*

Je me moque des Critiques, interrompit Philanthe. Et qu'y a-t-il de plus ſpirituel que ce marbre qui a des feux au-dedans, des pleurs au-dehors ; qui n'eſt pas la demeure de la mort, mais qui renferme des cendres vives où l'amour repoſe ? Les jeux d'eſprit, repliqua Eudoxe, ne s'accordent pas bien avec les larmes, & il n'eſt pas queſtion de pointes quand on eſt ſaiſi de douleur (*a*). La peinture que le Taſſe fait de Tancrede avant que de le faire parler, promettoit quelque choſe de plus raiſonnable & de plus touchant :

*Pallido, freddo, muto, e quaſi privo*
*Di movimento al marmo gli occhi affiſſe,*
*Al fin ſgorgando in lagrimoſo rivo*
*In un languido ohime proruppe e diſſe.*

(*a*) Sententioliſſne flendum erit ? *Quintil. lib.* 11, *cap.* 1.

Mais cet homme pâle, tout glacé, qui garde un silence morne, & qui n'a presque pas de mouvement, qui, après avoir attaché ses yeux sur le tombeau, fond en larmes, & jette un hélas languissant ; cet homme, dis-je, se met tout-d'un-coup à dire de jolies choses, & badine ingénieusement : en quoi il me semble aussi plaisant que le seroit dans une pompe funebre celui qui mene le deuil, si, les larmes aux yeux, & le visage tout abattu de tristesse, il se mettoit à danser une courante pour réjouir la compagnie. Le Poëte auroit mieux fait de ne faire rien dire à Tancrede en cette rencontre, comme il ne lui avoit fait rien dire, quand ce Prince malheureux reconnut Clorinde en lui ôtant son casque pour la baiser, après l'avoir lui-même blessée à mort. Le Tasse dit seulement là-dessus :

*La vide e la conobbe ; e restò senza*
*E voce e moto. Ahi vista ! ahi connoscenza !*

Mais Tancrede parle en revenant de sa défaillance, repliqua Philanthe, & je me souviens d'une belle chose qu'il dit à la vue de Clorinde morte :

*O viso che puoi far la morte*
*Dolce ; ma raddolcir non puoi mia sorte.*

Cela n'est peut-être que trop beau, repartit

Eudoxe : *O visage! qui peux rendre la mort douce, mais qui ne peux adoucir mon sort!* A vous parler franchement, je ne trouve pas la pensée assez simple, & ce que Tancrede dit d'abord me plaît davantage : Quoi! je vis encore, & je vois le jour!

*Io vivo? io spiro encora; e gli odiosi*
*Rai miro ancor di questo infausto die?*

Il en est, ajouta-t-il, de Tancrede dans la *Jérusalem délivrée*, comme de Sancerre, dans la *Princesse de Cleves :* leur affliction est plus naturelle au commencement, qu'elle ne l'est dans la suite; &, pour laisser là Tancrede, l'Auteur des *Lettres à Madame la Marquise**** a bien remarqué, ce me semble, que Sancerre, vivement touché de la mort de Madame de Tournon, après avoir dit plus d'une fois : « Elle est morte, je ne la verrai plus, » *ne devoit point dire*, j'ai la même affliction de sa mort, que si elle m'étoit » infidelle, & je sens son infidélité comme » si elle n'étoit point morte. Je ne puis » ni m'en consoler, ni la haïr. Je sens » plus sa perte que son changement. Je » ne puis la trouver assez coupable pour » consentir à sa mort. Je paye à une passion » feinte qu'elle a eue pour moi, le même » tribut de douleur que je croyois devoir » à une passion véritable ».

Hé, pourquoi ne le pas dire, repliqua Philanthe? Parce que cela est trop ingénieux pour un affligé, répondit Eudoxe, & que, selon Denys d'Halicarnasse, toutes les gentillesses, dans un sujet sérieux, sont hors de propos, quelque raisonnables qu'elles soient : elles empêchent même qu'on ait pitié de celui qui se plaint (*a*). Je suis sûr, reprit Philanthe, que les sentimens de Sancerre plaisent à des personnes qui ont le goût bon, & qui s'entendent en passions mieux que vous.

Mais, pour revenir à Tancrede, que je ne puis encore quitter, vous nommerez donc des jeux d'esprit les antitheses & les apostrophes qu'il fait dans le fort de sa douleur? Oui, sans doute, repartit Eudoxe; car, n'est-ce pas se jouer que de dire : *Je vivrai comme un malheureux monstre d'amour, auquel une vie indigne est la seule peine digne de son impiété!*

*Dunque i vivrò tra memorandi essempi;*
*Misero mostro d'infelice amore;*
*Misero mostro, à cui sol pena è degna*
*De l'immensa empietà la vita indegna.*

---

(*a*) Omnes in re seriâ verborum deliciæ etiam non ineptæ, intempestivæ sunt, & commiserationi plurimùm adversantur. *In Judic. de Isocrat.*

Lenitati & compositioni numerosæ studere non est hominis commoti, sed ludentis, & potiùs sese ostentantis. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

Croyez-moi; *digne*, *indigne*, fait un jeu qui ne convient pas à une extrême affliction. Pour les apostrophes à sa main & à ses yeux, elles me sont insupportables, tant elles me paroissent badines : « Ah! » main timide & infâme, pourquoi n'oses-» tu pas maintenant couper la trame de » ma vie, toi qui sais si bien blesser & » tuer?

*Ahi man timida e lenta, hor che non osi,*
*Tu che sai tutte del ferir le vie;*
*Tu ministra di morte empia e infame,*
*Di questa vita rea troncar lo stame!*

» Yeux aussi barbares que la main! Elle » a fait les plaies, & vous les regardez!

*O di par con la man luci spietate!*
*Essa le piaghe fè, voi le mirate.*

Cela ne vaut pas ce qu'il dit d'abord : *Quoi! je vis, je respire encore! io vivo, io spiro ancora?*

Mais les affligés ne sont pas les seuls à qui il ne sied pas bien d'avoir trop d'esprit, ou plutôt d'en vouloir montrer. Les personnes mourantes doivent encore penser simplement, & je m'étonne, quand je lis les dernieres paroles de Séneque, dans un petit Livre qui porte ce titre, de lui entendre dire des choses qui sentent le Déclamateur & l'Académicien. Ecou-

rez-le, je vous prie. Eudoxe prit un papier, & lut ce qui suit :

« Il semble que la nature veuille me retenir par force, & boucher les canaux » par où ma vie doit s'écouler. Ce sang, » qui ne sort point de mes veines ouvertes, » est ennemi de sa liberté, mais plus encore de la mienne : il ne vient que goutte » à goutte, bien que mes desirs le pressent » ; comme s'il vouloit justifier Néron, & faire voir qu'il n'est pas injuste de le répandre, puisqu'il est rébelle à ses commandemens.

« Le sang qu'on a peine d'arrêter dans » les blessures des autres, ne veut pas sortir » des miennes, & semble être d'intelligence avec la mort pour s'attacher à » moi comme elle s'en éloigne.

» Ce poignard, qui ne rougit que du » sang de Pauline, comme s'il avoit honte » d'avoir blessé une femme, après avoir » fait les premieres ouvertures inutilement, » fera les dernieres avec effet ».

Voilà Théophile tout pur dans son *Pyrame*, s'écria Philanthe :

Ah ! voici le poignard, qui, du sang de son maître
S'est souillé lâchement ! il en rougit, le traître.

Ecoutez le reste, reprit Eudoxe. « Tout » insensible qu'il est, il a pitié de Néron,

» & le voyant travaillé d'une soif enra-
» gée, il lui ouvre des sources où sa cruau-
» té pourra se désaltérer dans le sang, qui
» est son breuvage ordinaire ».

Pour moi, dit Philanthe, je ne m'étonne point que Séneque fasse des pointes en mourant : on meurt comme on a vécu ; & je m'étonnerois bien davantage si à la mort il changeoit d'esprit. On ne peut pas mieux défendre celui qui le fait parler si spirituellement, repartit Eudoxe, & je n'ai rien à vous répondre là-dessus. Je vous avoue, néanmoins, repliqua Philanthe, que ce *poignard, qui ne rougit que du sang de Pauline, comme s'il avoit honte d'avoir blessé une femme*, me plaît un peu moins aujourd'hui qu'il ne faisoit autrefois, & cette pensée m'en rappelle d'autres de ce genre-là. Maître Adam, le fameux Menuisier de Nevers, dit que le teint de la Princesse Marie

De honte a fait rougir les roses,
De jalousie a fait pâlir les lys.

Et le Carme Provençal, Auteur du Poëme de la Magdeleine, apostrophe ainsi les femmes du monde, en leur proposant pour modele la pénitente de la Sainte-Baume :

Ne rougirez-vous point de ses pâles couleurs ?

Ce sont des Poëtes, repliqua Eudoxe ;

& des Poëtes d'un caractere particulier ; à qui on passe ce qu'on auroit peut-être peine à souffrir dans d'autres. Mais que direz-vous d'un Prédicateur Italien, qui dit d'une Sainte, dont la beauté alluma des flammes impures, & qui se déchira le visage pour guérir le mal qu'elle avoit fait? « Que si la blancheur de son teint » a pu noircir l'ame de ses freres, son sang » les fera rougir de honte ». Voilà où mene l'envie de dire de belles choses, quand on n'a pas le goût bon.

Je reconnois à présent, repartit Philanthe, qu'il peut y avoir de l'excès dans l'agréable aussi-bien que dans le sublime : mais je ne vois pas qu'on puisse excéder en matiere de délicatesse, & il me semble qu'une pensée ne sauroit jamais être trop fine.

Le trop est vicieux par-tout, répondit Eudoxe, & la délicatesse a ses bornes aussi-bien que la grandeur & l'agrément (*a*). On raffine quelquefois à force de penser finement, & alors la pensée dégénere en une subtilité qui va au-delà de ce que nous appellons délicatesse : c'est, si cela peut se définir, une affectation exquise ; ce n'est pas finesse, c'est raffinement : les

(*a*) Vitium est ubique quod nimium est. *Quintil. lib. 8, cap. 3.*

termes manquent pour exprimer des choſes ſi ſubtiles & ſi abſtraites : à peine les concevons-nous ; & il n'y a proprement que les exemples qui puiſſent les faire entendre. J'en ai ici de tous les degrés & de toutes les eſpeces ; car il y a de plus d'une ſorte de délicateſſe outrée, & j'ai été curieux de remarquer ce que les Auteurs ont de rare en ce genre là.

Nous ne parlons pas ici de ce qui eſt viſiblement mauvais par trop de ſubtilité, comme pourroit être ce que dit le Poëte de Provence ſur la voûte de la Sainte-Baume, qui eſt fort humide, & qui dégoutte continuellement :

Alambic lambriſſé ſans diminution,
Lambris alambiqué ſans interruption.

Nous parlons de certaines penſées, qui, toutes alambiquées qu'elles ſont, ſemblent être bonnes, & ont quelque choſe qui ſurprend d'abord.

La premiere que je rencontre dans mon recueil eſt tirée de l'Epigramme Latine ſur l'ancienne Rome, dont nous avons déja parlé plus d'une fois. Le Poëte, après avoir dit qu'il ne reſte de cette ville ſi ſuperbe que des ruines qui ont encore je ſais quoi d'auguſte & de menaçant, ajoute que, comme elle a vaincu le monde, elle a tâché de ſe vaincre elle-même ; qu'elle s'eſt

vaincue en effet, afin qu'il n'y eût rien dans le monde dont elle ne fût victorieuse (*a*). Il veut dire que les vainqueurs, les maîtres du monde, tournerent leurs armes contr'eux-mêmes, & que Rome fut détruite par les Romains. S'il ne disoit que cela, sa pensée seroit juste & raisonnable : le raffinement est dans la réflexion qu'il fait, que Rome s'est vaincue, afin qu'il n'y eût rien qu'elle n'eût vaincu.

La pensée de Pline le jeune sur la mort de Nerva, qui venoit d'adopter Trajan, est presque semblable. Le Panégyriste dit que les Dieux retirerent Nerva de ce monde, de peur qu'après une action si divine, il ne fît quelque chose d'humain ; qu'un ouvrage aussi grand que celui-là méritoit d'être le dernier ; & que l'homme qui en étoit l'auteur devoit prendre sa place dans le Ciel au plutôt, afin que la postérité eût lieu de demander s'il n'étoit pas déja Dieu quand il l'avoit fait (*b*).

Tout cela est imaginé fort subtilement, comme vous voyez ; mais il y a un peu

---

(*a*) Vicit ut hæc mundum, nisa est se vincere ; vicit, A se non victum, nequid in orbe foret.

(*b*) Nervam Dii cœlo vindicaverunt, ne quid post illud divinum & immortale factum mortale faceret. Debere quippè maximo operi hanc venerationem, ut novissimum esset, auctoremque ejus statim consecrandum : ut qua idoque inter posteros quæreretur, an illud jam Deus feciſſet. *Paneg. Traj.*

trop de subtilité dans ces réflexions, & c'est apparemment un de ces endroits quintessenciés, qui faisoit que Voiture estimoit moins le Panégyrique de Pline, qu'une sorte de potage que l'on mangeoit à Balzac, & que le Maître du logis avoit inventée.

La comparaison est un peu grossiere pour un esprit délicat, dit Philanthe, & je ne comprends pas là-dessus le goût de Voiture. Il badine à son ordinaire, repartit Eudoxe; mais en badinant il nous fait entendre que ce Panégyrique si fameux ne le charmoit pas. Et voilà ce qui m'étonne, reprit Philanthe. Peut-on avoir de l'esprit & n'admirer pas un ouvrage où l'esprit brille depuis le commencement jusqu'à la fin? C'est peut-être, repliqua Eudoxe, parce que l'esprit y brille trop, que Voiture ne l'admiroit pas, ou du moins qu'il ne l'estimoit pas tant que les potages de Balzac, qui étoient sans doute des potages de santé: car Voiture, si je ne me trompe, étoit naturel en tout, & avoit le même goût pour la bonne chere que pour l'éloquence. Je voudrois pourtant qu'il n'eût pas mépris é en général le Panégyrique de Pline; c'est une piece pleine de traits délicats & de pensées excellentes, que Cicéron pourroit avouer. Mais il faut aussi demeurer d'accord pour la justification de Voiture, qu'il y a en plusieurs endroits quelque chose de

raffiné & de trop piquant, qui ne sent point le siecle d'Auguste. La pensée que je vous ai dite est de cette espece, & je puis en joindre une autre; c'est sur l'amour que Trajan avoit pour les peuples.

*Le comble de nos vœux a été que les Dieux nous aimassent comme vous nous aimez. Quels hommes y a-t-il plus heureux que nous, qui avons à souhaiter, non pas que le Prince nous aime, mais que les Dieux nous aiment comme fait le Prince? Cette ville si religieuse, & qui s'est toujours rendue digne par sa piété de la bienveillance des Dieux, croit que rien ne peut la rendre plus fortunée, que s'ils imitent l'Empereur* (a).

La pensée me semble belle & délicate, dit Philanthe : elle a, repartit Eudoxe, un peu plus de délicatesse qu'il ne faut; & si vous ne vous en appercevez pas, je ne sais comment vous le faire entendre : on sent mieux cela qu'on ne l'explique.

Ce que je puis vous dire, ajouta-t-il, c'est que les Auteurs profanes, qui subtilisent le plus, le font d'ordinaire, lors-

(a) Pro nobis ipsis hæc fuit summa votorum, ut nos sic amarent Dii, quomodo tu. Quid felicius nobis, quibus non jam illud optandum est, ut nos diligat Princeps, sed Dii quemadmodum Princeps? Civitas religionibus dedita semperque Deorum indulgentiam piè merita, nihil felicitati suæ putat astrui posse, nisi ut Dii Cæsarem imitentur. *Paneg. Traj.*

qu'ils

qu'ils mettent les Dieux en jeu. Lucain n'y manque jamais, & ſon eſprit naturellement outré, ſi j'oſe parler de la ſorte, ſe guinde, s'évapore, & ſe perd en quelque façon, dès qu'il mêle les Dieux dans une penſée. Voyez comme il raffine au ſujet de Marius, qui, étant vaincu par Sylla, & abandonné des ſiens, fut contraint de ſe rétirer en Afrique : *Carthage ruinée & Marius banni, ſe conſolerent l'un l'autre, & pardonnerent aux Dieux leur commune diſgrace* (*a*).

L'Hiſtorien que j'aime tant, interrompit Philanthe, a preſque la même penſée, hors que les Dieux n'en ſont pas. Après avoir dit que ce grand homme ſouffroit toutes les incommodités d'une vie pauvre, dans une cabane des ruines de Carthage, il ajoute que Marius regardant Carthage, & Carthage regardant Marius, pouvoient ſe conſoler l'un l'autre (*b*).

Si ce n'eſt pas là du raffinement, reprit Eudoxe, c'eſt quelque choſe qui en approche. Mais je pardonne bien plus au

---

(*a*) Solatia fati
Carthago, Mariuſque tulit pariterque cadentes
Ignovere Deis.
*Lib. 2.*

(*b*) Curſum in Africam direxit, inopemque vitam in tugurio ruinarum Carthaginenſium toleravit. Cùm Marius aſpiciens Carthaginem, illa intuens Marium, alter alteri poſſent eſſe ſolatio. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

Poëte cette consolation réciproque qu'à l'Historien, qui doit être plus naturel & plus simple. On pouvoit imaginer que Marius se consola à la vue de Carthage, sans ajouter le retour, que Carthage se consola à la vue de Marius.

Plutarque n'a eu garde d'être si subtil : il s'est contenté de dire qu'un Prêteur Romain, qui étoit Gouverneur de la Libye, ayant fait faire défense à Marius, par un homme exprès, de mettre le pied dans sa Province, Marius répondit ainsi au député du Prêteur : *Tu diras à Sextilius que tu as vu Marius assis entre les ruines de Carthage ;* comme pour l'avertir par le changement de sa fortune, & par la décadence d'une ville si puissante, qu'il avoit lui-même tout à craindre.

Vous ne songez pas, dit Philanthe, qu'en blâmant ces réflexions, qui vous paroissent trop subtiles, vous faites le procès à Tacite que vous estimez. Je ne le fais pas à Tite-Live, ni à Salluste, reprit Eudoxe, que j'estime davantage. C'est à la vérité un grand politique & un bel esprit que Tacite ; mais ce n'est pas, à mon avis, un excellent Historien. Il n'a ni la simplicité, ni la clarté que l'Histoire demande : il raisonne trop sur les faits ; il devine les intentions des Princes plutôt qu'il ne les découvre ; il ne raconte point les choses

comme elles ont été, mais comme il s'imagine qu'elles auroient pu être : enfin, ſes réflexions ſont ſouvent trop fines & peu vraiſemblables. Par exemple, y a-t-il de l'apparence qu'Auguſte n'ait préféré Tibere à Agrippa & à Germanicus, que pour s'acquérir de la gloire, par la comparaiſon qu'on feroit d'un Prince arrogant & cruel, comme étoit Tibere avec ſon prédéceſſeur (*a*)? Car quoique Tacite mette cela dans la bouche des Romains, on ne voit que trop que la réflexion eſt de lui, auſſi-bien que celle qu'il fait ſur ce que le même Auguſte avoit mis dans ſon teſtament, au nombre de ſes héritiers, les principaux de Rome, dont la plûpart lui étoient odieux; qu'il les y avoit, dis-je, mis par vanité, & pour ſe faire eſtimer des ſiecles ſuivans (*b*).

Mais Tacite n'eſt pas le ſeul Hiſtorien qui raffine : d'autres le contrefont tous les jours, & penſent le valoir en imitant ſes défauts. Un de ces ſinges de Tacite ne fait point de difficulté de dire d'un Duc de Wirtemberg, qu'il aimoit à faire le mal par le ſeul plaiſir que ſon imagination

(*a*) Ne Tiberium quidem caritate, aut Reipublicæ curâ ſucceſſorem aſcitum; ſed quoniam arrogantiam ſæviriamque ejus introſpexerit comparatione deterrimâ ſibi gloriam quæſiviſſe. *Annal. lib. 1.*

(*b*) Primores civitatis ſcripſerat pleroſque inviſos ſibi, ſed jactantiâ gloriâque ad poſteros. *Idem.*

bleſſée lui figuroit qu'il y avoit à le commettre ; qu'il haïſſoit ſa qualité de Souverain en tout, hors en ce qu'elle lui donnoit le pouvoir de mal faire impunément : & d'un Evêque d'Utrecht, de la derniere Maiſon de Bourgogne, qu'il mépriſoit autant ceux qui louoient la chaſteté, que ceux qui la gardoient ; & que pour avoir une entrée facile dans ſon Palais, il falloit au moins paſſer pour concubinaire public.

Vous ſeriez bien attrapé, dit Philanthe, ſi l'Hiſtorien avoit trouvé cela mot pour mot dans ſes mémoires. Oui certainement, reprit Eudoxe. Mais j'oſe dire que je ne riſque rien, & je ſuis sûr que ſon imagination ſeule lui a fourni ces belles idées, auſſi-bien que celles qui regardent la Reine Catherine de Médicis, le Duc d'Anjou & le Prince de Condé, dans un endroit de l'Hiſtoire de Charles IX, où l'Auteur dit, à l'occaſion d'une converſation un peu vive qu'eurent les deux Princes, fort mal contens l'un de l'autre, que le Prince de Condé avoit haï le Duc d'Anjou dans le même inſtant, avec autant d'excès, que ſi ſon averſion n'eût point été déja épuiſée par ſon redoublement de haine pour la Reine.

Voilà qui eſt en effet bien raffiné, repliqua Philanthe, & je doute que ce que dit Mégare dans Séneque le ſoit autant.

L'indignation de cette Princeſſe contre le meurtrier de ſa famille & l'uſurpateur de ſon Royaume, la porte à lui dire qu'après qu'elle a tout perdu, elle ſe conſole en quelque façon de ſes pertes par le plaiſir qu'elle a de le haïr; que la haine qu'elle ſent lui eſt plus chere que ſa famille, que ſa couronne & que ſa patrie; qu'une ſeule choſe la fâche, & c'eſt que le peuple le hait auſſi, parce qu'elle voudroit ramaſſer dans ſon cœur toute la haine qu'on peut avoir pour un tyran ſi cruel & ſi odieux (*a*).

Tous les faiſeurs de réflexions politiques ou morales, reprit Eudoxe, ne reſſemblent pas au grand homme qui nous en a donné de ſi délicates & de ſi enſées : ils ſont la plûpart un peu viſionnaires, & c'eſt à eux, ce me ſemble, qu'on peut appliquer le proverbe Italien : *Chi troppo l'aſſotiglia, la ſcavezza.* Il y a des Malvezzi, & des Cériziers, qui ſophiſtiquent leurs penſées, & qui vous diront que ceux qui ont recours à l'épée que la Juſtice tient d'une main, prennent rarement la balance qu'elle tient de l'autre; que la beauté eſt le plus puiſſant & le plus

(*a*) Patrem abſtuliſti, regna, germanos, larem,
Patriam : quid ultrà eſt? Una res ſupereſt mihi
Fratre ac parente carior, regno & lare,
Odium tui : quod eſſe cum populo mihi
Commune doleo ; pars quota ex iſto mea eſt.
*Here, Fur,*

foible ennemi de l'homme ; qu'il ne lui faut qu'un regard pour vaincre ; qu'il ne faut que ne la pas regarder pour triompher d'elle.

Après tout, interrompit Philanthe, ces penſées ſont juſtes & pleines d'eſprit. Je ne le nie pas, repartit Eudoxe : je dis ſeulement qu'elles en vaudroient mieux, ſi elles avoient plus de corps ; & qu'elles reſſemblent à ces lames que l'on affile ſi fort, qu'on les réduit preſque à rien, ou à ces petits ouvrages d'ivoire, qui n'ont point de conſiſtance par trop de délicateſſe.

Un Auteur de ce caractere, dira d'une perſonne qu'il a entrepris de louer, que les grimaces les plus étranges, ont une grace inexprimable quand elle contrefait ceux qui les font. J'ai vu, dit Philanthe, des graces terribles dans Homere, & une belle horreur dans le Taſſe : mais je n'ai vu nulle part des grimaces agréables ; & je croyois qu'il ne ſeroit jamais bien d'en faire, ni de contrefaire ceux qui en font (*a*). C'eſt auſſi une viſion nouvelle, repartit Eudoxe, & l'Italien dit de ces ſortes de penſées toutes neuves : *Queſto è bizarmente penſato*. Je comprends au reſte que le Cy-

(*a*) Homerus in ludendo majorem truculentiam præ ſe fert, ac primus etiam dicitur horrentes veneres reperiſſe. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

clope d'Homere a quelque choſe de noble & de fier qui plaît, & que le camp du Taſſe eſt un ſpectacle également beau & formidable.

*Bello in ſi bella viſta anco e l'horrore.*

Mais je ne vois pas que les plus étranges grimaces du monde puiſſent plaire qu'en faiſant rire, comme font celles de Scaramouche ou d'Arlequin ; & ce n'eſt pas, je penſe, ce qu'a prétendu l'Auteur du portrait ou de l'Eloge dont je parle. Il a voulu ſans doute flatter la perſonne qu'il peint ; & ſa penſée eſt, qu'il y a je ne ſais quoi de charmant dans ſes grimaces mêmes. J'aime mieux en vérité ce que dit Scaron d'une Dame Eſpagnole, que jamais on ne s'habilla mieux qu'elle ; & que la moindre épingle attachée de ſa main, avoit un agrément particulier : du moins cela eſt naturel.

On s'expoſe quelquefois à paſſer le but, dit Philanthe, quand on veut aller plus loin que les autres. Vous avez raiſon, dit Eudoxe, & les modernes tombent d'ordinaire dans ce défaut dès qu'ils veulent renchérir ſur les anciens. Coſtar a remarqué que Bion fait ſeulement pleurer les Amours ſur le tombeau d'Adonis, & que Pindare s'eſt contenté de faire pleurer les Muſes ſur celui d'Achille : mais que San-

nazar a enfermé les Amours dans le sépulcre de sa Maximilla (*a*), & que le Guarini enterre les Muses avec une personne morte, jusqu'à dire qu'elles la pleureroient, si elles n'étoient mortes elles-mêmes :

*Piange Parnasso e piagnerian le Muse :*
*Mà qui teco son elle e morte e chiuse.*

A votre avis, n'est-ce pas-là raffiner ?

Un autre Poëte Italien, dit Philanthe, enterre non-seulement les Graces & les Muses, mais Apollon, leur pere :

*Et vedove le Gratie, orbe le Muse*
*Parean pur col lor padre in tomba chiuse.*

Le *Parean*, repliqua Eudoxe, *Elles semblent enfermées dans le tombeau*, adoucit un peu la pensée ; & je sais bon gré au Poëte, ajouta-t-il, de ne les avoir pas fait mourir absolument. Ce seroit grande pitié s'il n'y avoit plus de Graces, ni de Muses, ni d'Apollon au monde ! On pourroit se consoler de leur mort, repartit Philanthe, ou plutôt on s'en est déja consolé aussi-bien que de celle des jeux & des ris, qu'un savant homme a enfermés avec toutes les Muses Latines, Françoises, Italiennes & Espagnoles, dans le

(*a*) Hoc sub marmore Maximilla clausa est,
Qua cum frigiduli jacent amores.

tombeau

tombeau de Voiture : à l'exemple de Martial, qui met dans celui d'un Comédien de ſon tems tous les bons mots, toutes les plaiſanteries & tous les divertiſſemens du théâtre (*a*). Parlons plus ſérieuſement, continua Philanthe : il n'y a pas lieu de nous affliger de toutes ces morts; les Graces & les Muſes, les jeux & les ris, les plaiſanteries & les bons mots, ont ſurvécu aux perſonnes avec qui on les a enterrés; comme l'amour & l'honnêteté ſont demeurés dans le monde après la fameuſe Laure, quoique Pétrarque les ait fait partir de ce monde avec elle :

*Nel tuo partir, parti del mondo amore*
*E cortesia.*

Mais à propos de ris & de plaiſanteries, pourſuivit-il, le Poëte moderne que je viens de vous citer ſur la mort de Voiture, a fait ſur celle de Scaron une jolie Epigramme, dont le ſens eſt que Scaron étant venu en l'autre monde, tous les morts ſe prirent à rire; qu'en celui-ci

(*a*) Etruſcæ Veneres, Camenæ, Iberæ,
Hermes Gallicus & Latina Siren,
Riſus, deliciæ, dicacitates,
Luſus, ingenium, joci, lepores.
Et quidquid fuit elegantiarum;
Quo Veturius, hoc jacent ſepulcro.

les jeux & les ris ne font que pleurer depuis ſon trépas (*a*). Le Poëte, comme vous voyez, parle en Théologien du Parnaſſe, ſelon les regles que vous avez établies; & ſa penſée eſt très-naturelle, quelque délicate qu'elle ſoit.

En liſant l'autre jour les Confeſſions de ſaint Auguſtin, repartit Eudoxe, car je ne lis pas toujours des livres profanes, je rencontrai un endroit qui me ſemble bien raffiné; c'eſt au ſujet de ce cher ami que la mort lui enleva. Après avoir dit qu'il s'étonnoit que les autres mortels vécuſſent, puiſque celui qu'il avoit aimé comme un homme qui ne devoit point mourir, étoit mort, & qu'il s'étonnoit encore davantage de ce qu'il vivoit, étant un autre lui-même, il ajoute : *Quelqu'un a dit fort bien de ſon ami*, la moitié de mon ame; *car j'ai ſenti que mon ame & la ſienne n'étoient qu'une ame en deux corps; & c'eſt pour cela que la vie m'étoit en horreur, parce que je ne voulois pas vivre à demi. C'eſt pour cela auſſi peut-être que je craignois de mourir, de peur que celui que j'avois beaucoup aimé, ne mou-*

(*a*) Deliciæ procerum, totâ notiſſimus aulâ,
Venerat ad ſtigias Scaro facetus aquas.
Solvuntur riſu mœſtiſſima turba ſilentum.
Hic Jocus & Luſus; hic lacrumant Veneres.

*vit tout entier* (*a*). Voilà comme saint Augustin raffine, en renchérissant sur Horace, qui appelle Virgile *la moitié de son ame* (*b*), & qui dit à Mécénas : *Ah ! si la mort vous ravit, vous qui êtes une partie de mon ame, comment vivre avec l'autre, n'étant plus ni aimé, ni entier comme j'étois* (*c*) ?

On ne gâte rien quelquefois, repliqua Philanthe, en enchérissant sur la pensée d'autrui, & on peut le faire sans raffiner. Horace, que vous venez de citer, dit qu'un Cavalier a derriere lui le chagrin qui ne le quitte jamais (*d*). Un de nos Poëtes l'emporte, ce me semble, sur Horace, en disant :

Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper son ennui ;
Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

Je vous avoue, repartit Eudoxe, que le

(*a*) Ideo mihi horrori erat vita, quia nolebam dimidius vivere ; & ideo fortè mori metuebam, ne totus ille moreretur, quem multùm amaveram. *Confess. liv. 4, cap. 6.*

(*b*) Et serves animæ dimidium meæ.
*Lib. 5, Od. 2.*

(*c*) Ah, te meæ si partem animæ rapit,
Maturiór vis quid moror altera ?
Nec charus æquè, nec superstes
Integer.
*Lib. 2, Od. 17.*

(*d*) Post equitem sedet atra cura.
*Lib. 3, Od. 3.*

François est plus vif & plus beau que le Latin : mais il y a un autre endroit d'Horace où le chagrin s'embarque avec les matelots, & court après les cavaliers, d'une viteſſe qui ſurpaſſe celle des cerfs & des vents, & cet endroit-là eſt plein de vivacité (*a*).

Après tout, continua-t-il, peu d'Auteurs ſont capables d'enchérir heureuſement ſur les anciens. Maynard l'a fait, ce me ſemble, repliqua Philanthe, en faiſant parler un pere ſur la mort de ſa fille dans l'eſprit de Lucain qui dit que Cornélie aime ſa douleur comme elle aimoit Pompée, ou plutôt que ſa douleur lui tient lieu de ſon mari (*b*). Voici le Poëte François :

Qui me conſole excite ma colere,
Et le repos eſt un bien que je crains ;
Mon deuil me plaît & me doit toujours plaire,
Il me tient lieu de celle que je plains.

Ce n'eſt pas-là enchérir ſur une penſée, repartit Eudoxe : ce n'eſt que la traduire, ou la paraphraſer ſans y ajouter rien de nouveau. Auſſi n'eſt-il pas aiſé de rehauſſer la beauté d'une penſée en y

(*a*) Scandit æratas vitioſa naves
Cura ; nec turmas equitum relinquit,
Ocyor cervis, & agente nimbos
Ocyor Euro.
*Lib.* 2, *Od.* 16.

(*b*) Perfruitur lacrymis, & amat pro conjuge luctum.
*Lib.* 9.

ajoutant de nouvelles graces, comme a fait un bon esprit, à la pensée d'Aristote, que *les belles personnes portent des lettres de recommandation sur le front*, en disant que ce sont *des lettres écrites de la main même de la nature, & lisibles à toutes les nations de la terre.* Du reste, il est dangereux de vouloir avoir plus d'esprit que ceux qui en ont le plus; & cela mene droit au raffinement, si on n'y prend garde; mais les esprits qui subtilisent n'ont qu'à suivre leur propre génie pour prendre l'essor, & se perdre dans leurs pensées.

Un des Historiens de la guerre de Flandre, décrivant le siege de Maestricht, raffine beaucoup. Après avoir dit que le canon emportoit aux uns les cuisses, aux autres la tête, à quelques-uns les épaules & les bras; que leurs membres emportés avec violence, alloient blesser leurs compagnons qui mouroient, pour ainsi dire, par les mains de leurs gens & de leurs amis, il ajoute que d'autres ayant été coupés par les chaînes dont le canon avoit été chargé, combattoient de la moitié du corps, & se survivant, vengeoient la partie d'eux-mêmes qu'ils venoient de perdre (*a*).

Je tombe d'accord, repliqua Philanthe,

(*a*) Dimidiato corpore pugnabant, sibi superstites, ac peremptæ partis ultores. *Strad. Dec. 2, lib. 2.*

que ces penſées ne ſont guère naturelles pour une deſcription hiſtorique : il n'appartient qu'aux pourfendus de l'*Amadis* & de *Don Quichotte*, de combattre d'une moitié de leurs corps, & de ſurvivre à eux-mêmes pour venger l'autre.

Vous voilà dans la bonne voie, répondit Eudoxe, & Dieu veuille que le Taſſe ne vous en faſſe point ſortir : car enfin, permettez-moi de vous le dire, il en ſort quelquefois lui-même, & on ne peut pas plus raffiner qu'il fait dans des occaſions où le raffinement eſt fort mauvais. Tancrede, en faiſant ces belles apoſtrophes dont je vous ai déja parlé, dit à ſa main : « Paſſe-moi ton épée au travers du corps, » & mets mon cœur en pieces : mais peut-» être, (prenez garde au raffinement) » qu'étant accoutumée à des actions bar-» bares & impies, tu crois que c'en ſeroit » une de piété de faire mourir ma dou-» leur ». L'Italien vous ſera mieux concevoir la penſée :

*Paſſa pur queſto petto, e feri ſcempi*
*Co'l ferro tuo crudel fa del mio core :*
*Ma forſe uſata à fatti attroci & empi*
*Stimi pietà dar morte al mio dolore.*

Il raffine encore, quand ayant demandé où eſt le corps de Clorinde, & s'étant dit à lui-même que les bêtes farouches l'ont

peut-être mangé, il s'écrie : « Je veux que » la même bouche me dévore auſſi, & » que le ventre où ſont les reſtes d'une » perſonne ſi parfaite, devienne mon ſé- » pulcre ; ſépulcre honorable, & heureux » pour moi, quelque part qu'il ſoit, pour- » vu que j'y ſois avec elle » :

*Honorata per me tomba, e felice.*
*Ovumque ſia, s'eſſer con lor mi lice.*

La penſée eſt ſubtile & paſſionnée tout enſemble, dit Philanthe. Elle a beaucoup plus de ſubtilité que de paſſion, repartit Eudoxe, & vous devez tomber d'accord que le Taſſe en a pluſieurs toutes pareilles. Je ne vous en dis plus qu'une que je ne puis me diſpenſer de vous dire, tant le raffinement y eſt viſible ; c'eſt à l'occaſion du combat de Tancrede & de Clorinde. Il dit que les deux combattans ſe font l'un à l'autre avec leurs épées des plaies profondes & mortelles ; & que ſi l'ame ne ſort point par de ſi larges ouvertures, c'eſt que la fureur la retient :

*E ſe la vita*
*Non eſce, ſdegno tien la al petto unita.*

Il a, repartit Philanthe, une penſée toute contraire, en parlant d'un Sarraſin qui combattit vaillamment juſqu'au dernier ſoupir, & qui fut ſi couvert de bleſ-

fûres, que son corps parut n'être qu'une plaie : .

*E fatto e il corpo suo solo una piaga.*

Car il est dit ensuite : « Ce n'est pas la vie, » c'est la valeur qui soutient ce cadavre » indomptable & furieux dans le com- » bat » :

*La vita nò, mà la virtù sostenta*
*Quel cadavero indomito, e feroce.*

Tout cela, répondit Eudoxe, me paroît trop fin & trop recherché.

Que direz-vous donc, repliqua Philanthe, de ce qu'on a écrit sur ce brave Grec qui mourut debout, tout percé de fleches à la bataille de Marathon, & qui se tint droit après sa mort, soutenu des fleches qui le perçoient de toutes parts ?

*niel Hein-*

Vous voulez parler, dit Eudoxe, de la Harangue qu'un docte Hollandois fait faire par forme de déclamation au pere de Callimaque, & qui est à la fin des deux Eloges funebres de Cynégire & de Callimaque, qu'un savant Jésuite a traduits en Latin du Grec de Polémon le Sophiste. Cette Harangue est pleine de traits assez vifs ; mais il m'y paroît une affectation exquise depuis le commencement jusqu'à la fin : je l'ai relue depuis quelques jours, & j'ai marqué les endroits qui brillent le plus ; je vais vous les lire :

*'etrus Pos-*
*us.*

« Il y a lieu de douter, *c'eſt le pere de Callimaque qui parle*, » ſi mon fils a » vaincu en mourant, ou eſt mort en vain- » quant. La mort n'a point interrompu ſa » victoire; mais elle l'a continuée. Il a ſou- » tenu toute l'Aſie, & n'eſt point tombé. » Il eſt mort, & eſt demeuré debout. Na- » ture, pourquoi lui avez-vous donné un » eſprit céleſte, & un corps mortel? Il » n'a pu, ni tomber, ni être vaincu, & il » a été contraint de mourir. Il n'a pas » quitté ſon corps, mais ſon corps l'a quitté. » Il eſt le premier qui a cédé à la nature » en triomphant d'elle. Il eſt le premier » que la mort n'a point abattu, qui a » donné, après ſon trépas, des marques de » ſa valeur, qui a étendu, par la mort » même, la gloire & la durée de ſa vie. Je » ne ſais ſi je dois demander pour lui, ou » refuſer un mauſolée. Plût à Dieu, Calli- » maque, que tu puſſes parler après ta » mort, comme tu as pu vaincre! Tu ré- » pondrois ſans doute en ces termes: Athé- » niens, au lieu de ſépulcre, je vous de- » mande que vous conſerviez dans vos » eſprits une mémoire de moi immortelle. » J'aurois honte d'être enterré parmi le » reſte des morts, dont pluſieurs ſont tom- » bés avant que de mourir, & nul n'eſt » demeuré debout après avoir été tué. Qui » que tu ſois, ne me touche point, de

» peur d'être plus cruel que l'ennemi qui » a pu me tuer, & qui n'a pu, ni me ren- » verſer, ni me faire changer de place. » Que perſonne ne m'érige de ſtatue, ce » cadavre me ſuffit. Que perſonne ne me » dreſſe de trophée, ce corps en eſt un. » Mais pourquoi, mes mains, ne combat- » tez-vous plus? Craignez-vous qu'on » croye que vous n'avez pu combattre? » Ah! ne craignez rien de ce côté-là! » La poſtérité n'aura pas plus de peine à » croire qu'un mort ait combattu, qu'à » croire qu'il ne ſoit pas tombé ».

C'eſt-là du raffinement, pourſuivit Eudoxe, & du plus ſpirituel, ou je ne m'y connois pas. Mon Dieu, dit Philanthe, que ce raffinement plairoit à un bel eſprit de ma connoiſſance, qui trouve inſipide tout ce qui n'eſt que naturel! Ce ſeroit-là un ragoût pour lui & un vrai régal.

Mais je veux vous en faire voir d'une autre eſpece, reprit Eudoxe. Il n'eſt pas croyable combien les Auteurs de l'*Anthologie*, ſi naïfs & ſi ſimples en pluſieurs ſujets, ont raffiné ſur les Médecins & ſur les Avares, ni juſqu'où va là-deſſus leur ſubtilité. Selon eux, un homme qui ſe portoit bien, meurt ſubitement pour avoir vu en ſonge le Médecin Hermocrate. C'eſt trop, dit Philanthe, que d'en mourir;

c'étoit assez que la vue du Médecin lui donnât la fievre. Un avare, continua Eudoxe, se pend, pour avoir songé la nuit qu'il faisoit de la dépense. Cela va encore trop loin, repliqua Philanthe; & j'aime mieux celui qui ne se pendit pas, parce qu'on voulut lui vendre trop cher la corde qu'il marchanda.

Pour moi, repartit Eudoxe, j'aime encore mieux le Pauvre & l'Avare d'Horace: l'un est réduit au désespoir, & n'a pas même dequoi acheter un bout de corde pour se pendre (*a*); l'autre ne peut se résoudre à prendre une tisane faite avec du ris, laquelle coûte trois sols. Il s'informe exactement combien on l'a achetée, & l'ayant su au vrai, il s'écrie: *Malheureux que je suis, qu'importe que je périsse par la maladie, ou par les rapines de ceux qui me volent* (*b*)*!*

Les Poëtes & les faiseurs de Romans, dit Philanthe, ont, ce me semble, bien raffiné sur les yeux de leurs Héroïnes. On ne peut pas dire plus de sottises qu'ils en ont dites là-dessus, repartit Eudoxe; je

---

(*a*) Cùm deerit egenti
Æs, laquei pretium.
*Lib.* 2, *Satyr.* 2.

(*b*) Eheu,
Quid refert morbo an furtis pereamne rapinis?
*Ibid. Satyr.* 3.

dis même quand ils ont parlé sérieuſement. Un Poëte Caſtillan, pour louer des yeux noirs, dit qu'ils portent le deuil de ceux qu'ils ont fait mourir :

*Unos ojos ne gros vi*
*Y dixe los viendo negros :*
*Ojos cargados de luto*
*Sin duda que tienen muertos.*

Et pour louer des yeux bleus, qu'ils ſont vêtus de bleu comme les enfans qui vont aux enterremens :

*Como ninos de intiero*
*De azul ſe viſten.*

Quelle viſion & quelle folie! Ce n'en eſt pas une moindre, dit Philanthe, que celle d'un Eſpagnol, qui ayant un ennemi dont il vouloit ſe défaire, demanda à une Dame ſes yeux pour le tuer :

*Inez dame tus ojos*
*Por una noche :*
*Porque quiero con èllos*
*Matar a un hombre.*

J'ai lu dans l'*Hiſtoire des Grands Viſirs*, pourſuivit-il, qu'une Sultane avoit les yeux ſi vifs & ſi brillans, qu'on ne pouvoit pas juger de leur couleur. Et moi, repliqua Eudoxe, j'ai lu dans le *Conquiſto di Granata*, que les yeux d'Elvire avoient tant de feu & tant d'éclat, que les étoiles

n'étoient belles qu'autant qu'elles leur reſſembloient : peut-on imaginer rien de plus ſubtil ?

*Occhi, appo cui tanto ſon belle,*
*Quanto ſimili à lor ſono le ſtelle.*

Les yeux ſont comparés d'ordinaire aux aſtres, & ont d'autant plus de beauté, qu'ils leur reſſemblent davantage : mais ici les aſtres ne ſont beaux qu'à proportion qu'ils reſſemblent aux yeux de la Princeſſe Grenadine.

Vous pouvez avoir lu la même penſée dans le Teſti, repartit Philanthe, & ce ſont preſque les mêmes termes ;

*Adorerò nel ſole e ne le ſtelle*
*Gli occhi, che del mio cor ſono il ſocile :*
*Quello è vago dirò, queſte ſon belle,*
*Sol perche hauran ſembianza à voi ſimile.*

Cela veut dire, repartit Eudoxe, que le Teſti a été volé ; mais le voleur, en penſant prendre un diamant, n'a pris qu'une happelourde.

Le même Poëte, reprit Philanthe, parlant d'un jeune Chevalier de Majorque, beau & bien fait, qui fut pris par les galeres d'Alger, & à qui le Corſaire donna ſoin d'un jardin qu'il avoit au bord de la mer, dit que l'éclat des yeux du Jardinier faiſoit plus fleurir les plantes que le travail de ſes mains :

*E più de gl' occhi al campo*
*Ch' all'opre della man fiori fà il campio.*

Et selon l'Auteur des Idylles nouvelles :

Les beaux yeux de Naïs, d'un seul de leurs rayons,
Rendent aux fleurs l'éclat, la verdure aux gazons.

Les yeux d'une autre Bergere ne se bornent pas à embrâser tous les cœurs :

Ils brûlent l'herbe encor, mettent les fleurs en poudre,
Brillent comme un éclair, & brûlent comme un foudre.

Ces imaginations, repartit Eudoxe, toutes frivoles, toutes outrées qu'elles paroissent, n'ont pas le raffinement de celle de Gratiani sur les yeux d'Elvire, & peuvent entrer dans une Idylle, ou dans une Eglogue, qui ne demande pas tant de vérité, ni tant de justesse qu'un Poëme héroïque; mais elles seroient ridicules dans une histoire ou dans une relation qui doit être simple & naturelle; & je n'ai pu m'empêcher de rire en lisant la description de l'entrée de la Reine d'Espagne dans Madrid : *Iba su Magestad*, dit l'Auteur Castillan, *tant bella que solo se excedia a si misma; dando con la serenidad de su rostro vida a los prados, y vigor alas plantas.* Ce fut au mois de Janvier que la Reine fit son entrée, & qu'avec la sérénité

de ſon viſage, elle rendit la vie aux prés & la force aux plantes.

Pour revenir aux Poëtes, continua Eudoxe, le Taſſe me paroît fort raffiné dans un endroit de ſon Poëme, où Renaud dit à Armide, que puiſqu'elle ne daigne pas le regarder, il voudroit qu'elle pût au moins regarder ſon propre viſage; qu'aſſurément ſes regards, qui ne ſont point ſatisfaits ailleurs, ſeroient comblés de plaiſir, étant tournés ſur lui :

*Deh poi che ſdegni me; com'egli è vago,*
*Mirar tu almen poteſſi il proprio volto:*
*Che'l guardo tuo, ch' altrove non è pago,*
*Gioirebbe felice in ſe rivolto.*

Qu'au reſte, il eſt inutile qu'elle ſe mire; qu'une petite glace ne peut, ni exprimer, ni renfermer des beautés céleſtes; que le ciel ſeul eſt un miroir digne d'elle, & que c'eſt dans les aſtres qu'elle peut ſe contempler parfaitement :

*Non puo ſpecchio ritrar ſi dolce imago,*
*Nè in picciol vetro è un paradiſo accolto.*
*Specchio t'è degno il cielo, è ne le ſtelle*
*Puoi ri guardar le tue ſembianze belle.*

Avez-vous rien vu de moins raiſonnable & de moins ſolide? Mais ce que dit Armide à Renaud, lorſqu'ils ſont tout-à-fait brouillés, eſt un raffinement achevé :

*Tempo fu ch'io ti chieſi e pace e vita :*

*Dolce hor saria con morte uscir di pianti :*
*Ma non la chiedo à te ; che non è cosa,*
*Ch'essendo dono tuo non sia odiosa.*

Remarquez la subtilité : « Un tems fut » que je vous demandois la paix & la vie. » Je ne souhaite plus que de mourir, pour » finir mes maux, & la mort me seroit » douce maintenant ; mais je ne vous la » demande pas, parce que tout ce qui me » viendroit de votre part me seroit amer & » odieux ».

A la vérité, dit Philanthe, la réflexion d'Armide est un peu trop délicate, & j'en suis fâché pour l'honneur du Tasse. Ce qui me console, c'est que *Miguel de Cervantes* renchérit sur le Tasse, lorsqu'il fait parler un homme désespéré & las de vivre :

*Ven muerte tan escondida,*
*Que no te sienta venir ;*
*Porque el plazer del morir,*
*No me torne à dar la vida.*

On a traduit ce quatrain, dit Philanthe, & on en a bien exprimé la pensée :

O mort, viens promptement contenter mon envie ;
Mais viens sans te faire sentir,
De peur que le plaisir que j'aurois à mourir,
Ne me rendît encore la vie !

Comme de la délicatesse au raffinement,

ment, repartit Eudoxe, il n'y a qu'un pas à faire, le passage est aisé du raffinement au galimatias : l'un tend de lui-même & va droit à l'autre.

Mais n'avez-vous point observé que les dévots raffinent quelquefois plus que les Poëtes? J'ai lu depuis peu un livre Espagnol où sont recueillis divers sentimens de piété, & j'y ai trouvé celui-ci : *Dios mio si me dieran ser tambien dios : no se que me hiziera, ò reusarlo porque no tuvieras igual, ò acceptarlo por amarte como mereces.* L'entendez-vous bien? « Mon » Dieu, si l'on vouloit me faire Dieu, » je ne sais ce que je ferois & si je le re- » fuserois, afin que vous n'eussiez point » d'égal; ou si je l'accepterois pour vous » aimer comme vous méritez d'être ai- » mé »! Cela ne va pas au galimatias, dit Philanthe en souriant, cela y court & y vole. C'est, je vous jure, du plus fin galimatias, repartit Eudoxe, & je ne puis croire que de telles aspirations viennent du Saint-Esprit.

Mais des pensées si alambiquées sont assez rares, & les Auteurs qui subtilisent le plus, ne s'évaporent pas toujours jusques-là. Pensez-vous, au reste, que les Italiens & les Espagnols soient les seuls qui mettent leur esprit à l'alambic, pour me servir de l'expression d'un Italien même;

*Vincenzo Gramigna.* qui a composé un Discours : *Della distillatione del cervello?* Les François le font aussi, & nous avons des Ecrivains du premier ordre qui excellent en raffinement. Balzac y est un grand maître, & je ne sais si en prose on peut subtiliser plus qu'il fait.

C'est lui qui a dit d'un petit bois assez sombre : *Il n'y entre du jour qu'autant qu'il en faut pour n'être pas nuit.* N'est-ce pas raffiner que de penser de la sorte? Et ce que dit un autre Ecrivain n'est-il pas meilleur?

« Ils passerent par une grande forêt » dont les arbres touffus & serrés s'éle- » voient d'une si prodigieuse hauteur, que » le soleil en plein midi n'y rendoit qu'au- » tant de clarté qu'il en faut pour se con- » duire ».

Il falloit, repartit Philanthe, que Balzac aimât la pensée, ou plutôt le tour qui ne vous plaît pas : car il s'en sert plus d'une fois ; & je me souviens d'avoir lu dans ses Lettres : « Je n'ai plus de vie qu'autant » qu'il en faut pour n'être pas encore mort. » La plûpart des femmes de France n'ont » de beauté que ce qu'il en faut pour n'être » pas laides ».

Ce tour de pensée, repliqua Eudoxe ; ne me déplairoit pas tout-à-fait, s'il étoit un peu ménagé, comme il l'est dans une

Lettre de Voiture, & dans la Harangue d'un Académicien de nos jours. L'un dit au Cardinal de la Vallette : « Le ſoleil ſe » couchoit dans une nuée d'or & d'azur, » & ne donnoit de ſes rayons qu'autant » qu'il en faut pour faire une lumiere douce » & agréable ». L'autre dit au Roi : « Le » premier éclat de la foudre dont vous » étiez armé, eſt tombé ſur une ville ſu- » perbe, dont rien n'avoit pu abattre l'or- » gueil ; & toute fiere qu'elle étoit d'a- » voir bravé les efforts unis de deux cé- » lebres Capitaines, elle ne vous a réſiſté » qu'autant qu'il le falloit pour vous donner » l'avantage de l'emporter de vive force ». On pourroit dire dans une grande affliction : *Je n'ai de raiſon qu'autant qu'il en faut pour bien ſentir mon malheur ;* mais ce ſeroit raffiner que de dire : *Je n'ai de raiſon qu'autant qu'il en faut pour connoître que je n'en ai point.*

Balzac dit d'un petit homme, qu'il jureroit que cet homme n'a jamais cru que par le bout de ſes cheveux. Il dit de lui-même, que quand la pierre qu'il craint ſeroit un diamant ou la pierre philoſophale, il ne recevroit point de conſolation dans ſon mal. Ses Lettres ſont pleines de pareilles imaginations, & je vous y renvoie, ſi vous n'aimez mieux conſulter Phyllarque ; mais je ne puis m'empêcher de

vous dire que son *Barbon* est un raffinement perpétuel : ce ne sont guère que pensées alambiquées, qui n'ont nulle vraisemblance, ni nul fondement raisonnable.

Le dessein de Balzac, repliqua Philanthe, est de rendre ridicule le Barbon, en donnant l'idée d'un Docteur extravagant. Il ne falloit pas pour cela, repartit Eudoxe, former un fantôme qui ne fut jamais, & qui ne peut jamais être tel qu'il l'imagine. L'Orateur de Cicéron, répondit Philanthe, le Prince de Xénophon, le Courtisan de Castiglione, ne sont que des idées. Mais, reprit Eudoxe, ce sont des idées prises dans la nature, & tirées du fond des choses. L'Orateur, le Prince, le Courtisan, tout parfaits qu'ils sont, ont été peints au naturel; & les grands Maîtres à qui nous devons ces portraits, n'outrent point les caracteres, lors même qu'ils portent les choses à la perfection.

Balzac pouvoit peindre un parfait pédant, un homme gâté par le Grec & par le Latin, un fou, si vous voulez, à force de science & de raisonnement; mais sa peinture devoit être plus conforme à l'idée qu'on a de ces savans visionnaires. Les premiers traits du tableau passent l'imagination, & sont d'un raffinement complet : je les ai marqués, & je veux vous les lire.

« La premiere chose que fit le Barbon,

» étant de retour du Collége, & ayant » appris à faire des argumens, fut de don- » ner des démentis en forme, à ſon pere » & à ſa mere, & de les contredire ; » quand même ils étoient de ſon opinion, » de peur qu'on ne crût qu'il fût de la » leur.

» Il s'imagina ſur-tout qu'il falloit s'é- » loigner du ſens commun, parce qu'il ne » faut rechercher que les choſes rares. Le » mot de *commun* le dégoûta ſi fort de » celui de *ſens*, que dès-lors il ſe réſolut » de n'en point avoir ».

Quelque paſſion que j'aie toujours eue pour Balzac, dit Philanthe, je ne puis nier que cela ne ſoit un peu quinteſſencié. Un eſprit plus naturel, repartit Eudoxe, auroit dit que le Barbon penſoit poſſéder tout ſeul le ſens commun, & ce ſeroit le lui ôter d'une maniere plus fine, qu'en diſant qu'il ſe réſolut de n'en point avoir. Mais d'autres endroits ſont à-peu-près de la même force.

« Les malades ne ſongent rien de plus » monſtrueux qu'il n'aſſurât avec ſerment. » Il fut ſur le point de changer de nom & » de pays, & de ſe faire deſcendre d'Ariſ- » tote en ligne directe. Il eſt ſi amateur » de toute ſorte d'antiquité, qu'il ne porta » jamais d'habillement neuf. Il a ſur ſa » robe de la graiſſe du dernier ſiecle, &

» des crottes du regne de François pre-
» mier. Il croiroit avoir changé de sexe,
» s'il s'étoit accommodé à la mode ».

Toutes les pensées de cette satyre ne sont pas si alambiquées, interrompit Philanthe. Il y en a trois ou quatre, repliqua Eudoxe, assez naturelles, & qui ne représentent pas mal le génie de ces Docteurs dont Moliere a dit :

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

Par exemple, que le Barbon prit dans la science le plus incroyable pour le plus beau ; qu'il ne s'est servi de l'usage de la parole que pour n'être entendu de personne ; qu'à le bien définir, il est une Bibliotheque renversée & beaucoup plus en désordre que celle d'un homme qui déménage ; qu'il date ses lettres, non du premier & du vingtiéme du mois, mais des Calendes & des Ides ; qu'il donneroit tout pour avoir les pantoufles de Turnebe, les lunettes d'Erasme, le bonnet carré de Ramus, l'écritoire de Lypse, s'il y avoit moyen de trouver de si rares pieces dans le cabinet de quelque Curieux qui voulût les vendre.

Mais, en vérité, le reste est au delà du vraisemblable, & je doute que la piece ait dequoi chatouiller les honnêtes gens, comme l'Auteur se le promet dans l'Epître dédicatoire.

Moliere, que vous venez de citer si à propos, reprit Philanthe, ne garde guère lui-même de vraisemblance en plusieurs de ses Ouvrages. Pour ne rien dire des *Précieuses ridicules*, ni du *Misantrope*, son *Avare* n'est-il pas outré dans l'endroit où Harpagon dit, après qu'on lui a volé son argent : « C'en est fait, je n'en puis » plus, je me meurs, je suis mort, je suis » enterré. N'y a-t-il personne qui veuille » me ressuscite, en me rendant mon cher » argent, ou en m'apprenant qui l'a pris. » Je veux aller querir la Justice, & faire » donner la question à toute ma maison, » à servantes, à valets, à fils, à filles & » à moi aussi ».

Il est naturel, repartit Eudoxe, quand il dit : « Je ne jette mes regards sur per- » sonne qui ne me donne des soupçons, » & tout me semble mon voleur. Je veux » faire pendre tout le monde; & si je ne re- » trouve mon argent, je me pendrai moi- » même après ». Mais ne raffine-t-il pas, repliqua Philanthe, quand il ajoute : « Ciel, » à qui désormais se fier? Il ne faut plus » jurer de rien; & je crois après cela que » je suis homme à me voler moi-même ».

Les *Femmes savantes*, poursuivit-il, ne sortent-elles pas du caractere naturel en plus d'un endroit? Il est vraisemblable que Philaminte & Armande sont ravies

de voir Vadius parce qu'il fait du Grec ; mais il ne l'eſt pas, qu'on chaſſe Martine, parce qu'elle a fait une faute de Grammaire.

Je ſuis de votre ſentiment, dit Eudoxe : c'étoit aſſez, pour la vraiſemblance, que la maitreſſe du logis grondât ſa ſervante d'avoir dit un mot condamné par Vaugelas ; mais ce n'étoit pas aſſez pour le Parterre. Les pieces comiques, dont le but eſt de faire rire le peuple, doivent être comme ces tableaux que l'on voit de loin, & où les figures ſont plus grandes que le naturel. Ainſi, un de nos Poëtes Dramatiques, qui connoît ſi bien la nature, & qui en a exprimé les ſentimens les plus délicats dans ſon *Andromaque* & dans ſon *Iphigénie*, va, ce ſemble, un peu au-delà dans ſes *Plaideurs :* car il faut, pour le peuple, des traits bien marqués, & qui frappent fortement d'abord. Il n'en va pas tout-à-fait de même des autres ouvrages d'eſprit, qui ſont plus pour les honnêtes gens, que pour le peuple : le raffinement n'y vaut rien, & s'ils ne ſont naturels, ils ne ſauroient contenter les perſonnes raiſonnables.

Je crois ce que vous dites, repliqua Philanthe, & ce qu'a écrit un homme de Lettres, qu'il faut un ridicule outré dans les Comédies, ſi l'on veut qu'elles ſervent de remede

remede au ridicule des ſpectateurs; qu'auſſi on a accoutumé d'ajouter quelque choſe au foible des originaux, afin de les repréſenter ſous une figure plus dégoûtante.

Mais ce ſujet nous meneroit peut-être trop loin, dit Eudoxe, & nous ferons mieux d'en demeurer là pour aujourd'hui. Ils changerent alors de diſcours, & marcherent doucement le long de l'eau, pour regagner le logis, en parlant de diverſes choſes; ſi ce n'eſt que Philanthe remit une fois ou deux ſon ami ſur la matiere des penſées, pour lui avouer qu'il commençoit à changer de goût, & qu'il ne déſeſpéroit pas de préférer un jour Virgile à Lucain, & Cicéron à Séneque.

## *QUATRIÉME DIALOGUE.*

LES deux Amis furent ſi contens de leur promenade, qu'ils réſolurent de ſe promener encore le lendemain : mais comme tous les jours de l'automne ne ſe reſſemblent pas, le jour ſuivant fut ſi ſombre & ſi vilain, qu'ils ne purent ſortir du logis. Tout le matin chacun étudia en ſon particulier. Après le dîné, Eudoxe invita Philanthe à monter dans ſon cabinet, & prenant d'abord la parole : Pour achever, dit-il, ce que nous avons commencé, ce

n'eſt pas aſſez que les penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſprit ayent un fonds de vérité proportionné au ſujet qu'on traite, ni qu'elles ſoient nobles ſans enflure, agréables ſans afféterie, délicates ſans raffinement : il faut encore qu'elles ſoient nettes, claires & intelligibles. Sans cela je me moque du ſublime & du merveilleux ; je compte pour rien l'agrément, la délicateſſe ; ou plutôt je n'en connois point. Rien ne me plaît, rien ne me pique que je n'entende parfaitement ; & je m'étonne que Cicéron, en louant ſi fort les penſées de Craſſus, n'ait fait nulle mention de la netteté. Il l'a ſuppoſé ſans doute comme une vertu eſſentielle : car enfin, la penſée n'étant qu'une image que l'eſprit forme en lui-même, elle doit repréſenter clairement les choſes, & rien n'y eſt plus contraire que l'obſcurité. Auſſi Quintilien marque la clarté pour la premiere vertu de l'éloquence, & ſelon lui, les diſcours des plus habiles Orateurs ſont les plus aiſés à entendre (*a*).

Les Anciens que vous eſtimez tant, dit Philanthe, ſont quelquefois aſſez obſcurs,

(*a*) Prima eſt eloquentiæ virtus perſpicuitas. *Lib.* 2, *cap.* 3.

Plerumque accidit, ut faciliora ſint ad intelligendum, & lucidiora multò, quæ à doctiſſimo quoque dicuntur. *Ibid.*

& peu de gens les entendent ſans le ſecours des interpretes. Si l'obſcurité vient de la penſée même, repartit Eudoxe, je condamne les Anciens comme les Modernes : mais ſi elle ne vient que de certaines circonſtances hiſtoriques, on n'a rien à leur reprocher. Ils écrivoient pour leur ſiecle & non pour le nôtre. Ils font ſouvent alluſion à des choſes dont la mémoire ne s'eſt point conſervée, & qui nous ſont inconnues : ce n'eſt pas leur faute ſi nous ne les entendons pas. Les commentateurs devinent quelquefois de quoi il s'agit : mais d'ordinaire ils font dire à un Auteur tout ce qu'il leur plaît, & ils lui donnent la torture, de même à-peu-près qu'on la donne à un criminel pour le faire parler malgré lui. Je ne ſais ſi la comparaiſon eſt tout-à-fait juſte ; mais je ſais bien qu'une partie de ce que nous écrivons aujourd'hui aura le ſort des ouvrages de l'antiquité, & je ne puis m'ôter de l'eſprit qu'on n'entendra pas un jour l'Auteur des *Satyres* dans la deſcription de ſon feſtin :

Sur-tout certain hableur à la gueule affamée,
Qui vint à ce feſtin conduit par la fumée,
Et qui s'eſt dit Profès dans l'Ordre des Coſteaux,
A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.

Je me ſuis même mis en tête que les Commentateurs ſe tourmenteront fort pour

expliquer ce *Profès dans l'Ordre des Costeaux*, & qu'on pourra bien le corriger en lisant *Profès dans l'Ordre de Cîteaux*, par la raison que l'*Ordre des Costeaux* ne se trouvera point dans l'Histoire Ecclésiastique, & que les gens de ce tems-là ne sauront pas que cet Ordre n'étoit qu'une société de fins débauchés, qui vouloient que le vin qu'ils buvoient fût d'un certain côteau, & qu'on les appelloit pour cela *les Costeaux*.

Ce que vous imaginez de la correction du passage est plaisant, dit Philanthe, & me paroît assez probable. Du moins, reprit Eudoxe, a-t-on fait plusieurs corrections dans les Anciens, qui ne sont pas si bien fondées que celles-là, à ne regarder que les termes : car si on examine la chose à fond & en elle-même, il n'y a certainement nul rapport entre des gens de bonne chere, qui n'ont du goût que pour les choses du monde, & des hommes séparés du siecle, qui ne pensent qu'à l'Eterternité.

J'en dis presqu'autant, continua-t-il, du nom que porte Alexandre dans la Satyre contre l'homme :

Ce fougueux l'Angely, qui, de sang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré.

Cela est clair maintenant, parce que nous

savons que l'Angely étoit un fou de la Cour, que le Prince de Condé avoit amené de Flandre ; & si cela devient obscur avec le tems, il ne faut pas s'en prendre à l'Auteur. Ce n'est donc pas de ces sortes d'obscurités dont je parle ; ce n'est pas aussi précisément de celles qui viennent d'un mauvais arrangement de paroles, d'une construction louche, d'une équivoque ou d'un mot barbare.

Je parle d'une obscurité qui est dans la pensée même, & je dis d'abord qu'il y en a d'une espece qu'on peut comparer avec ces nuits sombres, ou avec ces brouillards épais qui empêchent tout-à-fait de voir ; on a beau regarder de près & avoir la vue bonne, on ne distingue rien du tout.

Cette sorte d'obscurité, repliqua Philanthe, est bien rare dans les ouvrages d'esprit. Je l'avoue, repartit Eudoxe : il s'en trouve néanmoins qui sont fort obscurs en quelques endroits ; & le *Discours Funebre* qui fut prononcé aux obseques de Louis-le-Juste dans la Sainte-Chapelle de Paris, est un peu de ce caractere. Je l'ai conservé comme une piece curieuse & rare en son genre : il a pour texte, *Ascendit super occasum*, parce que le Roi mourut le jour de l'Ascension, & il commence admirablement :

« Quoi donc, grand Soleil de nos » Rois, las, au milieu de votre course, » êtes-vous déja au couchant ? & d'un si » haut point de gloire êtes-vous précipité » dans une éternelle défaillance ? Non, » non, bel Astre, vous montez en vous » abaissant, & vous mesurez même vos » élévations par vos chûtes. Pompes fu- » nebres, pourquoi me déguisez-vous ses » triomphes ? Si ma Sainte-Chapelle est » ardente, elle n'éclatera qu'en feu de » joie ; ce sera dans les évidentes démons- » trations où je reproduirai notre Monarque » tout auguste, parce qu'il a été tout hum- » ble & hautement relevé dans Dieu par » une servitude couronnée, pour n'avoir » point eu de couronnes qui ne lui fussent » assujetties ».

Cela n'est pas intelligible, dit Philanthe. Non, répondit Eudoxe, ce n'est pas là tout-à-fait du galimatias, ce n'est que du phébus. Vous mettez donc, dit Philanthe, de la différence entre le galimatias & le phébus ? Oui, repartit Eudoxe ; le galimatias renferme une obscurité profonde, & n'a de soi-même nul sens raisonnable. Le phébus n'est pas si obscur, & a un brillant qui signifie, ou semble signifier quelque chose : le soleil y entre d'ordinaire, & c'est peut-être ce qui a donné lieu en notre langue au nom de phébus. Ce n'est pas que quel-

quefois le phébus ne devienne obscur, jusqu'à n'être pas entendu : mais alors le galimatias s'y joint; ce ne sont que brillans & que ténebres de tous côtés.

La pensée d'un Panégyriste des Rois d'Espagne, interrompit Philanthe, ne seroit-elle point de cette espece ? Il dit que le soleil semble faire sa course autour de leur trône en faisant le tour du monde, & que leur couronne est son zodiaque en terre. Justement, repartit Eudoxe, voilà du phébus & du galimatias ensemble. Je suis bien trompé, repliqua Philanthe, si *le Prince illustre* que nous avons lu en notre jeunesse, n'est plein de l'un & de l'autre. C'en est un parfait modele & un riche fonds, répondit Eudoxe. Il ne faut qu'ouvrir le livre, pour trouver de merveilleuses pensées qui ne se comprennent presque pas ; & je me souviens toujours de ce glorieux portrait que l'Auteur présente à son Héros : « De ce portrait, » dis-je, qui, n'ayant jamais eu de toile » d'attente, étant aussi-tôt fait que dessi- » né, a eu sa sueur détrempée avec le sang » ennemi pour ses couleurs, son épée pour » son pinceau, son cœur pour son peintre, » ses desirs pour ses dessins, & soi-même » pour son original ».

Mais, pour reprendre le discours de la Sainte-Chapelle, l'Auteur, après avoir

dit que l'homme dans le Roi veut ce qu'il peut; que le Roi dans l'homme peut ce qu'il veut; que l'un fait son foible du fort de l'autre, il loue le Prince d'avoir été insensible à tout ce qui flatte le sens, & s'écrie ensuite :

« Royale abstinence des plaisirs, soleil » naissant dans les abymes, plénitude dans » le vuide, manne dans les déserts, toison » seche où tout est trempé, toison trem- » pée où tout est sec, corps desséché où » les plaisirs le peuvent noyer, corps trem- » pé & tout imbu de consolations où l'aus- » térité le desseche ».

Je ne sais, dit Philanthe, qu'admirer le plus du phébus ou du galimatias. Ce n'est pas tout, poursuivit Eudoxe :

« Allez, grande ame, digne hôte d'un » si riche Palais. Si d'une matiere aussi vile » que celle des animaux, vous en avez fait » une aussi pure que celle des astres, comme » elle est inaltérable par votre vigueur, » qu'elle soit immortelle par vos récom- » penses. Et vous, cendres sacrées, reste » d'un si chaste flambeau, de toutes les » solemnités des obsèques, je n'en ai point » pour vous qu'une translation anticipée, » qui, sans bouger d'un lieu, du tombeau » vous met au berceau, & du couchant » vous porte à l'orient. Je ne vous com- » mets point à la terre comme nos Euro-

» péens, point aux eaux comme les Bar-
» bares, point aux airs dans un cryſtal,
» comme les Egyptiens, point aux feux
» comme les Romains : je vous mets en
» réſerve dans le ſein de la Providence,
» qui deſtine d'enfermer le globe de mon
» aſtre & le charriot de ſes triomphes,
» dont la plus belle ſolemnité ſera la deviſe
» de Louis-le-Juſte : *Aſcendit ſuper occa-*
» *ſum* ».

Comprenez-vous bien tout cela ? Il eſt difficile de décider, repartit Philanthe, lequel l'emporte ici du galimatias ou du phébus. Je n'ai jamais rien vu de plus brillant, ni de moins clair ; mais je voudrois bien voir du galimatias tout pur. Je vais vous en montrer du plus fin, repartit Eudoxe : il ouvrit un livre, & lut la lettre ſuivante :

Lettres de l'Abbé de Saint-Cyran, imprimées par le ſieur de Préville, en 1655.

« Eſtimant par-tout de grande impor-
» tance, je ne dis pas les omiſſions, mais
» les moindres intermiſſions, ſoit en ac-
» tions, ſoit en paroles, de l'amitié ; &
» n'étant pas de l'opinion de ceux qui
» croient que les contemplatifs ont l'em-
» portement ſur les autres, en l'exercice
» de toutes ſortes de vertus, ayant tou-
» jours plus aimé l'action que la parole,
» & la parole que la méditation, & l'en-
» tretien ſolitaire en amitié : je puis néan-
» moins dire ſûrement que je n'ai point

» failli en cette occasion, & que la cause
» de mon retardement vous sera aussi
» agréable qu'eût été une lettre écrite avec
» plus de diligence : d'autant que desirant,
» une fois pour toutes, vous dire avec une
» expression égale au fond de ma pensée,
» de quelle façon je prétends m'être donné
» à vous : j'ai fait au contraire des excellens
» Peintres qui ont de la peine à rabattre
» leur imagination, n'ayant jamais pu re-
» lever la mienne au point où mon ref-
» sentiment vouloit la loger. Ce qui a fait
» que dans cet estrif de mon cœur & de
» mon esprit, qui n'approche jamais par
» ces conceptions de ses mouvemens, j'ai
» mieux aimé me taire quelque tems,
» attendant le détour & la rencontre de
» ces esprits épurés qui aident à former
» de hautes imaginations ; que voulant
» dire quelque chose, le dire avec dimi-
» nution & au préjudice de la source de
» mes passions ; où il est seulement loi-
» sible, quand elles naissent du vrai amour,
» d'avoir, sans crainte de reproche, quel-
» que sorte d'ambition ».

Je n'ai jamais rien vu de semblable, interrompit Philanthe, & je vous avoue que cela me passe. Ce n'est que le commencement, reprit Eudoxe ; voyez la suite.

« J'ai pris la plume, & comme si j'eusse
» voulu répandre l'encre sur le papier, j'ai

» écrit tout d'une traite ce qui s'enſuit.
» C'eſt à vous à voir ſi j'ai été ſi heureux que
» celui qui rencontra à repréſenter en co-
» lere & par le jet d'un pinceau, une belle
» écume. Pour vous aſſurer de moi, Mon-
» ſieur, & en juger à l'avenir cerrainement
» & d'une même façon, je veux vous dire
» que vous trouverez toujours mes actions
» plus fortes que mes paroles; que dis-je?
» que mes paroles, que mes conceptions,
» que mes affections & mes mouvemens
» intérieurs! car tout cela tient du corps,
» & n'eſt pas ſuffiſant pour rendre témoi-
» gnage d'une choſe très-ſpirituelle, vu
» que l'imagination qui eſt corporelle, ſe
» trouve dans les mouvemens de l'affec-
» tion; de ſorte que je ne prétends pas que
» vous me jugiez que par une choſe plus
» parfaite, & qui ne tient rien de ces cho-
» ſes-là, qui ſont mêlées de corps, de
» ſang, de fumées & d'imperfections, parce
» qu'il me reſte dans le centre du cœur,
» avant qu'il s'ouvre & ſe dilate, & pour
» s'émouvoir vers vous, il produiſe des
» eſprits, des conceptions, des imagina-
» tions & des paſſions, quelque choſe de
» plus excellent que je ſens comme un
» poids affectueux en moi-même, & que
» je n'oſe produire ni éclorre, de peur
» d'expoſer un ſaint germe. J'aime mieux
» le nommer ainſi à mes ſens, à mes ſan-

» tômes, à mes passions, qui ternissent » aussi-tôt, & couvrent comme de nuées » les meilleures productions de l'ame, si » bien que pour me donner à vous en la » plus grande pureté qui puisse se voir, » qui puisse s'imaginer, je ne veux pas » me donner à vous, ni par imaginations, » ni par conceptions, ni par passions, ni » par affections, ni par lettres, ni par » paroles, tout cela étant inférieur à ce » que je sens en mon cœur, & si relevé » par dessus toutes choses, qu'accordant » aux Anges dans ma philosophie la vue » de ce qui est éclos, ce qui nage, pour » le dire ainsi, sur le cœur, il n'y a que » Dieu seul qui en connoisse le fond & » le centre ».

Voilà, en vérité, une belle fougue, dit Philanthe, & je suis fâché de n'y rien comprendre. Vous n'êtes pas au bout, repartit Eudoxe : écoutez, & tâchez de concevoir.

« Moi-même qui vous offre le mien, *c'est de son cœur dont il parle*, » je n'y vois » presque rien que je puisse désigner par un » nom, & n'y connois que cette vague & » indéfinie, mais certaine & immobile pro- » pension que j'ai à vous aimer & honorer; » laquelle je n'ai garde de déterminer par » quelque chose, afin que je me persuade » que je suis dans l'infinité d'une radicale

» affection : j'ai presque dit substantielle, » ayant égard à quelque chose de divin & » à l'ordre de Dieu, où l'amour est substan- » ce, puisque je prétends qu'elle est infuse » en la substance du cœur, dont le centre » est la quintessence de l'ame, qui, étant » infinie en tems & en vertu d'agir comme » celui dont elle est l'image, je puis dire » hardiment que je suis capable d'opérer » envers vous par affection, comme Dieu » opere envers les hommes ; me demeu- » rant toujours plus de puissance d'agir » & d'aimer efficacement, que je n'aurai » paru en avoir par mes actions : à cause » de quoi je les retranche aussi-bien que » les imaginations, & le reste comme in- » capable de vous rendre témoignage de » la disposition que j'ai en votre endroit, » & de la part que vous avez en mon » ame, qui, étant indivisible, se donne » toute par la moindre de ses parties, ou » ne se donne pas du tout ».

Que dites-vous de cela, demanda Eudoxe à Philanthe ? Je dis, repliqua Philanthe, que c'est-là le galimatias le plus complet & le plus suivi qui puisse s'imaginer. La merveille est, continua Eudoxe, que celui qui écrivoit de la sorte, passoit pour un oracle & pour un prophete, parmi quelques gens. Je crois, répondit Philanthe, qu'un esprit de ce caractere n'avoit rien

d'oracle, ni de prophete que l'obſcurité.

Savez-vous bien, repartit Eudoxe, que ſes partiſans ſoutenoient que c'étoit un homme envoyé de Dieu, pour réformer l'Egliſe ſur le modele des premiers ſiecles? Ah! je ne puis croire, dit Philanthe, que quand il y auroit quelque choſe à réformer dans l'Egliſe, le Saint-Eſprit voulût ſe ſervir d'une tête pleine de galimatias pour une entrepriſe ſi importante.

Après tout, repartit Eudoxe, on ne doit pas s'étonner qu'un homme qui faiſoit le procès à Ariſtote & à ſaint Thomas, fût un peu brouillé avec le bon ſens. Il en déclare lui-même la vraie cauſe dans une autre Lettre, où il dit franchement : *J'ai le cœur meilleur que le cerveau.* Mais ce qui me paroît merveilleux, c'eſt qu'un de ſes amis lui ayant mandé apparemment qu'on n'entendoit pas trop ce qu'il écrivoit, il lui répondit ainſi pour ſe juſtifier :

« De peur que quelqu'étranger ne s'of-
» fenſe de ma façon de parler, une fois
» pour toutes, permettez-moi de lui dire
» une regle qui interprétera tout ce que je
» pourrai jamais imaginer ou dire d'extra-
» vagant en mes Lettres : c'eſt qu'en fait
» de figures, de métaphores & de chiffres,
» des termes tous différens, & des expreſ-
» ſions contraires ſignifient une même cho-
» ſe ; & parce que tout le langage des

» amans eſt figuré & myſtique, il s'enſuit » que lorſque je vous dis, que je vous » commande, je vous prie; quand je vous » fais quelque défenſe, je vous offre en » cela même mon obéiſſance ».

C'eſt ſe tirer bien d'affaire, dit Philanthe en ſouriant, & on ne peut pas raiſonner plus juſte, ni plus nettement.

Il raiſonne à-peu-près de même dans une autre Lettre que voici :

« Notre Philoſophie nous apprend que » la même circonſcription que les corps » ont par leur quantité, les Anges l'ont » par leurs actions : ce qui m'ôte le moyen » d'étendre ma paſſion envers vous, & » m'oblige de reconnoître mon être créé » en la ſeule limitation qui me le feroit » haïr, ſi je n'aimois en vous l'être in- » créé qui ne demande de moi que le » même amour que je vous porte, dont » vous demeurerez ſans doute content, » puiſque ne pouvant trouver en moi de » l'infinité, vous la trouverez en lui, qui » vous aime en moi, & par mon entre- » miſe, d'un amour infini ».

Mais je crains de vous fatiguer par tout ce galimatias, & je vous épargne le reſte. Il faut demeurer d'accord, repliqua Philanthe, que ces Lettres-là effacent bien Nerveze & la Serre, & que celui qui les a écrites, méritoit d'avoir place dans

Nouvelle allégorique, ou Histoire des derniers troubles arrivés au Royaume d'Eloquence.

l'*Histoire des derniers troubles arrivés au Royaume d'Eloquence.* On devoit sans doute, repartit Eudoxe en riant, lui donner un des premiers emplois dans l'armée du Prince Galimatias, & c'est une injustice manifeste, que de l'avoir oublié. Parlons sérieusement : les pensées de l'Auteur des Lettres que je viens de lire ont un fonds d'obscurité que rien ne peut éclaircir, & nous pourrions dire de lui ce que Balzac disoit d'un autre, qu'il ne tombe pas dans le galimatias, qu'il s'y jette, qu'il s'y précipite de gaieté de cœur.

Je dirois presque de ce faiseur de Lettres, répondit Philanthe, ce que Mainard disoit d'un Ecrivain de son tems :

Charles, nos plus rares esprits
Ne sauroient lire tes écrits,
Sans consulter Muret ou Lipse :
Ton phébus s'explique si bien,
Que tes volumes ne sont rien
Qu'une éternelle Apocalypse.

L'application n'est pas juste, dit Eudoxe : car au moins, avec le secours de Muret, & de Lipse, on entendoit ses écrits; au lieu qu'on ne peut, par aucune voie, entendre ces Lettres.

Mais, croyez-vous, dit Philanthe, que ces gens qu'on n'entend pas, s'entendent eux-mêmes ? En vérité, repartit Eudoxe, je ne sais que vous en dire : ils pensent s'entendre,

s'entendre, mais je ne crois pas qu'ils s'entendent; & si on les pressoit de s'expliquer clairement, je doute qu'ils en vinssent à bout.

On imagine quelquefois des choses, repliqua Philanthe, qu'on ne sauroit expliquer, faute de termes qui soient propres & qui répondent bien à notre pensée. Dites, repartit Eudoxe, qu'on sent des choses qui sont au-dessus de nos expressions: car les sentimens du cœur sont quelquefois si mêlés ou si délicats, qu'on ne peut les expliquer qu'imparfaitement; & ce que j'ai lu dans la *Diane* de Montemayor, me paroît fort vrai, que quand on sait si bien dire ce qu'on sent, on ne doit pas le sentir si bien qu'on le dit: *Quien tambien sabe desir lo que siente, no deve sentillo tambien como lo dize.* Mais les termes manquent peu pour faire entendre les conceptions de l'esprit, à moins qu'elles ne soient obscures & embrouillées d'elles-mêmes; & une marque certaine qu'elles le sont, c'est quand on ne trouve point de paroles qui en donnent l'intelligence.

J'ai oui dire, interrompit Philanthe, que le fameux Evêque du Belley, Jean-Pierre Camus, étant en Espagne, & ne pouvant entendre un Sonnet de Lope de Vegue, qui vivoit alors, pria ce Poëte de

le lui expliquer; mais que Lope ayant lu & relu plusieurs fois son Sonnet, avoua sincérement qu'il ne l'entendoit pas lui-même.

Les beaux esprits de ce pays-là, répondit Eudoxe, sont sujets à être un peu obscurs, & on ne leur en fait pas un crime. Les Espagnols confessent de bonne foi qu'ils n'entendent pas leur Poëte Gongora, & c'est peut-être pour cela qu'ils lui donnent le surnom de merveilleux : *Maravilloso Luys de Gongora*. Ce qui est certain, c'est que son obscurité a passé en proverbe, & que comme les Castillans disent communément, *es de Lope.*, pour marquer qu'une chose est excellente, ils disent de même : *Escuro como las soledades de Gongora*, pour faire entendre qu'une chose est obscure. Ces *Soledades* sont deux petits Poëmes sur la solitude, qui ont un degré d'obscurité que n'ont pas les autres Ouvrages du même Poëte.

Que dites-vous, repliqua Philanthe; de Lorenzo ou Balthasar Gracian? Car on nous a appris que Balthasar est son véritable nom, & nous devons une si belle découverte à un Savant de nos jours, qui a de grandes habitudes dans les pays étrangers, qui y a eu même des emplois assez considérables, & qui commença en Portugal à se faire connoître.

J'ai lu les Ouvrages de Gracian, repartit Eudoxe ; mais je vous confeſſe que je n'ai pas entendu tout ce que j'ai lu. C'eſt un beau génie, qui prend quelquefois plaiſir à ſe cacher aux Lecteurs, & je ſuis du ſentiment de celui que vous venez de citer, qui dit dans la Préface de l'*Homme de Cour*, qu'il ne faut pas s'étonner ſi Gracian paſſe pour un Auteur abſtrait, inintelligible, & par conſéquent intraduiſible ; c'eſt ainſi qu'en parlent la plûpart de ceux qui l'ont lu, & qu'un Savant, à qui quelqu'un diſoit qu'on traduiſoit *el Oraculo manual y Arte de Prudentia*, répondit que celui-là étoit bien téméraire, qui oſoit ſe mêler de traduire des œuvres que les Eſpagnols mêmes n'entendoient pas.

Vous vous moquez, interrompit bruſquement Philanthe : le Traducteur eſt bien éloigné de penſer ce que vous dites, lui qui a fait un procès à l'Auteur des *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene*, ſur ce qu'Ariſte dit que Gracian eſt obſcur, & qui le traite là-deſſus de ridicule cenſeur.

Cela prouve, reprit Eudoxe, que le Traducteur ſe contredit un peu lui-même, avouant, d'un côté, que les Eſpagnols mêmes n'entendent pas Gracian ; & de l'autre, trouvant mauvais qu'Ariſte lui donne de l'obſcurité. Mais c'eſt le mot d'*incompréhenſible*, dont ſe ſert Ariſte, qui a cho-

qué le Traducteur, quoique celui d'*inintelligible* ou d'*intraduisible*, dont use le Traducteur même, le vaille bien.

« Si Gracian est incompréhensible & » ne s'entend pas lui-même, dit-il dans » une de ses notes, comment le Censeur » lui trouve-t-il du bon sens »? On pourroit répondre, ajouta Eudoxe, qu'un Auteur peut suivre le bon chemin en quelques endroits, & s'égarer en d'autres, jusqu'à ne s'entendre pas, ou du moins jusqu'à ne pas se faire entendre : de sorte qu'Aristе n'a point dit une impertinence, en disant que l'Ecrivain dont nous parlons, a de la subtilité, de la force, & même du bon sens; mais qu'on ne sait quelquefois ce qu'il veut dire, & qu'il ne le sait pas peut-être lui-même; ou l'impertinence tombe un peu sur le Traducteur & sur son Don Juan de Lastanosa, qui demeurent d'accord que Gracian n'est pas clair, & que son style est coupé, concis & énigmatique. A la vérité ils soutiennent hautement que c'est pour concilier plus de vénération à la sublimité de la matiere; qu'il n'écrit pas pour tout le monde; qu'il a affecté d'être obscur pour ne pas se populariser comme Aristote, qui écrivit obscurément pour contenter Alexandre, son disciple, qui ne pouvoit souffrir que personne en sût autant que lui :

qu'ainſi, quoique les Œuvres de Gracian ſoient imprimées, elles n'en ſont pas plus communes, parce qu'en les achetant on n'achete pas le moyen de les entendre.

Rien ne me paroît plus plaiſant, dit Philanthe, que d'affecter d'être obſcur, & cela me fait ſouvenir de ce pédant dont parle Quintilien, qui enſeignoit l'obſcurité à ſes Ecoliers, & qui leur diſoit : *Cela eſt excellent, je ne l'entends pas moi-même.* *Lib. 8. cap. 2.*

Ce que je trouve ici de très-plaiſant, repartit Eudoxe, c'eſt que le Traducteur qui ſe pique de pénétration, n'entend pas lui-même ſon Auteur. Il s'imagine pénétrer tous les myſteres de Gracian, & il s'en déclare aſſez dans ſa Préface, en diſant que le langage de l'Ecrivain qu'il traduit eſt une eſpece de chiffre; mais que le bon entendeur peut le déchiffrer ſans avoir beſoin d'aller aux devins. Il n'a pas, au reſte, trop bien déchiffré certains endroits dont je me ſouviens. L'Auteur dit, en parlant de l'eſprit : *Es eſte el attributo Rey, y aſſi qualquier crimen contra el, fue de leſa majeſtad.* Le Traducteur déchiffre ainſi ce paſſage : *L'eſprit eſt le Roi des attributs; &, par conſéquent, chaque offenſe qu'on lui fait eſt un crime de leſe-majeſté.* L'Auteur dit, ſur le ſujet de la diſſimulation : *Sacramentar una voluntad*

*ſerà ſoberania.* Le Traducteur tourne de la ſorte : *Qui de ſa volonté ſait faire un Sacrement, eſt ſouverain de ſoi-même.*

J'entends moins la Traduction Françoiſe que l'original Eſpagnol, dit Philanthe, & je ne ſais ce que veut dire en notre langue, le *Roi des attributs, de ſa volonté faire un Sacrement.* Je devinois par *el attributo Rey*, que l'eſprit étoit la perfection dominante dans l'homme, la perfection ſouveraine, & celle qui tenoit le premier rang. Je m'imaginois que *Sacramentar una voluntad*, vouloit dire, *cacher les mouvemens de ſon cœur, & en faire un myſtere aux autres.* Mais *le Roi des attributs, de ſa volonté faire un Sacrement*, eſt un vrai chiffre pour moi, & je gagerois que les Lecteurs ne l'entendent pas. C'eſt-à-dire, reprit Eudoxe, qu'un Œdipe du caractere de celui-là, eſt tout propre à obſcurcir les énigmes, au lieu de les expliquer. Si j'avois le tems d'examiner la Traduction, ajouta-t-il, & que cela en valût la peine, vous verriez bien que le Traducteur, qui s'applaudit de ſon ouvrage, & qui ſe flatte d'avoir traduit, avec ſuccès, un livre inintelligible dans l'opinion commune, de ſon aveu même, n'eſt pas ſi bon entendeur qu'il penſe, pour me ſervir de ſes termes.

Il reſſemble donc à Lipſe, dit Philan-

the, qui s'étant mêlé d'éclaircir Tacite, ne fait rien moins que cela, ou fait voir qu'il ne l'entend pas trop lui-même en plusieurs endroits. La comparaison est juste, reprit Eudoxe, en ce point-là & en d'autres; car le Traducteur de Gracian & le Commentateur de Tacite, font tous deux, non-seulement l'apologie, mais l'éloge de l'obscurité de leurs Auteurs, en disant qu'ils n'ont pas écrit pour tout le monde; qu'ils ne l'ont fait que pour les Princes, pour les hommes d'Etat, pour les gens d'esprit; & que ce n'est pas tant leur faute que celle de leurs Lecteurs, si on ne les entend pas. Par malheur, repartit Philanthe, les Princes, les hommes d'Etat & les gens d'esprit, n'entendent pas plus que les autres les passages difficiles.

*Gaspar Scioppius de Stylo Hystorico.*

Après tout, continua-t-il, le Traducteur est un habile homme & un bel esprit. Je ne le nie pas, repartit Eudoxe: je vous avoue même que j'ai lu avec beaucoup de plaisir son Epître dédicatoire. Il y parle Espagnol en François admirablement bien, & les titres qu'il donne à Louis-le-Grand de *Roi Roi*, de *Maître Roi*, de *grand Tout*, de *non plus outre de la Royauté*, m'ont fort réjoui. Il m'a semblé que je lisois l'*Avant-victorieux* du Vice-Chancelier de Navarre, qui commence par, *Ma plume en l'air*.

J'ai vu dans Homere, dit Philanthe, *Roi plus Roi que les autres* : dans Marot, *Roi le plus Roi qui fut donc couronné* : & dans un Poëte moderne, *Roi vraiment Roi*; mais je n'avois jamais vu, *Roi Roi*, & *Roi Roi* me paroît presqu'aussi plaisant que *perroquet perroquet*.

Enfin, pour laisser là le Traducteur, ajouta-t-il, Gracian ne vous charme pas. A vous parler franchement, repliqua Eudoxe, il y a dans ses Ouvrages quelque chose de si sombre, de si abstrait & de si opposé au caractere des Anciens, que je ne puis en faire mes délices. L'Ouvrage qui a été traduit, & qu'on a intitulé en Espagnol : *El Oraculo manual y Arte de prudencia*; en François, l'*Homme de Cour*, que Dom Lanstanosa appelle *une raison d'Etat de soi-même, & une bousſole avec laquelle il est aisé de surgir au port de l'excellence*; le Traducteur, *une espece de rudiment de Cour & de Code-Politique*. Nerveze ne parleroit pas autrement, interrompit Philanthe. Cet Ouvrage, dis-je, reprit Eudoxe, est un recueil de maximes qui n'ont nulle liaison naturelle; qui ne vont point à un but, la plûpart quintessenciées & chimériques, presque toutes si obscures, qu'on n'y entend rien, sur-tout dans la Traduction.

Le Livre qui a pour titre : *Agudeza y Arte*

*Arte de ingenio*, eſt un beau projet mal exécuté à mon gré : j'en fus frappé la premiere fois que je le vis, & il me prit d'abord envie de le traduire ; mais après que j'en eus lu quelque choſe, je fus bien guéri de ma tentation. Car, quoique j'y trouvaſſe de la ſubtilité & de la raiſon en pluſieurs endroits, je n'y trouvai point mon compte, & je jugeai, en le parcourant, qu'un Ouvrage de cette eſpece, ſeroit un monſtre en notre langue. L'Auteur prétend y enſeigner l'art d'avoir de l'eſprit ; mais toute ſa méthode eſt fondée ſur des regles ſi métaphyſiques & ſi peu claires, qu'on a peine à les concevoir ; d'ailleurs ſi peu sûres, qu'on pourroit bien quelquefois s'égarer en les ſuivant.

Les autres Livres de Gracian ont le même caractere, à ſon *Politico Fernando* près, qui eſt plus intelligible & plus raiſonnable : car, ſans parler de ſon *Criticon* où je ne vois goutte, ſon *Diſcreto* eſt un peu viſionnaire, & ſon *Heroe* eſt tout-à-fait fanfaron ; l'incompréhenſibilité eſt la premiere qualité & le premier avantage que l'Auteur lui donne : *Primor primero, que el Heroe platique incomprehenſibilidades de caudal.* En un mot, jamais peut-être Ecrivain n'a eu des penſées ſi ſubtiles, ſi guindées, ni ſi obſcures.

Le maître en obſcurité dont je vous ai

fait souvenir, dit Philanthe, auroit été ravi de rencontrer des discours Latins du style de Gracian. Il n'auroit pas non plus été fâché, repartit Eudoxe, de voir en sa langue ce que nous voyons en la nôtre dans des Ecrivains d'aujourd'hui, qui croient se faire admirer en disant des choses qui ne sont pas nettes, & qui ne penseroient pas avoir de l'esprit, si ce qu'ils disent n'avoit besoin d'interprétation (*a*). Eudoxe prit alors un cahier où étoient ramassés divers exemples d'obscurité, & lut les suivans :

« L'enfer est le centre des damnés, » comme les ténebres sont le centre de » ceux qui fuyent la lumiere. C'est là où » la lumiere de Dieu les incommode le » moins, où les reproches de leur cons- » cience sont moins vifs, où leur orgueil » est moins confondu ; ainsi, ce leur est » une espece de soulagement que de s'y » précipiter ».

Je vous avoue, dit Philanthe, que je ne comprends pas bien cela ; j'y entrevois seulement quelque chose qui ne m'y paroît guère vrai. J'avois cru du moins jusqu'à cette heure, que la lumiere divine dont

(*a*) Pervasit jam multos ista persuasio, ut id jam demùm eleganter atque exquisitè dictum putent quod interpretandum sit. *Quintil. lib. 2, cap. 3.*

les damnés ſont éclairés intérieurement au milieu des ténebres qui les environnent, leur fait ſentir plus vivement que jamais le malheur qu'ils ont d'avoir perdu Dieu; & je ne penſois pas que l'enfer fût fait pour le ſoulagement des impies.

Penſez-vous, repartit Eudoxe, que l'ame ſe porte d'elle-même au déſeſpoir, à la rage & à l'enfer, comme une pierre tombe naturellement en bas? C'eſt ce que dit le même Auteur; voici ſes paroles :

« L'ame tend par ſon propre poids au » découragement & au déſeſpoir. Le cen» tre de la nature corrompue eſt la rage » & l'enfer : pour l'y enfoncer tout-à-fait, » il ne faut que la ſéparer des objets, & » la réduire à ne penſer qu'à elle même ».

Ces propoſitions me paroiſſent incompréhenſibles, repliqua Philanthe : car enfin, ſi le déſeſpoir, la rage & l'enfer ſont le centre de la nature corrompue, on ne pourroit trouver de repos qu'en ſe déſeſpérant, qu'en enrageant, & qu'en ſouffrant les ſupplices des damnés, comme une pierre n'en trouve que dans ſon centre. Je ne comprends pas mieux, ajouta-t-il, *que pour enfoncer l'ame tout-à-fait dans ce centre, il ne faut que la ſéparer des objets, & la réduire à elle-même*, & cela friſe un peu le galimatias, auſſi-bien que la penſée d'un Italien contre ceux qui me-

ſurent la grandeur de l'eſprit par la groſſeur de la tête : *Non ſano*, dit-il, *che la mente è il centro del capo ; è il centro non creſce per la grandezza del circolo.* Car, que veut dire, *l'eſprit eſt le centre de la tête, & le centre ne croît point par la grandeur du cercle ?*

Eudoxe continua de lire dans ſon cahier, & lut ce qui ſuit :

« J'en connois qui m'ont avoué que la » réſerve d'un ſimple préjugé les avoit » retardés long-tems dans le chemin de » vérité, parce que le pli que prend notre » ame forme une eſpece de reſſort qui » revient inſenſiblement, quand la deſ- » truction n'en eſt pas entiere.

» Si quelquefois le cœur ſe révolte con- » tre les droits de l'amitié ; le reſpect qui » s'eſt formé en nous par une aſſez longue » habitude, ménage adroitement notre eſ- » prit pour s'emparer de notre cœur.

» Il n'eſt point ici-bas de loi dont le » contre-coup ne ſoit injuſte en tout ou » en partie.

» Si les amitiés des Grands ne ſe dé- » truiſent pas d'ordinaire par les mêmes » degrés qu'elles ont été formées, elles » ceſſent quelquefois par un rapport aſſez » juſte de la cauſe qui les a fait naître » avec le penchant de ceux qui deviennent » inconſtans ».

Bon Dieu! quel jargon, interrompit Philanthe! je n'y entends rien, & qui sont les gens qui pensent ainsi? Ce sont des Philosophes & des Historiens, répondit Eudoxe. Ah! je pardonne aux Philosophes un peu d'obscurité, dit Philanthe : Aristote, leur pere, est assez obscur; & puis les secrets de la nature demandent peut-être je ne sais quoi de mystérieux : mais je ne puis souffrir que les Historiens parlent obscurément; & Tacite, que j'aime fort, ne me plaît point, dès que je ne l'entends pas : car il me semble que la clarté n'est guère moins essentielle à l'Histoire que la vérité.

Vous voilà dans le bon chemin, repartit Eudoxe, & je serois très-content de vous, si vous n'aviez un peu trop d'indulgence pour les Philosophes. Croyez-moi, ils doivent écrire nettement aussi-bien que les Historiens, & ils y sont d'autant plus obligés, que c'est à eux à nous découvrir les secrets de la nature. J'admire Aristote où il est intelligible; mais je cesse de l'admirer où il ne l'est pas. Et je me souviens de Socrate, qui, après avoir lu un Livre d'Héraclite plein d'obscurités, le condamna finement, en disant que tout ce qu'il en avoit entendu étoit très-beau, & qu'il ne doutoit pas que ce qu'il n'entendoit point ne le fût aussi. C'est cet Héraclite,

repliqua Philanthe, qui disoit à ses disciples : *Obscurcissez vos pensées, & ne vous expliquez que par énigmes, de peur d'être entendus du peuple.*

A parler en général, poursuivit Eudoxe, tout Ecrivain, soit Historien ou Philosophe, soit Orateur ou Poëte, ne mérite pas d'être lu, dès qu'il fait un mystere de sa pensée. C'est comme ces femmes qui vont masquées par les rues, ou qui se cachent dans leurs coëffes, & qui ne veulent pas qu'on les connoisse : il faut les laisser passer, & ne pas les regarder seulement.

Cependant, repliqua Philanthe, vous me dîtes hier que la délicatesse consistoit en partie dans je ne sais quoi de mystérieux qui laissoit toujours quelque chose à deviner. Oui, reprit Eudoxe, il doit y avoir un peu de mystere dans une pensée délicate; mais on ne doit jamais faire un mystere de ses pensées. Ce peu de mystere dont nous avons parlé, laisse assez de jour pour faire découvrir aux autres ce qu'on leur cache. Ce n'est pas un masque ou un voile épais qui couvre entiérement le visage; c'est un crêpe transparent, comme nous avons dit, au travers duquel on a le plaisir de voir & de reconnoître la personne. Mais quand je fais un mystere de ma pensée, je l'enveloppe tellement, que les autres ont peine à la démêler; & c'est

ce qu'un Ecrivain raiſonnable ne doit jamais faire.

On a reproché à Coſtar, dit Philanthe, d'avoir donné dans l'obſcurité, en diſant que Voiture diſputoit la gloire de bien écrire aux illuſtres des nations étrangeres, & contraignoit l'écho du Parnaſſe en un tems qu'il n'étoit plus que pierre, d'avoir autant de paſſion pour ſon rare mérite, qu'il en avoit, lorſqu'il étoit nymphe, pour la beauté du jeune Narciſſe.

On a eu raiſon, repartit Eudoxe : cela n'eſt pas net, pour ne rien dire de pis : & je comprends encore moins *l'écho du Parnaſſe qui étant pierre, a de la paſſion pour le mérite de Voiture; que l'écho qui ne répondant point à la voix du tonnerre, nous apprend que ce que les Dieux ſont ne ſauroit être exprimé par les hommes :* c'eſt la penſée d'un Ecrivain du regne paſſé, pour louer le Cardinal de Richelieu. Mais ce que dit Coſtar lui-même à un de ſes amis eſt bien plus joli : « Il y a dans votre Lettre une choſe qui » ſeroit, je crois, fort belle, ſi nous l'entendions vous & moi ».

Balzac, continua-t-il, parlant de la vertu qui ſe tient lieu de récompenſe à elle-même, dit que la gloire n'eſt pas tant une lumiere étrange qui vient de dehors aux actions héroïques, qu'une réflexion

de la propre lumiere de ſes actions, & un éclat qui leur eſt renvoyé par les objets qui l'ont reçu d'elles. Voilà beaucoup de lumiere & d'éclat, mais peu de clarté, & je trouve bien plus clair ce que dit Salluſte, que *la gloire des ancêtres eſt comme une lumiere qui fait paroître les bonnes & les mauvaiſes qualités de leurs deſcendans* (*a*).

Les Poëtes, qui ne parlent que le langage des Dieux, dit Philanthe, ſont ſujets à n'être pas toujours entendus des hommes : témoins ces vers qui furent faits pour le grand Miniſtre que vous venez de nommer :

Je ſais que les travaux de mille beaux eſprits,
Pour t'immortaliſer ont fait une peinture,
Qui montre à l'Univers que ta gloire eſt un prix
Pour qui le Ciel diſpute avecque la Nature.

Les vers que j'ai lus dans un Poëme Héroïque, repartit Eudoxe, valent bien les vôtres ; c'eſt au ſujet d'une armure très-riche & très-belle.

L'étoffe & l'artifice y diſputoient du prix ;
Les diamans mêlés avecque les rubis,
S'y montroient à leur flamme, & vive, & mutuelle,
Ou toujours en amour, ou toujours en querelle.

(*a*) Majorum gloria poſteris quaſi lumen eſt, neque bona eorum, neque mala in occulto patitur. *Bell. Jugurth.*

Je ne sais, repliqua Philanthe, lequel est le plus clair, ou du *prix pour qui le Ciel dispute avec la nature*, ou des *diamans mêlés avec des rubis qui sont toujours en amour ou en querelle.*

Quatre vers d'un Sonnet pour le Roi, sur la Paix & sur le Mariage, ne sont pas si obscurs que les précédens; mais ils ne sont pas peut-être assez clairs :

Le destin consentoit que Madrid fût en poudre :
Pour complaire à l'Infante, il contredit les Cieux :
Des mains de Jupiter il arrache la foudre,
Et désarme les Rois, les Peuples & les Dieux.

C'est du Sonnet qui commence ainsi :

Braves, reposez-vous à l'ombre des lauriers,
Le Grand Louis consent que vous preniez haleine.

Dites sans *peut-être*, repartit Eudoxe, que ces quatre vers n'ont point assez de clarté, & dites même qu'ils ont bien l'air de galimatias; mais en voici trois que j'ai retenus d'une piece de Théâtre, qui sont un vrai galimatias :

Ce départ cependant m'arrache un aveu tendre,
Et dont mon cœur confus d'un silence discret,
En soupirant tout bas m'avoit fait un secret.

N'avez-vous pas vu, repliqua Philanthe; ce que dit un célebre Orateur Portugais

dans le *Discours historique pour le jour de la naissance de la Sérénissime Reine de Portugal?* « Que si un Prince se fie » à son sujet, on peut dire qu'un cœur » se fie à un autre cœur; mais que quand » l'époux se fie à son épouse, il ne faut » pas dire qu'un cœur se fie à un autre » cœur, mais qu'un cœur se fie à lui-» même ». *Où la moitié d'un cœur*, ajoute l'Auteur du Discours historique, *mettra-t-elle sa confiance plus sûrement que sur l'autre moitié de soi-même?*

La pensée Portugaise est assez bizarre, repartit Eudoxe; mais la Françoise, ou plutôt celle du Poëte François, l'est encore plus. Un ancien Critique s'est moqué de celui qui avoit dit qu'*un Centaure étoit à cheval sur lui-même*, comme nous l'avons déja remarqué: il auroit pu se moquer de l'Orateur Portugais, qui dit qu'*un cœur se fie à lui-même*; que *la moitié d'un cœur met sa confiance sur l'autre moitié de soi-même*: & il se seroit moqué sûrement de notre Poëte Dramatique, qui fait dire à un des personnages qu'il met sur la scene, que *son cœur en soupirant tout bas, lui avoit fait à lui-même un secret de sa passion.*

*Demetrius halereus.*

Tous nos Poëtes, dit Philanthe, n'ont pas le sens & la netteté de Malherbe. Je vous assure, repartit Eudoxe, que Mal-

herbe, avec tout son sens & toute sa netteté, s'endort quelquefois aussi-bien qu'Homere, jusqu'à tomber dans une espece de galimatias, si j'ose le dire. Il prit les Poésies de Malherbe, & lut dans l'Ode à M. le Duc de Bellegarde les vers qui suivent :

C'est aux magnanimes exemples,
Qui sous la banniere de Mars
Sont faits au milieu des hasards,
Qu'il appartient d'avoir des Temples.
Et c'est avecque ces couleurs
Que l'histoire de nos malheurs
Marquera si bien ta mémoire,
Que tous les siecles à venir
N'auront point de nuit assez noire
Pour en cacher le souvenir.

Qu'est-ce, à votre avis, que des *exemples* à qui *il appartient d'avoir des temples*, & qui *sont faits au milieu des hasards ?* Et de quelles *couleurs* prétend parler le Poëte ? A la vérité, dit Philanthe, cela n'est pas net, & je n'y avois pas pris garde.

Eudoxe lut ensuite le commencement des *Larmes de saint Pierre :*

Ce n'est pas en mes vers qu'une amante abusée
Des appas enchanteurs d'un parjure Thésée,
Après l'honneur ravi de sa pudicité,
Laissée ingratement en un bord solitaire,
Fait de tous les assauts que la rage peut faire,
Une fidele preuve à l'infidélité.

La plupart de ceux qui lisent ces deux derniers vers, croient les entendre, parce qu'ils sont harmonieux, qu'ils paroissent avoir de l'esprit, & que les vers qui les précedent ont du sens. Pour moi je n'entends point *tous les assauts que la rage peut faire*, & dont Ariadne *fait une fidele preuve à l'infidélité de* Thésée. Je dois, au reste, ces réflexions sur Malherbe, à un honnête homme de nos amis, qui a tout le discernement qu'on peut avoir, & qui dans la fleur de son âge, joint une grande capacité avec une grande sagesse.

Malherbe étoit fort jeune lui-même, dit Philanthe, quand il composa ce Poëme; & il le désavouoit en quelque façon, si nous en croyons un savant homme, qui dit cependant qu'on ne peut nier qu'il y ait beaucoup de belles choses dans cette piece; & que comme Longin a dit de l'Odyssée, que c'étoit un ouvrage de vieillesse, mais de la vieillesse d'Homere, on peut dire de même des *Larmes de saint Pierre*, que c'est un ouvrage de jeunesse, mais de la jeunesse de Malherbe.

Après tout, repartit Eudoxe, ces raisons n'éclairciſſent pas les six vers obscurs: elles excusent seulement le Poëte, & font estimer les beaux endroits du Poëme: mais la piece n'en vaudroit pas pis, si tout y étoit bien claire; du moins me plairoit-

elle davantage : car je vous avoue que l'ombre du galimatias me fait peur.

Le Sonnet de l'*Avorton*, poursuivit Eudoxe, vous a paru excellent. Il me le paroît encore, repliqua Philanthe, car peut-on rien voir de mieux imaginé & de mieux conduit ?

Toi qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être & du néant,
Triste avorton, informe enfant,
Rebut du néant & de l'être :

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime :

Laisse-moi calmer mon ennui ;
Et du fond du néant où tu rentre aujourd'hui,
Ne trouble point l'horreur dont ma faute est suivie.

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort :
L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie ;
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Ce que le Sonnet a de beau me plaît fort, repartit Eudoxe : la premiere pensée est heureuse, & le merveilleux s'y rencontre naturellement avec le vrai :

Toi qui meurs avant que de naître.

Les dernieres penſées ſont très-juſtes, & n'ont peut-être que trop de juſteſſe, ou pour le moins trop de jeu.

L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie;
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Mais l'*aſſemblage confus de l'être & du néant*, n'a pas toute la clarté que l'on pourroit deſirer, non plus que le *rebut du néant & de l'être*. Cela eſt trop fort, dit Philanthe, pour être ſi net. Hé! de grace, répondit Eudoxe, un peu moins de force & plus de netteté! Encore ne ſais-je, ſi ce qui vous ſemble fort, l'eſt en effet: car, ſelon les Maîtres de l'art, les eſprits enflés ont, comme les corps bouffis, plus de foibleſſe que de force, & ſont dans le fond malades, quelqu'apparence d'embonpoint qu'ils aient (*a*).

Il faut, en vérité, un jugement bien exquis pour penſer de ſorte, qu'une penſée ſoit claire ſans être foible, & pour ſe faire entendre des plus groſſiers en ſe faiſant eſtimer des plus habiles.

---

(*a*) Nam tumidos & corruptos & tinnulos, & quocumque alio cacozeliæ genere peccantes, certum habeo non vitium, ſed infirmitatis vitio laborare; ut corpora non robore, ſed valetudine inflantur. *Quintil. lib. 2, cap. 3.*

Comme nous n'examinons pas ici le langage, ajouta-t-il, je ne dis rien de la faute de Grammaire, qui eſt au dixiéme vers du Sonnet de l'*Avorton; où tu rentre aujourd'hui*, au lieu de *rentres*, avec une *s*, qui n'accommodoit pas le Poëte. C'eſt juſtement la faute que nous avons remarquée dans le Sonnet du *Miroir*.

Il eſt plaiſant, dit Philanthe, que le haſard ait voulu que ces deux Sonnets, ſi beaux en leur genre, aient tous les deux la même faute de Grammaire. Ce n'eſt qu'une bagatelle, dit Eudoxe; & pour moi je ſouffrirois bien plutôt un ſoléciſme que le moindre galimatias: l'un n'eſt que contre la Syntaxe ou contre l'uſage; mais l'autre eſt contre le bon ſens, qui veut qu'on penſe toujours nettement, & qu'on s'exprime de même.

A propos de ſoléciſme, repliqua Philanthe, que dites-vous d'un de nos Ecrivains, qui dans un ouvrage très-ſérieux, appelle les bâtimens irréguliers, *des ſoléciſmes en pierre?* C'eſt celui qui a appellé les Romans *des bateleurs en papier;* la ſentence, *le poivre blanc de la diction;* & les longues queues des femmes, *des hyperboles de drap*. Outre que ces penſées ſont baſſes & un peu burleſques, repartit Eudoxe, elles tiennent fort de l'énigme,

& on ne sauroit guère les entendre, à moins que de savoir deviner. Ne vaudroit-il pas mieux se taire, que de parler énigmatiquement? Et le précepte de Maynard n'est-il pas très-raisonnable?

Mon ami, chasse bien loin
Cette noire rhétorique :
Tes ouvrages ont besoin
D'un devin qui les explique.
Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense;
Dis-moi, qui peut t'empêcher
De te servir du silence?

Je me rencontrai l'autre jour dans une compagnie, dit Philanthe, où l'on examina cette réflexion morale : *La gravité est un mystere du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit.* Tout le monde trouva la réflexion délicate & pleine de sens : mais quelques-uns y trouverent je ne sais quoi d'enveloppé & d'obscur. Ce *mystere du corps* leur parut trop mystérieux. Je serois assez de leur sentiment, repartit Eudoxe; & j'aimerois mieux ce qu'on a dit de l'action de l'Orateur, qu'elle étoit *une éloquence du corps.* J'ai un peu de peine à entendre ce que c'est qu'*un mystere du corps*, & je conçois aisément ce que c'est que *l'éloquence du corps*; car, selon l'Auteur même des *Réflexions morales*, « il y a une éloquence dans les

» yeux

» yeux & dans l'air de la perſonne, qui » ne perſuade pas moins que celle de la » parole ».

Je ſuis convaincu, dit Philanthe, que la clarté eſt néceſſaire dans les penſées ; mais je voudrois bien ſavoir préciſément pourquoi elles ſont quelquefois obſcures. Cela vient ſouvent, répondit Eudoxe, de ce que l'eſprit qui les conçoit eſt obſcur lui-même, & ne voit pas tout-à-fait les choſes dans leur jour. Comme les notions qu'il a ne ſont pas nettes, ſes penſées n'ont garde de l'être, non plus que ſes paroles qui en ſont les images naturelles. Mais pour deſcendre dans le détail, l'obſcurité peut venir de ce qu'une penſée eſt tirée de loin : par exemple, d'une métaphore ou d'une comparaiſon, qui n'a d'elle-même nul rapport à l'objet de la penſée. Ainſi *les ſoléciſmes en pierre* ont quelque choſe d'obſcur, parce qu'il y a une très-grande diſtance entre un ſoléciſme & un bâtiment.

Pluſieurs métaphores entaſſées les unes ſur les autres font auſſi ce mauvais effet ; & nous pouvons dire de la penſée ce que Quintilien a dit du diſcours. Comme la métaphore rend le diſcours clair, quand on l'emploie à propos, & qu'on s'en ſert peu ; elle l'obſcurcit dès qu'elle eſt fréquente, & fait des énigmes, ſi on en uſe conti-

nuellement (*a*). La raison est que tant d'images étrangeres, mêlées ensemble, produisent de la confusion dans l'esprit des Lecteurs ou des auditeurs. Il arrive même que deux métaphores qui ne sont pas dans le même genre, étant jointes, diminuent quelque chose de la clarté d'une pensée. Je vous comprends, dit Philanthe, & je vois maintenant pourquoi la pensée d'une personne savante bien au-dessus de son sexe, qui a entrepris de nous expliquer ce que c'est que le goût en matiere d'esprit, & qui l'a fait d'une maniere si délicate; pourquoi, dis je, sa pensée, qui est au fond vraie & solide, ne m'a pas paru d'abord extrêmement claire; c'est sans doute qu'elle définit le goût, qui est une métaphore, par l'harmonie, qui en est une autre d'un genre différent : car si je m'en souviens, voici la définition : *Le goût est une harmonie, un accord de l'esprit & de la raison.*

Vous ne profitez pas mal de ce qu'on vous dit, repartit Eudoxe, & l'exemple qui vous est venu si à propos, prouve bien ce que je veux dire. Il faut pourtant confesser que si les deux métaphores obscurcissent tant soit peu la définition, l'expli-

(*a*) Ut modicus atque opportunus translationis usus illustrat orationem, ita frequen obscurat; continuus verò in allegoriam & ænigma exit. *Quintil. lib. 8, cap. 6.*

ation qui s'en fait auſſi-tôt, l'éclaircit aſſez & la fait entendre du moins à ceux qui veulent prendre la peine de l'approfondir.

D'autres définitions du goût, que j'ai lues dans une très-belle Lettre, repliqua Philanthe, peuvent encore nous aider à en avoir des notions nettes & diſtinctes. « Le goût, dit l'Auteur de la Lettre, eſt » un ſentiment naturel qui tient à l'ame, » & qui eſt indépendant de toutes les » ſciences qu'on peut acquérir : le goût » n'eſt autre choſe qu'un certain rapport » qui ſe trouve entre l'eſprit & les objets » qu'on lui préſente ; enfin, le bon goût » eſt le premier mouvement, ou, pour » ainſi dire, une eſpece d'inſtinct de la » droite raiſon, qui l'entraîne avec rapidité, & qui la conduit plus ſûrement » que tous les raiſonnemens qu'elle pourroit faire ».

Ces définitions ſont fines & juſtes, repartit Eudoxe : elles me font concevoir que l'Auteur des *Réflexions morales* a eu raiſon de dire que le bon goût vient plus du jugement que de l'eſprit ; mais elles ne me font pas entendre une autre de ſes réflexions : *Quand notre mérite baiſſe, notre goût baiſſe auſſi.* Il y a là une délicateſſe qui me paſſe, & c'eſt peut-être ma faute. Il me ſemble, dit Philan-

the, que j'ai entendu cette réflexion toutes les fois que je l'ai lue; car j'ai lu plus d'une fois les *Réflexions morales;* mais je ne l'entends pas plus que vous préſentement, & je crois que nous avons tous deux l'eſprit bouché.

Quoi qu'il en ſoit, reprit Eudoxe, je ſuis aſſuré que ſi l'Auteur avoit donné un peu plus d'étendue à ſa penſée en la développant davantage, elle en ſeroit plus intelligible; car la briéveté contribue encore à l'obſcurité, ſelon le mot d'Horace : *Je veux être court, je deviens obſcur.* En effet, il arrive d'ordinaire qu'à force de ſerrer les choſes, on les étrangle, & on les étouffe, pour ainſi dire : tellement qu'une penſée eſt confuſe dès qu'elle n'a pas toute l'étendue qu'elle doit avoir (*a*); de même à-peu-près que l'eſt une carte de Géographie, quand les lieux y ſont trop preſſés, & que les rivieres, les montagnes, les villes & les bourgs n'ont pas tout l'eſpace qui leur convient. Thucydide n'eſt pas toujours clair, à force d'être concis & trop ſubtil dans ſes penſées, ſi nous en croyons Cicéron. Tacite eſt obſcur, parce qu'il ramaſſe ſouvent ſa penſée en

(*a*) Horum conciſæ ſententiæ interdùm etiam non ſatis apertæ cùm brevitate, tùm nimio acumine. *Cicer. de Clar. Orat.*

ſi peu de mots, qu'à peine peut-on deviner ce qu'il veut dire.

Il ſeroit à ſouhaiter, pourſuivit Eudoxe, que nous fuſſions comme les Anges, qui ſe communiquent leurs penſées ſans le ſecours des paroles : mais n'étant pas de purs eſprits, nous ſommes contraints d'avoir recours au langage pour exprimer ce que nous penſons; & telle penſée ne peut s'entendre ſans un certain nombre de mots: ſi vous en retranchez quelque choſe, ſous prétexte de rendre la penſée plus forte, vous tombez infailliblement dans l'obſcurité. C'eſt ce défaut que Séneque & Quintilien reprochent à Salluſte, repliqua Philanthe (*a*). L'un dit que ce fameux Hiſtorien fit valoir en ſon tems les penſées coupées & un peu obſcures; l'autre, qu'il faut éviter cette briéveté de Salluſte, & ce genre d'écrire concis & rompu, qu'il affecte quelquefois (*b*).

Il y a pourtant, reprit Eudoxe, une briéveté louable, qui conſiſte à employer toutes les paroles qu'il faut, & à n'employer que celles qu'il faut, ou même à ſe ſervir quelquefois d'un mot qui en vaille pluſieurs autres. C'eſt la briéveté que Quin-

(*a*) Salluſtio vigente ampuratæ ſententiæ & obſcura veritas fuere pro cultu. *Sen. Ep. 114.*

(*b*) Vitanda illa Salluſtiana brevitas, & abruptum ſermonis genus. *Quintil. lib. 4, cap. 11.*

tilien lui-même trouve si belle dans Salluste, en rapportant ce que cet Historien dit de Mithridate, qu'il étoit armé de sa grande taille ; mais, comme remarque Quintilien au même endroit, dès qu'on imite mal ces manieres de penser & de parler, on devient obscur (*a*).

Le Tasse n'a pas mal imité Salluste, repliqua Philanthe, en disant d'un de ses Héros, qu'il étoit armé de sa propre personne, aussi-bien que de son bouclier & de sa cuirasse :

*E di fine armi, e di se stesso armato.*

C'est moins là une imitation, reprit Eudoxe, qu'un larcin honnête. N'est-il pas juste, répondit Philanthe, que le Tasse se dédommage un peu sur les Anciens, des vols que les Modernes lui font ? Je pourrois vous en citer mille, & je me borne à un seul que j'ai dans l'esprit. Le Poëte Italien, en parlant du Pô, qui est rapide à son embouchure, & qui se jette dans la mer avec violence, dit qu'il semble porter la guerre & non pas un tribut à la mer :

*E pare*
*Che guerra porti, e non tributo al mare.*

---

(*a*) Est pulcherrima brevitas, cùm plura paucis complectimur ; quale illud Sallustii est. Mithridates corpore ingenti perindè armatus ; hoc malè imitantes sequitur obscuritas. *Lib. 8, cap. 3.*

Un de nos Poëtes dit presque le même d'un autre fleuve :

Le Tigre écumeux & bruyant
Se poursuivant toujours, & toujours se fuyant,
De sa fougueuse course étonne son rivage,
Et porte pour tribut à la mer un orage.

Cela est pris visiblement, & toute la différence qu'il y a entre l'Italien & le François, c'est que l'un est bien plus juste que l'autre : car *tribut* & *guerre* ont quelque rapport, ou plutôt quelqu'opposition ; & le sens du Tasse est beau, qu'un fleuve impétueux soit un ennemi qui porte la guerre à la mer, & non pas un vassal qui y porte un tribut, au lieu qu'*orage* & *tribut* ne conviennent point. Le tribut dont il s'agit ici est méraphorique, dit Eudoxe ; & en style de méraphore, quel tribut convient mieux à la mer qu'un orage? C'est justement lui porter ce qu'elle aime, étant si orageuse de sa nature, & ne subsistant que dans les tempêtes.

Pour revenir à la briéveté, poursuivit-il, je ne trouve rien de meilleur que de dire beaucoup de choses en peu de paroles, pourvu qu'on se fasse entendre : mais la difficulté est de se faire entendre ; & tout le secret consiste à garder de telles mesures, que la clarté ne diminue rien de la force, ni la force de la clarté.

Ce qui me choque le plus, repartit Philanthe, c'eſt de voir qu'on ne diſe rien en parlant beaucoup, & qu'on ſoit même obſcur lorſqu'on n'eſt pas court. Le ſens, dit Eudoxe, ſe perd d'ordinaire dans la multitude des paroles ; & j'ai remarqué qu'un homme qui parle trop ſe fait ſouvent moins entendre qu'un autre qui ne parle pas aſſez.

Il me ſemble, reprit Philanthe, qu'une penſée n'eſt pas nette quand elle a comme deux faces, & qu'on ne ſait en quel ſens on la doit prendre, ou qu'on doute ſi elle eſt vraie ou fauſſe. Tacite eſt ſujet à ces ſortes de penſées, & celle qu'il a ſur les Chrétiens, au ſujet de l'embrâſement de Rome, me paroît de ce caractere. *Ils ne furent pas moins convaincus de l'incendie, que de la haine du genre humai n*(a). Je ne ſais s'il s'agit de la haine que les Chrétiens ont pour le genre humain, ou de celle que le genre humain a pour les Chrétiens ; & cependant un Lecteur qui n'eſt pas ſtupide devroit le ſavoir d'abord. L'obſcurité, dit Eudoxe, vient là de l'expreſſion ; & la penſée ſeroit claire ſi l'Hiſtorien s'étoit donné la peine d'ôter l'équivoque de *la haine du genre humain.*

(a) Haud perindè in crimine incendii quàm odio generis humani convicti ſunt. *Ann. lib. 15.*

L'Epigramme

L'Epigramme de Martial sur la mort de Cicéron & de Pompée, repliqua Philanthe, finit par une pensée douteuse, qui laisse l'esprit indéterminé, touchant le vrai ou le faux de la pensée même. *Antoine a commis un crime égal à celui de l'Egypte. Leurs armes ont abattu deux têtes sacrées ; l'une étoit le chef de Rome victorieuse, l'autre de Rome éloquente. Toutefois le crime d'Antoine est plus grand que celui de Photin : celui-ci a été scélérat pour le service de son Maître ; celui-là l'a été pour ses propres intérêts* (a).

Le Poëte décide une chose qui n'est pas constante, & sa décision fait de l'embarras : car celui qui est scélérat pour son Maître, commet peut-être un plus grand crime que celui qui l'est pour ses propres intérêts. Et l'Auteur de la Dissertation qui est à la tête d'un Recueil d'Epigrammes Latines choisies, a bien remarqué que ceux qui pechent pour leur intérêt particulier sont emportés par l'amour-propre, & par d'autres passions violentes, qui diminuent de la griéveté du crime, en diminuant de la liberté ; au lieu que ceux qui sont les ministres de la passion d'autrui ont plus de sens froid dans le crime qu'ils commettent,

(a) Antonii tamen est pejor quàm causa Photini ;
Hic facinus domino præstitit, ille sibi.

& par conſéquent plus de malice; tellement que la propoſition qui fait la pointe de l'Epigramme, n'eſt pas nette.

Mais avez-vous pris garde, ajouta-t-il, que l'obſcurité des penſées vient encore de ce qu'elles ſont eſtropiées, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte; je veux dire de ce que le ſens n'en eſt pas complet, & qu'elles ont quelque choſe de monſtrueux, comme ces ſtatues imparfaites ou toutes mutilées, qui ne donnent qu'une idée confuſe de ce qu'elles repréſentent, & qui n'en donnent même aucune?

Tertullien, dans ſon Livre *de la Chair de Jeſus-Chriſt*, dit, pour prouver la vérité de nos myſteres: *Le Fils de Dieu eſt mort, cela eſt croyable, parce que cela eſt ridicule. Ayant été enſeveli, il eſt reſſuſcité; cela eſt certain, parce que cela eſt impoſſible* (a). Je dis que ces penſées ne ſont point entieres, qu'elles ſont informes, & que c'eſt pour cela que d'abord elles ſemblent fauſſes, extravagantes & inconcevables. L'Auteur veut dire que la mort du Fils de Dieu étant l'effet d'une charité infinie, & n'étant point dans les regles de la prudence humaine, qui trouve

(a) Mortuus eſt Dei Filius; credibile eſt, quia ineptum eſt; & ſepultus reſurrexit, certum eſt, quia impoſſibile eſt. *Tertul. de Carne Chriſti.*

ridicule qu'on faſſe mourir l'innocent pour ſauver le criminel, rien ne rend ce myſtere plus digne de foi que ce qui y paroît de moins raiſonnable aux yeux des hommes.

Il veut dire auſſi que la Réſurrection de Jeſus-Chriſt ſurpaſſe toutes les forces de la nature, & ne peut être que l'ouvrage d'une vertu toute divine; qu'il eſt certain que ce Dieu homme a repris de lui-même une vie nouvelle, parce qu'il eſt impoſſible de reſſuſciter naturellement: mais les penſées ne diſent pas ce que veut dire l'Auteur, ou elles le diſent ſi obſcurément, qu'on n'y entend rien, à moins que de faire bien des réflexions. Enfin, ces ſortes de penſées creuſes & profondes, ſont en quelque façon ſemblables aux abîmes dont la profondeur étonne & trouble la vue (*a*); & je comparerois volontiers les Ecrivains qui ne penſent point juſte, ni ne s'expriment point nettement, à ce Poëte dont parle Gombaud :

Ta Muſe en chimeres féconde,
Et fort confuſe en ſes propos,
Penſant repréſenter le monde,
A repréſenté le chaos.

(*a*) Præceps quædam, & cùm idcircò obſcura, quia peracuta, tum rapida & celeritate cæcata oratio. *Cicer. in Bruto.*

Mais en parlant de galimatias & d'obſcurité, prenons garde d'y donner nous-mêmes : nous ne ſerions pas les premiers à qui cela ſeroit arrivé. L'Auteur des *Entretiens de Thimocrate & de Philandre*, qui accuſe de galimatias en quelques endroits l'Auteur *de la Sainteté & des Devoirs de la vie Monaſtique*, y tombe manifeſtement en une occaſion remarquable, & qui demandoit beaucoup de clarté, de netteté & de ſens. Voici le Livre, & je veux vous lire l'endroit.

« C'eſt une choſe bien glorieuſe pour » la vérité, de trouver dans les propres » combats qu'on lui livre une preuve du » pouvoir dont elle doit jouir dans le » monde ; toutes les extravagances auxquelles le cœur humain s'eſt abandonné » en matiere de Religion, ayant eu pour » fondement une premiere vérité dont chacun s'eſt fait une idée ſelon ſon caprice ».

Ce n'eſt pas là encore tout-à-fait du galimatias, ajouta Eudoxe ; mais ſi je ne me trompe, vous en allez voir.

« Car on ne doit pas s'imaginer que » l'homme ait pris à tâche de la détruire : on l'attaquoit ſans y penſer : on ſe » flattoit qu'on pouvoit l'accommoder » avec ſes paſſions ; on l'a fait, & c'eſt ce » qui l'a perdu. Le libertin, en ſe relâ-

» chant insensiblement ; le superstitieux ,
» en devenant la dupe de son propre
» cœur qui ne lui permettoit pas de voir
» que le ressort secret qui le portoit à
» étendre les bornes de la vérité ne nais-
» soit que de l'envie qu'il avoit d'étendre
» les siennes, en se faisant lui-même
» l'arbitre des loix dont il devoit dé-
» pendre ».

Je pardonnerois plus volontiers, dit Philanthe, à l'Auteur de ces Entretiens, un peu de galimatias que l'esprit de libertinage & de médisance qui regne partout dans son Livre ; & je ne crois pas qu'on puisse en conscience imputer un tel ouvrage à d'autres qu'à un homme sans Religion & sans honneur. Mais ce n'est pas de quoi il est question présentement ; & pour ne nous point écarter, un des plus fameux Ecrivains de delà les Monts, me paroît obscur dans l'endroit même où il blâme Lucrece de l'être. *Lucrezio*, dit-il, *con l'oscurit à dello stil poëtico non solo veste il corpo della sentenza, ma spesso il viso : e la veste del viso non e tanto fregio, che adorni, quanto maschera che nasconda.* A votre avis, que veut-il dire, en disant que Lucrece couvre avec l'obscurité de son style poétique, non-seulement le corps, mais aussi le visage de la pensée ; & que ce qui couvre le visage n'est

pas tant un ajuſtement qui pare, qu'un maſque qui cache ?

Pour moi, dit Eudoxe, je ne comprends guère mieux cela que ce qu'enſeigne un Platonicien, que les fantômes du matin, imprimés dans la plus belle fleur des eſprits, ſe préſentent diſtinctement au miroir de l'ame, où il ſe fait d'admirables réflexions de ces premieres idées qui ſont les formes du vrai. J'entrevois pourtant qu'il veut dire que l'étude du matin eſt la meilleure, & qu'on a le matin l'eſprit plus net.

Comme je ſuis de bonne foi, repartit Philanthe, je vous avoue franchement, mon cher Eudoxe, que je vois maintenant les choſes avec d'autres yeux, & que mon goût n'eſt preſque plus différent du vôtre. Je ſens, ajouta-t-il, que la lecture des Italiens & des Eſpagnols ne me plaira pas tant qu'elle faiſoit. Vous ſerez, interrompit Eudoxe, comme ces gens qui ſont détrompés du monde, & qui dans le commerce de la vie n'ont pas tant de plaiſir que les autres : mais aſſurez-vous que c'en eſt un grand d'être détrompé ; & ne vous aviſez pas d'imiter ce fou, qui s'imaginoit être toujours au Théâtre, & entendre d'excellens Comédiens ; mais qui étant guéri de ſon erreur par un breuvage que ſes amis lui firent prendre, ſe plaignoit

de ſes amis comme s'ils l'euſſent aſſaſſiné (*a*).

La comparaiſon eſt un peu gaillarde, repliqua Philanthe en ſouriant, mais je la mérite bien, pour m'être laiſſé trop charmer par des ſottiſes harmonieuſes (*b*); vous voyez du moins que je cite Horace auſſi à propos que vous.

Tout de bon, pourſuivit-il, me voilà déſabuſé. Je reconnois à cette heure que les penſées ingénieuſes ſont comme les diamans, qui tirent leur prix de ce qu'ils ont encore plus de ſolidité que d'éclat; & c'eſt, à mon gré, ſe tromper bien lourdement, que de croire raiſonnable & plauſible, une éloquence vicieuſe & corrompue, toute jeune & toute badine, qui ne garde nulle bienſéance dans les paroles, ni dans les penſées; qui s'emporte & s'enfle à l'excès dans des occaſions où il ne s'agit de rien moins; qui confond le ſublime avec l'outré; le beau avec le fleuri, & qui, ſous prétexte d'avoir

---

(*a*) Pol me occidiſtis, amici;
Non ſervaſtis (ait) cui ſic extorta voluptas;
Et demptus per vim mentis gratiſſimus error.

*Horat. Epiſt. lib. 2, Ep. 2.*

(*b*) Verſus inopes rerum nugæque canoræ.

*Horat. de Art. Poët.*

un air libre, s'égaie jusqu'à la folie (*a*).

Je me réjouis, dit Eudoxe, que vous quittiez enfin vos fausses idées, & que vous ne soyez plus capable de préférer les pointes de Séneque au bon sens de Cicéron, & le clinquant du Tasse à l'or de Virgile.

Mais, mon cher Philanthe, pour ne pas retomber dans vos anciennes erreurs, il est bon que vous rappelliez de tems en tems tout ce que nous avons dit sur la maniere de bien penser. Je n'oublierai pas, repliqua Philanthe, que le vrai est l'ame d'une pensée; que la noblesse, l'agrément, la délicatesse en font l'ornement & en rehaussent le prix; que rien n'est beau s'il n'est naturel; & qu'il y a de la différence entre la couleur qui vient du sang & celle qui vient du fard; entre l'embonpoint & la bouffissure; entre l'agrément & l'afféterie (*b*).

N'oubliez-pas sur-tout, repartit Eudoxe, que le raffinement est la pire de

---

(*a*) Falluntur plurimum, qui vitiosum & corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentiâ resultat, aut puerilibus sententiis lascivit, aut immodico tumore turgescit, aut inanibus locis bacchatur, aut casuris, si leviter excutiantur floscculis nitet, aut præcipitia pro sublimibus habet, aut specie libertatis insanit, magis existimant populare atque plausibile. *Quintil. lib. 12, cap. 10.*

(*b*) Ornatus virilis fortis & sanctus sit; nec effeminatam levitatem, nec fuco eminentem colorem amet, sanguine & viribus niteat. *Quintil. lib. 8, cap. 3.*

toutes les affectations, & que comme dans le manege du monde il ne faut pas, selon Montaigne, manier les affaires trop subtilement; on doit bien se garder des pensées trop fines dans les ouvrages d'esprit : car enfin, s'il y a de la grossiéreté à marquer trop ses pas en marchant, c'est peut-être un plus grand défaut de ne marcher que sur la pointe des pieds; ou, pour me servir d'une autre comparaison, il vaudroit presque mieux avoir la taille moins déliée, que d'être extrêmement grêle. Mais souvenez-vous aussi que rien n'est plus opposé à la véritable délicatesse que d'exprimer trop les choses, & que le grand art consiste à ne pas tout dire sur certains sujets; à gliſſer dessus plutôt que d'y appuyer; en un mot, à en laisser penser aux autres plus que l'on n'en dit (*a*).

Je voudrois, ajouta-t-il, qu'on se souvînt toujours de ce qu'un célebre Académicien, qui a traduit Virgile en vers, explique si bien dans sa Préface, en parlant contre ces Poëtes qui s'imaginent qu'ils feroient arrivés au plus haut point de la Poésie, s'ils n'avoient rien laissé à penser à ceux qui liront leurs ouvrages. Selon le sentiment du Traducteur de l'Enéide, de tels caracteres sont même très-désagréables

(*a*) Quædam non prolata majora videntur & potiùs in suspicione relicta. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

dans la converſation, & ceux qui ont un peu étudié le monde & l'art de lui plaire, ſavent que c'eſt un chemin tout contraire à celui qu'il faut tenir. L'homme eſt naturellement ſi amoureux de ce qu'il produit, & cette action de notre ame qui contrefait la création, l'éblouit & la trompe ſi inſenſiblement & ſi doucement, que les eſprits judicieux obſervent qu'un des plus sûrs moyens de plaire n'eſt pas tant de dire & de penſer, comme de faire penſer & de faire dire. Ne faiſant qu'ouvrir l'eſprit du Lecteur, vous lui donnez lieu de le faire agir (*a*); & il attribue ce qu'il penſe & ce qu'il produit à un effet de ſon génie & de ſon habileté, quoique ce ne ſoit qu'une ſuite de l'adreſſe de l'Auteur, qui ne fait que lui expoſer ſes images, & lui préparer de quoi produire & de quoi raiſonner. Que ſi, au contraire, on veut dire tout, non-ſeulement on lui ôte un plaiſir qui le charme & qui l'attire; mais on fait naître dans ſon cœur une indignation ſecrette, lui donnant ſujet de croire qu'on ſe défie de ſa capacité; & il n'y a guère d'eſprit, ſi humble qu'il puiſſe être, qui ne s'afflige quand on lui fait ſentir qu'on connoît ſa petiteſſe (*b*).

(*a*) Nonnulla relinquenda auditori quæ ſuo marte colligat. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

(*b*) Qui omnia exponit auditori ut nullâ mente prædito, ſimilis ei eſt qui auditorem improbat atque contemnit. *Ibid.*

Avec tout cela, retenez bien que l'obscurité est très-vicieuse, & que ce que les personnes intelligentes ont peine à entendre n'est point ingénieux; que, selon Quintilien, moins on a d'esprit, plus on fait d'effort pour en montrer, de même que les petits hommes se dressent sur leurs pieds, & que les foibles font plus de menaces; enfin, qu'on est obscur à mesure qu'on a le sens petit & le goût mauvais (*a*). Il faut même, selon ce grand maître de l'éloquence, qu'une pensée soit si claire, que les Lecteurs ou les Auditeurs l'entendent sans qu'ils s'appliquent à la concevoir; c'est-à-dire, qu'elle entre dans leur esprit comme la lumiere entre dans leurs yeux lorsqu'ils n'y font pas de réflexion; de sorte que le soin de celui qui pense, doit être, non que sa pensée puisse s'entendre, mais qu'elle ne puisse ne pas s'entendre (*b*).

Voilà en abrégé où se réduit, selon moi, la maniere de bien penser dans les ouvrages d'esprit, à prendre la chose en elle-

---

(*a*) Quò quisque ingenio minùs valet, hoc se magis attollere & dilatare conatur; ut staturâ breves, in digitos eriguntur; & plura infirmi minantur. Erit ergo obscurior etiam quò quisque deterior. *Quintil. l. 2, c. 3.*

(*b*) Dilucida & negligenter quoque audientibus aperta, ut in animum ratio tarquam sol in oculos, etiamsi in eam non intendatur, incurrat: quarè non ut intelligere possit, sed ne omninò possit non intelligere, curandum. *Idem, lib. 8, cap. 2.*

même, sans considérer ni la pureté du langage, ni l'exactitude du style.

Après tout, repliqua Philanthe, il sert peu de bien penser si l'on parle mal; & même les pensées les plus belles sont fort inutiles, selon les maîtres de l'art, sans l'ornement des paroles (*a*). J'en tombe d'accord, répondit Eudoxe; mais aussi faut-il avouer que rien n'est plus extravagant ni plus insensé, qu'un vain son de paroles, je dis même des plus belles & des mieux choisies, si elles ne sont soutenues de pensées solides & de bon sens (*b*).

Je voudrois, au reste, que pour penser bien sur quelque matiere que ce soit, ceux qui se mêlent d'écrire en prose ou en vers, avant que de se mettre à composer, non-seulement lussent de bons Livres, tels que sont les ouvrages du siecle d'Auguste, & les pieces modernes qui approchent de ces excellens originaux; mais qu'en écrivant, ils eussent toujours devant les yeux diverses personnes comme témoins, & même comme juges de leurs pensées. Par exemple, afin d'éviter le faux, l'affectation, le phébus, il seroit nécessaire de se

(*a*) Nulla utilitas cogitationis præclaræ est, si ei quis pulchræ locutionis non addiderit ornamentum. *Dionys. Halicarn. de collocat. verbor.*

(*b*) Quid est enim tam furiosum quàm verborum vel optimorum sonitus inanis, nullâ subjectâ sententiâ? *Cic. de Orat. lib. 1.*

proposer un esprit droit, naturel, raisonnable, & se demander à soi-même : Cela contenteroit-il un tel ? Cela auroit-il contenté Patru ? Il n'y auroit peut-être pas de mal à penser au Cardinal de Richelieu, qui avoit le discernement si juste, qui ne se contentoit pas des jolies choses, qui en vouloit de belles & de bonnes, lesquelles sont bien au-dessus des jolies ; qui trouvoit qu'un Ecrivain fameux de son tems n'écrivoit rien pour l'ame, qu'il n'écrivoit que pour l'imagination & pour les oreilles ; & que le jugement qui l'accompagnoit toujours en ce qui concernoit le choix & la disposition des mots, le nombre & le beau tour d'une période, l'abandonnoit très-souvent en ce qui regardoit la pensée.

Pour les pensées nobles, il faudroit se représenter encore ce grand homme, ou un de ces génies élevés de notre tems, qui ne peuvent souffrir rien de bas, ni de médiocre, & dont les discours sont pleins de sublime.

Pour les agréables & les délicates, je me proposerois Voiture, Sarrazin, & Saint-Evremont. Je vous sais bon gré, dit Philanthe, de faire honneur à Saint-Evremont. Ce que nous avons de lui marque un beau génie, qui creuse & qui égaie toutes les matieres qu'il traite. Je dis ce que nous avons de lui : car tout ce qui passe

pour être de lui, n'en eſt pas; & parmi les pieces qui ont cours ſous ſon nom, il y en a de fauſſes, qu'il déſavoue, & qu'il a raiſon de déſavouer.

Enfin, reprit Eudoxe, pour les penſées claires, je me voudrois mettre devant les yeux un Ecrivain du caractere de Coëffeteau, qui, au rapport de Vaugelas, penſoit les choſes ſi nettement, que le galimatias n'étoit pas plus incompatible avec ſon eſprit, que les ténebres avec la lumiere. Il ne ſeroit pas même inutile, au regard de la netteté & de la clarté, d'avoir en vue quelqu'un qui n'ait pas l'intelligence ſi pénétrante, ni la conception ſi aiſée, & de ſe dire quelquefois, Monſieur tel entendroit-il bien ma penſée?

Voilà ſans doute de bons expédiens, repliqua Philanthe; mais il m'en vient un qui ſeroit infaillible à mon avis; & c'eſt de s'éloigner le plus qu'on peut du caractere de certaines gens que nous connoiſſons, & que j'ai admirés autrefois, ſemblables à ceux dont parle Quintilien, qui ont du dégoût pour toutes les penſées que la nature ſuggere, qui cherchent, non ce qui orne la vérité, mais ce qui la farde (*a*); auxquels rien de propre & de ſimple ne

(*a*) Nos melius quibus ſordent omnia quæ natura dictavit, qui non ornamenta quærimus, ſed lenocinia. *Lib. 8, de Proœm.*

plaît, & qui trouvent peu délicat ce qu'un autre auroit dit comme eux; qui empruntent des méchans Poëtes les figures & les métaphores les plus hardies, & qui enfin, croient n'avoir de l'esprit que quand on a besoin de beaucoup d'esprit pour les entendre (*a*).

Croyez-moi, repartit Eudoxe, le moyen le plus sûr, pour parvenir à la perfection que nous cherchons, est de penser, de parler, d'écrire, comme faisoit un de nos amis, qui étoit la gloire du Barreau, & dont la perte ne sauroit être assez regrettée: car y eut-il jamais un esprit plus juste, plus agréable, plus fin & plus net?

*M. Pageau célebre Avocat.*

Il est difficile, repliqua Philanthe, d'égaler ces grands modeles : mais il est toujours bon de se les proposer, & de se former sur eux autant que l'on peut. Celui dont vous parlez, & que vous n'avez, je pense, osé nommer, de peur de renouveller la douleur que la mort d'un si cher ami nous a causée, étoit un de ces hommes extraordinaires qui n'ont guère d'égaux, & qui ne devroit, ce semble, jamais mourir.

Il avoit, reprit Eudoxe, toutes les qua-

(*a*) Quid? quod nihil proprium placet, dum parum creditur diserrum quod & alius dixisset? à corruptissimo quoque Poëtarum figuras, seu translationes mutuamur, rum demùm ingenioſi scilicet si ad intelligendos nos opus sit ingenio. *Ibid.*

lités que sa profession demandoit, & le portrait qu'on a fait de lui est très-ressemblant. Ce portrait lui donne une prononciation agréable, un geste libre, un air engageant, qui prévient les esprits en sa faveur, avant qu'il ait commencé à parler; une éloquence naturelle, qui plaît d'autant plus, qu'il y a moins d'art; une facilité merveilleuse pour bien tourner un fait; une heureuse abondance de paroles & de raisons qui charment & entraînent l'Auditeur. On dit là qu'il joint la douceur & la force ensemble; qu'il est égal dans son style, modeste dans ses figures, & correct dans ses pensées; qu'il évite les façons de parler fastueuses & ampoulées, les ornemens recherchés, & ces faux brillans dont quelques-uns tâchent d'éblouir le peuple; mais que son discours, toujours clair & toujours coulant, ne rampe jamais.

On ajoute qu'il s'insinue dans les esprits par la beauté de son langage & par la netteté de ses raisonnemens; mais qu'il sait émouvoir les passions à propos, & qu'il se rend aisément maître des cœurs; qu'au reste, il se renferme toujours dans les bornes de la droite raison; qu'il s'éleve sans emportement, & s'abaisse avec dignité. On dit enfin que ce grand homme, outre les qualités propres pour le Barreau, a encore celles qui sont nécessaires pour la

société;

ſociété ; qu'il eſt honnête, facile, obligeant, déſintéreſſé ; qu'il aime la joie, & que les affaires ne l'empêchent pas d'être gai & enjoué avec ſes amis.

On pouvoit ajouter, repliqua Philanthe, qu'il avoit non-ſeulement une probité exacte, mais une piété ſolide ; qu'étant convaincu des vérités de la Religion, il en rempliſſoit réguliérement tous les devoirs, & qu'il réuniſſoit en ſa perſonne le véritable Chrétien, avec le parfait homme d'honneur.

Mais, reprit Eudoxe, ce qu'a dit de lui un grand Magiſtrat dans une très-belle Harangue, eſt peut-être l'éloge le plus achevé qu'on en puiſſe faire. Il s'agiſſoit de la Religion que ce Magiſtrat propoſoit aux Avocats pour regle de leur conduite. « Quels exemples, leur dit-il, ne vous a » pas donné celui de vos Confreres que » la mort nous a enlevé il y a quelques » mois ? La bonté de ſes mœurs, la beauté » de ſon génie, l'agrément de ſon eſprit, » ſa religion envers ſes cliens, mais encore » plus la juſtice, le faiſoient rechercher » pour défenſeur de toutes les cauſes im- » portantes ; & les Juges n'avoient pas » moins de plaiſir à l'entendre, que les » Parties avoient de confiance en leur » droit, quand il étoit ſoutenu par un tel » Avocat ».

Voilà, en peu de mots, un Panégyrique entier, & d'autant plus beau, que le témoignage de celui qui parloit, ſi authentique de lui-même, fut confirmé par un applaudiſſement univerſel. Il eſt vrai, repartit Philanthe, qu'il n'y a jamais eu qu'une voix ſur le mérite de notre illuſtre défunt, & que ceux mêmes qui devoient naturellement lui porter envie, lui ont toujours fait juſtice. Dites, repliqua Eudoxe, que ſon bon cœur & ſes manieres civiles ont obligé tout le monde de l'aimer, & qu'il n'a pas moins été l'ornement que les délices du Barreau.

Nous ne finirions jamais ſur ce chapitre, dit Philanthe, ſi nous nous laiſſions aller à nos ſentimens. Il faut cependant finir, & il faut même que je vous quitte pour une affaire qui me rappelle néceſſairement. Après ces paroles, Philanthe ayant pris congé de ſon ami, s'en retourna à la Ville, fort ſatisfait de ſa viſite & bien réſolu de ſe déclarer par-tout pour le bon ſens contre le faux bel-eſprit.

*FIN.*

# TABLE
## DES MATIERES.

### A

*Achille* comparé avec un lion, & pris pour un lion, *page* 16. Ce que Clitemneſtre dit à Achille, au ſujet d'Iphigénie, 236. Ce qu'Achille répond à Ulyſſe dans les Enfers, 239.
*Achillini*, Poëte Italien : ſa penſée ſur le Crucifix de S. François Xavier, 41.
*Action :* ce qu'eſt celle de l'Orateur, 400.
*Affectation.* C'eſt le pire de tous les vices de l'éloquence, & pourquoi, 244. Elle n'eſt pas toute dans l'élocution, *ibid.* Diverſes exemples d'affectation dans la penſée, *ibid. & ſuiv.* D'où vient l'affectation qui regarde les penſées, 250 *& ſuiv.* Ce que c'eſt qu'affectation, 256.
*Agrément.* En quoi conſiſte l'agrément des penſées, & d'où il vient, 136 *& ſuiv.* L'agrément joint à la triſteſſe dans quelques penſées, 161 *& ſuiv.* Voyez *Penſées agréables.*
*Alexandre.* Penſées d'un Hiſtorien Grec ſur ſes conquêtes, 81. Ce qu'il dit à Parménion, 100. Sentiment généreux de ce Prince, *ibid.* Mot de l'Ecriture-Sainte ſur la puiſſance d'Alexandre, 129, 130. Ce qu'un Auteur Eſpagnol dit du cœur d'Alexandre, 256, 257. Ce que diſent les Déclamateurs anciens, au ſujet de ſes conquêtes, 258. Sa grandeur d'ame, *ibid. & ſuiv.* Ce qu'on a dit de lui par rapport à un autre Conquérant, 262. Surnommé l'Angely, & pourquoi, 364.

*Alfana.* Voyez *Quatrain.*
*Allégorie.* Elle ne doit point être trop étendue pour être agréable, 308.
*Ambition.* Quel eſt le but de tous les deſſeins ambitieux des hommes, ſelon un de nos Ecrivains, 46.
*Amour* enchaîné & attaché à une colonne, 157. Deſcription d'un amour violent, 162. L'amour fait ſentir ſes peines juſques dans le ſéjour de la mort, 163. Amour aveugle & argus tout enſemble, 248.
*Amour*-propre : quel en eſt le caractere, 135.
*Anne* d'Angleterre, Ducheſſe d'Orléans : ſon éloge, 108, 109.
*Anne* d'Autriche : ſon épitaphe & ſon éloge, 108, 294, 295.
*Annibal :* ſon éloge, 87.
*Antitheſe.* Combien les antitheſes plaiſent dans les ouvrages d'eſprit, 156. Antitheſes ſimples & naïves, 160. Celles qui ſont recherchées ſont vicieuſes, *ibid. & ſuiv.*
*Arc-en-ciel.* Ce qu'on a dit de l'Arc-en-ciel, 308.
*Arioſte.* Penſée fauſſe de lui, 13. Roland furieux de l'Arioſte, 67.
*Ariſtote.* Sa doctrine ſur la métaphore, 16, 17, 149. Ce qu'il dit d'Homere, 43. Ce qu'il penſe des petits hommes, 136. Ce qu'il rapporte de Péricle, 139. Ce qu'il dit d'une belle imitation, 161 ; & des belles perſonnes, 340, 341. Il eſt quelquefois obſcur, 389.
*Avares.* Ce que diſent quelques Poëtes ſur les avares, 346, 347, 359.
*Auguſtin :* (ſaint) ce qu'il dit ſur ſon ami mort, 338.
*Avorton.* Vers ſur un avorton, examinés, 397.
*Auteurs.* Les bons ſont outrés en quelques endroits, & pourquoi, 328, 329. Voyez *Affectation, Penſées, Raffinement.*

## B

*Bacon.* Sa penſée ſur les Anciens, ſur les Modernes, 107; & ſur l'argent, 125.

*Balzac.* Il uſe d'hyperbole très-ſérieuſement, 28. Il ne penſe point correctement quelquefois, 33, 34. Différence qu'il y a entre Balzac & Voiture, 34. Ce que Balzac dit de Montaigne, 43. Son ſentiment ſur un mot de Pompée, 52. Il eſt grand dans les petites choſes, 81, 82. Sa penſée ſur une belle riviere, 143. Une de ſes penſées défendue contre la critique de Phyllarque, 177, 178. Balzac, grand maître en raffinement, 353 & *ſuiv.* Ce qu'il dit de la gloire, 391, 392. Voyez *Richelieu*, Cardinal.

*Barbon*, Docteur extravagant : ſon portrait, 356 & *ſuiv.*

*Bateleur.* Ce que c'eſt que des Bateleurs en papier, ſelon un de nos Ecrivains, 399.

*Beau*, *Beauté.* Ce que c'eſt que le beau, ſelon un Auteur ancien, 136. Ce qu'en dit un Auteur moderne, 333, 334.

*Bentivoglio*, Cardinal : ce qu'il dit du Marquis de Spinola, 168, 169.

*Bernin.* (le Cavalier) Les vers qui ont été faits ſur le buſte qu'il fit du Roi en marbre, & ſa réponſe aux vers, 285, 286. Le dialogue qu'on a fait ſur la ſtatue équeſtre du Roi, 286, 287.

*Boéce.* Ce qu'il dit de la réputation des grands hommes, 296.

*Bonarelli*, Poëte Italien : ce qu'il dit ſur un ſujet comparé, avec ce que dit Térence ſur un ſujet tout ſemblable, 248.

*Borromée*, (Charles) Cardinal : ce qu'un Prédicateur dit un jour de lui, 128.

*Bourbon.* (Charles, Duc de) Ce qu'un Auteur Espagnol dit de lui, 94.

*Bourbon*, (Louis de) Prince de Condé : son éloge, 88, 96. Son sentiment sur les nouvelles Vies des saints Ignace & Xavier, 123. Voyez *Madrigal.*

*Briéveté.* La briéveté contribue à l'obscurité des pensées, 404. Il y a une briéveté louable, comme il y en a une qui est vicieuse, 405.

*Brutus.* Voyez *Florus*, *Tite-Live*, *Valere-Maxime.*

## C

*Cailly.* (Chevalier de) Ses petites Poésies pleines de naïveté, 159.

*Callimaque*, brave Grec, tué à la bataille de Marathon : son éloge fait au nom de son pere, 344 *& suiv.*

*Cannibale.* Ce que dit Montaigne du courage des Cannibales, 14.

*Catilina.* Ce que Salluste dit de lui & de l'air de son visage après sa mort, 94.

*Caton.* Son portrait & son éloge, 4 *& suiv.* 83; 84, 86. Voyez *Lucain*, *Velléius Paterculus.*

*Catulle.* Sa pensée sur une personne agréable, 150, 151. Ce qu'il dit d'un parfum exquis, 158. Son sentiment sur la mort d'un frere qui lui étoit cher, 225.

*Centre.* Quel est le centre des damnés, selon un Auteur François, 386. Quel est le centre de la nature corrompue, du même Auteur, 387. Quel est le centre de la tête, suivant un Auteur Italien, 387, 388.

*César.* Son éloge & son caractere, 85, 89, 90; 117, 123, 172, 218, 219, 220 : touché de la vue de la tête sanglante de Pompée, 228. Voyez *Cicéron.*

*Chagrin.* Le chagrin suit l'homme par-tout, & se rencontre en tous lieux, 149, 339.
*Chanson.* Chanson de Madame Desloge, 71. Chanson morale sur une passion naissante, 252. Ce qu'on a dit d'une belle chanson, 308.
*Charles II,* Roi d'Angleterre : son éloge, 109.
*Charles* Paris d'Orléans, Duc de Longueville : son portrait & son éloge, 203 & *suiv.*
*Charles IX,* Roi de France. Paroles de ce Prince peu conformes aux sentimens de la nature, 240.
*Charles-Quint.* Ce que dit un Poëte au sujet de sa pompe funebre, 263, 264.
*Château-Briant.* (Madame de) Voyez *Epitaphe.*
*Christine,* Reine de Suede. Sa lettre au Roi de Pologne, sur la levée du siege de Vienne, 96, 97.
*Cicéron.* Ce que dit Cicéron des pensées de Crassus, 9. Son sentiment & celui de Plutarque sur la pensée de Timée, au sujet de l'incendie du Temple d'Ephese, 51. Ce qu'il dit de César, 85, 89, 90. De quelle maniere il le loue, *ibid.* & 172, 173, 180, 181. Eloge de Cicéron, 85, 86. Ce qu'il dit contre Verrès au sujet de la Sicile, 104. Son caractere, 122. Ce qu'il dit de Platon, 146. Cicéron, inventeur de deux belles pensées qui sont devenues communes, 179 & *suiv.* Ce qu'il dit de Thucydide, 195, 404. La louange qu'il donne à César, 218. Sa pensée sur les Colosses de Cérès & de Triptolème, 232. Sa pensée sur la mort de Crassus, *ibid.* Il ne s'éleve point trop haut, 297. Différence qu'il y a entre Cicéron & Sénecque, 313. Ce que dit Cicéron des paroles qui ne sont point soutenues de pensées, 420. Voyez *Longin, Martial, du Perron, Velléius Paterculus.*
*Clarté.* Quel rang elle tient parmi les vertus de l'éloquence, 362. Pourquoi les pensées doivent être claires, *ibid.* Voyez *Obscurité, Pensées.*

*Clitemneſtre.* Ce qu'elle dit à Achille ſur Iphigénie, 236.

*Coeffeteau.* Ce que Vaugelas dit de lui au ſujet de la clarté & de la netteté, 422.

*Cœur.* Le cœur pris dans un ſens mauvais, 31 & *ſuiv.* Corruption du cœur : ſi elle eſt cauſe que les ouvrages bien écrits nous plaiſent, 45 & *ſuiv.* Le cœur mis en jeu avec l'eſprit, 68. Si le cœur eſt plus ingénieux que l'eſprit, *ibid.* Sentimens du cœur délicat, 224. Le cœur s'explique mal par des jeux d'eſprit, 250. Le cœur d'Alexandre; ce qu'en dit un Auteur Eſpagnol, 256 & *ſuiv.* Ce que le cœur ſent ne s'explique pas aiſément, 377.

*Comparaiſon.* Quelle différence il y a entr'elle & la métaphore, 16. Les comparaiſons bien choiſies fondent de belles penſées, 72, 73, 122, 123, 143. Voyez *Métaphore.*

*Corneille*, Poëte François, fort dans ſes penſées, 134, 135 : délicat dans ſes ſentimens, 226, 227 & *ſuiv.* élevé ſans enflure, 293, 294.

*Cornélie*, femme de Pompée : ſentimens ſur la mort de ſon mari, 228, 229, 297, 340. Ce qu'elle dit à Céſar, qui paroiſſoit touché à la vue de la tête ſanglante de Pompée, 228.

*Coſtar.* Sa remarque ſur une Stance de Malherbe, 35. Son ſentiment oppoſé à celui de Girac, ſur la penſée d'un Hiſtorien Grec, 69 & *ſuiv.* La comparaiſon qu'il emploie pour montrer que c'eſt un grand avantage que d'être porté au bien ſans nulle peine, 143. Sa traduction d'un paſſage de Salluſte, 196. Sa penſée ſur le mérite de Voiture, peu nette, 391.

*Craſſus*, excellent Orateur : quel étoit le caractere de ſes penſées, 9. Sa mort heureuſe dans les conjonctures du tems, 232, 233.

# D

*Damnés.* Quel eſt leur centre, ſelon un Auteur François, 386.

*Délicateſſe.* La délicateſſe, en matiere de penſées, difficile à définir en général, 165 & *ſuiv.* En quoi conſiſte la délicateſſe ingénieuſe, 166 & *ſuiv.* 186, 194, 198, 199. Délicateſſe de ſentimens, 224. La différence qu'il y a entre un ſentiment tendre & un ſentiment délicat, *ibid.* & *ſuiv.* Voyez *Obſcurité.*

*Démétrius* Phaléréus. Ce qu'il dit de l'Hiſtorien Ctéſias, 71 & *ſuiv.* Son ſentiment ſur ce qu'on appelle beau, 136. D'où vient, ſelon lui, l'agrément & la beauté des penſées, *ibid.* & *ſuiv.* Ce qu'il dit ſur l'affectation, 244. Ce qu'il dit d'Homere, 334.

*Démoſthene.* Voyez *Longin.*

*Denys* d'Halicarnaſſe. Selon lui, ce qui eſt enflé & recherché, ne ſied point, 253. Ce qu'il dit de l'Orateur Lyſias, 282. Ce qu'il penſe des gentilleſſes d'eſprit dans des ſujets ſérieux, 320. Ce qu'il dit de la penſée au regard de l'élocution, 420.

*Dialogue.* Dialogue de la Fortune & du Mérite, 62 & *ſuiv.* Les nouveaux Dialogues des Morts pleins d'eſprit & d'agrément, 145. Dialogue entre un Paſſant & une Tourterelle, 228: entre deux Amies, ſur le ſujet d'une paſſion naiſſante, 252: entre le Capitole & le Pernin, ſur la Statue équeſtre du Roi, 286: entre un François, un Eſpagnol & un Italien, ſur l'exaltation d'Urbain VIII, 308, 309.

*Didon.* Didon malheureuſe, & pourquoi, 42. Les ſentimens qu'elle a en mourant, 162. Ce qu'elle écrit à Enée, 224. L'adieu qu'elle lui

fait, plus touchant que celui d'Armide à Renaud, 250.
*Domitien.* Voyez *Martial.*

## E

*Ecriture-Sainte.* Elle eſt pleine de ſublime, 45, 128. Ce qu'elle dit ſur la puiſſance d'Alexandre, 120, 130.
*Eloquence.* Voyez *Quintilien.*
*Encelade*, Géant. Voyez *Guarini.*
*Enflure.* Elle eſt vicieuſe, & ne ſied point bien dans les penſées, 253, 256, 257. Elle eſt une marque de foibleſſe plus que de force, *ibid.* Elle ne convient pas même au ſujet pompeux, 269. Voyez *Hyperbole*, *Penſées enflées & hardies.*
*Entretiens.* Un endroit des Entretiens d'Ariſte & d'Eugene, défendu contre le Traducteur de Gracian, 378 & *ſuiv.* Les Entretiens de Timocrate & de Philandre, pleins de médiſance & de libertinage par-tout; de galimatias dans un endroit, 412 & *ſuiv.*
*Epigramme* ſur l'incendie du Palais, 20; ſur un homme vicieux, 21; ſur la ville de Véniſe, 84; ſur l'ancienne Rome, 91, 92; ſur le Maréchal de Baſſompierre, 140; ſur Henri IV, 198; ſur une empoiſonneuſe, 221; ſur un homme qui avoit enterré ſept femmes, 222; ſur une vieille qui vouloit ſe marier, *ibid.* ſur le nouveau bâtiment du Louvre, 284; ſur un enfant ſauvé du naufrage, 296, 297; ſur un Ecrivain obſcur, 376. Epigrammes Grecques; leur caractere, 156, 346. Voyez *Martial.*
*Epîtres.* Perſonnages introduits dans les Epîtres dédicatoires, combien vicieux, 66.
*Epitaphe* d'un fou qui fut tué d'un coup de mouſ-

quet, 21; de François Ier, 31; du Maréchal de Ranzau, 32; du Cardinal de Richelieu, 38, 39; de Madame de Château-Briant, 153, 154; de Jacques Trivulce, 154; d'un mal-honnête homme, 159; d'un chien, 184; d'un enfant, 233; d'une Dame de la Cour de François Ier, *ibid.* d'une grande Reine, 108, 294, 295; de l'Empereur Frédéric, 315, 316; de Voiture, 336, 337; d'un célebre Comédien, *ibid.*

*Equivoque.* En quoi elle consiste; qu'il y en a de plusieurs sortes, & comment la vérité se rencontre dans quelques-unes, 17 *& suiv.*

*Esprit.* L'esprit mis en jeu avec le cœur, 68, 69. Trait d'esprit pour se tirer d'affaire, 184, 185. Le trop d'esprit est vicieux, & en quelles rencontres, 250, 317, 320. Pensée d'un Italien sur ceux qui mesurent la grandeur de l'esprit par la grosseur de la tête, 388. Ce que font ceux qui ont moins d'esprit, 419.

*Etoiles.* Ce qu'un Poëte Italien dit des étoiles, 306, 307.

*Expression.* Elle contribue quelquefois à la noblesse de la pensée, 129. Elle sert quelquefois à rendre la pensée plus naturelle, & à la faire paroître davantage, 243. La pensée sert peu sans l'expression, 420.

## F

*Fable.* Fables ingénieuses sur les conquêtes du Roi, 11, 12. Le vrai n'est pas incompatible avec la fable, 11, 31. Voyez le *Vrai.*

*Fausseté. Faux.* La différence qu'il y a entre la fausseté & la fiction, 10 *& suiv.* L'apparence du faux fait une beauté dans la pensée, 194. Fausses pensées, 9 *& suiv.* 24 *& suiv.* 34 *& suiv.* 37 *& suiv.* 53 *& suiv.* 72 *& suiv.* Voyez *Pensées.*

*Fiction.* La fiction faite dans les regles, s'accorde avec la vérité, 10, 11. La fiction rend quelquefois une pensée agréable dans la prose, 144 *& suiv.*

*Florus.* Sa pensée sur des navires bâtis promptement, 25. Ce qu'il dit des soldats Romains, 94; des Gaulois, *ibid ;* sur la ville de Samnium, ruinée par les Romains, 103. Ce qu'il dit de Brutus, qui fit mourir ses enfans rébelles, 237. Il affecte de méchantes antitheses, 314.

*Force.* En quoi consiste la force d'une pensée, 129. Voyez *Pensées.*

*Fortune.* S'il est permis aux Chrétiens de faire de la Fortune une personne & une Déesse dans leurs discours, 60 *& suiv.* Diverses pensées sur la Fortune, *ibid.* La Fortune représentée avec de bons yeux pour flatter l'Impératrice Livie, 199.

*François Ier*, Roi de France. *Frédéric*, Empereur. Voyez *Epitaphe.*

*Fusées.* Pensée hardie & hyperbolique sur les fusées volantes, 29.

## G

*GALIMATIAS.* Ce que c'est, & en quoi il differe du phébus, 366, 367. Exemples de galimatias, 352 *& suiv.* 369 *& suiv.* 387 *& suiv.* Voyez *Raffinement.*

*Gombaud*, Poëte François; son caractere naïf, ce qu'il dit d'un homme sans mérite, 160; d'un Poëte obscur, 411.

*Gongora*, Poëte Espagnol, modele d'obscurité, & ce que les Espagnols en disent, 378.

*Gorgias.* Comment il appelle les vautours, 294. Voyez *Hermogene.*

*Goût.* Ce que c'est que goût en matiere d'esprit, 402.

*Graces.* Pourquoi on les a feint petites & d'une taille menue, 12. Le nombre des Graces multiplié, 199, 200. Graces terribles, 334. Les Graces enterrées avec les Muſes, 336.

*Gracian*, Auteur Eſpagnol : ce qu'il dit d'un grand cœur, 256. Son caractere & celui de ſon Traducteur, 377 & *ſuiv.* 382 & *ſuiv.* Ce que dit de Gracian un de ſes admirateurs, *ibid.* Jugement ſur les ouvrages de Gracian, 384 & *ſuiv.*

*Graziani*, Poëte Italien : ce qu'il dit d'une Princeſſe Grenadine, dans ſon Poëme de la conquête de Grenade, 348, 349.

*Grimaces.* Grimaces agréables, 334, 335.

*Guarini*, Poëte Italien : ſa penſée ſur la pudeur, 239. Ce qu'il dit du Géant Encelade, comparé avec ce qu'en dit Virgile, 245. Sa penſée ſur une perſonne ſavante, morte, 335, 336.

## H

*HENRIETTE* de France, Reine d'Angleterre : ſon éloge, 108, 109.

*Henri*-le-Grand, Roi de France : ſa harangue à ſes ſoldats, un jour de bataille, 133. Ce qu'on a dit ſur ſa Statue du Pont-neuf, 198.

*Héraclite.* Un de ſes ouvrages condamné finement par Socrate, 389. Ce qu'il diſoit communément à ſes diſciples, 390. Voyez *Socrate.*

*Hercule.* Le ridicule de ſes amours, 222. Hercule Gaulois, pourquoi la quenouille ne l'accommode pas, 150. Voyez *Longin*, *Lope de Vegue.*

*Hermogene.* Ce qu'il dit ſur la nobleſſe des penſées, 85. Ce qu'il dit de la Poéſie, 144. Il demande de la ſimplicité dans certaines antitheſes, 160. Il raille Gorgias mal-à-propos, 294.

*Hiſtoire.* L'Hiſtoire eſt ennemie des fauſſes penſées, 50. Combien les réflexions & les ſentences qu'on mêle dans l'Hiſtoire doivent être délicates, 190, 191. L'Hiſtoire ne ſouffre pas des penſées frivoles, 350. L'Hiſtoire des derniers troubles arrivés au Royaume de l'Eloquence, 375, 376. L'Hiſtoire doit être claire & nette, 389.

*Hiſtorien* moderne, faux & raffiné dans ſes réflexions, 50, 330; obſcurs en quelques endroits, 389.

*Homere.* Ce qu'il dit des Déeſſes de la priere & des Graces, 11; d'Achille, 16; de Nirée, 24. Comment il rend croyable ce qu'il dit de Polyphême, 25. Ce qu'Ariſtote dit d'Homere, 43. Ce que dit d'Homere l'Auteur de l'Art Poétique François, 164. Ce qu'Homere fait dire à Achille dans les Enfers, 239, 240. Il n'a pas d'égard pour les Dieux, 273, 274. Ce qu'il dit d'un Cyclope, 334, 335. Voyez *Ariſtote, Démétrius Phaléréus, Longin, Malherbe.*

*Horace.* Selon lui, pour bien écrire, il faut bien penſer, 3. Ce qu'il dit ſur la mort, comparé avec ce que dit Malherbe, 79, 80. Le caractere qu'il donne à Virgile, 136, 137. Sa penſée ſur les Palais des Grands, 149. Il garde les bienſéances néceſſaires en louant, 271. Ce qu'il dit ſur le chagrin, 340; ſur un pauvre & ſur un avare, 347.

*Hyperbole.* Quelle eſt ſa nature, & comment on peut l'adoucir, 23 *& ſuiv.* Il y a des occaſions où l'hyperbole eſt permiſe & où elle eſt même louable, 280, 281. Ce que c'eſt qu'une hyperbole de drap, 399.

## I

*IGNACE*, (saint) Fondateur de la Compagnie de Jesus, comparé avec César, & pourquoi, 123 & *suiv.*

*Inscriptions.* Inscription pour le portrait de la Comtesse de la Suze, 200, 201; pour le Louvre, 284, 285; pour le Buste de Louis XIV, Roi de France, *ibid.* & *suiv.*

*Iphigénie.* Voyez *Clytemnestre.*

*Ironie.* Elle est propre à faire passer l'hyperbole, 28. Elle rend vrai ce qui est faux, 29, 30.

*Justesse.* En quoi consiste la justesse d'une pensée, 42. Il y a des sujets qui demandent plus de justesse que d'autres, 43, 44. L'Auteur de la justesse critique mal Voiture, 32, 33.

## L

*LAMOIGNON*, (de) Premier Président : son éloge, 111.

*Lipse.* Ce qu'un Critique dit de Lipse, & ce que Lipse dit de Tacite, 382, 383.

*Longin.* Ce qu'il dit de Démosthene & de Cicéron, 122. Il traite de puérilités les pensées de Timée, 257. Ce qu'il dit à l'avantage de l'Ecriture-Sainte, 128, 129. Ce qu'il dit des pensées vaines & fastueuses, 269. Remarque qu'il fait sur Homere au regard des Héros & des Dieux, 291. Ce qu'il dit de certains Poëtes, peu judicieux, 297, 298.

*Lope* de Vegue, Poëte Espagnol : ce qu'un Poëte Italien a dit de lui, 147. Ce qu'il dit d'une Princesse belle & vaillante, 201. Sa pensée sur Hercule amoureux, 223; sur la ressemblance de visage qui est quelquefois entre deux per-

sonnes, 238, 239. Ce qu'il dit de sa nation, 261; de l'Empereur Frédéric, 315, 316. Ce qui lui arriva avec l'Evêque du Belley, Jean-Pierre Camus, 377, 378. Son nom passé en Proverbe, *ibid.*

*Louange. Louer.* Nouvelle maniere de louer les Grands, 171. La différence qu'il y a entre une louange grossiere & une louange délicate, 207, 208. Louanges fines, *ibid. & suiv.* En quoi consiste ce qu'on appelle louer finement, 213 *& suiv.* Les bienséances qu'il faut garder en louant, 271 *& suiv.* Louanges excessives, 275 *& suiv.*

*Louis*, (saint) Roi de France. Poëme de saint Louis, plein de sublime en quelques endroits, & trop élevé en d'autres, 88, 89. Ce que dit de lui un de ses Panégyristes, 98, 99; 122, 188, 189. Ce qu'un de nos Poëtes dit de saint Louis, 314, 315.

*Louis XIII*, Roi de France. Ce qu'un faiseur de pointes dit de lui, 39, 40; comparé avec David & avec Salomon, 123. Discours funebre prononcé à ses obseques, d'un caractere particulier, 365, 366.

*Louis*-le-Grand, Roi de France: son éloge, 112 *& suiv.* 154, 155, 176 *& suiv.* 190, 196, 208 *& suiv.* 215, 216, 275, 284, 285, 287 *& suiv.* 315. Voyez *Marigny*, *Sonnet*, 354, 355.

*Louvre.* Voyez *Epigrammes*, *Inscriptions.*

*Lucain.* Critique de sa pensée sur Caton opposé aux Dieux, 5 *& suiv.* Ce qu'il dit sur les ruines de Troye, 103. Ce qu'il fait dire à Cornélie, femme de Pompée, 229. Ce qu'il dit sur ce que Pompée fut privé des honneurs de la sépulture, 265. Il se moque des Dieux, & ne les ménage point, 272, 273, 328, 329. Ce qu'il dit pour flatter Néron, est outré & impie, 292. Il raffine

sur le banniſſement de Marius, 329. Ce qu'il dit de la femme de Pompée, 340.
*Lyſias.* Voyez *Denys d'Halicarnaſſe.*

## M

*Macrobe.* Comment il appelle les penſées ingénieuſes, 15.
*Madeleine.* Poëme de la Madeleine : il eſt d'une eſpece particuliere, 127 & *ſuiv.*
*Madrigal* ſur Louis de Bourbon, Prince de Condé, 96; ſur un homme de mérite, élevé à une haute fortune, 158; ſur la puiſſance & l'équité de Louis XIV, 119, 120; ſur les événemens merveilleux de ſon regne, 173 & *ſuiv.* ſur Madame la Dauphine, 209; ſur la Campagne de la Franche-Comté, 210; ſur la rapidité des conquêtes du Roi Louis XIV, 211; ſur Monſeigneur le Dauphin, 221.
*Malherbe.* Ce qu'il y a de vicieux dans une de ſes plus belles Stances, 35 & *ſuiv.* Sa penſée ſur la mort, comparée avec celle d'Horace, 80. Il enchérit ſur Homere, en louant Henri-le-Grand, 274. Il eſt quelquefois ampoulé, 282, 283. Sa penſée ſur un tableau de ſainte Catherine, 306. Il eſt quelquefois obſcur, 394 & *ſuiv.* Ce qu'un ſavant homme dit de lui par rapport à Homere, *ibid.*
*Mariana*, Hiſtorien moderne : ſon caractere, 191 & *ſuiv.* Il copie les ſentences & les réflexions de Tacite, *ibid.* Il a des maximes fines, 194.
*Marie* de Médicis. Voyez *Racan.*
*Marigny.* Son caractere; ſon Madrigal ſur les événemens merveilleux du regne de Louis XIV, 175, 176.
*Marius.* Voyez *Lucain*, *Plutarque.*
*Marin*, Le Chevalier Marin, grand faiſeur de deſ-

criptions, & trop fleuri dans ſes penſées, 306, 307.
*Marot.* Ce qu'il dit d'une Demoiſelle de la Cour de François premier, jeune & ſage, 151, 152. D'une autre, vêtue en Chaſſeuſe, 202, 203. Epitaphe de Madame de Château-Briant, 153. Folie ingénieuſe de Marot, 202.
*Martial.* Ce qu'il dit à Domitien, en l'appellant pere de la Patrie, 22. De quelle maniere il lui demande de l'argent, 212, 213. Il eſt ſérieux & grave en louant, 218. Les louanges qu'il lui donne ont de la fineſſe, & ſont très-flatteuſes, 219. Sa délicateſſe ſur le fils de Domitien, 220. La penſée qu'il a dérobée à Ovide, 221. Ses railleries n'ont guère moins de fineſſe que ſes flatteries les plus ſérieuſes, *ibid. & ſuiv.* Ce qu'il dit à une Dame Romaine, avec laquelle il étoit à la campagne, 228. Penſée ſur les admirateurs de l'antiquité, 241. Il n'eſt que trop naturel en quelques penſées, *ibid.* Ce qu'il dit de la maiſon de Domitien, 269, 270. Il ſe moque de Jupiter pour flatter l'Empereur, *ibid.* Ce qu'il dit d'un Comédien de ſon temps, 337. Sa penſée ſur la mort de Cicéron & de Pompée, 409, 410.
*Maynard*, Poëte François : il demande finement quelque choſe au Cardinal de Richelieu, 211, 212. Ce qu'il dit d'un enfant qui mourut peu de tems après ſa naiſſance, 233. Ce qu'il fait dire à un pere ſur la mort de ſa fille, *ibid. &* 234, 340. Sa penſée ſur un Ecrivain obſcur, 376, 400.
*Métaphore.* Ce que c'eſt : en quoi elle differe de la comparaiſon, & comment elle s'accorde avec la vérité, 15 *& ſuiv.* Elle eſt une ſource d'agrémens, 149, 150. Le bon & le mauvais uſage des métaphores, 297 *& ſuiv.* Il ne faut pas la continuer trop, 308.
*Miroir.* Diverſes penſées ſur le miroir, 301 *& ſuiv.*

*Molleſſe.* L'Eloge que la Molleſſe fait du Roi, 215, 216.
*Montaigne.* Il penſe plus juſte que le Taſſe, 14. Ce qu'un de nos Ecrivains dit de lui, 43. Ce que Montaigne dit de la maniere dont il faut ſe conduire dans les affaires, 418, 419.
*Mort.* Ce qu'en diſent deux Poëtes, 80. Par quelle voie on fait venir la mort plus vîte, 149. L'idée de la mort n'empêche pas qu'une penſée ne plaiſe, & pourquoi, 161. Mort de Didon fort touchante, 162, 163.
*Motte* (La) *le Vayer.* Son ſentiment ſur un mot de Pompée, 52, 53.
*Muſes.* Voyez *Graces.*

## N

*Naïveté.* En quoi conſiſte la naïveté ingénieuſe, 156. Divers exemples de cette naïveté, 157 & *ſuiv.* Elle eſt oppoſée au grand & au ſublime, 231, 232.
*Nature. Naturel.* Pour bien penſer il faut imiter la nature, 72. La nature fait paroître ſon adreſſe dans les petits ouvrages, 166. En quoi conſiſte le caractere naturel, 230. La différence qu'il y a entre ce qui eſt naturel & ce qui eſt plat, *ibid.* entre une penſée naturelle & une qui ne l'eſt pas, 243 & *ſuiv.* Quel eſt le centre de la nature corrompue, ſelon un Auteur François, 387.
*Néron.* Voyez *Lucain.*
*Nouveauté.* La nouveauté donne du prix aux penſées, & comment elles doivent être nouvelles, 9, 77, 180.

## O

*Obscurité.* Si les diverſes connoiſſances qui ſe tirent de la lecture, produiſent d'elles-mêmes l'obſcurité, 49. Elle ne vient pas quel-

quefois de la penſée, ni de l'expreſſion, mais des circonſtances hiſtoriques, 362. Il y a plus d'une ſorte d'obſcurité, 365 & *ſuiv.* Exemples remarquables d'obſcurité, 367 & *ſuiv.* 375 & *ſuiv.* 394 & *ſuiv.* Si les eſprits obſcurs qu'on n'entend pas, s'entendent eux-mêmes, 376 & *ſuiv.* Maître en obſcurité, 385, 386, 389, & *ſuiv.* Nul Ecrivain ne doit être obſcur, 390 & *ſuiv.* La différence qu'il y a entre la délicateſſe & l'obſcurité, 391. D'où vient l'obſcurité dans les ouvrages d'eſprit, 410 & *ſuiv.*

*Oppoſition*, figure agréable, 152.

*Ovide*, grand maître en naïveté dans les penſées, 158. Ce qu'il dit pour flatter l'Impératrice Livie, 199, 201. Ce qu'il dit du fils d'Auguſte, 221. Sa penſée ſur les amours d'Hercule, 222. Ce qu'il fait dire à Didon qu'Enée abandonne, 224; à Pâris ſur les trois Déeſſes, 225.

## P

*PAGEAN*, (M.) célebre Avocat : ſon portrait & ſon éloge, 423 & *ſuiv.*

*Pallavicin*. Le Cardinal Pallavicin fait une mauvaiſe comparaiſon pour louer un Prélat, 73. Il fait une bonne critique du Taſſe, 74, 75. Ce qu'il dit d'un grand Prédicateur qui étoit jeune, 305. Ce qu'il dit de Séneque le Philoſophe, 313. Il tombe dans le défaut qu'il reproche à Lucrece, 415.

*Panégyrique* de Pline peu eſtimé de Voiture, & pourquoi, 326, 327. Voyez *Louis XIV* & ſon éloge.

*Paon* : ce qu'on dit de ſa queue, 308.

*Paris* d'Orléans, (Charles) Duc de Longueville : ſon portrait & ſon éloge, 203 & *ſuiv.*

*Paſcal*. Son ſentiment ſur la vie dont nous voulons

vivre dans l'idée d'autrui, 48. Son sentiment sur la vérité que nous sentons en nous-mêmes, 77; sur le mot de *moi*, 135.

*Passion.* Passion violente bien exprimée, 163, 164. Passion naissante, 252. Des pensées & des paroles ingénieuses ne conviennent point à une grande passion, 316 & *suiv.*

*Patris.* Vers qu'il fit peu de jours avant sa mort, 125, 126.

*Peintre. Peinture.* Les grands Peintres donnent de la vérité à leurs ouvrages, 72. Ce qu'il y a de remarquable dans les peintures chargées d'ombres & d'obscurité, 122. Peintres qui excellent en certaines naïvetés, 157, 158. Les choses les plus affreuses plaisent étant bien peintes, & pourquoi, 161. Peintres dont les figures sont grossieres, 165. Ceux dont les tableaux laissent à penser, 197.

*Pensées.* Quel doit être le caractere des pensées ingénieuses, 9, 10. Pensées fausses, 12 & *suiv.* 30 & *suiv.* 32 & *suiv.* 37 & *suiv.* 51 & *suiv.* 68 & *suiv.* 71 & *suiv.* 75 & *suiv.* Pensées badines & frivoles, 38 & *suiv.* 57 & *suiv.* 313 & *suiv.* 346 & *suiv.* Pensées justes, 42, 43, 69. Il ne suffit pas que les pensées soient vraies, 77, 79, 80. Pensées nobles, *ibid.* & *suiv.* 85 & *suiv.* basses, 126, 127; fortes, 129 & *suiv.* agréables, 136 & *suiv.* naïves, 156 & *suiv.* délicates, 164 & *suiv.* 171, 172, 174, 176 & *suiv.* 180 & *suiv.* usées, *ibid.* nouvelles, *ibid.* coupées & mystérieuses, 197 & *suiv.* naturelles, 233 & *suiv.* affectées, 244 & *suiv.* 253 & *suiv.* enflées & hardies, 256 & *suiv.* 273 & *suiv.* 287 & *suiv.* poussées trop loin, 297 & *suiv.* raffinées, 324 & *suiv.* 347 & *suiv.* Pourquoi les pensées doivent être claires, 364, 365. Comment une pensée doit être claire, 421. Pensées obscures, 365 & *suiv.* 368 & *suiv.* 385 &

*ſuiv.* 389 & *ſuiv.* En quoi elles reſſemblent aux diamans, 417. La penſée ſert de peu, ſans l'expreſſion, 420. Voyez *Expreſſion*, *Fiction*.

*Perron*, (du) Cardinal : ce qu'il dit de Cicéron & de Séneque, 313.

*Pétrarque :* ce qu'il dit ſur la mort de Laure, 337.

*Phébus :* ce que c'eſt que le phébus, & en quoi il differe du galimatias, 366. Exemples de phébus, 368 & *ſuiv.*

*Philippe IV*, Roi d'Eſpagne. Penſée outrée ſur ſa mort, 269. Voyez *Sonnet*.

*Platon*. Voyez *Cicéron*, *Valere Maxime*.

*Plaute*. Ce que Varron diſoit du ſtyle de Plaute, 146.

*Pline* le jeune. Il exhorte Tacite à étudier juſques dans le tems de la chaſſe, 146. Ce qu'il dit des Lettres d'un de ſes amis, 147 ; ſur l'Hiſtoire de la guerre des Daces, qu'un de ſes amis avoit entrepris d'écrire, 155 ; à Trajan, ſur le nom de Pere de la Patrie, 168 ; ſur ce que le Nil ne ſe déborda point une année, 171, 188 ; ſur ce que les particuliers poſſédoient des maiſons qui avoient appartenu aux Empereurs, 170, 171 ; ſur ce que Trajan fut adopté par Nerva, étant éloigné de Rome, 174 ; ſur l'amour que Trajan avoit pour ſes ſujets, 227, 328. Ce qu'il dit d'un Sénateur devenu Profeſſeur de Rhétorique, 245. Sa penſée ſur une de ſes maiſons de campagne, 246. Ce qu'il dit pour flatter Trajan, comparé avec ce que dit Lucain pour flatter Néron, 292, 293. Sa penſée ſur la mort de Nerva, qui venoit d'adopter Trajan, 326. Il raffine quelquefois, *ibid.*

*Pline* l'Hiſtorien. Ce qu'il dit des Dictateurs Romains, 148. Sa penſée ſur les maiſons où ſont les ſtatues des Héros, & que des lâches habitent, *ibid.* Ce qu'il dit de l'uſage des fleches, 149 ; des excellens Peintres, & ſur leurs ou-

vrages imparfaits, 197, 198. Sa penſée ſur la rouille que le ſang fait venir au fer, 245.

*Plutarque.* Son caractere, & le ſentiment qu'il a eu de la penſée de Timée ſur l'incendie du Temple d'Epheſe, 50. Ce qu'il fait dire à Marius diſgracié, 330. Voyez *Cicéron*, *Réflexions.*

*Pô*, (le) fleuve : ce qu'en dit un Poëte Italien, 406.

*Poëme. Poéſie. Poëtes.* Voyez *Louis* (ſaint), *Madeleine.* Quel eſt le monde poétique, 10 & *ſuiv.* A quelles regles les Poëtes ſont aſſujettis indiſpenſablement, 12, 13. Quel eſt le but de la Poéſie, 144. Quelque choſe de poétique dans la proſe rend les penſées agréables, *ibid.* Ce que dit la Poéſie ſur les grandes actions du Roi Louis XIV, 155. Quelles ſont les licences de la Poéſie, 283.

*Pointes.* Ce que c'eſt, & combien elles ſont vicieuſes, 19 & *ſuiv.* 39; ſur-tout dans les ſujets triſtes & pathétiques, 315 & *ſuiv.*

*Polyphême.* Voyez *Homere.*

*Pompée.* Mot remarquable de Pompée, 52, 53. Eloge de Pompée, 90. Ce qu'on a dit ſur ſa ſépulture, 265, 266. Voyez *Lucain*, *Martial.*

*Poſtérité.* La croyance de la poſtérité au regard des actions merveilleuſes qui paroiſſent incroyables, 174.

*Prédicateurs.* Exemples de Prédicateurs frivoles, 56 & *ſuiv.*

*Préti*, Poëte Italien : ce qu'il dit ſur l'ancienne Rome, 104, 105.

*Priere.* Les Déeſſes de la Priere, pourquoi boiteuſes & contrefaites, 11.

*Proverbes.* Caractere des proverbes en toutes langues, 59, 60. Nom paſſé en proverbe, 378.

# Q

*QUATRAIN* sur l'incendie du Palais, 20; sur la Reine de Carthage, 42; sur l'étymologie du mot d'Alfana, 159; sur la mort de Colas, 160; sur le voyage & la prise de Marsal, 209; sur une jeune personne qui ne pense point à la mort, 243.

*Quévédo*, Poëte Espagnol : ses réflexions sur l'aventure d'Orphée, qui alla chercher sa femme aux enfers, & qui la perdit en la ramenant, 186, 187.

*Quinte-Curce*. Ce qu'il a fait dire à Amintas en présence d'Alexandre, pour se disculper d'avoir suivi le parti de Philotas, chef de la conjuration découverte, 185; à Sisigambis, mere de Darius, après la mort d'Alexandre, 229.

*Quintilien*. Ce qu'il dit de l'hyperbole, 23, 24, 280, 281. Il se moque des corrupteurs de l'éloquence qui falsifient la nature, 74. Ce qu'il dit de César, 89. Ce qu'il rapporte de Varron au sujet de Plaute, 146. Ce qu'il dit de lui-même, après la mort de sa femme & de ses enfans, 234, 235. Il se trompe, en disant que l'affectation est toute dans l'élocution, 244. Ce qu'il dit de Cicéron, 297, 298; de Séneque, 313, 314; de la clarté dans le discours, 362; de celui qui enseignoit l'obscurité à ses Ecoliers, 381; des esprits enflés, 398; du bon & du mauvais usage des métaphores, 401. Défaut qu'il reproche à Salluste, 405. Ce qu'il loue dans le même Historien, *ibid.* Ce qu'il dit d'une éloquence corrompue, 415; d'une éloquence saine, *ibid.* Selon lui, moins on a d'esprit, plus on fait d'effort pour en montrer, 419. En quoi il fait consister la clarté & la netteté, *ibid.*

# R

*Racan*, Poëte François : ſes vers ſur Marie de Médicis, 11. Ce qu'il dit un jour des Epigrammes Grecques, 156, 157. Son génie facile & heureux, 242.

*Raffinement* : ce que c'eſt, & en quoi il conſiſte, 324 & *ſuiv.* Exemples de raffinement, 325 & *ſuiv.* Voyez *Penſées raffinées.* Le raffinement conduit au galimatias, 352 & *ſuiv.*

*Raillerie.* La raillerie autoriſe des penſées fauſſes, & les fait paſſer pour vraies, 28 & *ſuiv.* 277 & *ſuiv.* Railleries badines & ingénieuſes, 221 & *ſuiv.*

*Ranzeau.* (le Maréchal de) Voyez *Epitaphe.*

*Réflexions.* Les réflexions hiſtoriques doivent être vraies, 50. Réflexions de Plutarque fort mauvaiſes, *ibid.* de Strada ſur Alexandre Farneſe, vicieuſe, 54; d'un de nos Hiſtoriens ſur l'Amiral de Châtillon, *ibid.* & *ſuiv.* ſur l'imprudence d'Orphée, 187; ſur la valeur des troupes Françoiſes au paſſage du Rhin, 188, 189; ſur les diſgraces d'une Princeſſe, *ibid.* Réflexions politiques; de quelle nature elles doivent être, 190, 191. Réflexion morale examinée, 400, 401.

*Reſſemblance.* Parfaite reſſemblance de deux freres, 238. Reſſemblance ordinaire des ſœurs, *ibid.* Pourquoi les freres & les ſœurs ſe reſſemblent quelquefois beaucoup, *ibid.*

*Richelieu*, Cardinal. Ce qu'il diſoit de Balzac, 421. Voyez *Epitaphe.*

*Rochefoucault*, (le Duc de la) Auteur des Réflexions morales, 68, 69, 332. Sa penſée ſur un ouvrage plein de ſubtilité & de brillant, 74.

*Rome. Romains.* Ce que les Auteurs diſent de la grandeur de Rome & de la puiſſance des Romains, 91, 92. Les ruines de l'ancienne Rome,

*ibid.* Penſées d'un Poëte Grec ſur les conquêtes des Romains, 259, 260. Caractere des Romains dans leurs conquêtes, 267, 268. Quand le bon ſens commença à baiſſer parmi les Romains, 275, 276. Comment Rome s'eſt détruite elle-même, 325, 326.

*Roſe.* Ce qu'un Poëte Italien dit de la Roſe, 305.

*Roſſignol.* Ce qu'un Poëte Italien dit du Roſſignol, 306.

## S

*SAINT-AMAND.* Sa penſée ſur l'incendie du Palais, 20; ſur un fou qui mourut d'un coup de mouſquet, 21.

*Saint-Cyran.* (l'Abbé de) Ses Lettres ſont pleines d'obſcurité & de galimatias, 369 *& ſuiv. L'Original de ſes Lettres eſt au College des Jéſuites de Paris.* Ce qu'il avoit d'oracle & de prophete, 373. Pourquoi il faiſoit le procès à Ariſtote & à ſaint Thomas, 374.

*Saint-Gelais.* Ce qu'il dit de François premier, 31. Sa penſée ſur une Dame de la Cour de François premier, 264.

*Salluſte.* En quoi il fait conſiſter une partie de la probité Romaine, 6. Ce qu'il dit de Catilina après ſa mort, 94. Sa penſée ſur une grande fortune, 196. Un de ſes paſſages traduit en pluſieurs façons, *ibid.* Le défaut que Séneque & Quintilien lui reprochent, 405, 406. Penſée de Salluſte ſur Mithridate, *ibid.* Voyez *Quintilien*, *Séneque* le Philoſophe.

*Sannazar.* Son Epigramme ſur la ville de Veniſe, 84, 85. Sa penſée ſur une perſonne morte, 335, 336.

*Sapho*, appellée la dixiéme Muſe, 199. Scrupuleuſe dans les louanges qu'elle donne aux grands guerriers, 273.

*Scaron.* Ce qu'il dit d'une femme Eſpagnole, 335. Ce qu'un ſavant homme a écrit ſur la mort de Scaron, 337.

*Séneque* le Philoſophe. Ce qu'il dit des penſées ingénieuſes, 15; de l'hyperbole, 23; ſur les Héros maltraités de la fortune, 84; ſur l'incendie de Lyon, 104; d'une grande fortune, 152; Il répete trop une même penſée, 312; ſon caractere oppoſé à celui de Cicéron, 313. Il a été appellé l'Ovide des Orateurs, & pourquoi, 312. Il a plus d'eſprit que de jugement, 313, 314. Ce qu'on lui fait dire en mourant, 321. Ce qu'il trouve à redire dans Salluſte, 405. Voyez *Cicéron, Pallavicin, du Péron.*

*Séneque* le Tragique. Ce qu'il fait dire à Médée dans ſon déſeſpoir, 134; à Hécube ſur le Roi Priam, 316; à Mégare, contre le meurtrier de ſa famille & l'uſurpateur de ſon Royaume, 332, 333.

*Sentence.* En quoi les ſentences different des proverbes, 60. Sentences tirées de la nature, 72. De quelle ſorte doivent être les ſentences que les Hiſtoriens mêlent à la narration, 190, 191. Définition burleſque de la Sentence, 399, 400.

*Sentimens* nobles & généreux, 96 *& ſuiv.* tendres & délicats, 224 *& ſuiv.* Sentiment de dévotion, alambiqué, 353; difficiles à expliquer, 377.

*Sidonius* Apollinaris. Ce qu'il dit de la valeur des François, 95.

*Signe du ciel.* Signe de la Balance & de l'Ecreviſſe, mal mis dans des œuvres d'eſprit, 40.

*Silius* Italicus. Ce qu'il dit au ſujet d'Annibal, qu'un jeune homme de Capoue vouloit attaquer dans un feſtin, 87.

*Simplicité.* Elle s'accorde avec le ſublime, 45, 46, 128.

*Socrate.* De quelle maniere il condamne un Livre d'Héraclite, 389.

*Solécisme.* Ce que c'est qu'un solécisme en pierre, selon un de nos Ecrivains, 399.

*Sonnet* sur les ruines de l'ancienne Rome, 104, 105; sur le Calvinisme détruit dans la France, 119, 120; sur les grandes actions de Louis XIV, 175 & *suiv.* sur la mort de Philippe IV, Roi d'Espagne, 268; sur un miroir, 302; sur un avorton, 397, 398.

*Sophocle.* Ce qu'il dit des présens des ennemis, 152; & d'une mere inhumaine, *ibid.*

*Spinola.* (le Marquis de) Ce qu'on a dit de lui sur la qualité de Grand d'Espagne, 168, 169.

*Spinola*, (le Pere) Missionnaire de la Chine : sa pensée sur l'hérésie éteinte dans la France, 120.

*Statue.* Ce qu'un Poëte Italien a dit sur la statue d'une Déesse, 75. Ce que disent des Poëtes Grecs sur la statue de Jupiter; sur Pallas & Junon, voyant une statue de Vénus; sur la statue de l'Amour enchaîné, 157. Ce qu'on a imaginé sur une statue équestre de Louis XIV, 286.

*Strada.* Sa réflexion sur Alexandre Farnese, est vicieuse, 54. Il copie Tacite en quelques rencontres, & l'imite en d'autres, 192, 193. Il a des maximes délicates, *ibid.* Il raffine en décrivant le siége de Maëstricht, 341. Voyez *Réflexions.*

*Sublime.* L'Ecriture-Sainte est pleine de sublime, 128. Le sublime n'est pas incompatible avec des paroles simples, 128 & *suiv.* Voyez *Pensées* nobles. Sublime outré, 258 & *suiv*, 285, & *suiv.*

*Suze.* (Comtesse de la) Voyez *Inscriptions.*

# T

*TACITE.* Ce qu'il dit de Mucien, 91 ; d'Auguſte, 330 & *ſuiv.* Ce qu'il fait dire à Othon dans le mauvais état de ſes affaires, 130 & *ſuiv.* à Germanicus au lit de la mort, 132 ; à Mucien pour obliger Veſpaſien de s'emparer de l'Empire, *ibid.* à Galgacus, avant que de combattre les Romains, 132, 133, 267, 268. Sa penſée ſur ce qu'on fait pour régner, 152 ; à un Chevalier Romain, pour juſtifier ſon amitié pour Séjan, 184, 185 ; à Bojocalus, auquel les Romains offroient des terres, 267. Sa réflexion ſur le gouvernement de Galba, 188. Tacite, grand faiſeur de réflexions, 191. Son caractere, 330, 331. Il eſt loué de ſon obſcurité par un de ſes Commentateurs, 383. Il eſt obſcur, & pourquoi, 404. Voyez *Lipſe.*

*Taſſe.* Penſée fauſſe du Taſſe ſur la mort d'Argant, 13 & *ſuiv.* ſur le combat des Infideles & des Chrétiens, 75. Il a beaucoup de nobleſſe & d'élévation, 92 & *ſuiv.* Il vole les Anciens, 100 & *ſuiv.* Ce qu'il dit ſur les ruines de Carthage, 102 ; d'un jeune Prince, beau & vaillant, 96, 101, 195, 201 ; d'un Prince équitable & généreux, 98. Sa penſée ſur un ſujet, comparée avec celle de Térence ſur le même ſujet, 248. Il eſt plein d'affectation, *ibid.* & 252 ; eſt ſemblable aux femmes coquettes, 251. A quoi il compare un Soudan d'Egypte, 274, 275. Il badine quelquefois, 307 ; même dans les ſujets triſtes, 318 & *ſuiv.* Ce qu'il dit d'un camp d'armée, 334, 335. Il raffine en quelques rencontres, 342, 343, 351 & *ſuiv.* Le Taſſe imité ou volé par un Poëte François, 406, 407.

*Tertullien.* Son ſtyle dur, 134. Ses penſées eſtropiées & informes, 410, 411.

*Testi*, Poëte Italien : ce qu'il dit sur la mort de Lope de Vegue, 147. Il pousse une pensée trop loin au sujet de ses Poésies lyriques, 309, 310. Ce qu'il dit de frivole sur un jeune Chevalier de Majorque, 349, 350.
*Tête*. Quel en est le centre, selon un Auteur Italien, 387, 388.
*Thésauro*, Auteur Italien : ce qu'il dit des pensées ingénieuses, 15, 16 ; des fusées volantes, 29, 30.
*Thucydide*. Ce qu'on a dit de son discours, 195. Il n'est pas toujours clair, & pourquoi, 404.
*Tigre*, fleuve : ce qu'en dit un Poëte François, 407.
*Timée*, Historien Grec : sa pensée sur les conquêtes d'Alexandre, 81. Le Jugement que Longin porte de Timée, 257. Voyez *Cicéron*, *Longin*.
*Tite-Live*. Ce qu'il rapporte du Dictateur Camille, 133 ; de Brutus, qui fit mourir ses enfans rébelles, 237 ; pris pour modele, *ibid.* ennemi du faste dans les pensées, 267.
*Tourterelle*. Plainte d'une Tourterelle après la perte de sa compagne, 228, 229.
*Trajan*. Voyez *Pline* le jeune.
*Trivulce*. (Jacques de) Voyez *Epitaphe*.
*Turenne*. (M. de) Son éloge, 110, 111, 219.
*Turlupinade*. Où les turlupinades peuvent trouver place, 21.

## U

*URBAIN VIII*. Voyez *Dialogue*.

# V

*Valere Maxime.* Ce qu'il dit de Pompée, 90; de Platon, 146; de Brutus, 237; d'Artemise, 294.

*Vanité* des grandeurs humaines, 35, 158, 295.

*Vaugelas.* Ce qu'il dit de Coëffeteau, qui pensoit & s'exprimoit nettement, 422.

*Velleius Paterculus.* Ce qu'il dit de Caton, 6, 84; de Cicéron, 85; de Pompée, 90; de Marius banni, 329.

*Vérité.* La vérité est la premiere qualité des pensées, 9, 10. Elle se rencontre dans la métaphore, dans l'équivoque & dans l'hyperbole, 15 & *suiv.* Ce que dit un bon esprit sur la vérité, 31. Tout le monde l'aime & la sent en soi-même, *ibid.* S'il y a de la vérité dans ces paroles : *Je viens de mourir pour vous*, 71. Voyez *Fiction*, *Métaphore.*

*Verrès.* Voyez *Cicéron.*

*Virgile.* Ce qu'il dit des flottes d'Antoine & d'Auguste, 25; de Troye, après qu'elle fut brûlée, 104. Il est naturel dans ses pensées, 162, 163, 234 & *suiv.* 238, 245. Sa réflexion sur l'imprudence d'Orphée, 186. Ce qu'il fait dire à un guerrier qui parle à son cheval, 190. Ce qu'il dit du Géant Enceladе, comparé avec ce qu'en dit un Poëte Italien, 245. Il est sage jusques dans son enthousiasme, 297, 298. Voyez *Horace.*

*Voiture.* Ses deux placets présentés au Cardinal Mazarin pour le Cocher de son Eminence, 17, 18. De quelle maniere il adoucit les hyperboles, 26 & *suiv.* mal critiqué & mal entendu, 33, 34. Ce qu'il dit au Duc de Bellegarde & à Madame de Saintot, 66, 67. Son caractere enjoué, *ibid.* 141 & *suiv.* L'agrément qu'il y a

dans ſes penſées, 138 & *ſuiv.* 141, 144. Ce qu'il imagine ſur Mademoiſelle de Bourbon, 150, 151. Ce qu'il dit au Duc d'Anguien ſur ſes grandes actions, 175, 176. Il fait louer finement, 213 & *ſuiv.* à la Ducheſſe de Longueville ſur la mort de M. le Prince ſon pere, 237, 238. Ce qu'il dit ſur la bonté que Mademoiſelle de Bourbon & Madame la Princeſſe avoient pour lui, 257. Sa lettre à Balzac, d'un caractere particulier, & pourquoi, 278 & *ſuiv.* Voiture ſemble enflé dans quelques endroits, 280 & *ſuiv.* Son génie fort différent de celui de Balzac, 34, 280 & *ſuiv.* Il n'eſtimoit pas le panégyrique de Pline, 327. Il étoit naturel en tout *ibid.* Voyez *Epitaphe*, *Panégyrique*.

*Vrai* (le) n'eſt pas incompatible avec la Fable, 9, 10, 30, 31. Voyez *Ironie*.

## X

XAVIER, (ſaint) de la Compagnie de Jeſus; comparé à Alexandre, & pourquoi, 123 & *ſuiv.* *Xénophon*. Ce qu'on a dit de lui au ſujet de ſon ſtyle, 146, 147.

## Y

YEUX. Les ſottiſes que les Poëtes & les faiſeurs de Romans diſent ſur les yeux de leurs Héroïnes, 347 & *ſuiv.*

## Z

ZODIAQUE. Quel eſt le Zodiaque en terre, ſelon les Panégyriſtes des Rois d'Eſpagne, 367.

*Fin de la Table des Matieres.*

*APPROBATION.*

## *APPROBATION.*

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, deux Livres, l'un intitulé : *Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit :* l'autre, *Pensées ingénieuses des Anciens & des Modernes ;* & j'ai cru que la réimpression en seroit agréable au Public. Fait à Paris, ce 29 Juillet 1706.

*Signé,* FONTENELLE.

## *PRIVILEGE DU ROI.*

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé *Guillaume-Nicolas Desprez*, notre Imprimeur ordinaire, & Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres : *Nouveau Traité de Diplomatique, Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit, Pensées ingénieuses des Anciens, Entretiens d'Ariste & Sentimens de Cléante, par le P. Bouhours, Dictionnaire des Rimes, par Richelet, Description des Châteaux & Parcs de Versailles & de Marly, Relation de la vie & de la mort de quelques Religieux de la Trappe, Histoire des Superstitions, Explication des Cérémonies de la Messe, Discours sur la Comédie, par le P. le Brun ;* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour

ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à ceux qui auront droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele, sous le contre-scel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Aguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique,

un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur d'Aguesseau, Chancelier de France ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucuns troubles ou empêchemens. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. Donné à Fontainebleau, le dix-huitiéme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent cinquante-huit, & de notre Regne le trente-cinquiéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

*Regiſtré ſur le Regiſtre XII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, n°. 358, *fol.* 237, *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris, le* 25 *Novembre* 1749.

*Signé*, LE GRAS, *Syndic*.